14
16-E
7

~~7~~ -90- Nº 52. Cab.

On

14-16. E. 19

LE
MISANTROPE.

TOME PREMIER.

Contenant différens Discours sur les Mœurs du Siecle.

LE

MISANTHROPE.

TOME PREMIER.

LE

MISANTROPE,

CONTENANT

DIFFERENS DISCOURS

SUR

LES MŒURS DU SIECLE.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS DISCOURS sur le caractere des Esprits forts & des Incredules: avec une Relation curieuse d'un Voyage de Suede.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.

M. DCCXLII.

A MONSIEUR

LE BARON DE WELDEREN,

SEIGNEUR D'UPBERGEN, &c. GRAND BAILLIF ET DICK-GRAAVE DE LA BETUWE INFÉRIEURE, &c. DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE DE LL. HH. PP. LES ETATS GÉNÉRAUX, &c. &c. &c.

MONSIEUR,

Si je prends la liberté de vous dédier cet Ouvrage, ce n'eſt en aucune maniere pour me ménager une favorable occaſion d'inſtruire les hommes de votre mérite, & de vous donner même avec ſobrieté, les éloges dont vous êtes digne. Depuis long-temps

les louanges, quelque vrayes qu'elles ſoient, ſont déplacées dans une Dédicace. Le lieu où elles ſe trouvent, les rend ſuſpectes, les avilit, & leur ôte le droit de procurer le moindre plaiſir raiſonnable à celui qui en eſt le ſujet. C'eſt au Public, à vous rendre juſtice. On peut compter ſur ſa candeur, & je vois avec la plus grande ſatisfaction, que vous avez tout lieu d'être content de ſon ſuffrage. Il ne m'a pas chargé d'être ſon Orateur *auprès de vous. Mon unique but eſt de vous marquer ici de la maniere la plus éclatante qu'il m'eſt poſſible, que je ſuis avec un vrai dévouëment*

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſance Serviteur.
J. V. EFFEN.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Sur cette nouvelle Edition.

L'EMPRESSEMENT du Public pour le Miſantrope n'ayant pû être ſatisfait depuis qu'il a ceſſé de paroître par feuilles, ſoit parcequ'il n'en reſta que peu d'Exemplaires complets, ſoit parceque ces deux Volumes avoient été mis à un prix exhorbitant, j'ai cru devoir en donner une nouvelle Edition. Je croi qu'elle ſera d'autant plus agréable, que j'en ai retranché tant d'Avertiſſemens inutiles, & que l'Auteur a bien voulu revoir ſon Ouvrage d'un bout à l'autre; & afin d'intéreſſer la curioſité du Public, il a ajouté pluſieurs Diſcours ſur le ca-

ractére des Eſprits-Forts & des Incrédules, *& ſur* la charité qui concerne l'aumône, *outre une* Relation aſſez curieuſe d'un Voyage en Suede, *où l'on trouve pluſieurs réfléxions & quelques caractéres intéreſſans. Il ſemble qu'avec des additions ſi conſidérables, cet Ouvrage peut paſſer en quelque maniere pour tout nouveau. Voilà ce que j'ai à dire ſur cette Edition, renvoyant le Lecteur à la Préface ſuivante, pour ce qui concerne l'Ouvrage en lui-même.*

PRÉFACE
DE LA
PREMIERE EDITION.

VOUS apellerez ceci Miſantrope, ou Préface Miſantropique, ou bien comme vous le trouverez bon, le nom ne fait rien à la choſe ; tant y a que je ne prens la plume en main que pour vous dire adieu. *Mais*, diraton, *pourquoi finir ſi bruſquement ſans nous avertir ? Voilà un Auteur qui ſçait bien peu ſon monde.* Vous avez raiſon, *Lecteur*, cette conduite ſent un peu ſon Miſantrope ; & c'eſt juſtement par-là qu'elle me plaît. Par quelle raiſon voulez-vous que j'aille faire

des façons avec le Public ? Nous ſommes aſſez familiers enſemble pour en agir d'une maniere libre ; il me traite bien auſſi cavalierement, tout-au-moins, que je le traite, & je vous jure que je l'en aime davantage.

Vous vous attendez apparemment à apprendre de moi la raiſon qui m'a fait quitter mon Ouvrage. Je le veux bien, *Lecteur*, la voici : c'eſt que je n'avois pas envie de le continuer. Voilà une belle raiſon, *me direz-vous*. D'accord, elle n'eſt pas belle ; mais elle eſt vraye, & cela ſuffit. Votre curioſité s'étoit préparée à toute autre choſe. Que voulez-vous ? Ce n'eſt pas ma faute, voulez-vous que j'aille mentir pour vous faire plaiſir ?

Encore un coup, *Lecteur*, voici ma ſeule raiſon ; j'ai fait le Miſantrope, parceque j'avois la fantaiſie de le faire ; je ne le fais plus, parce-

parceque la fantaiſie de le faire m'eſt paſſée. Il n'y a rien au monde de plus naturel, & vous voyez bien que toutes vos conjectures ſur cette affaire ſont fauſſes, à force d'être rafinées.

Les uns diſent, que je ſuis à bout de mon Latin, & que la matiere me manque. Eh, *Meſſieurs*, que dites-vous-là? Si vous me fâchez je compoſerai encore cent Miſantropes, ſur les ſeuls diſcours que fait le Public touchant les raiſons qui m'ont fait finir. D'autres qui ont l'eſprit bien plus délié, aſſurent que le Libraire a reçu ordre, de la part des Souverains, de ne me plus imprimer. Cette conjecture, toute fauſſe qu'elle eſt, me mortifie extrémement: il faut que ceux qui la font ayent trouvé dans mon Ouvrage des choſes contraires au bien Public, ou bien aux bonnes mœurs. Juſte

Ciel ! qu'ai-je écrit qui puiſſe leur faire naître cette penſée ? Seroit-ce bien l'éloge que j'ai fait de ces jeunes Anglois qui ſe ſont ſignalez à l'Opéra d'une maniere ſi éclatante ? Je conviens que cela s'appelle loüer une folie ; mais cette raiſon-là ne me paroît pas aſſez forte pour faire interdire un Livre. Où en ſerions-nous ſi les louanges de cette nature pouvoient être regardées comme des crimes d'Etat ? Que deviendroient tant de Poëmes épiques, Sonnets, Panégiriques, Harangues Funébres ? On y éleve juſqu'aux nuës, la plûpart du tems, des folies, & même des folies très-criminelles ; & cependant les Libraires ne courent aucun riſque en imprimant ces Piéces, ſi ce n'eſt quelquefois celui de ne les pas vendre.

Vraiment on a des ſoupçons bien plus injurieux des motifs qui m'ont

m'ont fait rengaîner ma plume. On dit que je n'écris plus, parceque je ſuis mort. Voyez juſqu'où va la calomnie des gens. Si je leur ai dit un peu leurs petites vérités de tems en tems, ai-je mérité par-là qu'ils me tuaſſent d'un coup de leur imagination ? Laiſſez-moi faire, je leur montrerai bien que je ſuis plein de vie, & je vivrai tant que je pourrai, ne fût-ce que pour leur faire dépit : cette vengeance eſt permiſe, je croi.

Vous n'y êtes pas non-plus, *vous autres Meſſieurs, & Meſdames*, qui croyez que ma vanité n'ayant pas lieu d'être ſatisfaite du ſuccès du Miſantrope, je l'ai quitté par dépit, & que je ſuis au déſeſpoir de le trouver moins bon que je l'avois crû d'abord. *Diſtinguo*, pour de la vanité, j'en ai autant qu'Auteur au monde ; ce n'eſt pas peu dire. Mais pour n'être pas con-

tent du Miſantrope, bagatelle ; j'en ſuis plus content que jamais. Un Ecrivain ne ſe déſabuſe jamais ſur le mérite de ſes productions ; c'eſt la régle. Il eſt vrai qu'il y a bien des gens à qui je n'ai pas l'honneur de plaire : tant pis pour eux. Je traite tout cela de petits-Eſprits : c'eſt la régle encore, & rien ne m'empêche d'appeller de leur Jugement, à la Poſtérité ; ſon Tribunal eſt une reſſource inépuiſable de conſolation : tous les Tribunaux n'en ſont pas de même.

Je ne vivrai pas du tems de la Poſtérité aparemment, & je ne jouïrai pas de ma gloire future. Voilà une belle affaire, j'en jouis en idée, & cela vaut beaucoup mieux. Je n'y gagnerois peut-être pas ſi je ſçavois au juſte tout ce qu'on dira de moi dans les ſiécles à venir. Mon imagination y ſuplée de

de reſte, & comme elle a mes intérêts fort à cœur, on peut bien croire qu'elle me repréſente ma réputation future ſous la face la plus riante. Quel charme d'être appellé, dans deux mille ans d'ici, le Divin Miſantrope, comme le Divin Platon, le Divin Homere! Que quelques Grimauds me viennent dire, alors:

Enfant bâtard de Calliope,
Faux-plaiſant, fade Miſantrope.

Il faut voir comment les futurs Daciers laveront la tête à ces ignorans, ces impies, ces ſacriléges; & pour dire tout ce qu'il y a de plus fort, à *Zoïles*. Peut-être que quelque Prince entêté de moi, m'enfermera dans une boëte d'or garnie de Diamans, comme Alexandre en uſa à l'égard d'Homere. Que ſçai-je même, ſi quelque

Roi

Roi, de l'humeur de Ptolomée, ne fera pas crucifier quelques-uns de mes Critiques. Je n'aimerois pas cette rigueur, dans le fond; mon naturel n'eſt pes des plus ſanguinaires, & je conſeillerois plûtôt à ce Prince de les faire mettre quinze jours au pain & à l'eau; c'eſt bien autant qu'il en faut pour venger la réputation d'un Poëte. Il en fera pourtant ce qu'il trouvera bon, ce ſont ſes affaires, & je m'en lave les mains.

La perſuaſion où je ſuis de faire l'admiration de la Poſtérité la plus reculée, me fait réſoudre de ne changer rien dans mon Ouvrage, dût-il être réimprimé dix fois pendant ma vie.

Je ſuis du nombre de ces Auteurs, qui ſe laiſſeroient plûtôt couper les oreilles, que de ſouffrir qu'on retranchât le moindre mot de ce qu'ils. Je veux écrivant, qui plus

eſt, laiſſer dans mes Miſantropes, juſqu'à la mauvaiſe ponctuation & aux fautes d'impreſſion. A quoi s'amuſeroient les Commentateurs à venir ſi on leur tranſmettoit des Livres trop exacts ? Il n'y auroit pas là dequoi faire briller leur beau génie. Mais quand ils trouvent parci-par-là, dans les Auteurs, quelqu'expreſſion bizarre, quelque fauſſe penſée, quelque endroit embaraſſé, c'eſt alors qu'ils triomphent; & je crêve déjà de rire, lorſque je ſonge aux belles choſes qu'ils trouveront dans mes Ouvrages, ſans que j'aye jamais penſé à les y mettre.

Enfin, *Lecteur*, toutes les cauſes auſquelles vous attribuez mon ſilence, ne ſont qu'autant *d'êtres de raiſon* ; il n'y a de la réalité que dans celle que je vous ai alléguée ; c'eſt une fantaiſie toute pure qui m'a fait planter là le Miſantrope.

ſantrope. La fantaiſie influë terriblement ſur la conduite des hommes, & ſi tout le monde étoit d'auſſi bonne foi, que je me pique de l'être, vous ne douteriez pas un moment de cette vérité.

Je ne trouve rien de ſi drôle, que Meſſieurs les Hiſtoriens, avec leurs réfléxions ſur la conduite des Grands-Hommes. *Alexandre*, *Pyrrhus*, ou *Céſar*, ont fait telle ou telle Action; là-deſſus on entre dans les penſées le plus ſecretes de ces Conquérans, & l'on nous déduit d'une maniere circonſtanciée, les vuës que la Prudence leur a inſpirées pour diriger cette action à leur intérêt. Qui vous a révélé tous ces myſtéres, *Meſſieurs Tite-Live*, *Quinte-Curce*, & *Tacite ?* Ce que vous attribuez aux motifs les plus recherchez d'une politique rafinée, n'a eu peut-être ſa ſource que dans la fantaiſie,

ſie, de laquelle les actions des Héros relevent tout autant pour le moins, que de la Fortune. Vous ne reſſemblez pas mal, ſur cet article, aux Auteurs des Romans, qui rempliſſent ſouvent une douzaine de pages de ſuite, des Diſcours dont *Artaméne* ou *Pharamond*, ſe ſont apoſtrophez eux-mêmes dans leur lit, ou dans le fond d'une forêt ſolitaire.

Revenons à un ſujet qui m'intéreſſe davantage. C'eſt à moi-même. Je prévoi qu'on m'objectera, que rien n'eſt plus vilain pour un Miſantrope, que d'avoir des fantaiſies. Il eſt vrai, je n'y penſois pas. Cherchons quelque raiſon plus digne d'un Philoſophe; en voici dejà une qui ne me paroît pas tant mauvaiſe.

Ne vous ſouvient-il pas, *Lecteur*, que quelque part dans mon premier Volume, j'ai dit, que mon

mon but étoit de tâter le goût du Public, afin de lui donner après quelque bon Ouvrage plus conſidérable ? Voilà juſtement ce que je vais faire à préſent. D'abord vous aurez la ſuite de mes Réfléxions ſur la maniere de cultiver l'eſprit de la jeuneſſe : après cela vous aurez un Livre intitulé, *La Bagatelle.* Voilà ce qui s'apelle un Titre ! il ſuffit ſeul pour faire la Fortune du Libraire, & la matiere eſt ſi riche, pourvu que je vive aſſez long-tems, que je prétens faire autant de Volumes là-deſſus, qu'il y en a eu dans la Bibliothéque de Mr. V. D. M. ou, pour dire encore bien plus, autant qu'il y en a dans ſon Catalogue ; & j'eſpere qu'ils ſe vendront autant au-deſſus de leur juſte valeur.

Je ne veux pas vous dire les Titres de mes autres Livres. J'aime mieux exercer les lumieres que vous avez, pour diſtinguer un Auteur d'avec

d'avec un autre, par les propriétez eſſentielles de leur ſtile. Il n'eſt pas poſſible de vous en impoſer là-deſſus. Dès que vous avez lû une ſeule période, vous êtes d'abord au fait, vous applaudiſſez à votre pénétration, & c'eſt-là un plaiſir piquant dont je n'ai pas la moindre envie de vous priver.

Vous ne prétendez pas apparemment que je vous diſe mon nom, ce ſeroit ſe moquer de moi. Il n'eſt pas poſſible qu'on l'ignore; j'en ai fait confidence, comme vous ſçavez, à un grand nombre de perſonnes, qui n'ont pas manqué d'en faire confidence à bien d'autres, & après cela j'eſpere envain d'être encore caché. A propos de mon nom, il faut que je vous faſſe part d'une petite avanture qui m'eſt arrivée dans la Boutique de mon Libraire. J'y étois un jour avec quatre ou cinq autres Beaux-Eſprits, qui faiſoient ſemblant

blant de n'avoir pas encore découvert l'Auteur du Miſantrope, & qui paroiſſoient fort curieux de le connoître. Dans le tems que chacun débitoit ſes conjectures là-deſſus, il entre un jeune Gentilhomme qui fait des complimens à mon Libraire de la part de l'Auteur en queſtion. Vous le connoiſſez donc, lui dit un de la Compagnie ? *Si je le connois, c'eſt le meilleur de mes amis. Je veux bien vous le nommer, c'eſt un certain Viguelius de Duſſeldorp ; il avouë naturellement que c'eſt lui qui fait cette Piéce, auſſi-bien que le* Vas-y-voir, *qu'on imprime à Utrecht. Le Vas-y-voir,* lui répondit-on, vous avancez là une contradiction dans les formes. Il n'eſt pas poſſible que ces deux Piéces ſortent d'une même plume. *Rien n'eſt plus certain pourtant*, repliqua-t-il, *j'en ai eu les brouilllons entre les mains.* On le pria là-deſſus de dire, s'ils étoit ſûr que ces brouillons lui avoient

avoient été montrez avant que les Miſantropes dont ils contenoient la matiere euſſent vûs le jour : Car il n'eſt pas difficile, continua-t-on, de copier un Ouvrage, de le bigarrer de ratures, & de lui donner tout l'air d'un brouillon. Cette objection commença à rendre à ce jeune Monſieur, la ſincerité de ſon Ami un peu ſuſpecte, & il fut entierement déſabuſé par les proteſtations ſérieuſes du Libraire, qui aſſuroit, que c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût entendu nommer Mr. *Viguelius*. Le Gentilhomme ſortit là-deſſus, bien réſolu de couvrir ſon Ami de confuſion, & de publier ſa ſupercherie par tout Duſſeldorp.

Pour moi, bien-loin d'avoir le moindre chagrin contre Mr. *Viguelius*, je lui ſuis bien obligé d'eſtimer aſſez mon Ouvrage pour vouloir ſe l'aproprier. Je prévois même que cette circonſtance, ſi elle vient

à la

à la connoiſſance de la Poſtérité, donnera un grand relief à mon Livre, ſurtout dans l'eſprit des Littérateurs. Ils ne manqueront pas de raiſonner ainſi. Le nom de Mr. *Viguelius* ſe termine en *us*; c'étoit donc un Sçavant. Un Sçavant donc s'eſt voulu faire honneur du Miſantrope. Le Miſantrope eſt donc une Piéce excellente. Cette preuve ne ſeroit pas recevable en bonne Logique; elle a de la force autant qu'il en faut, en fait de Littérature. Si pourtant Mr. *Viguelius* vouloit bien ſe faire appeller *Viguelides*; ſon nom en ſeroit plus beau, & la preuve en auroit un dégré d'évidence de plus. Mais ma Préface n'eſt déja que trop l'ongue: adieu Lecteur, juſqu'au revoir.

LE

LE MISANTROPE.

PREMIER DISCOURS.

PESTE ſoit du Titre & de l'Auteur! s'écriera à-coup-ſûr un Petit-Maître, accoûtumé à ſe dédommager de la foibleſſe de ſon raiſonnement par la témérité de ſes déciſions. Un Bel-Eſprit ne me traitera pas avec moins de rigueur; ſervilement aſſujetti à la réputation établie des Auteurs, il s'épargnera la peine d'examiner mon Ouvrage, il me jettera-là d'un air dédaigneux, tout prêt à jurer qu'il m'a trouvé merveilleux ou déteſtable ſelon que le Corps des Beaux-Eſprits en aura voulu réſoudre. Mais qu'ils ſeront relancez, s'il ſe trouve avec eux quelque Miſantrope bourru, charmé de tout ce qui paroît ſe raporter à l'aigreur de ſa bile. Il les traitera de miſérables & de ca-

naille, & ſoûtiendra hardiment qu'un Titre de cette force-là, eſt un garant ſûr du mérite d'un Livre, & qu'il ne ſçauroit partir que d'un Génie du premier ordre.

De grace, Meſſieurs, un peu de patience; ſuſpendez vos cenſures & vos aplaudiſſemens, juſqu'à ce que j'aye donné quelque préciſion à l'idée que j'attache au mot de *Miſantrope*. Ne croyez pas que je veuille marcher ſur les pas de cet Athénien atrabilaire, qui ſe réſoud avec peine à couper un Sicomore où pluſieurs de ſes concitoyens s'étoient pendus, & que les autres pouvoient encore trouver de la même maniere officieux à leur deſeſpoir. Je n'irai pas, imitateur de ſa frénéſie, féliciter un Alcibiade moderne de ſes vices que je vois croître tous les jours pour la perte de ſa Patrie; & mon humeur ne me porte pas à me faire une impertinente félicité des malheurs du Genre-humain.

Votre Alceſte, Moliere, ne laiſſe pas de m'arracher quelque eſtime, malgré ſes maximes outrées; ſon intégrité brutale, & ſa farouche ſincérité, me paroiſſent infiniment préférables à l'infâme politeſſe de ces Courtiſans chez qui les paroles n'ont plus de ſens fixe, & n'expriment qu'une raiſon peu ſûre & un cœur bas & intéreſſé.

Mais je trouve dans le caractere de ce Miſantrope trop d'humeur, & trop peu de raiſon; il hait plûtôt les vices par fantaiſie

que

que par principe; à peine a-t-il achevé de dire mille duretez à un Ami véritable, qu'il court ſoupirer aux pieds d'une femme abſolument vicieuſe, qu'il connoît telle, & pour qui, ſuivant ſes maximes, il ne devroit avoir que de la haine & du mépris.

Un *Miſantrope*, tel que je voudrois être, eſt un homme qui dès ſon enfance s'eſt fait une habitude de raiſonner juſte, & un devoir de ſuivre dans ſa conduite l'auſtere exactitude de ſes raiſonnemens; libre des erreurs du Peuple, dégagé de l'opinion, débaraſſé du joug de l'autorité, il proportionne l'eſtime qu'il accorde aux choſes à leur juſte valeur: il n'atache la honte qu'au crime, & ne rougit jamais d'être plus raiſonnable que les autres: opulence, dignitez, rang, titres, vous ne lui arrachâtes jamais que des deſirs proportionnez à votre prix réel, occupé à la recherche de la vérité; amoureux de l'évidence, il n'eſt pas la dupe de vos charmes. Le bonheur où il aſpire c'eſt la ſouveraine liberté de ſa Raiſon qu'accompagnent une médiocrité aiſée, & le doux commerce d'un petit nombre d'Amis vertueux. Il ſe prête avec ſoupleſſe & autant qu'une rigide candeur le peut permettre, aux humeurs & aux manieres de ceux qu'il fréquente; il ſçait même préférer le ſilence à l'étalage importun d'une vertu offenſante; mais s'il parle, ſa fermeté raiſonnable n'a que la vérité pour but, & content de ſa droiture, il mé-

priſe généreuſement la colere & la haine de ceux que ſa ſévérité irrite. Ce n'eſt que par l'amour qu'il a pour les hommes qu'il s'éforce à d'éveloper toute l'extravagance de leur ridicule, & toute la noirceur de leurs crimes.

Mais, me dira-t-on, ce n'eſt pas-là dépeindre un Miſantrope; qu'on prenne ce terme dans ſon ſens le plus adouci, il ſignifie toûjours un ennemi des maximes ordinaires, en un mot, un homme particulier & brutal. Il me ſemble que je ſuis allé audevant de cette objection. Quiconque ne ſe régle que ſur une Raiſon éclairée, ſans s'embaraſſer des ſentimens de la multitude, paroîtra toûjours brutal & particulier à ceux qui n'ont jamais fait un effort de raiſonnement que pour être de l'opinion des autres, & qui dans chaque nouvelle compagnie s'établiſſent de nouvelles maximes pour ſe conduire.

Vous voyez, Lecteur, quelle eſt la nature de la Miſantropie dont je me ſuis toujours propoſé de faire mon caractere. La ſincérité avec laquelle mon naturel eſt allé au-devant de ma Raiſon, une longue ſuite de réfléxions que j'ai faites ſur les choſes du monde, mes efforts continuels à préſerver ma raiſon de l'eſclavagedu préjugé; tout cela me perſuade que je dois avoir fait quelque progrès dans cette Philoſophie dont je viens de donner une légére ébauche. L'âge où je me trouve ne me permet

met pas de laiſſer encore ma Miſantropie infructueuſe au Genre-Humain. Il eſt tems de tirer de mon Magazin les armes que j'y ai ramaſſées pendant long-tems, pour être en état de livrer une guerre mortelle au Vice & à la Sottiſe. Qu'on ne croye pas pourtant que toûjours l'argument en forme à la main, j'aille attaquer mon ennemi méthodiquement : je ne ſuis pas de ces vieillards bilieux que le badinage choque, irrite, aigrit ; je ſçai rire, & je ris volontiers. On peut déplorer la malice du Siécle, on peut ſe jouër de ſon impertinence, & de ces deux partis je ſçaurai choiſir ſouvent celui qui eſt le moins éloigné de la joye.

Irai-je me chagriner, par exemple, de ce nombre effroyable de méchans Auteurs qui inondent le Parnaſſe d'un déluge de foibles productions ? L'Apothéoſe du chien de Madame Deshouliéres, & la défenſe du Parnaſſe qu'elle lui a confiée, ſont infiniment plus propres que le ſérieux de la Critique, à faire ſentir l'impertinence d'un Auteur qui ne devroit être porté à briguer ce nom que par cette Sentence de Boileau,

Un ſot trouve toûjours un plus ſot qui l'admire.

Vous avez raiſon, Madame, l'Hélicon ne ſçauroit ſe paſſer d'un Cerbére ; mais ſa conduite doit être entierement opoſée à celle du chien du Royaume de Pluton. Là

l'entrée eſt aiſée, & la ſortie difficile; ici, la ſortie doit être très-facile, & l'entrée épineuſe, hériſſée de difficultez. Mais hélas! cent Cerbéres ne ſçauroient garantir le ſacré coupeau des irruptions de ſes ennemis. Autrefois par peu de chemins eſcarpez un petit nombre de ces Génies dont la Nature eſt ſi ménagere, parvenoit après mille peines à la demeure des Filles de Mémoire; à préſent les pauvres Déeſſes ne trouvent pas le moindre endroit ſolitaire pour rêver en repos, & tout ce qu'elles peuvent faire encore c'eſt d'inſpirer un Ode à Monſieur de la Motte.

Leur Fontaine ſacrée a le ſort de ces Rivieres qui ne purent pas ſuffire à la ſoif des Armées de Xerxes; le Pinde à force d'être foulé eſt devenu Vallon, & les ſept Montagnes ſur leſquelles fut bâtie la ſuperbe Rome, ont moins perdu de leur ancienne figure.

Avoir pour érudition la lecture de cent Romans, & pour génie, l'envie de ſe faire imprimer; ſçavoir commencer une période à tout hazard, & la finir comme il plaît à la Fortune; en voilà aſſez pour coudre enſemble par vingt fades tranſitions, autant d'avantures pillées, & pour en compoſer un Roman monſtrueux,

Qui trouvera toûjours, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour le vendre, & des ſots pour le lire.

Le

Le goût des Romans n'eſt pas, il eſt vrai, le goût du ſiécle ; & les Nouvelles mêmes, à moins d'avoir pour Héros un Petit-Maître, ne ſont guéres en vogue : mais ce n'eſt pas là de quoi arrêter la plume impétueuſe de nos Beaux-Eſprits Modernes ; à l'imitation de ces Poëtes langoureux,

Qui dans leurs Cabinets aſſis au pied des Hêtres,
Font redire aux Echos des ſotiſes champêtres,

placez commodément dans un fauteuil au coin de leur feu, ils parcourent l'un & l'autre Hémiſphére; ils examinent les vénérables reſtes de la grandeur Romaine, & les merveilles que le tems a reſpectées dans l'ancienne Gréce; & après avoir contemplé dans vingt Auteurs, l'orgueilleuſe Puiſſance des Ottomans, le Faſte du Perſe, & les Tréſors de l'Indien, ils ſouffrent dans les Déſerts de l'Arabie, & communiquent au Public leurs pénibles courſes, qu'ils finiſſent ainſi par le Voyage du Parnaſſe, ſans faire faire à leur Imprimeur celui de l'Hôpital. Ne vous étonnez pas, Ami Lecteur, ſi j'apelle voyage du Parnaſſe la Deſcription des Pays que ces Meſſieurs n'ont jamais vû que dans la Carte; je m'accommode par cette maniere de m'exprimer, à l'orgueil de ces Rapſodiſtes, qui ſe croyent auſſi fondez en droit pour habiter l'Hélicon, que Fontenelle, Racine, Boileau, & la Motte. Etre imprimé

& être excellent Auteur, c'eſt la même choſe pour ces miſérables Ecrivains, & l'on voit bien par-là qu'on voudroit en vain oppoſer une digue au torrent de leurs mauvais Ecrits. Encore un coup, être imprimé & être excellent Auteur, c'eſt la même choſe, c'eſt le comble de la gloire, c'eſt le ſouverain bonheur;

Et quand ils voudront bien permettre,
Qu'un bon ſens éclairé raviſſe ce bien,
On verra l'eſprit Geométre,
Devenir eſprit Cocc....

II. DISCOURS.

UN jeune Officier, dont autrefois j'avois fort connu le pere, me rendit viſite l'autre jour. C'étoit un de ces jolis-hommes du tems, qui poſſedent l'Art d'arondir leur Périodes par des manieres de jurer toutes nouvelles, qu'ils ont le ſoin d'aprendre de leurs Compagnons, s'ils ne ſont pas aſſez habiles pour en compoſer eux-mêmes. Celui-ci me parut bien intrigué. Il faiſoit l'amour au coffre fort d'une jeune Veuve, & ne prétendoit ſe marier à l'une que pour poſſeder l'autre; mais quoiqu'il fût le premier homme du monde pour bruſquer la tendreſſe, & pour emporter

porter un cœur comme Coëhorn emportoit les Villes, il ne livroit que de vains aſſauts au cœur de cette Belle. La Place étoit fortifiée tout-à-fait irrégulierement; & comme il ne connoiſſoit d'autre maniere de l'attaquer, que celle dont ſe ſervent tous les Officiers de ſon âge, il étoit ſur le point de lever le ſiége.

Pour ne me pas embrouiller dans cette figure, je vous dirai, Ami Lecteur, que cette Veuve étoit Sçavante de profeſſion, & que le ſeul moyen de la rendre ſenſible étoit de lui faire dès Déclarations d'amour en termes de Phyſique, & d'appeller la tendreſſe *la matiére ſubtile du cœur*. Comment Diable faire, mon Cher, me dit le Chevalier, cette carogne me donne plus de peine cent fois que toutes les autres femmes qui m'ont paſſé par les mains. De la maniere dont je m'y prens, je n'en manque pas une, & il faut, morbleu, que cette Bicoque m'arrête au milieu de mes Conquêtes amoureuſes! Vous l'aimez donc, Chevalier, lui dis-je? Moi aimer les Femmes! hé, ſi donc, vous me prenez pour un ſot. Si j'en vois, ce n'eſt que pour les tympaniſer dans le monde, & pour ne pas reſter court avec mes Amis ſur le chapitre des bonnes-fortunes. Cette affaire-ci ne laiſſe pas d'être ſérieuſe; la Belle a ſoixante mille écus, & ſi on la tympaniſe, je prétens que ce ſoit bientôt à mes dépens. Voilà une belle préten-

ſion, repliquai-je ; le titre de mari à la mode ne vous épouvante guéres, à ce que je vois.

Vous rêvez, vieux bon-homme, repartit le Chevalier. Viennent ſeulement le mariage, les ſoixante mille écus, & les cornes, voilà bien de quoi donner l'épouvante à un homme comme moi ! Si je me fais une gloire de mes propres fredaines, ne croyez pas que je rougiſſe ſottement de celles de ma femme. Bon, bon ! ce ſont des bagatelles, qui ne ſervent qu'à faire briller l'eſprit d'un galant-homme, qui ſçait railler le premier d'une choſe qui fait la honte ridicule de ceux qui ne ſçavent pas vivre. Si je ſçavois ſeulement un peu de Phyſique je me démêlerois bien du reſte ; mais c'eſt-là le Diable. Moi étudier la Phyſique ! j'aimerois, morbleu, autant étudier la Morale ! On voit bien que cet homme-là étoit trop fou pour raiſonner ſérieuſement avec lui ſur l'infamie de ſes ſentimens ; auſſi ſongeai-je plûtôt à m'en défaire : Et voici le moyen que je lui fournis de devenir bon Phyſicien en peu de tems. Prenez-moi, lui dis-je, une centaine de petits Billets, ſur chacun deſquels vous écrirez quelque termes de Phyſique ; *matiere du premier élément*, par exemple, *exhalaiſon*, *concentrer*, *corpuſcules*, *pores*, *évaporer*, *conglutiner*, *ſuperficie*, *centre de gravité*, *triple dimenſion*, *s'étendre*, *réverbération*, *ſe rarefier*,

fier, ſenſation, nature plaſtique, condenſer, circuler, convexe, concave, ſe dilater, élaſticité, petits vuides, quinteſſencier, diriger, preſſion de l'air, Machine pneumatique, & ainſi du reſte; remuez bien tout cela dans un chapeau, prenez Billet à Billet, & après en avoir lié enſemble les mots, tout comme il vous plaira, récitez-les avec toute l'éfronterie dont vous êtes capable; & voilà non-ſeulement de quoi duper une femme, mais de quoi obtenir même une Chaire de Profeſſeur en Phyſique. Le beau de ce ſecret, c'eſt que ces termes pouvant être combinez d'une infinité de manieres, vous fourniront tous les jours un galimatias nouveau, & vous feront paſſer pour un eſprit profond & inépuiſable. Le Chevalier approuva fort ma méthode d'enſeigner la Phyſique, & en ſortant il m'en remercia, par cinq ou ſix impertinences qu'il me fit la grace de me dire.

Le Galimatias, tout ridicule qu'il eſt, a pourtant ceci de bon, qu'on s'imagine ſouvent qu'on y trouveroit un ſens raiſonnable ſi on avoit le loiſir de l'examiner. La clarté au contraire met la foibleſſe d'une Période dans tout ſon jour, & je conſeille à ceux qui n'ont que de mauvaiſes raiſons à nous donner, de les envelopper toûjours d'un pompeux Phébus, & d'en faire une Perſpective à perte de vuë.

Le bon raiſonnement & le mauvais ont des caracteres qui en ſont en quelque ſorte

inſéparables. L'un jaloux de ſes droits ſe fie ſur ſa propre force, & rejette tous les ſecours étrangers; l'autre entoure ſa foibleſſe de l'air déciſif, de figures hardies, de termes inſultans, & du nombre des preuves; il ſe croit en ſureté dans cet eſpece de retranchement.

Ces ſentimens, s'écrie Ariſtippe d'un ton foudroyant, ſont abominables, inſoûtenables; il faut être fou pour y adherer. Ne voit-on pas qu'Ariſtippe remplace la Raiſon par la force odieuſe de ces termes vagues, & qu'il effraye ſes Auditeurs au-lieu de les convaincre? Cliton n'a jamais le but de prouver qu'un ſentiment eſt vrai ou faux: il fait voir qu'il eſt Arrien, Socinien, Sabellien: cela lui ſuffit, comme au Peuple qui l'écoute avidement.

Le vénérable Théophile range toûjours ſes Argumens en bataille, & croit faire peur par leur nombre. Il a toûjours trente raiſons à nous alléguer: mais elles reſſemblent aux mauvaiſes Troupes, qu'on oppoſe en grand nombre à un petit Corps de vieux Guerriers; le premier Bataillon ſe renverſe ſur le ſecond, & leur nombre augmentant leur deſordre, en facilite la défaite.

Pourquoi nous donner l'embaras
De ce corps d'argumens qui devant nous défile?
Croi-moi, mon pauvre Théophile,
On péſe les raiſons, on ne les compte pas.

L'Elo-

L'Eloquent Ariſtibule met ſes foibles raiſons dans la bouche des piliers, des voûtes & des Sépulcres; ſes figures entaſſées frappent mon imagination, troublent mes ſens & mon cœur; & à la faveur de ce déſordre, il fait évader ſes Sophiſmes, & les dérobe à la pourſuite de ma raiſon.

Cratippe veut défendre Homére, contre le ſens commun. Comment s'y prend-il? Il laiſſe-là le ſens commun & Homére, & prouve que ſon Antagoniſte Neophile eſt indigne de l'eſtime des honnêtes-gens; ſa Morale eſt relâchée, ſa vie ſcandaleuſe, c'eſt un ſcélérat. Et bien d'accord, Cratippe, c'eſt un ſcélérat; mais Homére en eſt-il moins Homére? Le ſens commun en eſt-il moins ſens commun? Je veux être bon, & convenir avec vous que le déréglement du cœur peut ſe communiquer au raiſonnement; mais Ariſton eſt du ſentiment de Néophile, c'eſt un fort honnête-homme; quels argumens avez-vous à lui alléguer? Quels argumens! ſa femme eſt une coquette fieffée, & l'on peut appliquer avec ſuccès à Ariſton tous les traits ſatiriques dont les Poëtes accablent les maris malheureux.

Vous voulez donc rencherir, Cratippe, ſur un travers d'eſprit qui met dans tout ſon jour l'extravagance des hommes?

On n'eſt pas aſſez bizare, à votre avis, en rendant un époux reſponſable de la conduite de ſa femme; ce n'eſt pas aſſez qu'Ariſ-

ton

ton rougiſſe des crimes de Climene, & qu'on trouve dans ſon air la honte que ſon épouſe a perduë. L'infamie de l'une ne doit pas ſeulement influer ſur l'honneur de l'autre, il faut encore qu'elle influë ſur ſa raiſon; & ſelon vous un homme dont l'épouſe eſt peu ſage, n'eſt pas en droit de raiſonner juſte.

J'ai deux Amis que j'eſtime véritablement, & qui le méritent par mille rares qualitez de l'eſprit & du cœur. Voici pourtant ce qui rend leur mérite imparfait.

La raiſon timide du premier n'oſe jamais marcher ſeule; pour lui, une route nouvelle eſt toûjours une route ſuſpecte, tout ce qui eſt nouveau l'épouvante; un ſentiment crû généralement pendant cinq ſiécles, lui paroît reſpectacle par ſon antiquité, on n'y ſçauroit toucher ſans crime. Les noms ſeuls de Platon & d'Ariſtote ſont des démonſtrations; Deſcartes, Malebranche & Gaſſendy, ne ſçauront parler raiſonnablement que dans deux ou trois mille ans d'ici.

L'autre pouſſe ſa liberté de ſa raiſon juſqu'au libertinage: non ſeulement la vérité n'admet point de preſcription chez lui; mais il ne croit rien de ce que les autres ont crû; par cela même que les autres l'on crû. La nouveauté lui tient lieu d'évidence, & il aime mieux s'égarer dans des routes inconnuës, que de ſuivre un chemin battu où la raiſon même le guide. Le préjugé du premier eſt moins déraiſonnable que le caprice du ſecond;

cond; mais l'eſprit de l'un ſera toûjours aſſervi ſous l'autorité, & l'âge modérera peut-être la témérité de l'autre; & il pourroit bien un jour, n'avoir en raiſonnant que la raiſon ſeule en vuë.

Si vous n'êtes reſpectable, ni par votre âge, ni par votre qualité, ni par votre caractere, ne raiſonnez pas avec Lyſandre. Monſieur, Monſieur, vous dira-t-il d'un ton gravement impertinent, ces matieres demandent une profonde érudition, & un eſprit formé; la modeſtie ſied ſi bien aux jeunes-gens; ne ſortez pas de la Sphére de vos connoiſſances, croyez-moi. Il n'y a pas le mot à dire a un argument de cette force-là; & ſi vous ne vous ſervez d'autres lumieres pour éclairer votre eſprit que de celles de ces ſortes de vieillards, vous pourriez bien à leur âge vous ſervir de la même Logique. Que faut-il conclure de ces différens caracteres de faux raiſonnemens?

Deuſſai-je paſſer pour bizare,
Deuſſai-je déplaire à chacun,
J'en conclurai que rien n'eſt rare
Comme eſt rare le ſens commun.

Une autre fois j'aurai ſoin de juſtifier la hardieſſe de ce Paradoxe.

III. DISCOURS.

LA ſottiſe des hommes eſt aſſurément la plus riche matiere qui puiſſe occuper un Ecrivain; elle devient en quelque ſorte, ſtérile par ſa prodigieuſe fertilité, & l'embaras du choix y fait le même effet que la difficulté de l'invention dans les ſujets moins abondans. Un ſoir que je fis l'eſſai de cette vérité dans mon lit, je fus ſurpris par le ſommeil, & un ſonge me tira d'affaire. C'étoit un de ces ſonges méthodiques, qu'on ne trouve que dans les Livres, & qui me fut inſpiré, je croi, pour inſtruire les vivans, par la ſottiſe & par la ſageſſe des morts. Je me trouvai tout d'un coup aux Champs Eliſées, & j'y parcourus en peu de tems un grand nombre d'endroits ſeparez, où les eſpeces différentes d'Ombres bienheureuſes jouïſſent d'un bonheur éternel. Je ne ferai pas une longue relation de ce que j'y vis, & je raporterai ſeulement une particularité que je remarquai dans ces Bocages ſacrez, où à l'ombre des Lauriers, les Princes ſe repoſent des travaux, où le ſoin des Peuples & l'amour de la véritable gloire les avoient engagez.

Apeine y rencontrai-je un ſeul de ces grands-hommes qui ſont redevables à leur fauſſes vertus, de l'immortalité de leur nom. Achil-

le,

le, Théſée; Hercule, Uliſſe, Aléxandre, Ceſar, Antoine, autant de noms ignorez dans ce tranquille ſéjour. Le ſage Minos a jugé avec autant d'équité que de bonſens:

Que de ces lieux la Paix profonde
Ne devoit point calmer l'eſprit tumultueux
D'un Héros, qui ſe fit un métier malheureux
De troubler le repos du monde.

Les Juges Infernaux n'ont accordé cette tranquilité parfaite, qu'à ces Princes ignorez du reſte de la terre, qui avoient déjà goûté pendant leur vie les délices des Champs Eliſées, en les faiſant goûter à leurs Sujets, dont ils faiſoient les délices eux-mêmes.

Loin de ſonger à étendre les bornes de leur domination, ils n'avoient penſé qu'à conjurer les orages qui menaçoient leurs Pays; aimant mieux charmer l'orgueil des Conquérans par quelques ſoumiſſions peu réelles, que d'irriter leur fierté par une réſiſtance ſouvent vaine, & toûjours pernicieuſe, même à ceux qui réſiſtent avec ſuccès.

Ce n'eſt pas à ces véritables Peres de leurs Peuples qu'on eſt redevable de ces Syſtêmes nouveaux de Gouvernement, & de ces Loix rafinées que la vaine gloire a introduites dans les Etats avec ſi peu de néceſſité; au contraire, amateurs d'une raiſonnable ſimplicité, ils n'avoient eu d'autre but que de fai-

re obſerver par leur équité & par leur exemple, un petit nombre de Loix, que leur propre bons-ſens ou celui de leurs prédéceſſeurs avoit puiſées dans la Nature & dans le véritable intérêt des hommes. Enfin, leur modeſtie avoit ſervi de voile à leur vertu qu'elle avoit perfectionnée.

Laiſſant de crime en crime un Conquérant monter
Au faîte glorieux du Temple de Mémoire,
Ils avoient immolé la Gloire
Au plaiſir de la mériter.

Il y a plus loin que l'on ne penſe de la demeure de ces Rois à celle des Beaux-Eſprits, j'y vains cependant, je ne ſçai comment. Le Bel-Eſprit trouve plus de protection dans l'autre monde que dans celui-ci; car au-lieu qu'ici les Auteurs les plus eſtimez n'ocupent ſouvent qu'un galetas, je les trouvai très-proprement logez dans les Champs Eliſées. Ils ſont ſéparez en pluſieurs petits Cantons, dont la ſituation ſe raporte au génie de leurs Ouvrages; & de tems en tems ils s'aſſemblent, pour conſulter quelque nouveau débarqué ſur la deſtinée de leurs Ecrits dans les différens ſiécles.

Le premier Poëte qui me frapa les yeux fut Orphée, qui pleurant au bord d'un Ruiſſeau tiroit de ſa Lire la même harmonie touchante qui autrefois avoit forcé Pluton à une

à une pitié qui ne lui étoit pas ordinaire ; & à rompre en faveur de ce Muſicien & de ſa chere Euridice, les Loix auſteres de l'Empire.

Mais pourquoi pleurer, dira-t-on ?
Quelle douleur pouvoit troubler ſon ame ?
N'avoit-il pas trouvé ſa femme ?
Eh juſtement en voilà la raiſon.

Oui, voilà pourquoi Orphée pleuroit à chaudes larmes. Quand il perdit ſon épouſe il ne la connoiſſoit pas encore. Ce n'eſt pas un petit ouvrage que de connoître une femme ! Il avoit eu tout le loiſir d'être inſtruit de l'humeur de la ſienne, depuis qu'il étoit avec elle aux Champs Eliſées ; & il prendroit, à l'heure qu'il eſt, autant de peine pour la perdre, qu'il en prit autrefois pour la retrouver. Je me ſouviens même que toutes ſes Chanſons finiſſoient par ce refrain-ci,

J'ai trouvé ma femme, quelqu'un la veut-il ?

Quelle bévûë ! quelle contradiction ! de donner du chagrin à une ame deſtinée à une tranquilité pure & ſans mêlange. Voilà ce que m'objectera apparament un Critique, qui ne s'apercevra pas que c'étoit pour faire plaiſir au Chantre de Thrace, qu'on donnoit matiere à ſa mélancolie naturelle, & qu'il étoit de ces gens qu'on ne ſçauroit ti-

rer,

rer ſans les mortifier, d'une triſteſſe dont ils ſont leurs délices.

Les plaiſirs des hommes ſont auſſi différens que bizares. L'un ſe fait un charme de rire, qu'il en ait ſujet ou qu'il n'en ait pas; l'autre ſe plaît à ſoupirer & à ſe plaindre avec auſſi peu de raiſon. Il y en a qui ne troqueroient pas le plaiſir d'enrager, contre les voluptez les plus délicates. Voyez la prude Céliméne : quel malheur ! Voilà une journée entiere qui ſe paſſe ſans trouver la moindre raiſon d'enrager contre ſes Domeſtiques, ſa bile l'étouffe, elle va mourir d'une retention de mauvaiſe humeur. Quelle bénédiction ! on caſſe une Porcelaine; Céliméne reprend vigueur, elle éclate, tonne, foudroye : jamais elle ne paſſa une ſoirée plus délicieuſement. Contentez-vous de cette raiſon-là, Meſſieurs les Critiques. Ce n'eſt qu'un ſonge que je vous raconte, faut-il tant raiſonner ſur un ſonge? Encore un coup il n'y a rien de ſi bizare au monde que la maniere de ſe divertir. Pindare, par exemple, c'étoit choiſi, dans le ſéjour des Lyriques, l'endroit le plus raboteux qu'il y put trouver, & il ſe plaiſoit à courir comme un enragé d'un valon ſur une coline, & d'une coline dans un valon. Ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt qu'à tout moment il donnoit du nez en terre, à faire croire qu'il n'en releveroit jamais : mais ſemblable au célébre Anthée, à qui ſes chutes donnoient de nouvelles forces, il ſe relevoit

tout

tout auſſi-tôt plus gaillard que jamais, & ſe donnant un nouvel élans il grimpoit avec une eſpece de rage Poëtique contre les rochers les plus eſcarpez : d'ordinaire il faiſoit la culbute avant que d'être à la moitié de leur hauteur, & ſi quelquefois il en gagnoit le ſommet, ce n'étoit que pour faire ſa chute plus grande & plus riſible.

Boileau, nouvel habitant de l'Empire des Morts, regardoit les courſes impétueuſes de Pindare avec admiration : cette admiration devint bien-tôt extaſe ; l'extaſe ſe change en rage Poëtique ; le voilà qui prend l'eſſort, & qui ſuit à toutes jambes l'objet de ſon admiration. Mais il culbuta d'abord trois ou quatre fois d'une maniere ſi rude, que jamais il ne ſe ſeroit tiré de ces lieux inégaux, s'il n'avoit gagné le Canton des Satyriques.

* Par des routes inconnues
A l'Auteur de St. Paulin.

Horace rioit comme un fou de tout ce manége-là, & jugeant à propos d'apoſtropher ſon Ami infortuné, il ſe mit à lui chanter l'Ode célébre que voici :

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina Ponto.

Mais

* C'eſt par ces Vers ſatiriques que Boileau finit une Ode qu'il a fait à l'imitation de celle de Pindare.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Mais je n'ai garde de heriſſer mon Ouvrage de Latin ; je prétens bien être lû des Ignorans & du beau Sexe, & par conſéquent je ferai mieux de dire en François ce qu'Horace chantoit dans ſa Langue au téméraire imitateur de Pindare :

Qui veut d'un vol égal à celui de Pindare
Au vil Peuple ſe dérober,
Cher Boileau, ce nouvel Icare
Ne s'éleve que pour tomber.
Pareil à ce torrent dont le bruit effroyable
Eſt ſuivi de fort peu d'effet,
Pindare fait un bruit de Diable,
Et ce bruit c'eſt tout ce qu'il fait.
Le Phébus empoulé fut toûjours ſon partage :
Et quand ſans rime & ſans raiſon
Il chante Bacchus & ſa rage,
D'un air qui ſent fort la boiſſon ;
Et quand des Immortels empruntant le langage,
Cet amateur du merveilleux
Abime dans ſon verbiage
Les exploits des Rois & des Dieux :
Soit qu'il ſuive, couvert d'une noble pouſſiere,
Des Héros à vaincre obſtinez :
Et que bronchant dans la carriere
Sa Muſe ſe caſſe le nez :
Soit qu'il chante les pleurs d'une fille nubile,
Qui perd ſa future moitié,
Et que ſon ſujet & ſon ſtile
Nous faſſent doublement pitié ;

Ce

Ce téméraire eſprit ſe plaiſant dans les nuës,
S'éleve à la ſource du jour ;
Mais ſes Phraſes mal ſoutenuës,
N'y font pas un fort long ſéjour.
Les beaux Vers qu'à grands flots précipite ſa veine,
A leur Auteur ne coûtent rien
Mais s'ils ſont Vers à la douzaine
Ils ne s'en vendent pas moins bien. *
Avec peine, avec choix l'Abeille induſtrieuſe
Tire ſon miel des fleurs des champs ;
Et moi pour faire une Ode heureuſe,
Je veux des ſoins, je veux du tems.

Ce Poëte Lirique qui ſçavoit ſi bien dauber les autres, ne laiſſoit pas d'avoir ſes petits caprices auſſi. Souvent, quand ſes Amis ſe faiſoient un plaiſir de le ſuivre dans les chemins où il les engageoit lui-même, il ſe déroboit à leurs yeux, & s'égaroit, † dans des routes riantes à la vérité ; mais très-éloignées de celles où ſes Admirateurs s'étoient promis de l'accompagner. Dans le tems que j'étois tout étonné d'une de ſes Eſcapades, je vis, à mon grand contentement, Anacreon couché nonchalamment ſous l'épais feuillage.

* Pindare étoit d'une avarice ſordide, & vendoit ſes Vers fort cher aux Vainqueurs des Jeux Olympiques.

† Horace dans ſes Odes pour l'ordinaire s'écarte de ſon ſujet.

feuillage d'un arbre. Cet agréable Débauché n'avoit jamais laiſſé échaper à ſa pareſſe délicate que des Vers, où ſon cœur jaloux de ſes droits, exprimoit ſans le ſecours de l'eſprit, la tendre moleſſe de ſes ſentimens, que la Nature même avoit ſoin de rendre toûjours touchans, toûjours nouveaux. Je me mis à le ſuplier d'acorder ſa Lyre pour quelqu'une de ſes aimables Chanſons; mais en levant négligemment la tête, il me répondit d'un ton indolent:

Comment voulez-vous que je chante?
De ces Vers que l'Eſprit enfante,
Je n'ai jamais connu le tour:
Depuis que j'ai perdu le jour,
Mon ame eſt toûjours indolente;
Je ſuis ſans vin & ſans amour,
Comment voulez-vous que je chante?

Voilà tout ce que je pus tirer d'Anacréon. Mais je fus dédommagé de ſa pareſſe par l'illuſtre Sapho, dont les ſentimens plus vifs s'exprimoient auſſi d'une maniere plus animée. Après avoir préludé par quelques ſoupirs, voici ce qu'elle chanta aux Echos d'un ſombre bocage où elle ſe promenoit toute ſeule:

Tous
Charmant repos, douce béatitude,
De ce ſéjour délicieux,

Un

Un cœur dont la Raiſon fait la ſublime étude
Mépriſe dans ton ſein le brillant ſort des Dieux.
Mais pour moi dont l'amour eſt la douce habitude,
Ton calme ne vaut pas les troubles amoureux.
Si ton pouvoir s'étend ſur cette ſolitude,
Amour, dont le flambeau trouble la paix des Cieux,
Rends-moi d'un cœur touché l'aimable inquiétude.

Tous mes ſens étoient ſuſpendus par la charmante voix de Sapho, & par le tour paſſionné de ſa Chanſon, quand je fus tiré de mon extaſe par un bruit confus de cris & d'aplaudiſſemens ....

IV. DISCOURS.

DE grace, Mr. le *Libraire*, ſi vous ſouhaitez que mon petit Ouvrage réüſſiſſe, ayez un peu l'œil ſur l'impreſſion : & ſi par une fatalité chagrinante, il faut que deux ou trois fautes ſe gliſſent dans une demi-feuille, dumoins qu'elles ne ſoient pas ſi groſſieres qu'un eſprit commun n'y puiſſe ſupléer. Ma bile s'échauffe, quand je vois un ſens entierement renverſé par le changement de quelques Lettres, & quand un endroit que tous mes Amis avoient trouvé joli dans ma Copie, eſt devenu un galimatias inſuportable par l'inéxactitude ou l'ignorance d'un

Imprimeur. Entendez-vous ce que veut dire cette Période, vers le milieu de la ſeconde page, du premier * Miſantrope : *Je n'irai pas imitateur de ſa frénéſie, féliciter un Alcibiade moderne de ſervices que je vois croître tous les jours pour la perte de ſa Patrie ?* Pour moi je ne l'entens pas; & ſi un autre étoit Auteur de cette Piéce, j'aurois bien de la peine à m'imaginer qu'il y eût dans ſa Copie, *de ſes vices que je vois croître pour la perte de ſa Patrie.*

Cette inattention crie vangeance, & ne peut que mortifier extrêmement un Auteur, tendre pere de ſes productions, qu'il voit eſtropier cruellement, par les mains d'un boureau d'Imprimeur. Vous avez bien entendu parler, Monſieur, d'un Poëte de l'Antiquité, qui pour ſe vanger d'un Potier qui avoit écorché ſes Vers, mit en piéces un grand nombre de Vaſes de celui dont ſa Muſe avoit été ſi mal traitée; & qui crut être en droit de gâter l'Ouvrage de celui qui avoit défiguré le ſien. J'ai bien envie d'imiter cet acte de juſtice; & ſi jamais j'entre dans la boutique de l'auteur de mon chagrin, je pourrois bien y faire un deſordre, dont il ne perdroit pas facilement le ſouvenir. Mais le pauvre homme n'en peut mais, peut-être, & ceci m'a aſſez la mine d'être un vrai tour

* De la premiere Edition; cela a été redreſſé dans celle-ci, pag. 2.

tour de Correcteur, qui aura voulu faire le Bel-Eſprit aux dépens de mon bonſens. Je ſçai que parmi ceux qui s'adonnent à cette profeſſion ennuyeuſe & ſtérile, il ſe trouve des perſonnes d'un mérite diſtingué, & dont le génie ſeroit digne d'une toute autre deſtinée. Peut-être bien que celui qui ſe mêle de mon Ouvrage eſt de ce nombre, malgré la bévuë en queſtion ; mais en général ces Meſſieurs ſont nez pour chagriner les Auteurs, & pour gâter leurs Ouvrages. Un Etymologiſte me ſoûtint un jour, qu'on ne les appelle point Correcteurs à cauſe du ſoin qu'ils ont de corriger les Livres; mais à cauſe de leur aplication à corriger les Ecrivains de l'envie de ſe faire imprimer. Je ne manquai point d'aplaudir à cette eſpece de bon mot, & en ſa faveur je paſſai à mon Sçavant un bon nombre de folies, qu'il ſe trouva obligé, en conſcience, de me débiter en qualité d'Etymologiſte.

Pour humilier les Auteurs,
Le Dieu de Parnaſſe en colere
A ſçu leur rendre néceſſaire
Le dangereux ſecours d'ignorans Correcteurs.

Se ſouvenir que *Timon*, ce fameux Miſantrope d'Athenes, dit un jour à l'aimable & vicieux *Alcibiade*, en l'embraſſant : *Courage*, mon Fils, *vous allez un jour cauſer*

bien du mal à ce Peuple; c'eſt chercher les choſes trop loin.

Plutarque & d'autres Auteurs ont donné à *Alcibiade* une place parmi les Grands-Hommes. Attribuër des vices à un Héros de cette réputation-là ! cela ne ſe peut point : mettons *ſervices* ; il faut bien que ce ſoit-là le ſens de l'Auteur, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

Voilà la maniere de raiſonner de la plûpart des Correcteurs ; & c'eſt ainſi qu'on fait des *vices* de notre *Alcibiade*, *des ſervices, qu'on voit croître pour la perte de ſa Patrie*. Juſte Ciel ! ſi un pareil endroit ſe trouvoit dans *Homére*, dans *Heſiode* ou dans *Horace* ; qu'il vous coûteroit des peines & des ſueurs, Meſſieurs les Sçavans ! La belle occaſion de feuilleter un nombre infini d'Auteurs, & de débiter heureuſement tout le fatras que vous pourriez contraindre de venir à propos à ce paſſage obſcur ! Le vaſte champ que ce ſeroit pour faire les habiles Critiques, pour changer les points & les virgules, pour retrancher un mot & pour en mettre un autre à la place ! Le beau ſujet d'entretenir parmi vous des haines auſſi-bien fondées que les vôtres ! Et la digne matiere des injures ſçavantes, dans leſquelles votre bile s'évapore d'ordinaire avec tant de juſtice ! Je croi même qu'il y en auroit parmi vous qui trouveroient du ſacrilége à vouloir changer quelque choſe au Texte, & qui s'obſti-

nant

nant à y trouver un ſens, y en trouveroient auſſi. Faiſons une petite ſupoſition; cet endroit obſcur ſe trouve dans *Ariſtophane*, page tant d'une telle Comédie; ce Paſſage eſt charmant ſans contredit, & ſous une obſcurité aparente, un Sçavant familiariſé avec le ſtile des Anciens, y découvre une penſée vraye & juſte qui frape d'autant plus qu'elle ſe dérobe d'abord à l'eſprit, ſous un dehors de fauſſeté. Ramaſſez tout ce que les Hiſtoriens ont dit d'*Alcibiade*, vous verrez que les ſervices qu'il a rendu à ſa Patrie en ont véritablement cauſé les plus grands malheurs. Lorſqu'il s'agiſſoit de conquérir la Sicile, n'eſt-ce pas lui qui par ſes ſoins infatigables arma une Flotte la plus belle que jamais la République eût miſe en mer? Et l'Armée qu'il y embarquoit n'étoit-elle pas capable d'exécuter les plus épineuſes entrepriſes? Qu'arrive-t-il? Les Athéniens fiers de ces forces, donnent tête baiſſée dans cette expédition & la mauvaiſe réüſſite de leur deſcente en Sicile, penſe cauſer la ruine entiere de l'Etat le plus floriſſant de la Grece.

Ce même Général rapellé de ſon baniſſement, attaque les Lacédémoniens, & remporte Victoire ſur Victoire; cependant bien-loin que ſes Concitoyens en tiraſſent quelque avantage, leurs Chefs & leurs Soldats enflez d'orgueil, s'endorment dans une fatale ſécurité. *Lyſandre* profitant de leur indo-

lence, ſurprend leur Flotte & ſe rend maître d'Athênes même. Il eſt donc très-vrai de dire, *que les ſervices d'Alcibiade ne faiſoient que croître tous les jours pour la perte de ſa Patrie.* Voilà comment tout eſt forcé d'être excellent, dans un Ecrivain d'une réputation établie, & comme ſouvent il auroit moins de gloire, s'il s'étoit exprimé avec préciſion, ou ſi ſes *Copiſtes* avoient été exacts.

S'il faloit de néceſſité des tranſitions pour lier les matieres d'une Ouvrage comme celui-ci, je pourrois dire que les Amans ont pour les objets de leur tendreſſe la même indulgence que les Sçavans ont pour un Auteur ancien; tout eſt beau dans une Maîtreſſe, & ſes imperfections ſe cachent ſous le voile des perfections auſquelles elles ont quelque raport.

»La Salope ſur ſoi de peu d'atraits chargée,
»Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée,
»La Groſſe eſt dans ſon port pleine de Majeſté,
»La Maigre a de la taille & de la liberté,
»La Pâle eſt aux Jaſmins en blancheur comparable.
»La Noire à faire peur, une Brune adorable.
»La Géante paroît une Déeſſe aux yeux,
»La Naine un abregé des merveilles des Cieux;
»L'orgueilleuſe a le cœur digne d'une Couronne;

La

„La Fourbe a de l'eſprit; la Sotte eſt toute bonne.
„La trop grande Parleuſe eſt d'agréable humeur,
„Et la Muette garde une honnête pudeur.
„C'eſt ainſi qu'un Amant dont l'ardeur eſt extrême,
„Aime juſqu'aux défauts des Perſonnes qu'il aime.

Les Dames ne ſont pas moins aveugles à l'égard de leurs Adorateurs, qui ont trouvé le ſecret de leur plaire par quelque bonne qualité, & quelquefois par une mauvaiſe.

De fades complimens Alcidas nous aſſomme,
Au gré de ſa Philis c'eſt un fort galant Homme,
L'emportement d'Arcas & ſa farouche humeur
Eſt dans l'Iſméne une noble Candeur.
La noire Hyprocriſie a le nom de prudence;
On donne au vain babil le titre d'Eloquence.
On nomme généreux les ſentimens altiers,
L'inſolent Petit-Maître a les airs cavaliers;
Le Prodigue indiſcret a l'ame libérale;
L'impertinent Boufon eſt d'humeur joviale;
L'Adulateur infâme eſt un homme poli,
L'éfronté Patineur aime le badinage;
L'Etourdi devint vif; le Niais devient ſage.

Enfin ſi les attraits ſont cauſe de l'Amour,
L'Amour fait prodiguer des charmes à ſon tour.

Je doute pourtant ſi ce qui plaît dans les hommes, paroît auſſi aimable au beau Sexe, que ce qui charme dans les Dames eſt touchant pour nous. Qu'une femme, pour qui même nous ne ſentons rien de tendre, ait quelque choſe de fort aimable qui nous frape d'abord, tous ſes défauts, pourvû qu'ils ne ſoient pas eſſenciels, ſe mettront d'abord à l'abri de cette qualité aimable; on ne les voit plus, ou dumoins on les excuſe.

Iris, dont mille Amans adorent les beautez,
Chante ſans voix & ſans cadence;
Chantez pourtant, aimable Iris, chantez,
Votre Beauté ſauve la diſſonance.

L'eſprit ſurtout eſt quelque choſe d'infiniment touchant dans les femmes; elles l'ont ſouvent d'un tour ſi délicat, ſi naturel, ſi aiſé, qu'on chercheroit en vain chez les hommes quelque choſe qui en aprochât.

Climéne, quand je vous regarde
Vous ne m'inſpirez point d'ardeur;
Mais vous parlez, quel danger pour mon cœur!
Climéne votre eſprit vous farde.

On peut dire au pié de la Lettre, que les charmes de la converſation d'une femme répandent quelque agrément ſur ſon viſage.

L'air

L'air ſpirituel eſt déjà une beauté des plus touchantes, cet air m'a ſouvent cauſé une agréable illuſion, & mes yeux, en cela les dupes de mon eſprit, ont trouvé quelquefois l'œil d'une femme plus grand, & ſa bouche plus petite, à meſure qu'elle me parloit.

On voit encore ſouvent dans le Sexe une certaine naïveté qui devient incomparable, accompagnée d'un air de jeuneſſe.

Par vos apas perſonne n'eſt tenté,
Votre eſprit n'a pas trop de charmes;
Cependant dans mon cœur vous cauſez des alarmes,
Votre aimable naïveté
Vaut bien l'eſprit & la Beauté.

Quelquefois pour rendre un homme amoureux à la folie, il ſuffit qu'une femme lui marque adroitement qu'elle le trouve aimable, & qu'elle le prévienne par certaines manieres obligeantes, dans leſquelles la tendreſſe paroît s'échaper à vertu auſtére. Rien n'eſt plus capable de nous charmer que ce qui nous donne ſujet de nous eſtimer, de nous aimer davantage; & rien n'eſt auſſi propre à cauſer cet effet, que la ſatisfaction d'inſpirer de l'amour à une perſonne ſage, & qui paroît peu ſuſceptible de cette paſſion.

Dorinde autrefois ſi ſévére,
A qui rien ne plaiſoit, change aujourd'hui d'humeur;
Elle m'admire en tout, j'ai ſçu toucher ſon cœur;
Si je lui plais, peut-elle me déplaire?

Mais une femme ſçavante pourroit-elle toucher un homme raiſonnable? Ce Problême vaut bien la peine qu'on le réſolve. Moliére dans ſes Femmes Sçavantes, donne aux admiratrices de Triſſotin une double doſe de ridicule; l'oſtentation d'un Sçavoir pédanteſque, & l'affectation d'un Bel-Eſprit précieux & deſtitué de goût. Chacun de ces défauts à part eſt capable de gâter tout le mérite d'un homme, & a plus forte raiſon celui d'une femme. Un tour d'eſprit aiſé & naturel eſt plus particulierement le caractere de ſon ſexe que du nôtre; & par conſéquent elle ſort de ſon naturel, plus que nous, par la Pédanterie & par les diſcours qui ſentent le Cabinet. Il y a déjà long-tems que toute l'Europe, dont les judicieuſes plaiſanteries de Moliére ont entraîné les ſuffrages, a prononcé une Sentence déciſive contre ces Sçavantes précieuſes. Si l'on en veut croire le bon-ſens, le Public n'aura pas plus de peine à décider en faveur de celles qui ſont Sçavantes comme il faut l'être.

Le beau Sexe a une Raiſon, peut-on le blâmer

blâmer de la cultiver, & d'y paiſer une vertu, qui par-là n'eſt plus une eſpece de paſſion, un effet du tempéramment; mais le fruit d'une ſérieuſe réfléxion ſur ſes devoirs? Les femmes ont une mémoire; font-elles mal de remplacer, par des connoiſſances auſſi utiles que curieuſes, un nombre infini de bagatelles qui l'occupent d'ordinaire?

Il n'eſt pas néceſſaire juſtement qu'une femme faſſe des Commentaires ſur Anacreon & ſur Pindare; je la diſpenſe de citer les Peres, elle peut ſe paſſer de parler toûjours Scudery, Racine & la Bruyere; mais je ne vois pas qu'étant faite pour plaire, elle ait beſoin de l'ignorance pour remplir ſa deſtinée, & qu'elle ſoit obligée à cacher comme un crime la ſupériorité de ſon génie. Cette Loi que les hommes lui impoſent, du haut de leur authorité, eſt extravagante; & la raiſon ne veut jamais qu'on ſe faſſe une honte d'une choſe louable. Il ſuffit qu'une Sçavante raiſonnable en agiſſe comme un Sçavant modeſte, qui ne ſe pare pas mal-à-propos de ſes lumieres, & qui ne ſe cache pas non-plus, quand il peut les faire briller ſans affectation. Je conclus donc, qu'une raiſon épurée, un eſprit cultivé, une mémoire plûtôt enrichie que chargée par la lecture, doivent de néceſſité contribuer au mérite du Sexe. Madame Deshoulieres, qui ſans contredit, a été un des plus Beaux-Eſprits de

ſon ſiécle, n'en avoit pas un mérite moins tonchant : Au contraire, ſi une Dame de ſon caractere étoit capable de me donner des marques de ſa tendreſſe, par des ſentiment délicats, exprimez avec tout le naturel imaginable, en dépit, de ma Miſantropie & de mon âge, je deviendrois bien-tôt auſſi galant que le ſpirituel Duc de St. Aignan, & comme lui je dirois avec plaiſir à cette ſeconde Deshoulieres :

» Si ma perſonne à tendreſſe n'invite,
» Mes ſens dumoins ne ſont point rafroidis
» Par aucuns maux mon humeur n'eſt bourruë ;
» Et peu m'en chaut, ſi j'ai tête chenuë ;
» Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

V. DISCOURS.

SI j'ai réuſſi, Lecteur, à vous donner un peu de curioſité pour ce bruit que j'entendis aux Champs-Eliſées *, vous allez être ſatisfait tout-à-l'heure. Guidé par ces cris & ces aplaudiſſemens dont je vous ai parlé, je me trouvai bien-tôt dans le Canton des Poëtes Epiques. C'eſt un lieu fort propre à des Ecrivains qui aiment à batre beaucoup de pays. Là je vis un bon Vieillard

* Voyez le *Diſcours* III.

lard apuyé ſur ſon bâton, comme un aveugle qu'il étoit, & ſoutenu des deux côtez par quelques Commentateurs, qui lui ſervoient de lumieres, en lui faiſant appercevoir un nombre infini de choſes que ſans eux il ne ſe ſeroit jamais aviſé de remarquer. Il ne faiſoit pas quatre pas, le bon-homme, qu'il ne marquât par quelque ſigne de tête fort naturel, qu'il avoit grande envie de dormir; & par cette démarche particuliere il faiſoit bâiller toute la multitude qui l'environnoit: mais tout en bâillant ils ne laiſſoient pas de crier comme des enragez: O l'habile homme! le Divin Poëte! l'incomparable Auteur! le Génie merveilleux! l'admirable Philoſophe! le ſublime Orateur! Enfin, il n'y a ſorte de titre qui ne fût prodigué à l'illuſtre, à l'immortel Homere.

Ce pauvre Vieillard vous auroit fait pitié, ſi vous aviez vû combien il étoit honteux de l'excès de ſa gloire. En vain il vouloit ſe dérober à la troupe importune qui l'environnoit; ces maudits Commentateurs n'étoient pas gens à lâcher priſe; ils forçoient toûjours le modeſte Homére à rougir des hommages qu'il ne croyoit pas mériter. Semblable à Soſie, il ſe tâtoit de tems en tems pour ſçavoir s'il étoit bien lui-même, & à peine pouvoit-il comprendre comment ſon voyage aux Enfers avoit pû faire un ſi prodigieux changement dans ſa réputation. Avoüons qu'il n'avoit pas tort. Pendant ſa vie toute

ſa

ſa gloire avoit conſiſté à être le premier Chantre des Pont-neufs de la Gréce, & il n'avoit jamais conſidéré la Poëſie que comme ſon gagne-pain, dont encore il vivoit très-maigrement. Il eſt étonnant que ces Grecs, qui n'avoient pas voulu accorder à Homere un petit coin dans quelque Hôpital, pour y finir les courſes de ſa Muſe ambulante, lui ayent accordé des honneurs Divins après ſa mort, qu'ils ayent ſçu réduire toute la poſtérité à n'oſer pas être d'un ſentiment contraire au leur. Je faiſois à-peu-près ces réfléxions, en compâtiſſant au malheur de ce bon-homme, quand fatigué par les importunitez de ſes admirateurs, il ſe prépara à chanter quelqu'une de ſes éternelles Chanſons: éternelles, dis-je, car il y aura toûjours des Pédans & des Colléges.

Il cracha & touſſa en Vieillard & en Muſicien, & ayant ſatisfait en ces deux qualitez, à ces devoirs indiſpenſables, voici comme il débuta.

Muſe raconte-moi de l'intrepide Achille
L'impétueuſe humeur, l'opiniâtre bile,
Qui peuplant les Enfers des plus vaillans Héros,
Livra leur corps en proye à la faim de oiſeaux.
La volonté des Dieux cauſa ſon fier délire;
Si tu ne le ſçais pas, je veux bien te le dire. *

* C'eſt le commencement de l'Iliade, fidellement traduit, juſqu'au ſixiéme Vers qu'on y a ajouté, pour manquer le défaut qu'on trouve dans le cinquiéme.

A ces mots il fit une pauſe, en bâillant d'une maniere à faire naître l'envie de dormir à l'Inſomnie même, & par-là il me donna le tems de percer le cercle attentif qu'on formoit autour de lui. Dès que je l'eus joint ; de grace, lui dis-je, inimitable Homere, dites-moi, pourquoi voulez-vous informer de la cauſe de cette Guerre une Déeſſe qui ne doit rien ignorer, & que vous priez même de vous dicter tout ce que vous avez à nous chanter de merveilleux ? Quelque myſtérieuſe beauté, ſans doute, eſt cachée aux yeux vulgaires, ſous cette apparence de ridicule. Ce n'eſt pas moi qu'il faut interroger là-deſſus, me répondit-il, du ton du monde le plus naïf ; demandez à ces Meſſieurs, ils vous feront bien voir que j'ai eu mes raiſons pour dire ce que j'ai dit.

Ces Meſſieurs n'étoient pas ſi débonnaires que l'illuſtre aveugle qu'ils conduiſoient ; ils trouverent de la derniere inſolence la liberté que j'avois priſe de lui demander quelque éclairciſſement, & ſe mirent à me prodiguer plus d'injures que n'en dit le vaillant Achille à l'équitable Agamemnon, dans le premier Livre d'Iliade. Qu'y pouvois-je répondre, moi qui graces à Dieu, ne ſuis ni Héros de l'antiquité, ni Commentateur, ni Régent de Collége, ni Harangére ? Pour toute vengeance je leur appliquai quelques Vers de Boileau, après les avoir parodiez tant bien que mal dans cette maniere-ci :

Qui

Qui n'aime pas *Homére* eſt infidele au Roi,
Et, ſelon vous, il n'a ni Dieu, ni Foi, ni Loi.

Alors Boileau voyant que je me ſervois de ſes armes pour repouſſer les inſultes des Défenſeurs du Divin Homére, marcha contre moi d'un air fier, & ſe promit bien de m'accabler ſous cette terrible Epigramme :

„ Pour quelque vain diſcours ſottement avancé
„ Contre *Homére*, *Platon*, *Ciceron*, ou *Virgile*,
„ *Caligula* partout fut traité d'Inſenſé,
„ *Néron* de furieux, *Hadrien* d'imbécile ;
„ Vous donc qui dans la même erreur,
„ Avec plus d'ignorance & non moins de fureur,
„ Attaquez ces Héros de la Gréce, & de Rome,
„ *Damon*, fuſſiez-vous Empereur,
„ Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

Je ne ſçai ſi l'air qu'on reſpire dans cette bienheureuſe demeure, eſt mêlé d'exhalaiſons Poëtiques, ou bien ſi

La colere ſuffit & vaut un Apollon.

Tant y a que je n'eus nulle peine à répondre à cette Epigramme, par une autre qui peut-être n'eſt pas moins extravagante ; la voici :

Pour avoir mis l'Opinion
A la place de la Raiſon,

Claude

Claude eut le nom d'un Tyran en délire ;
De Barbare on traita *Neron* ;
Tibere fut nommé la Peſte de l'Empire ;
Son Succeſſeur infâme, un monſtre de fureur ;
Domitien, l'horreur de Rome ;
Boileau, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

Pour le coup je fus bienheureux de n'avoir à faire qu'à des ombres, dont la fureur étoit auſſi peu à craindre que mal fondée ; ſans cela j'euſſe indubitablement ſuccombé ſous le nombre de tant de mains modernicides qui furent levées ſur moi dans le même inſtant. La burleſque colere de ces ombres Poëtiques me fit plus de plaiſir que de peur, & le dépit qu'ils en eurent, me vengea de leur ſotte rage, & les éloigna de moi au plus vîte. De toute la bande il ne reſta que Virgile & Lucain, qui avoient diſputé enſemble avec tant d'animoſité, qu'ils n'avoient rien entendu du bruit qu'avoient fait leurs Compagnons de Poëſie. Le ſujet de leur querelle, comme on s'imagine aſſez, étoit l'eſtime que chacun faiſoit de ſes Ouvrages au mépris de ceux de l'autre.

Ils étoient tous deux ſi perſuadez de leurs ſentimens, & leur vanité leur donnoit des tranſports ſi violens, que l'un en perdoit ſon ſang froid naturel, & l'autre ſa gravité Eſpagnole. Leur diſpute n'étant pas

pas encore prête à finir, je me mis à les écouter : mais comme le Dialogue de ces deux Morts étoit aſſez étendu, je vous le garde, Ami Lecteur, pour une autre fois. Je ne ferois pas mal encore d'interrompre ici mon ſonge qui pourroit devenir ennuyeux, & de m'éveiller pour un peu de tems; quitte à reprendre le fil de ma narration une autre fois, ſi je remarque qu'elle n'a pas déplu, & réſolu de ne pas rêver de ma vie, ſi je vois que les découvertes que j'ai faites dans l'autre monde n'ont pas les mêmes charmes pour le Public que pour moi.

J'apris il y a quelque tems, qu'en Angleterre on alloit mettre une Taxe ſur chaque Livre qui devoit voir le jour, & qu'ainſi on ne ſeroit plus Auteurs dans ce Païs-là, qu'en le payant bien. Mon imagination, charmée de tout ce qui peut modérer la fureur d'écrire, approuva d'abord cet expédient, comme utile à l'Angleterre, autant qu'à la République des Lettres : mais ma raiſon ne fut pas de cet avis-là, & je compris bien que cette Taxe feroit mourir de faim les bons Auteurs pauvres, & vendroit aux mauvais Auteurs opulens le droit d'écrire des ſottiſes. En verité ce droit eſt commun à tous les hommes, & on ne ſçauroit ſans injuſtice en faire un Privilege particulier pour les riches. Il eſt permis, & très-permis, d'être méchant Ecrivain, à quiconque

quiconque le veut; & je me veux du mal d'avoir combattu cette Theſe dans mon premier Diſcours.

Je me rétracte, Meſſieurs les Auteurs, vous faites fort bien de faire de mauvais Livres; donnez-vous-en au cœur joye; fourniſſez la carriere qui vous eſt ouverte; allez du Libraire chez l'Epicier, & là allez dans la cuiſine, charmer quelque Bel-Eſprit Marmiton, & fournir à ſa tendreſſe des armes ſûres contre les rigueurs d'une aimable Sous-Cuiſiniere. Il ne manquera pas de vous avoir obligation du ſuccès des fleurettes qu'il aura puiſées dans vos Ouvrages. Pouvez-vous en attendre un prix plus proportionné au degré de perfection où vous ſçavez les faire monter? Oui Meſſieurs, rempliſſez votre glorieuſe deſtinée, que le papier renchériſſe ſous vos mains, & que le nombre & le volume de vos Ecrits faſſe peur à la Critique la plus déterminée. Auſſi-bien un eſprit un peu raiſonnable ne peut ſe réſoudre facilement à courir la carriere épineuſe du Bel-Eſprit. Quelle récompenſe peut-il attendre de ſes veilles laborieuſes? Ce n'eſt pas la fortune au moins.

» *Ménard* qui fit des Vers ſi bons,
» Eut des Lauriers pour récompenſe:
» O Siécle maudit! Quand j'y penſe;
» On en donne autant aux jambons.

La

La gloire ſeule peut tenter un honnête-homme à entrer dans cette lice, & le plaiſir de paſſer pour un excellent génie eſt ſans doute un plaiſir délicat. Mais eſt-il bien facile de jouïr de cette volupté flateuſe ? Hélas non ! Trouvez une penſée neuve & brillante, où la juſteſſe & la vivacité unies enſemble ayent tout le mérite de la rareté ; fatiguez votre eſprit pour y donner un tour heureux, & pour l'exprimer par des termes propres & bien choiſis ; après l'avoir vingt fois refonduë, faites-en un endroit merveilleux, & qu'alors votre vanité ſe baigne dans la beauté de votre génie. Cette ſatisfaction ſera bien la ſeule que vous tirerez d'un travail ſi pénible ; les Sots ne remarqueront pas ſeulement que cette penſée a plus de beauté qu'une autre. Un fou déciſif la trouvera commune s'il l'entend, & obſcure ſi elle échape à ſa mince intelligence. Un Bel-Eſprit l'appellera un vol fait à quelque Ancien ; ou négligent ce que vous y aurez mis d'Art & de Génie, il y trouvera des fineſſes où vous n'aurez ſeulement pas ſongé. Enfin, pour vous dédommager de tant de mortifications, un bon Eſprit, un Eſprit juſte, qui ſe trouve ſi rarement, reconnoîtra, par un *voilà qui eſt bien joli*, le mérite d'un endroit qui vous a tant fait ſuer.

VI. DIS-

VI. DISCOURS.

JE fais donc du fracas dans le monde. J'en ſuis bien aiſe On me blâme, on me louë, je ſuis un téméraire, un médiſant, un Miſantrope outré, un pitoyable petit Satirique. Tournez la Médaille; j'ai du bon-ſens, un eſprit de réfléxion, mon goût eſt ſûr, mes raiſonnemens ſont ſolides, & mon entrepriſe eſt de la derniere utilité au Public. Tant y a que l'on parle de moi, que je fais des cabales parmi les Gens d'eſprit & parmi, les Sots, & que ſi ma vanité couroit ſeulement après une Réputation bonne ou mauvaiſe, elle auroit grand tort de ne pas être ſatisfaite. Inquiet du ſuccès de mon petit Ouvrage, je fus hier, contre mon ordinaire, dans le célébre Caffé de Furbiani, pour ſçavoir ce qu'on y diſoit de moi, ſans me connoître. J'y vis d'un côté un bon nombre de ces Joueurs de profeſſion, qui ayant commencé par être dupes, ſelon la maxime de Madame Deshoulieres, finiſſent par être fripons, & qui ne déridents leur viſage ſombre qu'à la vuë de l'air neuf & pécunieux d'un jeune Etranger.

D'un autre côté, des pelotons taciturnes

nes de fainéans, auſſi importuns aux autres qu'à eux-mêmes, promenoient leur nonchalance odieuſe de table en table, & après avoir ſuſpendu leur ennui par la vue de quelques coups bizares de la Fortune, ils ſortoient d'un pas lent pour aller achever la ronde des Caffez de la Ville. C'eſt-là le métier de ces ſortes de gens: c'eſt pour l'exercer qu'ils furent créez, qu'ils ont une imagination, un cœur, une ame raiſonnable. Ce que je trouvois de plus divertiſſant dans ce lieu, c'étoit le flux & le reflux des PETITS-MAITRES, qui ne ſembloient ſe montrer que pour diſparoître, & ne diſparoître que pour ſe montrer encore. Pour peu qu'on examine le caractere de ces Meſſieurs, on verra qu'ils ſe font une étude ſérieuſe de l'extravagance, & qu'ils mettent le bon air dans une ſouveraine brutalité. Se baiſer les uns les autres; ſe dire des injures; ſe donner des coups de canne par maniere de converſation; ſe vanter de leurs combats, de leurs bonnes-fortunes & de leurs autres crimes, ſouvent auſſi faux que leurs bonnes-fortunes & leurs combats, voila leur manége. Ne trouver rien de plus honteux que la Vertu, rien de plus niais que la modeſtie, rien d'auſſi ſot que la Sageſſe, rien de ſi odieux que la verité; voilà leurs ſentimens. Plaire au beau Sexe par ce qu'ils ont de plus haïſſable;

haïſſable; faire l'admiration des Sots, & la honte du ſiécle; chagriner les bourrus, & divertir les gens d'eſprit par leurs Comédies ambulantes; voilà leur deſtinée.

Celui de cette Troupe dont la folie me parut la plus réjouïſſante, étoit un jeune François, fait dans la derniere perfection, & d'un air tout-à-fait aiſé & naturel; il entre en ſiflant l'air d'une nouvelle danſe, fait trois ou quatre pas & autant de cabrioles, & prend vingt fois de ſuite du Tabac de ſa poche, qui eſt à préſent la Tabatiere le plus à la mode; enfin il ſemble ſortir d'un profond ſommeil, & reconnoît tout-à-coup cinq ou ſix de ſes Amis, que ſon attention fixée ſur lui-même l'avoit d'abord empêché d'apercevoir. Auſſi-tôt il court à eux avec empreſſement, il les embraſſe, & leur parle à tous l'un après l'autre tout d'une haleine, & d'une rapidité prodigieuſe *Tu étois bien ſou hier, mon pauvre Marquis. Bon jour Milord, m'as-tu vû l'autre jour avec cette petite Brune, Elle eſt aimable cette Carogne-là. Eh, mon pauvre Chevalier, comment te portes-tu? Auras-tu bientôt achevé de plumer ta Vieille? Diable ſoit du Nigaud, cela n'auroit jamais duré quinze jours entre mes mains, ou la peſte m'étouffe. Ah! te voilà auſſi Baron; viens, gros Diable, vient te ſouler avec moi, tu es le ſeul de mes Amis que je n'ai pas mis ſur le carreau cet Hyver.* Après cette

cette enfilade d'impertinences cavalieres, mon homme, au-lieu d'écouter celles qu'on lui répond ſe remet à ſifler, voltige ſur une table, ſe débraille, admire ſa belle jambe, donne trois coups de peigne à ſa perruque, la met d'un côté & ſon chapeau de l'autre, ſaute en bas & décampe ſans dire mot à perſonne.

Cet Original me fit ſouvenir d'une farce que le Marquis d'E. donna un jour au milieu de l'Egliſe. C'étoit le Poliſſon du monde qui eut le plus d'eſprit, & le caractere d'extravagant lui étoit ſi naturel, qu'il eût fait pitié avec de la ſageſſe. Il entra dans cette Sainte Aſſemblée, au milieu du Sermon, avec les mêmes airs étourdis dont il entroit tous les jours à l'Opéra. Ayant d'abord jetté les yeux ſur une Dame fort aimable, il ſe plaça ſans façon dans un même banc avec elle, & ſe mit à lui conter ſes fleurettes boufonnes ſi haut, que je n'en perdis pas un mot.

La Dame ſurpriſe au dernier point de cette inſolence comique, lui dit qu'elle n'étoit pas accoûtumée à s'entendre tenir de pareils diſcours, ſurtout à l'Egliſe, & le pria de permettre qu'elle leur préférât ceux du Prédicateur. Il eſt vrai, Madame, qu'il prêche bien, répondit le Marquis, je me donne au Diable; ſi ce n'eſt un fort habile homme: mais, mon aimable,

ble, vous pourrez l'écouter une autre fois, & pour moi ce n'eſt pas de même; ma foi vous feriez bien de profiter de l'occaſion : d'ailleurs ma Morale eſt tout autrement touchante que celle de cet homme-là, & pour l'inſinuer, que je ſois exterminé, ſi vous avez jamais rencontré un homme de ma force. La Dame prenant le bon parti dans cette affaire, donna bien-tôt par ſon ſilence le coup mortel au babil du Marquis, qui voyant le peu d'effet de ſon éloquence poliſſonne, quitta priſe, & voulut ſortir; mais par malheur, il avoit étourdiment fermé la porte du banc après lui, & ſon pis aller fut d'écouter le Sermon. L'impatience étoit peinte ſur ſon viſage, & il l'exprimoit par tous les mouvemens de ſa petite figure. Enfin, après avoir déclamé cent fois contre la longueur du Miniſtre, aſſez haut pour l'interrompre, il ſaute pardeſſus le banc, laiſſe tomber ſon chapeau & ſa perruque, les remet, & ſans marquer la moindre confuſion, il ſort de l'Egliſe comme il y étoit entré. Tant qu'on ne ſe fera point une affaire de former la raiſon des jeunes-gens, on verra toûjours des Marquis d'E. dans le monde, & l'on fera toûjours parade d'une impieté cavaliere.

Mais revenons aux Petits-Maîtres de notre Caffé. Pluſieurs de ces *effrontez de profeſſion*

feſſion fixerent tout-à-coup leur légereté naturelle, & firent ſuccéder à leur babil & à leurs mouvemens impétueux, le ſilence & le repos qu'ils évitent d'ordinaire avec tant de ſoin; auſſi l'affaire valoit bien la peine qu'ils ſortiſſent de leur caractere. On étoit rangé autour d'un Oracle du libertinage, qui par ſon eſprit dégagé du joug de la prévention, prétendoit battre en ruïne les ſentimens de Religion, qui pendant tant de ſiécles ont effrayé ſottement, ſelon lui, les eſprits ſervils & crédules des mortels. On m'avoit parlé de cet Eſprit-fort, comme d'un de ces Génies dangereux, capables de perdre la raiſon la plus ſûre dans l'embarras de leurs difficultez & dans l'abîme de leurs doutes: mais j'ai fort bien fait d'apeller d'abord ce Virtuoſo un Oracle, & j'aurois dû pour plus d'une raiſon reſter davantage dans cette métaphore. A ſon manque de raiſonnement, à ſes déciſions auſſi téméraires qu'abſurdes, au reſpect religieux dont on on écoutoit ſes pauvretez gravement débitées, on ne pouvoit le prendre que pour un Oracle dans les formes.

Quel fut mon étonnement quand j'entendis cet Eſprit Supérieur battre les lieux communs de l'Athéïſme, & ne ſe tirer d'affaire qu'en établiſſant un doute univerſel? Je remarque pourtant à préſent, que cela étoit plus fin que je ne penſois d'abord

d'abord, & qu'il avoit grand intérêt à nier l'évidence de tout principe. En effet, s'il faut douter de tout, on ne peut plus assurer que Furbiani est un fripon, un impie, un pervertisseur de la jeunesse, un voluptueux rafiné; en un mot, un scélérat de distinction.

D'où vient que notre esprit naturellement ennemi de l'incertitude, & porté à se fixer à quelque opinion, se résoud si facilement au parti de l'irreligion & du doute, si contraire à son panchant & à sa tranquilité? C'est la vanité, c'est la paresse, qui sont les sources de cette conduite déréglée. On veut s'élever au-dessus du commun des hommes par une habileté distinguée; mais il est trop long, trop pénible de remonter aux premiers axiômes du raisonnement pour en établir l'évidence; il est trop long, il est trop pénible d'accoûtumer son esprit à ne perdre jamais son principe de vuë, & à descendre par une enchaînure de propositions qui se soutiennent mutuellement, à des conclusions aussi sûres que la vérité dont elles découlent.

Il faut des siécles avant que de pouvoir s'élever au rang des Grands-Hommes par cette route épineuse. Un quart-d'heure suffit au contraire pour y parvenir par la prétenduë force d'esprit; cinq ou six decisions effrontées, accompagnées d'au-

tant de malheureuſes turlupinades, ſont un Eſprit-fort complet ; & d'un Petit-Maître à un Eſprit-fort il n'y a que la main. En vérité, Meſſieurs les Petit-Maîtres, vous êtes de fort jolis-hommes ; le Vice & le ridicule vous ſont bien redevables ; à l'abri de vos airs aiſez ils ont occupé la place de la Sageſſe & du Mérite, & vous avez ſi bien ſçu faire, qu'avec de la Sageſſe & de la Modeſtie on ne ſçauroit plus faire figure parmi les Honnêtes-gens.

Permettez-moi pourtant de vous donner un petit conſeil. Ne raillez plus de l'indocilité des femmes, ſi vous m'en voulez croire, vous n'en ſortiriez pas à votre honneur. Moliére à voulu réformer les Précieuſes & les Marquis ; les Précieuſes ſont d'abord rentrées dans le ſtile commun, & à peine voit-on encore quelque antiquaille de la vieille Cour, qui s'embaraſſe dans ſes termes empoulez, & qui oſe compoſer un Dictionnaire de ſes Phraſes extravagantes.

Pour vous, Meſſieurs, vous avez bravement morgué la fine Plaiſanterie & la Critique judicieuſe de ce Comédien Philoſophe, & au-lieu de vous démarquiſer, vous avez doublé la dôſe de votre ridicule, & vous voilà PETITS-MAITRES.

Mais, me dira-t-on, vous êtes allé au Caffé pour ſçavoir ce qu'on y diſoit du Miſantrope ; & par un écart d'eſprit, plus ridicule que ceux que vous reprochez à Horace,

Horace, vous laiſſez-là le Miſantrope, & vous ne nous parlez que des Petits-Maîtres. Il eſt vrai, Lecteur, qu'il y a loin d'un Petit-Maître au Miſantrope; mais eſt-ce ma faute ſi je n'ai vû chez Furbiani que de la jeuneſſe ridicule, & ſi je n'y ai entendu rien dire de mon Ouvrage?

VII. DISCOURS.

SCENE ITALIENNE

Faite à l'occaſion de la Comédie intitulée,

ARLEQUIN MISANTROPE.

LEANDRE *jeune-homme.*

ARLEQUIN *Miſantrope.*

L. ME permettrez-vous bien, Monſieur, de vous venir conſulter ſur le parti que je dois prendre pour faire fortune à Paris?

A. Vous voudriez faire fortune à Paris! le Ciel vous en préſerve.

L. Comment, Monſieur, la fortune eſt-elle donc une choſe ſi odieuſe?

A. Ce n'eſt pas la fortune qui eſt odieuſe; mais la maniere de faire fortune à Paris, doit paroître fort odieuſe à tout homme un peu délicat ſur l'honneur.

L. Je ne vous comprends pas, je l'avouë.

A. Vous ne ſçavez donc pas, que pour faire fortune à Paris il faut être Faquin; mais Faquin au ſuprême degré?

L. Quoi!

L. Quoi ! Je ſuis bien fait, j'ai les manieres aiſées, je ſçai mes exercices, j'ai du cœur, de l'eſprit, du ſçavoir raiſonnablement; quelque Prince me donnera de l'emploi, & enfin il payera mes ſervices par une bonne Charge que ſon crédit me fera obtenir. Où trouvez-vous le Faquin dans tout cela, s'il vous plaît ?

A. Il eſt vrai, le Faquin n'y eſt pas; & c'eſt par cette raiſon que la fortune n'y eſt pas non-plus. Que vous connoiſſez mal les Grands, mon cher Monſieur! Croiriez-vous que ce Prince, qui vous donnera de l'emploi, fera mille fois plus de cas de ſon Cuiſinier que de vous ? Verrez-vous avec plaiſir qu'un homme, dont le métier conſiſte à préparer, ſous le titre ſpécieux de ragoût, un poiſon qui mine peu-à-peu la ſanté de ſes Maîtres, ſera mieux payé de ſa profeſſion aſſaſſine, que vous des ſervices les plus importans que votre application, vos lumieres & votre fidélité rendront à ce Prince capricieux ?

L. Seroit-il bien poſſible qu'un homme de diſtinction, bien élevé, qui a du goût, du diſcernement, des ſentimens nobles.....

A. Ah! parbleu oui, du diſcernement, des ſentimens nobles à un Grand ! & dans Paris encore ! Vous me feriez rire. Croyez-moi, vous connoiſſez mal les routes de la fortune : mais répondez. Sçavez-vous manier adroitement un peigne & un raſoir ?

Sçavez-vous donner le bon tour à une perruque? Raſez-vous d'une main légere?

L. Moi, ſçavoir des choſes ſi baſſes! Eh morbleu, Monſieur, ſongez à ce que vous dites.

A. Tant pis, ſi vous ne ſçavez pas ces ſalutaires baſſeſſes; ſi vous y étiez un peu habile on feroit quelque choſe de vous; on vous placeroit chez quelque Seigneur, ou chez quelque Fermier Général, où après avoir porté trois ou quatre ans une utile bigarure.....

L. Que je devienne Laquais, moi! Vous m'outragez, Monſieur, je ſuis Gentilhomme; & ſi.....

A. Bon! ſeriez-vous le premier Gentilhomme qui eût porté la Livrée? On ne voit autre choſe dans le ſiécle ou nous ſommes. Après ces trois années d'aprentiſſage, il vous feroit ſon homme de chambre; vous mettriez une Taxe ſur l'honneur de le voir, & après avoir amaſſé dans cinq ou ſix années, par cet honnête trafic, une douzaine de mille écus, il vous accorderoit, peut-être avec le nom de ſon Maître-d'hôtel, le Privilege de le ruiner.

L. Vous raiſonnez aſſez juſte, Monſieur; on m'a parlé même d'un homme fort qualifié, qui étant ſur le point de mourir, conſeilla à ſon fils de ſe faire le Maître-d'hôtel de celui qui avoit été autrefois le ſien, afin de le ruiner par répréſailles, & de rentrer de cette maniere dans les Biens de ſes peres: Mais pour moi, qui graces au Ciel,

me

me pique d'être honnête-homme, & qui ne voudrois pas acheter la plus éclatante fortune par la moindre lâcheté, Laquais, Valet de chambre, & Maître-d'Hôtel, ſont des degrez de friponnerie par où je ne monterai jamais à la fortune.

A. Si vous étiez aſſez Philoſophe pour aſpirer à une vie agréable & innocente, ſans la chercher dans la Grandeur & dans l'Opulence, j'aurois un bon conſeil à vous donner. Mais vous m'avez tout l'air de préférer ce qu'on croit fauſſement les cauſes d'une agréable vie, à l'agrément de la vie même; & en ce cas-là, franchement vous devez vous défaire de vos ſentimens délicats, & vous conformer au goût du ſiécle & de Paris.

L. Je ſuis plus Philoſophe que vous ne croyez, Monſieur; l'agrément d'une vie innocente eſt l'unique but de mes déſirs; & ſi vos conſeils pouvoient m'y mener par une autre route que par celle de la Fortune, vous verriez que l'ingratitude n'eſt pas mon vice.

A. Eſt-il poſſible que vous raiſonneriez aſſez juſte pour cela? Quoi vous aimeriez autant la commodité aiſée d'un petit apartement, que la vaſte étenduë d'un Palais, dont chaque pierre, chaque ferrement, eût coûté des pleurs à quelque miſérable accablé ſous le poids de votre Fortune?

L. Sans doute.

A. Vous pourriez vous paſſer de l'inſo-

lence de ſix Coquins, nourris à vos dépens, dont les friponneries ſe retrancheroient dans vos livrées contre la vengeance du Peuple, & contre la rigueur de la Juſtice?

L. Aſſurément.

A. Voudriez-vous, deſenivré de votre Nobleſſe, renoncer à la ſatisfaction de vous croire plus éclairé qu'un autre, parceque vous êtes de plus grande Qualité?

L. N'en doutez point; je ſçai trop que la Nobleſſe n'influë point ſur le raiſonnement:

Je ſçai trop que pour l'ordinaire,
Chez nos Meſſieurs de Qualité,
En dépit de leur vanité,
La raiſon eſt fort roturiere.

A. Bon, vous faites des Vers tant mieux, ce talent ne ſera pas inutile aux vuës que j'ai pour vous. Seriez-vous indifférent au plaiſir d'aprendre, dans une Epître dédicatoire, que vous ſçavez un nombre infini de Sciences où vous ne vous appliquâtes jamais?

L. Vous pouvez compter là-deſſus.

A. Avez-vous l'eſprit aſſez fort pour ne pas préférer un Faquin, en broderie d'or, à un homme de probité en guenilles?

L. Très-certainement.

A. Oh bien, puiſque vous êtes dans de ſi bonnes diſpoſitions, je veux bien vous ouvrir mon cœur. Faites-vous Comédien.

L. Pour ne point être Faquin! pour vivre

vre avec autant d'agrément que d'innocence, il faut être Comédien, dites-vous ! Parbleu ce beau conſeil valoit bien la peine de faire un ſi long prélude.

A. Pas tant de précipitation, s'il vous plaît; je ne parle pas d'un Comédien qui n'a pour tout mérite que ſa mémoire & ſa déclamation : j'entends un Acteur, qui ſçait puiſer ſes geſtes, & ſes tons dans la Nature même, qui ſçait en cas de beſoin être auſſi bon Auteur qu'habile Comédien, qui ſçait rendre admirable, par le naturel de ſon action, la beauté de ſes propres penſées; en un mot, qui marchant ſur les traces de Moliére & de Dominique, ſçait mériter une place parmi les Grands-Hommes de ſon tems.

L. Eh ſi, Monſieur, ce métier deshonore un honnête-homme, & pour un Comédien qui ébauche foiblement le génie d'un Dominique, on en voit mille qui s'écartent de ſa ſageſſe & de ſa probité.

A. Il ſuffit que les caracteres d'honnête-homme & de Comédien ne ſoient pas incompatibles, & plus ils ſe trouvent rarement unis, plus votre mérite ſera remarquable. Croyez-moi, Monſieur, quand on eſt honnête-homme, on n'en eſt que meilleur Comédien. Un ſtupide, un Faquin, ne ſçauroit décrier le vice, ni tourner la ſottiſe en ridicule, avec le même naturel qu'un homme d'eſprit & de probité, qui ne fait que parler d'après ſes ſentimens, & qui n'a

pas beſoin d'entrer dans un caractére qui lui eſt étranger. Quel charme d'ailleurs, d'oſer ſe dédommager ſur le Théâtre, du ſilence reſpectueux ſous lequel on eſt contraint de laiſſer paſſer dans le monde les impertinences conſacrées par le rang de ceux qui les commettent! Quel plaiſir d'oſer dire en face leurs veritez les plus odieuſes, à ceux dont on reſpecte autant la brutalité que l'élevation! Quelle ſatisfaction d'être payé par leurs propres mains des ſoins que vous avez de les ſatiriſer, & de vivre agréablement aux dépens de leurs ſottiſes, du revenu de vos cenſures! Encore un coup, Monſieur, faites-vous Comédien.

L. Je conviens de tout ce que vous dites; je ſçai même qu'un excellent Comedien eſt applaudi & careſſé par les perſonnes les plus diſtinguées; mais il en eſt mépriſé dans le fond.

A. Que vous importe l'eſtime de ceux pour qui vous avez vous-même tout le mépris qu'ils méritent! Il vous traiteront comme s'ils vous eſtimoient; en voulez vous davantage? Pour vous mettre avec eux ſur un pied familier, pour être de tous leurs plaiſirs, vous n'aurez beſoin ni de louanges étudiées, ni de baſſe déférence pour tous leurs caprices; ſans rien craindre de leur mauvaiſe humeur, vous pourrez vous ſervir à leur table des droits du Théâtre, & vous y ferez paſſer ſans peine les critiques les

plus

plus hardies, à la faveur du ſel comique dont vous ſçaurez les aſſaiſonner. Adieu, Monſieur, réfléchiſſez ſérieuſement ſur mon conſeil, je n'en ai pas de meilleur à vous donner.

Fin de la Scene.

ETES-vous curieux, Ami Lecteur, de voir une déclaration d'Amour à la Cavaliere? Cette Piéce & la Réponſe me ſont tombées heureuſement entre les mains, & je ſuis bien aiſe de pouvoir vous en régaler. Voici la Déclaration.

Iris je quite la boiſſon,
Où je puiſois & Vers & Proſe;
Si je perds encor la raiſon,
J'en veux une plus noble cauſe.

Fatigué d'être toûjours gris,
Je vais faire une autre folie,
Et je fais vœu, charmante Iris,
De vous aimer juſqu'à la lie.

Pardon, en termes de buveur,
Si mon Amour vous rend hommage,
Vous apprendrez bien à mon cœur
A tenir un autre langage.

Votre cœur peut-être une peu vain
De la tendreſſe qui me grille;
Je ſuis fort bon gourmet en Vin
Mais bien meilleur gourmet en Fille.

Si vous débauchez à Bacchus
Un vrai buveur à l'Allemande
Se peut-il de gloire plus grande
Et pour Iris & pour Venus ?

J'aime à l'excès tout ce qui brille,
Vous me convenez tout-à-fait,
Et chez vous certain œil pétille
Plus que le meilleur vin clairet.

Je vous conviens auſſi, la Belle,
Toûjours content, de belle humeur,
Et mes ſoupirs & ma langueur
Ne vous rompront point la cervelle.

Je veux, apprentif amoureux
Paſſer bien-tôt le plus habile;
Mais en un mot autant qu'en mille,
Vous devez répondre à mes feux.

Y toppez-vous, Beauté cruelle ?
C'en eſt fait, je ſuis votre Amant:
Sinon, adieu, Mademoiſelle,
Voilà mon verre qui m'attend.

RÉPONSE.

Je vois fort bien, qu'en la boiſſon,
Tyrſis, vous puiſez Vers & Proſe,
Et quand vous perdez la raiſon,
Que vous ne perdez pas grand' choſe.

Parlez-moi d'un ton ingénu,

Dites,

Dites, Monſieur le Petit-Maître,
N'aviez-vous pas un peu trop bû,
Lorſque vous fîtes votre Lettre?

Chacun, au ſentiment d'Iris,
Doit s'en tenir à ſa folie;
La vôtre eſt d'être toûjours gris?
Fort bien, buvez juſqu'à la lie.

La mienne eſt de chercher un cœur
Tendre, diſcret, fidelle & ſage,
Et l'Amour qui parle en buveur
A mon gré tient un ſot langage.

Quittez donc votre beau deſſein,
Bel amateur de ce qui brille;
Quand on ſe connoît tant en vin,
On ne ſe connoît gueres en fille.

Si dans nos jours Dame Venus
Ne ſuivoit la mode Allemande,
Jamais ſa Cour ne ſeroit grande
De ceux qui déſertent Bacchus.

Thyrſis, en un mot comme en mille,
Pouſſez vos hoquets amoureux
Chez quelque Beauté plus facile,
Chez nous on ſe rit de vos feux.

Paſſé maître en yvrognerie,
Auſſi-bien qu'aprentif Amant,
Noyez-moi votre tendre envie
Dans ce verre qui vous attend.

VIII. DISCOURS.

RIEN n'eſt plus conforme à la raiſon & à l'humanité qu'une entiere liberté de conſcience. Le ſimple ſens-commun découvre une extravagance monſtreuſe, dans la conduite d'un Perſécuteur auſſi ridicule que barbare, qui prétend que la raiſon, que le raiſonnement n'eſt pas l'unique moyen de détourner quelqu'un de ſes opinions erronées, & que la conviction peut être un effet légitime de la violence des tourmens.

D'un autre côté, rien n'eſt plus conforme à la raiſon & à la prudence, que la ſévérité d'un Magiſtrat, qui regarde, comme puniſſable par les Loix, un Libertin aſſez inſolent pour débiter des opinions contraires à l'ordre, au repos & au bonheur de tout le Genre Humain. Rarement on pouſſe cette ſévérité juſqu'à condamner ces ſortes de Scélérats au dernier ſupplice; mais ſeroient-ils en droit de ſe plaindre, ſi la Juſtice étendoit ſa rigueur juſques ſur leur vie? Je n'en croi rien, & j'oſe ſoûtenir, que de tous ceux que les Loix condamnent aux plux affreux châtimens, il n'y en a point qui puiſſent accuſer leurs Juges avec ſi peu de raiſon, qu'un libertin qui dogmatiſe ſur l'Athéïſme, ou qui tâche de l'inſinuer par des railleries

railleries profanes. Je prouve cette propoſition de cette maniere-ci. Ou cet Athée dogmatiſant croit que la Vertu eſt quelque choſe de réel; quoiqu'il n'y ait aucun Etre ſupérieur dont la nature & la volonté ſoient la ſource & la régle de cette Vertu: Ou bien il traite la Vertu de chimére, & il conclut que les hommes n'ayant point de Légiſlateur, ne ſçauroient être obligez à ſuivre aucunes Loix.

Dans le premier cas ſupoſé, cet Athée doit être ſûr qu'on ne ſçauroit porter de plus rudes coups à cette Vertu dont il reconnoît la réalité, qu'en délivrant les hommes d'une ſalutaire crainte, qui les empêche de prendre un amour-propre, groſſier & brutal, pour l'unique régle de leurs actions. Par conſéquent ſon crime tendant, non à offenſer un ſeul homme, une ſeule République, mais à mettre un deſordre pernicieux parmi tout le Genre-Humain; ce crime ne ſçauroit être puni par des ſuplices trop rigoureux.

L'Athée que je combats ne ſçauroit m'objecter, qu'il ſuffit de démontrer aux hommes, que la Vertu, étant d'une néceſſité abſoluë à la Société, oblige par cela-même tous les hommes à la pratiquer. Il ſçait trop bien que tous les hommes ne ſont pas capables de ſe mettre dans l'eſprit un Syſtême ſuivi du Droit naturel; quand ils auroient cette capacité, il eſt clair qu'on ſuit moins

la

la Vertu à cauſe de ſa réalité & de ſon utilité ſi reconnuës, que par reſpect pour un Etre tout-puiſſant, qui s'intéreſſe dans cette vertu, & dont la vengeance eſt redoutable à ceux qui s'oppoſent à ſa volonté. Les Athées mêmes ſont ſi convaincus de cette vérité, que la perſuaſion de l'Exiſtence d'un Dieu ne paſſe dans leur eſprit que pour l'effet de l'adreſſe des Magiſtrats, qui n'ont ſçu trouver de moyen plus efficace pour donne de la vigueur aux Loix, & de l'authorité à la Magiſtrature.

Dans le ſecond cas. Un Libertin dogmatiſant croit toute action également indifférente. Chez lui l'Equité & la Juſtice ne ſont que de vains phantômes, & la raiſon du plus fort eſt la ſeule bonne. Par conſéquent il ne ſçauroit ſe plaindre d'un Magiſtrat, qui ayant le pouvoir en main, s'oppoſe à des Dogmes incompatibles avec ce pouvoir, & qui détruit les Prôneurs d'une Doctrine, ſelon laquelle il faut le conſidérer plûtôt comme un Uſurpateur, que comme l'Image Sacrée du Souverain de l'Univers, qui l'ait fait l'adminiſtrateur de ſa Juſtice, & le dépoſitaire de ſes Droits.

Je ſuis le plus trompé du monde ſi cet argument n'eſt démonſtratif; & je prie ceux qui pourroient ſe ſentir combattus par ſa force, de réfléchir avec attention ſur la dangereuſe extravagance de leur conduite. Ils ſont aſſez aveugles, & aſſez vains pour croire

re tout l'Univers dans une erreur dont leur raiſon les a délivrez. Qu'ils comprennent dumoins, que la vérité prétenduë de leur opinion, eſt infiniment plus pernicieuſe aux créatures raiſonnables, qu'une ſalutaire illuſion qui raſſure l'homme ſur l'avenir, & qui le rend propre à concourir au bonheur & à la tranquilité de tous les Etres ſemblables à lui.

Si la Vertu n'eſt jamais outrée, ſi elle évite toûjours les extrêmitez comme vicieuſes, c'eſt qu'elle ne fait que ſuivre la route que la raiſon lui trace. Cette raiſon rend la véritable Vertu auſſi éloignée de l'Irreligion, que de la ferveur aveugle d'une piété mal-entenduë. Ce zele indiſcret, meilleur ſans contredit dans ſa ſource que l'Athéïſme, eſt pourtant beaucoup plus pernicieux dans ſes effets, que le libertinage le plus odieux. Souvent un Athée, raiſonnant juſte ſur un mauvais principe, ne cherche qu'à ſe conduire tout doucement juſqu'à l'abîme du néant, où il croit devoir un jour rentrer. Il laiſſe penſer aux autres ce qu'ils trouvent à propos, & ne raiſonne mal qu'à ſes propres dépens.

Mais un faux-Dévot, croyant toûjours combattre ſous les Etendarts de Dieu, ſe feroit un crime de demeurer dans l'inaction, il croiroit trahir la Cauſe de ſon Maître, ſi ſes cruelles perſécutions ne détruiſoient, par un principe de vénération & d'amour

mour pour Dieu, l'Image reſpectable de cet Etre, dont la charité eſt auſſi infinie que la puiſſance. Je ſçai bien que tous les faux-Dévots ne ſont pas aſſez ſanguinaires pour en vouloir à la vie de ceux qui n'approuvent pas leurs ſentimens; il y en a de plus rafinez, qui ſans racourcir les jours des *prétendus ennemis de la Divinité*, ſe contentent d'en noircir la réputation par de ſaintes calomnies, & les rendre odieux à leur prochain, dont l'amitié pourroit faire un des plus eſſentiels agrémens de leur vie.

La Charité, la Candeur, la Droiture, deviennent des crimes énormes dès qu'elles choquent la fauſſe Dévotion. Devant ſon tribunal, raiſonner juſte, c'eſt être Hérétique, faire briller dans toute ſa conduite la Modération dont le Divin Maître des Fidéles a fait le caractere de ſes véritables Imitateurs, c'eſt être du nombre des tiédes que Dieu vomit de ſa bouche. Préférer une Vertu intérieure & raiſonnée, aux grimaces équivoques d'un dehors compoſé, c'eſt faire ouvertement parade d'un effronté libertinage.

Ariſte le plus cher de mes Amis, vénérable par ſon âge, mais plus vénérable encore par ſa droiture, ſa franchiſe, ſon indulgence évangélique, & ſon amour pour la vérité; Ariſte, ce reſpectable Vieillard, vient de faire une rude épreuve de ce dont eſt capable la race des Bigots.

Entraîné

Entraîné par ſa mauvaiſe étoile dans une Compagnie dévote, il oſe prendre le parti d'un Ami déclaré Hérétique par cabale, & il a le malheur de raiſonner ſi juſte qu'on ne trouve rien à lui repliquer. A peine eſt-il parti qu'on retrouve la parole qu'on avoit perduë par ſes raiſonnemens. D'où vient, dit l'un, qu'Ariſte défend toûjours avec tant de chaleur ceux qu'on ſoupçonne d'Héréſie? Dès qu'on reprend quelqu'un de la nouveauté dangereuſe de ſes opinions, on a d'abord affaire à Ariſte, qui ne manque jamais de ſe déclarer contre l'Orthodoxie. Bon! répond un autre, ne ſçait-on pas bien la ſource de cette Charité apparente & de cet eſprit indulgent d'Ariſte? C'eſt un Libertin politique, qui ne nous prêche toûjours l'indulgence, que parceque ſes ſentimens en ont grand beſoin, & qu'on en verroit toute l'horreur pour peu qu'on les examinât ſévérement. Voilà le vertueux Ariſte déclaré Libertin. Toute la Troupe dévote ſigne ſa Sentence. Beliſe, la ſage Beliſe, ſa meilleure Amie, imbuë du venin de cette calomnie, eſt ſur le point de rompre tout commerce avec l'homme du monde que juſques-là elle a eſtimé le plus. Chagrin de l'injuſte crédulité de cette Amie, Ariſte lui a adreſſé ces Vers.

Beliſe eſt-il donc vrai qu'un injuſte ſuffrage
Confirme de ta part un Arrêt qui m'outrage?
Tu me trouvas toujours un cœur droit & pieux;

Pour

Pour croire tes Devots, ne crois-tu plus tes yeux?
Mais que reprend en moi cette Troupe indocile?
Quoi! jamais, à grand flots répandu, de mon ſtile
Un Poiſon dangereux infecta-t-il les mœurs?
Et défenſeur ſubtil de groſſieres erreurs,
M'a-t'on vu pallier, par un brillant ſophiſme,
Les doutes inquiets d'un affreux Athéïſme?
Mes profanes Ecrits ont-ils dans quelque lieu
Repû * l'Hôte des mers de l'Image de Dieu?
Ont-ils jamais fait voir aux ames allarmées
Au même rang Neptune & le Dieu des Armées?
Non, non, à ces horreurs jamais mon cœur n'eut part:
J'abhore trop l'état d'un malheureux Vieillard,
Qui tout prêt à toucher à ſon heure derniere,
D'utiles véritez évite la lumiere.
Mais il ferme ſans fruit les yeux à leur clarté;
Le vrai bien-tôt vainqueur, perce l'obſcurité
Dont il envelopa ſa raiſon qu'il redoute;
Il pourſuit l'inſenſé, le ſaiſit dans le doute,
Et le traîne, éblouï de ſon éclat vengeur,
Vers l'Etre de ſes jours trop véritable Auteur.
Il ſe trouble, il pâlit, ſon bourreau c'eſt ſon crime.
D'infructueux

* *Gueudeville*, qui a été quelque tems la *Quinteſſence* de la Haye, pendant quelques années l'*Eſprit des Cours*, n'étoit pas capable de cacher ſes ſentimens libertins; dans une de ſes Feuilles volantes, il dit pour exprimer les triſtes effets d'un naufrage, *que les poiſſons avoient fait grand'chére de l'Image de Dieu.* Dans un autre endroit, en faiſant le récit de quelque avantage que les François avoient remporté par mer, *il dit que Neptune leur étoit favorable; mais que le Dieu des Armées les attendoit ſur terre.* Cet Autheur étoit un grand yvrogne, & dans les dernieres années de ſa vie les liqueurs les plus fortes lui tenoient lieu d'Hypocrêne.

D'infructueux remords cette impure victime,
Sous les douces vapeurs d'une utile boiſſon,
Va, pour calmer ſon ame, endormir ſa raiſon.
Mais ſa raiſon bien-tôt ſortant de ce nuage,
Au jour des véritez rouvre un affreux paſſage;
Dans le ſein des plaiſirs qu'il apelle au ſecours,
Elle le ſuit, l'atteint, & le ſerre toûjours.
Mon ſort eſt plus heureux, dès ma plus tendre enfance,
De mon pere éclairé la ſage vigilance,
Préſerva mon eſprit de ce fatal poiſon,
Et contre ces erreurs ſçut armer ma raiſon.
Dès-lors je te connus, ô raiſon ſalutaire!
Et je reçus ton joug de la main de mon pere.
Heureux! Si cette main me l'ayant impoſé,
Eût pû me ſoutenir ſous le fardeau baiſſé.
Hélas! je ſuis privé de ce pere eſtimable,
Dans l'âge dangereux où le cœur intraitable
Sans ceſſe bouillonnant d'impétueux deſirs,
Fait ramper la vertu ſous le faix des plaiſirs;
Suivant pour guide alors le feu de ma jeuneſſe,
Je marchois au hazard & m'égarois ſans ceſſe;
De paſſion toûjours courant en paſſion,
Les yeux de mon Iris devenoient ma raiſon.
Je ne conſultois qu'eux; de l'aimer, de lui plaire,
Mon cœur à mon eſprit fit un devoir auſtere.
Mais par ces faux plaiſirs peu de tems amuſé,
Par mon propre impoſteur je fus deſabuſé.
Ouï, l'Amour en ſon ſein nourrit tant d'injuſtices,
Mêle tant d'amertume à ſes tendres délices,
Que contre lui-même il arme la raiſon,

Et qu'il eſt de lui-même un ſûr contrepoiſon.
Par cinq luſtres à peine eus-je compté mon âge,
Que la Vertu ſur moi reprit ſon avantage.
Depuis cherchant partout le Monarque des Cieux,
La moindre fleur des champs le peignit à mes yeux.
De reſpecter le Ciel je m'aquis l'habitude;
Moi-même je devins l'objet de mon étude;
Dans ma raiſon j'appris à puiſer mon bonheur;
L'innocence entretint un doux calme en mon cœur.
La folle ambition, la richeſſe inutile,
Si liguerent en vain contre ce cœur tranquile,
Heureux par ma Vertu, ſans honneurs, ſans tréſors,
Je goûtai des plaiſirs reſpectez des remords.
Mon bonheur dure encor, & mon ame ravie,
Sans redouter la mort, prend plaiſir à la vie.
Si le fardeau des ans fait chanceler mes pas,
Ma Raiſon ſe ſoûtient & ne chancele pas.
Si ſemblable aux ruiſſeaux, dans ſa rapide courſe
Notre âge ne ſçauroit remonter vers ſa ſource,
Etre jeune une fois n'eſt-ce pas bien aſſez?
Quoi peſant mes plaiſirs & mes dangers paſſez,
Prêt à gagner le Port, échapé du naufrage,
Voudrois-je de nouveau m'expoſer à l'orage!
Non, je ſonge au paſſé, ſans regret, ſans horreur;
Au préſent ſans dégoût, au futur ſans terreur.
Sous de modiques maux ma ſanté languiſſante
Toûjours à mon eſprit tient la Parque préſente;
Et d'abord que je croi la ſentir ſur mes pas,
Je vais à ſa rencontre & je lui tends les bras.

IX. DISCOURS.

IX. DISCOURS.

J'Ai ſoûtenu * que le Sens-commun eſt la choſe du monde la plus rare, & je ne doute point que ceux qui combattent le plus cette vérité, ne ſoient ceux-là même, dont toute la conduite eſt une démonſtration ſuivie de mon Paradoxe. N'eſt-il pas ſûr que bien des gens mettent la beauté de leur génie & la force de leur eſprit, à s'écarter des notions ordinaires, qu'on appelle Sens-commun?

Par cela même que le Sens-commun eſt le partage de tous ceux qui raiſonnent, il devient mépriſable, & l'homme courant toûjours après le plaiſir de ſe diſtinguer, ne manque pas de ſe faire des régles particulieres de raiſonnement; régles, dont la bizarrerie paſſe ſouvent à la faveur de la nouveauté. Mais

„ Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satyre,
„ Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire:
„ Mais il faut les prouver en forme. J'y conſens;
„ Répons-moi donc, Lecteur, & mets-toi ſur les bancs.

En quoi conſiſte le Sens-commun? En quelques régles de ſe conduire, que la raiſon

* Voyez la fin du *Diſcours* II.

ſon découvre ſans peine à tous ceux qui ſont capables d'y faire la moindre attention. Telles ſont les maximes que voici : *Un grand intérêt doit être préféré à un moindre. Il faut tâcher de ſe rendre heureux. Les choſes doivent être eſtimées à proportion de leur valeur reconnue. Ce qui n'eſt d'aucun uſage ne mérite pas d'être recherché. Une chimére ne doit point l'emporter ſur une réalité : Un nom eſt fort différent d'une choſe, &c.*

Propoſez les Principes du Sens-commun à tous ceux qui penſent, perſonne n'en diſconviendra ; exigez-en la pratique de ces mêmes perſonnes, un très-petit nombre voudra s'y conformer. Venons-en à l'expérience ; examinons la conduite des hommes, & tous les momens de notre vie ne feront que nous confirmer dans le ſentiment que je viens d'avancer. Voyons le tour d'eſprit de la jeuneſſe ; dites à Damon qu'il eſt brutal, peu ſociable, effronté, mauvais-plaiſant, & qui pis eſt, Petit-maître ; à peine Damon fera-t-il quelque attention à des reproches ſi cruels : mais dites-lui qu'il a la jambe mal faite, Damon ſera au déſeſpoir de cette inſulte ; il ſe couperoit la gorge avec vous, ſi les Duels étoient à la mode. Tout jeune-homme eſt preſque Damon ſur cette matiere : dans leur eſprit une belle chevelure, une taille fine, une jambe bien tournée, ſont infiniment au-deſſus de l'agrément des manieres, de la nobleſſe des ſentimens, & de la beauté de l'eſprit. Le

Le vieux Cléante a un raiſonnement banal, dont il croit mettre en déroute tout ce qu'on peut opoſer de plus raiſonnable à ſon vain babil, qui ne fait que croître avec ſon âge. Sçavez-vous, jeune-homme, dira-t-il, que c'eſt à vous à vous taire quand je parle? C'eſt bien à une jeune-barbe comme vous à me contredire? Sçavez-vous que j'ai ſoixante & dix ans bien comptez?

Grand bien vous faſſe, Mr. Cléante; on ne vous envie ni votre eſprit, ni votre âge. Croyez-vous que vivre long-tems & avoir de l'expérience, ſont des expreſſions ſinonimes? L'expérience n'eſt pas le fruit d'un grand nombre de momens que l'on a vêcu, mais d'un grand nombre de momens où l'on a réfléchi: & à ce compte, c'eſt vous qui êtes une jeune-barbe, & celui que vous rudoyez tant eſt peut-être un homme d'âge. La raiſon de preſque tous les Vieillards eſt miſe à la chaîne par cette ridicule prévention pour leur âge, & ils préférent les ans, qui peuvent donner de l'expérience à l'expérience même; une chimére, à une réalité.

Monſieur V. W. célébre Médecin de L. H... ajoûte ce titre à celui de vieillard, pour être plus authoriſé à choquer le Sens-commun. On commençoit à déſeſperer d'un de ſes malades, quand un Magiſtrat, homme fort ſenſé, quoiqu'habile Chimiſte, offrit aux parens du Patient, un remede dont il avoit reconnu l'excellence par pluſieurs

cures fort heureuſes. Les Parens n'oſerent employer ce remede ſans l'aveu du Médecin, & le Magiſtrat voulut lui-même lui en aller demander ſon avis. A peine eût-il commencé à expliquer la nature de ſon Spécique, que le Médecin l'interrompit, en lui demandant s'il étoit de la Faculté. Non, répondit ce Monſieur. *Vous n'êtes pas Médecin ! Je n'ai rien à vous dire; ſortez de ma maiſon au plus vîte; vous n'êtes pas de la Faculté, & vous vous mêlez de donner des remedes ! Sortez d'ici, vous dis-je.* Hélas ! il l'auroit fait ſortir du monde s'il en avoit trouvé l'occaſion, tant il étoit outré qu'un homme s'ingérât de faire le Médecin, ſans avoir donné trois cens florins pour en obtenir le titre. Cependant, à bien prendre la choſe, le ſage Magiſtrat ne ſongeoit pas ſeulement à empiéter ſur les droits de Mr. ** Son remede, ſelon toutes les apparences, auroit tiré le malade d'affaire d'une toute autre maniere que Mr. V. W. ne l'a fait.

La réputation & le ſens-commun ne ſe trouvent pas toûjours dans un même ſujet. Ce Mr. V. W. nous prodigue tous les jours des preuves de cette maxime. Un autre de ſes malades étoit réduit à la derniere extrêmité par une rétention d'urine. Dans cette conjoncture délicate il fut aſſez modeſte pour conſentir à une Conſultation, & pour joindre à ſes lumieres celles d'un de ſes Collégues. L'autre Médecin vint, & après que Mr.

Mr. V. W. eût passé avec lui une demi-heure dans une autre chambre, à causer sur les affaires du tems, il approche gravement du lit du malade. Monsieur, lui dit-il, après avoir mûrement réfléchi sur les causes de votre maladie, nous avons trouvé qu'il faut vous comparer à un tonneau : (remarquez qu'il avoit ses raisons pour tirer ses comparaisons de là) Tant qu'un tonneau est exactement rempli, la liqueur n'en coulera jamais par en-bas, & il faut de nécessité lui donner de l'air par en haut, pour en faire sortir le vin par la route ordinaire : cela étant posé, il est démontré que la saignée seule pourra vous tirer d'affaire, & que vous urinerez dès que par ce moyen nous aurons donné de l'air à votre corps. A peine eût-il lâché ce mot, que l'Executeur de la Sentence fit couler le sang innocent du pauvre malade; mais il eut beau couler, la Nature se moqua de la demonstration du Médecin, qui vit avec étonnement partir son malade pour l'autre monde, & qui pis est, partir sans avoir uriné.

Chrysophile s'étoit senti dès sa plus tendre jeunesse un penchant à la friponnerie, qu'il n'a jamais combatu. Tandis qu'il a rampé dans la route des scélérats vulgaires, il s'est attiré la haine & le mépris de tous ceux qui l'ont connu. Un de ses Saluts auroit deshonoré un honnête-homme, & la Justice seule auroit eu quelque commerce avec lui,

s'il n'avoit eu la prudence de l'éviter. Laſſé à la fin de ſe voir le rebut de tout l'Univers, ſa friponnerie ambitieuſe a pris l'eſſor, & ſoûtenu par ſon heureux naturel pour les crimes, il a ſçu bâtir une fortune éclatante ſur les ruïnes de vingt familles, auſſi diſtinguées à préſent par leurs miſeres, qu'elles l'étoient autrefois par leur opulence. Le mépris qu'on a eu pour lui s'eſt-il augmenté à proportion de ſes crimes? Point du tout. Non ſeulement il s'eſt retranché contre la Juſtice derriere un rampart de piſtoles, il a acquis encore des amis, des Maîtreſſes, de la réputation, de la naiſſance, de la probité même: tout le monde dumoins en agit avec lui, comme avec un parfaitement honnête-homme. Bien-tôt un Poëte lui donnera dans une Préface, toutes les qualitez de Mécenas, & Madame D. N. le déclarera innocent aux yeux de tout l'Univers, & aux yeux de ces malheureux même, qui ſont les témoignages vivans de l'abominable conduite de cet illuſtre Scélérat. Le comble de l'extravagance de Chryſophile, c'eſt qu'il commence à ſe croire homme de probité, à force de ſe l'entendre dire. S'il s'en étoit tenu à la centiéme partie de ſes fraudes abominables, peut-être auroit-il charmé par une fin tragique ceux qui aplaudiſſent à préſent à ſes Vertus; & à l'heure qu'il eſt, il eſt devenu honnête-homme à force d'être Fripon dans un degré éminent:

Du

Du Sens-commun la lumiere brillante
Eſt diſparuë à l'éclat radieux
De l'or qu'il étale à nos yeux :
De ſes crimes nombreux l'énormité criante
Eſt de la probité, qu'un tas d'amis affreux
Lui donne, & que lui-même il ſe donne après eux,
La cauſe abominable autant qu'extravagante !

Qui de vous, Lecteurs, peut ne pas connoître une eſpece de Paraſites, dont les Grands ne ſçauroient ſe paſſer, & ſans leſquels ils ne ſçauroient manger bien, ni boire délicieuſement ? Ces Juges de la bonne chére ont aſſervi le goût à des régles bizares, & ſe ſont fait une ridicule Science, d'une choſe qui dépend abſolument de la Nature. Le Sens-commun nous dicte, que la bonté d'un mets conſiſte dans le plaiſir qu'il fait au palais, diſpoſé d'une maniére à en être touché agréablement ; mais ce n'eſt plus cela, c'eſt de la déciſion de ces Arbitres de la Table que dépend la délicateſſe des plats. On mange d'un ragoût bizare, la Nature y répugne, on ne ſçauroit s'empêcher de grimacer ; la Nature a tort ; ce ragoût eſt à la mode en France, il paroît ſur les tables les plus délicates. Voila qui eſt fait, le Gourmet a décidé, jamais on n'a rien mangé de plus délicieux. On verſe à boire, le vin chatouille le palais, & répand une agréable chaleur dans tout le corps : cependant le palais doit ſuſpendre ſon jugement, & n'oſe trouver encore

core bon, ce qu'avec un peu de Sens-commun il trouveroit excellent. Le Paraſite y goûte, dans le tems qu'il roule artiſtement cette liqueur dans ſa bouche, tous les yeux des Convives ſont fixez ſur lui, & ils attendent impatiemment qu'il prononce ſur la deſtinée du vin. Il eſt trop commun, dit-il, il n'a pas aſſez de ſéve, il a trop de liqueur. St. Evremond n'a jamais aprouvé les vins de ce côteau-là, & je n'en ai jamais vû ſur la table d'un tel Prince. Voila le vin condamné, & il faut attendre à boire avec plaiſir qu'il plaiſe aux fantaiſies du Gourmet de le bien vouloir permettre. Ce n'eſt pas tout, ce Faquin ſe liguera avec la mode, pour tiranniſer les Feſtins, & cette mode accordera tantôt aux vins de Bourgogne, tantôt aux vins de Champagne, le privilege d'être les meilleurs vins du monde.

O vous qui recelez ſous le chaume ruſtique
Du rare Sens-commun les reſtes précieux,
Venez heureux Manans, d'un Maître ſourcilleux
Admirer avec moi l'eſclavage comique.
Renonçant aux plaiſirs auſſi permis que doux,
Que fit exprès pour lui la prudente Nature,
Il aſſervit ſes ſens à l'infâme impoſture
D'un Faquin qui s'érige en Cenſeur des Ragoûts.
Pour impoſer au goût d'une Loi ſouveraine,
Il nourrit à ſa table un Tyran entêté,
Qui bien payé du ſoin de le mettre à la chaîne,

Fait

Fait ramper ſon Patron ſous un joug acheté.
Fortunez Villageois, pour faire bonne chére,
A votre propre goût vous oſez vous fier,
Mille fois moins ſoumis à votre maître altier
Qu'il ne s'aſſujettit à ſon vil *Mercenaire*.

Approchez, Alcantor, j'ai un mot à vous dire : Ecoutez bien. Un Voleur fut condamné un jour à être fouetté de la main du Bourreau. A peine eût-il achevé de gémir ſous la rigueur de ſon ſuplice, que ſe tournant vers un de ſes aſſiſtans, il lui demanda s'il n'y avoit pas moyen d'entrer la nuit dans une telle Boutique? Si le vieux Lyſidor ne ſe relâchoit en rien ſur l'exacte garde de ſes Coffres-forts? Et ſi la Foire de la Haye ne fourniroit pas matiere à la ſubtilité de ſes doigts? En un mot, le dos encore enſanglanté, il chercha aux yeux mêmes des Spectateurs de ſon châtiment, les occaſions d'en mériter un plus rude. Que dites-vous de cet homme-là, Alcantor? Il étoit trop brouillé avec le Sens-commun, direz-vous, pour être traité comme un ſcélérat; *c'étoit un enragé, qu'il falloit mettre aux Petites-Maiſons.* Oui, Monſieur; hé bien, allez vous-y mettre de ce pas, avant qu'un autre y occupe une place que vous méritez ſi bien.

Vil eſclave de vos plaiſirs, malheureuſe victime de vos débauches, vous avez trouvé le fatal ſecret d'avoir quatrevingt ans à l'âge de ſoixante. Affaiſſé ſous les infirmitez

que vous avez achetées des biens immenſes de vos Peres, vous allez promener vos fleurettes banales de ruelle en ruelle, & répandre partout le venin ſubtil de vos médiſances, ſur tous ceux que choque l'impertinence de votre conduite; c'eſt-à-dire, ſur tous les gens de bon ſens & de probité. Mais ce n'eſt pas-là, dites-vous, l'Hiſtoire du Voleur; non, mais la voici:

Lorſque l'impitoyable Goute,
Mal qu'on s'attire & qu'on redoute,
Suſpend pour quelque tems tes infâmes plaiſirs,
Combien de pleurs verſées! quels ſanglots! quels ſoupirs!
Que de cris pouſſes-tu vers le Ciel qui t'écoute,
Mais qui ſe rit des vœux de ces impurs Martirs,
Qui veulent la ſanté pour ſuivre encor la route,
Où, ſourds à la raiſon, les traînent leurs déſirs!
Le Ciel pour un moment ſuſpend-il tes ſupplices,
A peine es-tu ſorti des mains de tes Bourreaux,
Que le ſouvenir de tes vices
Retrace à ton eſprit leurs funeſtes délices;
A tes amis, témoins de tes cris, de tes maux:
Comment, dis-tu, gouvernez-vous Catos?
Eſt-elle toûjours bien aimable?
Toujours à fix haut prix met-elle ſon honneur?
Et cent Ducats bien comptez ſur ſa table,
Ne pourroient-ils pas bien adoucir ſa rigueur?
Alcantor, du Voleur n'eſt-ce pas-là mon conte?

Vil

Vil jouet de tes Paſſions,
Va cacher à nos yeux ta folie & ta honte,
Au fond des petites Maiſons.

X. DISCOURS.

DIALOGUE *

ENTRE

VIRGILE ET LUCAIN.

Virg. IL vous ſied bien, petit Verſificateur, de vous comparer à un Poëte de ma réputation. Sçavez-vous bien qu'il n'eſt pas permis d'être habile-homme ſans ſoûtenir que l'Æneïde eſt excellent, & que la Pharſale n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances?

Luc. Sçavez-vous bien que les habiles-gens, dont les ſuffrages vous donnent tant de vanité, ne ſont que des Sots. A la Raiſon, Mr. Virgile, à la Raiſon: je ne veux point d'autre Arbitre de notre différend.

Virg. Je vous conſeille, vraiment, d'appeller la Raiſon à votre ſecours, elle ne manquera pas de nous faire voir, que vous avez fort bien fait de nous donner une Hiſtoire en Vers, au lieu d'un Poëme Epique.

* Qu'on a promis dans le V. Diſcours, page 42.

Luc. Une Hiſtoire en Vers n'eſt donc pas un Poëme Epique, à votre avis?

Virg. Ne voila-t-il pas de nos gens, qui veulent faire des Ouvrages ſans en ſçavoir ſeulement les régles fondamentales! Tout ce qu'une Hiſtoire en Vers, & un Poëme Epique peuvent avoir de ſemblable, c'eſt qu'il ſont l'un & l'autre en Vers. Votre Pharſale n'eſt pas ſeulement de la Poëſie, ce n'eſt qu'une Proſe meſurée, ou les boutades d'une imagination Eſpagnole tiennent lieu de ce génie Poëtique, & de ce feu divin qui anime mes Ouvrages.

Luc. Aparemment que vous auriez donné tout un autre tour à ma matiere, vous qui vous croyez ſi habile?

Virg. N'en doutez point. Commencer votre prétendu Poëme par le paſſage du *Rubicon*, c'eſt bien l'entendre. Il falloit entamer cette affaire-là par les préparatifs de cette Bataille, qui devoit décider de la deſtinée de l'Univers. Un Roi Allié, par exemple, ſe trouve dans la tente de Pompée, qui lui fait le récit de l'origine des troubles qui déchirent la République. On vient annoncer que Ceſar leve ſon Camp, Pompée interrompt ſa narration pour aller tomber ſur ſon Ennemi qui ſe retire; la Bataille ſe donne; Pompée eſt vaincu; ce Roi tombe entre les mains de Céſar, il devient ſon ami; le Confident de Céſar lui acheve l'Hiſtoire de la Guerre civile. Enfin, il falloit embrouiller

vos matieres autant qu'il vous étoit poſſible : c'eſt-là la régle.

Luc. Je me moque bien de votre régle ! Voila une régle fort ſenſée vraiment !

Virg. Vous vous en moquerez ſi vous voulez ; mais liſez Homere, vous verrez qu'il s'y eſt pris de la ſorte, auſſi-bien que moi, & que tous ceux qui après moi ont compoſé des Poëmes de cette nature.

Luc. C'eſt que vous avez mieux aimé prendre pour guide Homere que la raiſon, & que vos Imitateurs ont eu la même folle complaiſance pour vous.

Virg. C'eſt que pendant dix-ſept ſiécles on a compris qu'on ne pouvoit réuſſir, ſans prendre Homere & Virgile pour modéles, & qu'on a bien vû qu'on s'égaroit, comme vous, à meſure qu'on s'écartoit de notre méthode. En tenez-vous, Mr. Lucain?

Luc. Aſſurément j'aurois tort de ne me pas rendre à des raiſons de cette importance ! Mais de grace, le bon-ſens veut-il qu'on mette ainſi ſa matiere en capilotade, & qu'on ſe faſſe un mérite d'un déſordre extravagant ?

Virg. Le voudrions-nous, ſi le bon-ſens ne le vouloit pas ? Ce qui nous rend ſi admirables aux yeux de la Poſtérité, c'eſt le bon-ſens ; & d'ordinaire l'on n'en a qu'autant qu'on profite de l'étude de nos Ouvrages. N'eſt-il pas ſûr que le but de tout Auteur c'eſt de ſe faire lire ? Et qu'on ne ſe fait lire qu'en tenant en haleine la curioſité du Lecteur

teur juſqu'à la fin de l'Ouvrage ? C'eſt ce qu'on ne fait jamais mieux que par cette interruption des récits, & par ce beau déſordre, qui eſt l'effet de l'Art le plus rafiné.

Luc. Je conviens que l'Art de tenir toûjours l'eſprit d'un Lecteur en haleine, eſt très-néceſſaire à un Auteur qui n'a que des fadaiſes à dire; il faut des liens bien forts pour attacher l'attention d'un homme ſenſé aux courſes d'un fat, à qui l'on fait dire un bon nombre d'impertinences, & commettre tout autant de lâchetez. Pour moi je n'ai pas beſoin de tout cet artifice; les actions que je raconte ſont ſi grandes, ſi héroiques; je les ſoûtiens par une maniere de penſer ſi ſublime, & par un tour d'expreſſion ſi animé & ſi fort, qu'un Lecteur ne ſçauroit quitter des Héros qui agiſſent avec tant de courage, qui penſent d'une maniere ſi grande, & qui parlent avec tant de nobleſſe.

Virg. Il eſt vrai, il eſt vrai,

Tout a l'humeur Gaſconne en un Auteur Gaſcon,
Et Pompée & Lucain parlent du même ton.

Vous croyez faire un beau préſent à vos illuſtres Romains, en leur donnant votre fierté Eſpagnole; tout ce qui s'éloigne de votre ſtile fanfaron vous paroît bas & rampant, & les actions qui ne partent pas de l'orgueil comique de vos Compatriotes, ſont chez vous autant de lâchetez. Mais répon-

dez-

dez-moi; y a-t-il la moindre fiction dans votre Ouvrage? Cependant c'eſt la fiction qui fait le Poëte; & par conſéquent malgré l'enflure de votre ſtile, vous n'êtes qu'un mince Hiſtorien. Pour moi, mes fictions donnent un tour fleuri & majeſtueux à tout mon Poëme, & y répandent partout le merveilleux, qui eſt l'ame de la Poëſie Epique. Une tempête n'a pas permiſſion de troubler la Mer, ſi Junon ne ſçait mettre Eole dans ſes intérêts, en lui reprochant fort poliment les morceaux qu'il mange ſouvent à la table de Jupiter, & en lui donnant le choix de quatorze Nymphes, toutes plus belles les unes que les autres. Le calme ne ſuccéde point naturellement à l'orage, non, il faut que le Dieu de la mer ſorte pour cet effet de ſon flegme naturel;

C'eſt Neptune en courroux qui fait taire les vents.

Luc. C'eſt-à-dire, que pour réuſſir dans ce genre de Poëſie, il faut avoir le cerveau déréglé, & pouſſer l'extravagance juſqu'aux Petites-Maiſons. N'eſt-il pas bien difficile, & bien ſenſé en même tems, de remuer toûjours le Ciel & l'Enfer pour tirer ſes Héros d'intrigue? N'eſt-il pas beau d'être réduit à tout moment à dire, avec cette endiablée de Junon,

Flectere ſi nequeo Superos, Acheronta movebo.
Si je n'émeus le Ciel, j'armerai les Enfers.

Convenez-

Convenez-en, mon pauvre Virgile, les Dieux de votre façon & de celle d'Homere, parmi bien du mauvais, ont cela de bon, qu'ils tirent ſouvent un pauvre Poëte d'embaras, quand il ne ſçait plus où donner de la tête, & que le ſeul moyen qui lui reſte de pallier les crimes de ſes Héros, c'eſt de les autoriſer par le Ciel.

Virg. Je vous trouve extraordinaire en vérité, vous voudriez que dans un Poëme Epique on ſe fît un plan ſuivi, & qu'on l'exécutât enſuite avec exactitude; alors, j'en conviens, les Divinitez ne ſeroient pas d'un grand uſage dans nos Vers. Mais un véritable Poëte maîtriſé par ſon génie, commence ſon Ouvrage à tout hazard; entraîné par l'impétuoſité de ſon imagination, il s'embaraſſe quelquefois avec elle dans un abîme dont les Dieux ſeuls ſont capables de le tirer. Didon, par exemple, exerce *dans un degré éminent* tous les devoirs de l'hoſpitalité envers Enée & ſes Compagnons de Fortune; cependant il faut qu'il ſuive ſes Deſtinées qui l'apellent en Italie, il faut qu'il quitte ſa Bienfaictrice. Cette conduite ſeroit indigne de ce dévot Perſonnage, ſi l'authorité de Jupiter ne forçoit à ſacrifier la reconnoiſſance qu'on doit aux hommes, au reſpect qu'on doit aux ordres de la Divinité. Sans cette fiction, le moyen de le faire ſortir de Carthage?

Luc. Il ne faloit pas l'y faire venir. Il étoit

étoit bien néceſſaire, en vérité, d'aller troubler l'ordre des tems, pour faire aborder Enée à Carthage avant que Carthage fût bâtie, afin d'y faire mourir de deſeſpoir la pauvre Didon, deux ou trois cens ans avant qu'elle fût au monde. Paſſe encore ſi vous aviez fait grace à l'une & à l'autre de ce vilain Antre qui fut le *non plus ultrà* de la ſageſſe de cette bonne Reine, & ſi Jupiter avoit empêché ſon Petit-fils de profiter du mauvais tems & de la frayeur de ſa Maîtreſſe. Avouez-moi que la plus mauvaiſe qualité de votre Héros c'étoit ſa Piété. Aimer & reſpecter des Etres extravagans & ſcélérats, n'eſt-ce pas une extravagance & un crime?

Virg. Sans tous ces raiſonnemens-là, on ſçait fort bien le mépris que vous avez pour les Dieux.

Les Dieux ſont pour Céſar, & Caton ſuit Pompée.
Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Luc. Puiſque vous mettez les Dieux au-deſſous des hommes les plus infâmes, quel tort fais-je à ces belles Divinitez en mettant au-deſſus d'elles des hommes vertueux & intégres? Mais je ne veux pas me ſervir contre vous des armes que vous me fourniſſez vous-même: mon but ne fut jamais d'élever Caton au-deſſus des Dieux; j'ai voulu dire ſeulement que Céſar & Pompée trouvoient chacun des raiſons plauſibles pour prouver la juſtice

tice de leur cauſe ; que l'un alléguoit en ſa faveur la conſtante Protection des Dieux, & que l'autre ſe faiſoit fort de l'intégrité de Caton qui s'étoit déclaré pour lui. Il eſt ſûr même que le raiſonnement de Pompée étoit plus concluant que celui de Céſar. Pour favoriſer pendant quelque tems l'injuſtice, les Dieux peuvent avoir des raiſons qui ſe cachent dans l'abîme de leur ſageſſe ; mais un homme de probité ne ſçauroit jamais ſe diſpenſer de ſuivre le parti le plus juſte ; & quand il joint, comme Caton, un eſprit éclairé à une ame droite, il rend plus que probable la juſtice de la cauſe où il s'attache.

Virg. Je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas là le ſens de ce Paſſage, & qu'aucun de vos Commentateurs ne l'aura entendu de la ſorte.

Luc. Bon, les Commentateurs n'ont-ils pas juré de ne trouver jamais dans les paroles le ſens qui s'y offre naturellement, & d'en extorquer au contraire une penſée où l'Auteur lui-même ne ſongea jamais ?

Virg. Monſieur, Mr. Lucain, laiſſons les pauvres Commentateurs en paix, je vous en prie ; ce ſont de bonnes gens à qui nous avons bien de l'obligation. S'ils nous rendent quelquefois un peu ridicules en nous prêtant leurs penſées, ce n'eſt pas faute de vouloir nous rendre ſervice ; ce ſont des modéles de charité que ces Meſſieurs-là, & ils ſçavent toujours trouver un bon ſens dans nos paroles, quelque peu ſuſceptibles qu'elles

en

en puiſſent être. Ils auroient même, j'en ſuis ſûr, fait un Poëme de votre Pharſale, s'ils y avoient trouvé la moindre poſſibilité; mais cela ne ſe peut, & je vous défie vous-même de me montrer dans cette belle production le moindre caractére de la Poëſie Epique.

Luc. Le merveilleux, vous le dites vous-même, eſt l'ame de ces ſortes d'Ouvrages; Ce merveilleux n'éclate-t-il pas partout dans le mien? Mon ſujet eſt le plus grand & le plus vaſte qui ait jamais occupé un Poëte; mes Vers ſont majeſtueux; mes expreſſions ſont auſſi juſtes que hardies; mes penſées ont de la Nobleſſe, & on voit dans mes tours autant de bonheur que de nouveauté. Mais voici ſurtout par où je prétens au titre de Poëte, c'eſt par la force de mon imagination, par laquelle je ſçai ſortir de moi-même, pour entrer dans les caractéres de mes Héros. Que dis-je! Entrer dans leur caractére? Je ne dépeins point Pompée, Caton, Scipion, Céſar, Labienus, non; je deviens moi-même tout-à-tour, Labienus, Céſar, Scipion, Caton, Pompée. Si avec toutes ces qualitez-là, vous voulez que je ne ſois encore qu'un Hiſtorien, je me ferai une gloire de ce nom, & je vous laiſſerai avec plaiſir le titre de Poëte.

Virg. Pour moi, deuſſiez-vous appeller mille fois extravagance cette Divine yvreſſe qui tranſporte les véritables favoris d'Apollon,

pollon, je me ferai toujours une gloire du nom que vous me cédez. Serviteur à Mr. l'Hiſtorien.

Luc. Très-humble valet à Mr. le Poëte.

Peut-être que tout le monde ne goûtera pas ce Dialogue, faute de connoître aſſez les Ouvrages qui en ſont le ſujet. Mais voici quelque choſe qui pourra convenir à plus de Lecteurs.

ODE ANACREONTIQUE.

OUi mon cœur eſt ſans allarmes,
Iris m'a trop mal traité,
Je ſçais oublier ſes charmes,
Et ſonger à ſa fierté.
Aux graces de ſon viſage
Je me ſuis trop arrêté;
Mais enfin je me dégage
En ſongeant à ſa fierté.
Son air, qui dans ſa molleſſe
Ne marquoit rien d'affecté
N'a plus rien qui m'intéreſſe,
Quand je ſonge à ſa fierté.
De ſa chevelure blonde,
On admire la beauté;
Mais le plus beau blond du monde,
Se jaunit par la fierté.
Son ſein que ma tendre audace
N'a pas toûjours reſpecté,
A mes yeux n'a plus de grace,
Quand je ſonge à ſa fierté.

Sa

Sa prunelle eſt-elle noire,
Pleine de vivacité ?
J'en ai perdu la mémoire
En ſongeant à ſa fierté.
A grand' peine ſçais-je encore
Si ſon Teint en ſa Beauté,
Plus vif que celui de Flore....
Mais ſongeons à ſa fierté.
Pour un Rival de mérite
Iris a de la bonté ;
Faut-il que je m'en dépite,
Si je ſonge à ſa fierté ?
Le cœur du charmant Clitandre
De ſon Iris enchanté,
Bien-tôt deviendra moins tendre,
En éprouvant ſa fierté.
Je me ris, Beauté cruelle....
Ah ! mon cœur, tu m'as flaté,
Je ſonge encore à la Belle,
Quand je ſonge à ſa fierté.

XI. DISCOURS.

VOus me pardonnerez, Lecteur, ſi dans un Ouvrage deſtiné à tourner en ridicule les vices des hommes, je me fais aujourd'hui une triſte occupation de pleurer un illuſtre mérite que la mort vient de nous ravir.

ravir. Par un coup imprévu de la Providence, le charmant, l'eſtimable Prince d'Orange vient de finir ſa belle vie ; & mon eſprit pénétré d'une profonde douleur, n'eſt rempli que de cet accident funeſte : ma plume ne ſçauroit s'exercer ſur un autre ſujet.

Mais que dirai-je ſur cette matiere déplorable ? Tâcherai-je de ſoulager ma douleur en la nourriſſant ? Entreprendrai-je l'Eloge de ce Prince, pour faire ſentir à tous mes Concitoyens quelle foule de Vertus ils viennent de perdre ? Me ferai-je un plaiſir lugubre de faire de leurs larmes unies aux miennes, un Sacrifice aux Mânes d'un jeune Héros qu'on n'a jamais aſſez eſtimé pendant ſa vie, & qu'on ne ſçauroit trop pleurer après ſa mort ? Mais dois-je attendre de mon génie, dédié à la cenſure, un Panégyrique bien tourné ? Et ne ſeroit-il pas honteux de faire un Eloge commun d'un mérite ſi diſtingué ?

Et quand même mon eſprit auroit aſſez de délicateſſe pour aſſaiſonner, comme il faut, une louange ; le menſonge & la fiction n'ont-ils pas épuiſé pour la fauſſe Vertu, tous les tours que la vérité exige de moi, pour une vertu auſſi ſolide qu'extraordinaire ?

Je m'allarme en vain ; laiſſons à la Fiction toute ſa vaine parure, ſes penſées ingénieuſes, ſes tours brillans, ſes expreſſions énergiques, ſes figures hardies. Quand il s'agit de louer dignement l'illuſtre Prince d'Orange, la ſouveraine Eloquence conſiſte dans

dans une parfaite ſimplicité, & c'eſt un rafinement de l'Art que de rejetter tous les ſecours que l'Art pourroit fournir.

Je croi fort inutile pour mon deſſein, de faire un dénombrement pompeux des Ancêtres de mon Héros ; il a reçu moins d'éclat de ces Empereurs & de ces Princes dont le ſang a coulé dans ſes veines, qu'il n'en donnera à ſes Deſcendans, ſi la Providence, qui ſonge d'ordinaire à la guériſon long-tems avant qu'elle infflige des playes, a réſolu de modérer la douleur de la malheureuſe Princeſſe d'Orange, par la naiſſance d'un fils.

Les Vertus de ces glorieux Naſſaux n'apartenoient à mon Prince qu'autant qu'il les avoit imitées, & ſi la grandeur de ſes Peres ne lui avoit frayé le chemin à l'élévation où il s'eſt trouvé, peut-être n'eût-il pas été Prince; mais dumoins tout l'Univers eût reconnu qu'il méritoit de l'être.

Il ſuffit de conſidérer ce Prince en lui-même, indépendament de l'éclat qui l'environna pendant ſa vie, pour le trouver digne de toute ſortes de louanges. S'il faut mettre la beauté au nombre des choſes qui rendent les Héros recommandables, qu'y avoit-il de plus aimable que mon Prince? Sa beauté auroit eu même quelque choſe de trop délicat, s'il ne s'étoit fait un plaiſir d'aquérir un air martial dans les fatigues de la Guerre; honteux en quelque ſorte de ſentir l'ame du Dieu de Combats dans le corps du

être homme & Prince avant que de connoître les devoirs de Soldat & de Général. L'Ame de mon Héros avoit donc été fortifiée par les Sciences les plus utiles, contre la brutalité preſque inſéparable de la profeſſion de Soldat, & les Etudes en embelliſſant ſon eſprit avoient donné en même tems un nouveau luſtre aux vertus que la Nature lui avoient renduës familieres.

Jeune, Prince, Guerrier, Conquérant! Quels obſtacles pour la raiſon! Et quel triomphe pour mon Prince de les avoir ſurmontez!

Jeune, il ne s'eſt jamais ſenti de l'entêtement & de l'indolence de la jeuneſſe; il conſidéroit moins le rang de ſes Conſeillers que la ſageſſe de leurs avis; quelques contraires qu'ils fuſſent à ſes ſentimens, ſa raiſon ſçavoit s'arracher à l'amour-propre, pour ne s'attacher qu'à ce qui étoit raiſonnable.

Prince, il ne fut jamais enyvré de ſa Grandeur, il ne l'a ſentie que pour en faire un bon uſage: il ne l'a fait ſentir aux autres que par la facilité qu'elle lui donnoit de leur prodiguer les marques de ſa généroſité.

Guerrier, il ne trouvoit point un ſpectacle agréable dans le ſang & dans le carnage. La Guerre ne paſſoit chez lui que pour une néceſſité indiſpenſuble, où l'engageoit la défenſe d'un Peuple jaloux de ſa liberté; & toûjours il ſauva des Combats, ſes inclinations humaines, & la douceur dont il avoit fait ſon caractére particulier.

Conquérant, les victoires ne lui faiſoient jamais deſirer les occaſions d'en remporter de nouvelles, & ſes Conquêtes contentoient moins ſon amour pour la Gloire, que ſon amour pour la Paix. En un mot, jeune, Prince Guerrier, Conquérant; il étoit docile, modeſte, humain, paiſible. Ce ſont ces grandes qualitez qui le firent chérir de tout le monde; & s'il s'eſt fait craindre de quelques-uns, ce ce n'eſt que parceque ces grandes qualitez étoient ſi propres à le faire chérir.

On l'a vû à la tête des Armées s'aquiter des devoirs de Général, avant que les autres s'intruiſent dans les devoirs de Soldat. Peu ſemblables à ces Phantômes de Généraux, que nous avons vus pluſieurs fois ſur nos frontieres, plus propres à embaraſſer un Camp qu'à conduire une Armée, mon Héros animoit les Conſeils par ſa prudence & les Combats par ſa valeur.

Il a commandé dans les Batailles, il a dirigé des Siéges, il a forcé des Places invincibles; ſa conduite en ſapoit les murailes, & ſon courage les faiſoit tomber. Foible Portrait de la vertu Guerriere du Prince d'Orange! Mais ma plume ne l'a qu'ébauchée, & les voix confuſes de toute une Armée ſont ſeules capables de l'achever.

Faut-il un modéle de valeur? L'éloquence militaire ne ſçauroit citer que le Prince d'Orange.

S'agit-il de comparer la bravoure d'un Guerrier

Guerrier de diſtinction ? La valeur du Prince d'Orange fournit les comparaiſons les plus fortes & les plus nobles.

C'eſt ici qu'on vit notre cher Prince couvert du ſang de ſes Domeſtiques ; Là ſon exemple ranimoit pour l'Aſſaut le Soldat rebuté par l'opiniâtre réſiſtance des ennemis. Ici, la honte de ne pas ſuivre notre cher Prince, fit plus en nous que le courage ; là, notre tendreſſe pour lui fut fatale aux Bataillons parmi leſquels ſa Valeur l'avoit engagé. Dans cet endroit, nous le vîmes environné de bayonnettes & de ſabres, couvert de flâmes, envelopé de l'image de la mort, nous le vîmes garder un viſage ſerain, tandis qu'inſenſibles pour nous-mêmes nous tremblions pour une vie ſi précieuſe.

Dans un autre endroit il ſe ſaiſit d'un Drapeau, il marcha devant les Troupes que la crainte avoit glacées, & par cet exemple d'intrépidité, il leur redonna le mouvement & la vie.

Ce Prince n'eſt plus, une mort auſſi cruelle qu'imprévuë, l'arrache à la tendreſſe des hommes dans le printems de ſon âge.

Sa vie a été plus courte & plus glorieuſe que celle d'Achille. Si les Héros ne vivent que pour s'aquérir une Gloire immortelle, ta vie fut aſſez longue, Grand Prince, & qui comptera tes vertus & tes victoires, ne croira jamais que vingt & quatre ans ſont les bornes de tant de prodiges de bonté, de tant de miracles de valeur.

C'eſt pour nous, grand Prince, que ta vie eſt courte; pour nous, à qui le Ciel paroît n'avoir montré tes vertus que pour nous en rendre la perte ſenſible & douloureuſe; pour nous, qui ne craignions que les dangers attachez à ta profeſſion, ſans ſonger ſeulement qu'un autre péril pourroit exiger de toi le tribut que nous devons à la Nature.

Quel plaiſir n'étoit-ce pas pour la vertueuſe Princeſſe d'Orange, que des raiſons plauſibles tiraſſent pour quelque tems ſon cher époux d'entre les bras de Bellonne. Elle beniſſoit les affaires épineuſes, qui ſuſpendoient les coups dont une tête ſi chere étoit menacée à tout moment. Mais hélas! reſpecté des flâmes où l'impétuoſité de ſa jeuneſſe l'expoſoit peut-être un peu légérement, il trouve la mort dans un Elément dont il ne craignoit rien. Je n'entreprendrai pas de dépeindre la douleur de cette ſage & malheureuſe Princeſſe; elle en eſt trop accablée elle-même pour en ſentir toutes les facultez de ſon ame. La douleur & elle paroiſſent une même choſe. Jugeons du déplorable état de ſon ame, par les pleurs de toute une Armée inconſolable de la perte qu'elle vient de faire. Nos Soldats pleurent; les Guerriers dont les plus affreux ſpectacles ont endurci le cœur contre la paſſion, deviennent ſenſibles à la mort du jeune Héros, qui les menoit toûjours à une victoire

victoire assurée. Accoûmez à nager dans le sang des ennemis, ils se baignent dans les larmes que cette mort leur arrache. Rien ne les effraye, rien ne les étonne ; ils marchent sans horreur, sans émotion, sur des milliers de morts que leur main immole au bien de la Patrie, & ils ne sçauroient soûtenir l'idée de ce cadavre, sur lequel ils voudroient attacher encore leurs derniers regards; mais que les flots impitoyables ont dérobé à leur tendresse. La dureté s'amollit, la férocité pleure, la cruauté même pousse des soupirs pour cette perte irréparable : Que ne fera point une femme ? Une épouse vertueuse ? L'épouse de l'aimable Prince d'Orange !

Et vous, grand Roi, pardonnez si je donne à ce Héros des titres que vous lui disputiez, peut-être avec justice. Il n'est plus, Vous le pleurez ; voilà les excuses de ma hardiesse. Jamais je ne l'ai loué pendant sa vie, de-peur de gâter le plus beau naturel du monde, par des louanges d'autant plus dangereuses qu'elles étoient véritables. Je ne lui donne qu'après sa mort, l'hommage que je dois à son mérite. Fasse le Ciel que je ne rende que tard les mêmes devoirs à vos vertus; ou plûtôt, fasse le Ciel que je ne louë jamais le seul Roi digne des louanges d'un Misantrope.

XII. DISCOURS.

PUIS-je ſouffrir encore que le ſiécle ſoit la dupe d'un eſpece de Sçavans à qui on accorde ce titre par préférence à tous les autres qui oſent y aſpirer ?

Le ſçavoir, c'eſt ce qu'il y a au monde de plus eſtimable.

Le ſçavoir, c'eſt ce qu'il y a au monde de plus ridicule.

Ces propoſitions contradictoires ſont toutes deux également vrayes, graces aux idées confuſes qu'on attache aux termes, & à la ſotte habitude de parler ſans s'entendre ſoi-même. Celui qui mérite véritablement le nom de Sçavant, eſt un homme qui ſçait un grand nombre de choſes utiles, qui digerées par la modération peuvent fortifier ſon raiſonnement, & le rendre plus éclairé ſur ſes devoirs; en un mot, qui peuvent lui faire paſſer ſa vie avec agrément & avec ſageſſe.

Celui qui eſt en poſſeſſion du titre de Sçavant, s'eſt embaraſſé l'eſprit ſans diſcernement & ſans choix, des plus inutiles vetilles de l'antiquité, il ſçait donner une généalogie à chaque mot; chez lui tout terme eſt Arabe, Chaldaïque, Phénicien; & c'eſt nous faire grace quand il veut bien ſe contenter de le faire Grec. Il corrige ou

gâte

gâte à tout hazard, un Paſſage obſcur; & pâlit nuit & jour ſur l'Inſcription d'une Médaille, que le tems ne paroît avoit reſpectée que pour mettre ſon eſprit à la torture. Enfin, il néglige d'aprendre ce qu'aucun homme raiſonnable n'eſt en droit d'ignorer, pour ſe faire un mérite d'être inſtruit de ce que peu de perſonnes ſçavent, & que tout homde bons-ſens voudroit oublier s'il l'avoit jamais apris.

Lorſqu'à la fin ſon cerveau eſt duëment affaiſſé ſous ces rares connoiſſances, le titre de Grand-Homme n'eſt pas trop beau pour lui; il regarde en pitié tous ceux qui ſont capables d'employer leurs veilles à des choſes véritablement importantes. Il ne daigneroit pas ſeulement ſe comparer à un homme qui ſe fait une étude ſérieuſe de la conſervation de ſon prochain, ſçait trouver les ſources des maladies dans ce labirinthe merveilleux de muſcles, de veines, d'artéres, & d'autres parties du corps humain, dont la moindre eſt une de démonſtration vivante de la ſageſſe infinie de ſon Architecte.

C'eſt un objet de mépris pour lui qu'un Philoſophe, qui travaille à rendre à ſa raiſon ſa pureté primitive, & à ſe délivrer de l'eſclavage des ſens, des paſſions, & des préjugez.

Il compte pour des heures perdues celles où l'on s'occupe à connoître les devoirs mutuels des Etres raiſonnables, & à leur aſſi-

gner des principes dans la raiſon, & dans le véritable intérêt de la créature intelligente. C'eſt du fracas que tout cela, il vaut bien mieux ſçavoir au juſte, comment étoient faites les Robes des Romains, & les Manteaux des Grecs; quelle étoit la figure de leurs caſtagnettes; comment les Nourrices berçoient leurs enfans; ſi l'Iliade eſt un amas confus de différentes Chanſons, ou une Piéce ſuivie, & ſi Poltron vient de *police truncatus*. C'eſt en faiſant des Volumes épouvantables ſur des ſujets de cet ordre qu'on aquiert un nom immortel, & qu'on s'aſſure du plus haut rang dans le Temple de Mémoire, avec les Scaligers, les Saumaiſes, les Daciers, & les autres Grands-Hommes de ce rang.

Je voudrois bien raiſonner un peu avec vous, illuſtres Perſonnages, ſi je découvrois dans vos productions le moindre principe de raiſonnement, & ſi votre eſprit n'étoit pas enſeveli ſous les *Variæ Lectiones*, & ſous les vénérables ruines de l'Antiquité. Mais comme je déſeſpere qu'il s'en débaraſſe jamais, j'aime mieux vous faire trouver ici un petit trait d'Hiſtoire, qui pourra vous inſtruire, ſi tant eſt que vous daigniez jetter ſur une Feuille volante ces regards accoûtumez à ſe fixer ſur des Volumes, dont la ſeule groſſeur effrayeroit des perſonnes moins laborieuſes que vous.

Alexandre, à ſa marote de Conquérant près, ne manquoit pas de bon-ſens; il aimoit

moit les Sciences; & tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur génie, pouvoient trouver à ſa Cour un azile contre le deſtin, qui déjà dès ce tems-là étoit brouillé avec le Bel-Eſprit. Jamais Prince ne fut plus libéral: c'étoit le mortifier que de ne pas recevoir ſes gratifications, & l'on peut dire de lui ce que Saluſte dit de Céſar, qu'il ne refuſoit que ce qu'il trouvoit indigne d'être donné. On peut bien croire que la mortification d'offrir des bienfaits inutilement ne le troubloit guéres, & que force Sçavans, force Illuſtres, tâchoient d'employer ſa médiation pour ſe réconcilier avec la fortune. Un Virtuoſo le vint trouver un jour pour le rendre témoin d'un Art merveilleux que perſonne n'avoit poſſedé avant lui. Ne croyez pas que je veuille parler de cet Architecte qui promit de faire du Mont-Athos une Satuë d'Alexandre, qui tînt dans une de ſes mains une grande Ville, & qui repandît un Fleuve de l'autre. Cette Piéce-là auroit été aſſez curieuſe; mais c'étoit une bagatelle au prix des prodiges d'adreſſe dont étoit capable l'Artiſan en queſtion. Il avoit acquis par une longue étude, le rare talent de jetter un grain de millet par le trou d'une éguille, & il en fit l'épreuve devant toute la Cour Macédonienne. Alexandre parut frappé du Miracle, & dans cet air d'admiration mon homme liſoit déjà ſa bonne fortune prochaine, quand le Roi commanda

qu'on lui fît préſent d'un grand nombre d'éguilles, & de quelques ſacs de millet, afin qu'il s'exerçât toûjours à perfectionner l'Art qu'il avoit inventé avec tant de bonheur. C'eſt-là toute la récompenſe qu'Alexandre deſtina à une invention, qui toute curieuſe qu'elle étoit, ne pouvoit être d'aucune utilité au Genre-humain. Je ne vous raconte rien qui vous ſoit inconnu, Meſſieurs : Mais en liſant cette hiſtoire, avez-vous bien compris que c'eſt à vous qu'Alexandre a fait préſent de ce millet & de ces éguilles? Et le tour de l'eſprit de l'homme qui faiſoit l'objet du mépris & de la raillerie d'Alexandre, eſt juſtement le vôtre? Toute la différence que j'y trouve, c'eſt que pour exécuter le projet de cet homme il falloit un adreſſe dont tout autre n'eſt pas capable; au-lieu que tout autre que vous, quelque lourdaut qu'il ſoit, pourra lire jour & nuit, & faire un Recueil monſtreux de ſes remarques, faites à tort & à travers. On peut dire même que la peſanteur d'eſprit eſt preſque une qualité requiſe pour un travail ſi aſſidu, ſi ſec & ſi ſtérile. De bonne foi, Meſſieurs, quels fruits les hommes peuvent-ils tirer de vos veilles laborieuſes? Trouverai-je dans vos Ecrits dequoi rendre mon eſprit plus beau, mon ame plus raiſonnable, mon cœur plus vertueux? Un Roi y aprendra-t-il l'air de gouverner ſon Peuple, comme un pere également prudent.

& tendre? Le Sujet y puiſera-t-il de la docilité pour les ordres d'un Prince raiſonnable? Enſeignez-vous au pere de famille le ſecret de former le cœur & l'eſprit d'un fils ſur lequel il fonde ſes plus douces eſpérances? Enfin tous les hommes s'inſtruiront-ils chez-vous de l'art de trouver leur bonheur dans eux-mêmes, & de l'exiger de leur raiſon comme un dépôt que la Providence lui a confié? Songez-y, Meſſieurs, de grace avez-vous reçu cette précieuſe raiſon, pour paſſer une courte vie à commenter Ciceron, & pour expirer ſur votre onziéme Volume?

Croyez-moi, l'homme ne fut point créé pour trouver des myſteres dans les rêveries des Poëtes, pour ôter l'embarras aux Périodes de Pindare & d'Horace. Il ne vous faut pas un grand effort de raiſonnement pour trouver ma cenſure bien fondée, & je vous conſeille d'employer tout ce que vos Etudes vous ont laiſſé de bons-ſens, à comprendre que vous devez rougir d'un ſçavoir, qui juſques à préſent a fait le ſujet de votre eſtime pour vous-mêmes, & de votre mépris pour les autres. Qu'on ne croye pas que je haïſſe les Belles-Lettres. Je n'en hais que l'abus. Je veux ſçavoir l'hiſtoire, pour réfléchir ſur la conduite des hommes, & pour tirer de leur prudence & de leur témérité, des régles pour me conduire avec une ſage précaution. J'ai beſoin d'une idée générale

des mœurs des Anciens pour n'être pas arrêté à tout moment dans la lecture de leurs Ouvrages. La connoiſſance des Langues m'eſt utile à-peu-près pour la même raiſon. Je lis les Vers excellens pour y admirer la beauté de l'eſprit, la grandeur des ſentimens, la richeſſe de l'imagination, la force des termes, & l'harmonie de la cadence. En un mot, je veux rapporter l'uſage de ma lecture à une ſolide utilité, ou dumoins à un plaiſir raiſonnable; & non pas ſuer miſérablement ſur l'obſcurité d'un Paſſage, qui, éclairci à la fin, ne m'offrira pour prix de mon travail qu'une penſée peut-être commune, peut-être contraire au bon-ſens. N'épuiſons pas cette matiere, il vaut mieux y revenir une autre fois.

IL n'y a rien de ſi joli que d'être Auteur ſans être connu, & de pouvoir hardiment trouver ſon propre Ouvrage ridicule ou charmant, ſelon qu'on veut ſe conformer aux déciſions des autres. La Boutique de Mr. Johnſon eſt d'ordinaire le Tribunal ſouverain devant lequel le pauvre Miſantrope eſt tous les Lundis ſur la ſellette. La plûpart de mes Juges trouvent que j'écris aſſez paſſablement; mais ils ſe perſuadent que mon Ouvrage ne ſe ſoutiendra pas. La matiere que j'ai choiſi eſt traitée avec ſuccès, diſent-ils, par tant de différens Auteurs, que de l'entreprendre après eux eſt le moyen de

de dire peu de choſes aſſaiſonnées du ſel de la nouveauté. La Bruyere, ajoûtent-ils, eſt à blâmer pour avoir fait bien des mauvais Copiſtes. Mais vous, Lecteurs, qui en jugez ainſi, avez-vous oublié que le vice & le ridicule ſont des ſources intariſſables de critique? Et ne puis-je pas bien m'en fier à vous du ſuccès de mon Ouvrage à cet égard-là?

Qu'on ne m'objecte pas que toutes les ſottiſes qu'on fait à préſent peuvent être rangées dans les claſſes qu'on a cenſurées déja avec autant d'eſprit que peu de ſuccès. Il eſt ſûr qu'on eſt tout autrement ſot & vicieux à préſent, qu'on l'étoit du tems de Moliere & de l'Imitateur de Théophraſte; & que les nouveaux travers d'eſprit, les nouvelles modes d'être extravagant & ſcélérat, méritent bien des cenſures nouvelles.

C'eſt dommage, dit un autre, que cet Auteur s'abaiſſe à faire un petit Ouvrage, qu'on confondra, ſans le lire ſeulement, avec la Gazette & avec la Quinteſſence; pourquoi ne pas faire un Livre ſuivi? A celui-là je n'ai rien à répondre, ſinon qu'il n'a qu'à garder toutes mes Feuilles volantes pendant un an entier, & qu'à les faire relier enſemble; cet aſſemblage fera un Volume preſque auſſi gros que la Bruyere; plût au Ciel qu'il fût auſſi bon! Mais voici le plus fort ſujet de plainte qu'on croit avoir contre moi. J'ai trop bien attrappé apparemment le caractére

ractére de certaines perſonnes, & celles-là trouvent dans mon Ouvrage une noire malice, une médiſance diabolique. Les Souverains, ſelon eux, devroient empêcher l'impreſſion d'une Paſquinade pareille, & un Libraire a fort mauvaiſe grace de mettre à profit l'abominable malignité d'un Eſprit ſatirique. N'aura-t-on jamais des idées juſtes des choſes; & ne comprendra-t-on pas qu'un Prédicateur pieux & zélé, n'eſt pas plus éloigné de la médiſance que moi? Je ne fais pas des Portraits en l'air, il eſt vrai; les bons Prédicateurs ne le font pas non-plus; & s'ils ne ſe régloient pas ſur quelques Originaux, qui voudroit ſe reconnoître dans un miroir qui ne lui répréſentât pas ſes véritables traits? Et qui ſe corrigeroit d'un vice qu'il ne ſe connût point?

La médiſance a ſon principe dans la maligne joye d'un cœur qui ſe baigne dans les défauts d'autrui; & l'eſſence de ce vice conſiſte dans l'intention de rendre les perſonnes mêmes odieuſes & mépriſables, au-lieu de s'attacher à les corriger de tout ce qui peut les rendre indignes de notre amour & de notre eſtime. La Miſantropie attaque le vice ouvertement; ſûre de l'innocence de ſa conduite, elle décrie ſans détour la groſſiere hypocriſie de ceux qui logent dans des Hôpitaux magnifiques, une partie des malheureux qu'ils ont eu ſoin eux-mêmes de mettre dans la ruë. Mais la médiſance

charmée

charmée des crimes qu'on offre à la ſoif de ſatiriſer, enveloppe la malignité de ſon venin dans un dehors doucereux :

» Alcidas, dit un Fourbe, il eſt de mes amis,
» Je l'ai connu Laquais avant qu'il fût Commis ;
» C'eſt un Homme-d'Honneur, de Piété profonde,
» Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Mais, Lecteurs, ſi vous ne voulez point qu'on attaque vos vices, & ſi vous ne ſçauriez vous réſoudre à vous corriger, je vais vous inſtruire d'un moyen ſûr de me faire rentrer dans le ſilence. Dédommagez Mr. Johnſon de ce que ma Miſantropie pourroit lui faire gagner. Vous êtes en ſi grand-nombre, cottiſez-vous, & faites-lui une petite Penſion de mille écus par an ; il ſe contente de peu de choſe, comme vous voyez.

Pour que mon ſilence authoriſe
Du ſiécle extravagant les bizares abus,
Mille écus par an, mille écus,
Ce n'eſt pas ſeulement un denier par ſottiſe.

Une autre fois je répondrai à quelques autres objections.

XIII. DISCOURS.

LEs Hiſtoires nous parlent d'une certaine Nation, la plus ſage & la plus heureuſe qu'on ait jamais trouvée dans l'Univers. Ce Peuple avoit rendu habitable, par un travail ſans relâche, un petit coin de la terre que la Nature ſembloit n'avoir deſtiné qu'aux horreurs de la ſolitude. Bien-tôt cette commune mere des hommes, qui ne refuſe rien à la diligence, vit les marais devenir fertiles, & les Bois ſe changer en Prairies riantes. Les Habitans de ces lieux ſçavoient trouver l'abondance où des Peuples plus rafinez euſſent à peine trouvé le néceſſaire. Ils adouciſſoient leurs travaux par l'agréable innocence des plaiſirs naturels, & ces plaiſirs devenus ſenſibles & touchans, par la fatigue qui les précédoit, leur faiſoient couler dans un profond repos des jours parfaitement heureux. Le laitage, les légumes & les fruits, ces mets que la Nature même aſſaiſonne, fourniſſoient à leur appetit des repas agréables, ſains & frugals. L'aimable ſimplicité, compagne de l'innocence, cachoit à ce peuple compoſé de ſes plus chers nouriçons, les vices que les manieres rafinées répandent à pleines mains: ſans fineſſe d'eſprit, ils avoient un bon-ſens admirable,

admirable, qui brilloit ſurtout dans la ſageſſe de leur Politique intégre.

Ils n'étouffoient pas ce bon-ſens par des connoiſſances plus curieuſes qu'utiles, & qui n'ont aucun rapport à l'ordre & au bonheur du Genre-Humain. Ce ſolide bien leur étoit plus précieux que le faux-brillant des modes, & qu'une vaine Politeſſe qui n'a point ſon principe dans la raiſon. C'eſt cette politeſſe qui arrache à la raiſon ſon empire légitime, pour exercer ſur elle une tirannie pernicieuſe; & c'eſt cette politeſſe qui leur étoit heureuſement inconnuë. Ils ne ſuivoient dans leurs manieres qu'une Nature innocente; leur candeur, leur bonne-foi, ne ſe démentoient jamais; il ne leur venoit pas ſeulement dans l'eſprit que la parole pouvoit ſervir à tromper quelqu'un; ils ne ſongeoient pas à employer à la perfidie & à la trahiſon, un talent qui nous fut donné pour entretenir parmi nous la douceur d'un commerce mutuel, par la facilité de nous communiquer nos penſées. Incapables de la plus innocente tromperie, ils n'en ſoupçonnoient jamais les autres. Ils redoutoient plus la défiance peu charitable que le malheur de ſe laiſſer tromper; être malheureux leur paroiſſoit moins rude que d'être coupable. On ne connoiſſoit pas parmi eux une tendreſſe aſſervie à une mode criminelle; ils ne ſe faiſoient pas une étude ſérieuſe de plaire au Sexe, en leur corrompant l'eſprit

& le

& le cœur, par l'orgueil qu'inſpire la délicate lâcheté de la flatterie.

A quoi leur auroit ſervi le rafinement de cet art ; ils ne vouloient ſe rendre aimables qu'aux yeux d'une ſeule femme, pour partager avec elle les plaiſirs que leur procuroient leur vertu, & les peines inſéparables du ſort des hommes.

Leurs paiſibles maiſons étoient fermées aux funeſtes déſordres de l'adultere ; l'époux ne ſongeoit de jour qu'au ſoin de ſa famille, & le ſoir il ſe faiſoit un bonheur de ſe délaſſer de la fatigue du jour dans les bras de ſa tendre moitié, dont la naïveté touchoit plus que les dégoûtantes mignardiſes des femmes du ſiécle, qui cherchant l'art de plaire, trouvent le ſecret de ſe faire mépriſer. Par une aimable prévention, par un heureux aveuglement, l'épouſe toute occupée de ſa tendreſſe pour ſon époux ne trouvoit que lui ſeul d'aimable. Une ſœur ne regarde pas d'un autre œil ſon frere que ces épouſes regardoient tout homme qui n'étoit pas leur mari. Une heureuſe égalité qui fait le vrai bonheur d'une République, leur faiſoit chérir leur liberté autant que leur vie. Amateurs de la Paix, délivrez de l'extravagante fantaiſie d'étendre leurs Etats, ils n'alloient pas acheter par mille crimes le ſoin inquiet de gouverner des Peuples malgré eux : mais une ardeur généreuſe les animoit dès qu'on en vouloit à leur impayable liberté.

berté. Ils étoient tous également intéreſſez au bien de leur Patrie, & quand il falloit, ils accouroient tous avec un zele égal à ſa défenſe. Jamais Peuple ne fit de plus grandes actions, & jamais on ne vit plus évidemment que la liberté eſt la ſource de la valeur. La bonté cordiale, qui paroît ſi ridicule dans ce ſiécle, étoit le caractére particulier de ce Peuple chéri du Ciel: tous les malheureux, tous les perſécutez, venoient de tous les coins de la terre, chercher dans cette République un azile aſſuré; bien-tôt devenus membres de ce même corps, ils recevoient un bonheur pur & ſans mêlange, des mains de la ſimplicité & de l'innocence, qui régnoient dans cet Etat bienheureux. Ils aprenoient avec plaiſir à obéïr à des Loix qui ne tendoient qu'à entretenir parmi eux les ſources de leur bonheur, à des Loix qui ſe faiſoient plûtot écouter par leur utilité intéreſſante, que par les ſuplices dont elles menaçoient les tranſgreſſeurs. Les Magiſtrats, qui veilloient au maintien de ces Loix ſi ſages, en étoient eux-mêmes les plus religieux obſervateurs; ils ne ſe diſtinguoient de leurs Sujets que par leur ſageſſe, par leur Prudence, par leur fermeté dans les périls, & par leur tendreſſe pour la République. On ne les voyoit pas étaler aux yeux de leurs Compatriotes, un luxe odieux, ni faire la matiere de leur magnificence du fruit des travaux & de la ſobriété de ceux qu'ils

qu'ils gouvernoient. S'ils étoient au-deſſus des autres, ce n'étoit que pour leur donner des exemples de frugalité & de modeſtie : le bonheur de la Patrie étoit le but & la récompenſe des ſoins de ces véritables Peres de leur Peuple.

Cette heureuſe, cette ſage Nation n'eſt plus ; la politeſſe & les tréſors ſuperflus ont été la Guerre & la Peſte qui l'ont effacée de deſſus la ſurface de la Terre. Meſſieurs les François, reconnoiſſez-vous, dans le Portrait que je viens de vous tracer, les Ancêtres de ceux qui, gardant encore quelques reſtes de leur ancienne cordialité, vous ont ſoulagez dans vos malheurs, & que par reconnoiſſance vous avez achevez de corrompre ? Il eſt vrai que par le bon-air, & par la politeſſe vous avez remplacé les vertus que vous leur avez fait perdre, & à ce troc ils ont gagné indubitablement.

Avant que de vous connoître, ces bonnes-gens ne ſçavoient pas ſeulement ce que c'étoient que les fourchettes, & ils mangeoient avec leurs doits que la Nature ruſtique leur avoit donnez pour ces ſortes d'uſages : qui pis eſt, ils buvoient brutalement tous d'un même verre. Quelle groſſiéreté ! Dans leurs manieres de s'habiller, ils conſultoient plûtôt la commodité & la pudeur, que le luxe & la vanité ; ils aimoient mieux ſuivre dans leur air & dans leur démarche les avis de la Nature que les leçons d'un Maître à danſer. Qu'elle impoliteſſe !

Voilà

Voilà comme on raiſonne, quand on ne ſçait pas diſtinguer l'impreſſion que fait ſur nous la coûtume, d'avec ce que nous dicte une raiſon éclairée. Supoſez de grace, que je ſois un de ces Bataves, auſſi naturel dans mes manieres que dans mes habits & dans mes diſcours, & démontrez-moi que la Politeſſe, que le bon-air, conſiſte dans les choſes où vous les faites conſiſter. Faites-moi voir que j'agis contre la raiſon & contre l'Humanité en ne me gênant point dans un habit qui me met à la torture. Prouvez-moi que répandant mon ſang, pour ne pas dépendre d'un Prince étranger, je dois me faire l'eſclave de ma chevelure. Ou ce qui eſt plus ridicule, prouvez-moi que je dois changer ces ornemens naturels, contre l'extravagant édifice de cheveux étrangers, qui s'élevent comme deux cornes au-deſſus de ma tête, & que nous trouverions la plus ſotte choſe du monde, ſi nous les voyons aux Iroquois & aux Topinambous. Démontrez-moi que la généreuſe hardieſſe d'une franchiſe raiſonnée doit céder à la doucereuſe foibleſſe d'un complimenteur, qui pour unique régle de ſes diſcours, n'a que l'envie de plaire à ceux dont il nourrit les vices par ſes flatteries : Ou bien, démontrez-moi qu'elle eſt inférieure, cette Candeur vertueuſe, à l'impudence brutale d'un Petit-Maître, qui n'ouvre la bouche que pour offenſer ſon prochain par-

par des véritez choquantes, que la vertu ni la raiſon n'exigent pas de lui. Faites-moi comprendre encore qu'il eſt raiſonnable d'affecter dans toutes ſes manieres une délicateſſe efféminée, & de n'avoir de la force & de la vigueur que pour les débauches les plus infâmes; qu'un air modeſte & poſé eſt plus contraire à la dignité d'un être raiſonnable, que ces Airs Cavaliers qui veulent que devant tout le monde on chante, on danſe, on ſifle, on s'embraſſe; en un mot, que ces airs qui n'ont du mérite, qu'autant qu'ils ont de la folie. Il me ſeroit bien plus facile à moi de démontrer que ce bon-air, cette politeſſe, ne fait qu'abatardir le bon-ſens, qu'elle amolit le courage; en un mot, qu'elle ôte aux hommes tout ce que leur cœur & leur eſprit ont de généreux & de mâle, & qu'elle les aſſujettit à leurs propres chiméres & à celles des autres. Heureux mille fois, dans leur impoliteſſe, les anciens Belges!

On ne vit point ramper dans ce vil eſclavage
Les magnanimes cœurs des Bataves altiers,
Qui de la même main qui preſſoit leur laitage,
Sçavoient au Champ de Mars moiſſonner des Lauriers.

Par leurs travaux Cerès devenoit plus feconde,
Leur valeur la gardoit d'ennemis inhumains,
Ils arrêtoient, Vainqueurs des Conquérans du monde,
Dans leur rapide vol les Aigles des Romains.

De-

De ces Héros ſortit cette jeuneſſe auſtere,
Qui joignant le courage à la ſimplicité
Sçut venger l'Univers de l'orgueil de l'Ibere,
Et ſecouer le joug d'un maître deteſté.

Mais bien-tôt de la Paix naquirent les délices,
On mépriſa les biens de ſes ſimples Ayeux,
Et les Vaiſſeaux chargez de Tréſors & de vices,
Déchargerent aux Ports leurs faix pernicieux.

L'Innocence bien-tôt eut le nom de ruſtique,
On ſe rit du Bon-ſens des Bataves Bergers,
Et le ſolide prix de leur Sageſſe antique,
Diſparut au brillant des vices étrangers.

Cultivant dès l'enfance une beauté naiſſante,
Une fille, à ſes yeux, apprit l'Art d'enflâmer,
Et courant au plaiſir de paroître charmante,
Rencontra le malheur de ſe laiſſer charmer.

D'un ſeul cœur où régnoient & mérite & tendreſſe,
Elle crut mal payez ſes attraits orgueilleux,
Et pour traîner d'Amans une foule traîtreſſe,
Fit agir ſes faveurs au défaut de ſes yeux.

L'épouſe ſurannée à l'époux mercenaire,
Vit par de faux ſermens profaner les Autels,
Et ſes Tréſors ſervir à ce jeune Adultere,
Pour fournir aux beſoins de ſes feux criminels.

„ Que n'ont point altéré les tems impitoyables?
„ Nos Peres, plus méchans que n'étoient nos Ayeux,
„ Ont

» Ont eu pour Succeſſeurs des enfans plus coupables,
» Qui ſeront remplacez par de pires neveux.

On avertit le Public que ce n'eſt que pour les petites Folies que le Miſantrope veut recevoir des Contributions; car pour les groſſes il ne prétend pas les ſouffrir en aucune maniere. Ainſi tous ceux qui en ſont atteints, ſont priez de s'en corriger inceſſamment, ſous peine d'être traitez ſelon leur mérite.

XIV. DISCOURS.

Dites qu'à ſon époux Iris eſt infidelle,
Qu'elle eſt bizare & ſans cervelle,
Que ſon babil vous étourdit;
Mais ajoutez qu'Iris eſt belle,
Que tout plaît, que tous charmę en elle;
Iris eſt contente, Il ſuffit,
Iris eſt Belle.

Ne peut-on pas dire, que d'ordinaire les Auteurs en agiſſent à l'égard de leur eſprit, comme le Sexe à l'égard de ſa beauté.

Dites qu'Arcas à chaque page
Etale de ſes mœurs l'affreux libertinage,
Que ſa médiſance noircit
La plus pure vertu, la raiſon la plus ſage;

Ajoutez

Ajoutez qu'il a de l'eſprit,
Arcas content de ce ſuffrage,
Se moque du reſte, il ſuffit,
Arcas a de l'eſprit.

Je ſens avec bien de la ſatisfaction, combien je ſuis éloigné de la bizarrerie d'un pareil ſentiment; l'eſprit n'occupa jamais le premier rang dans mon eſtime. Un jugement ſolide, une érudition bien entenduë, une humeur agréable & facile, une vertu où il entre plus de raiſon que de tempérament, voilà ce qu'il faut eſtimer le plus digne de l'aprobation & de l'amour des honnêtes-gens. Pour l'eſprit, il ne faut le conſidérer que comme une qualité qui rend la vertu plus agréable & le vice plus hideux. Fondé ſur ce principe, j'avouë que je ne ſuis pas ſatisfait de la bonne opinion que quelques Lecteurs ont de mon eſprit, & je trouve à propos de répondre aux accuſations de pluſieurs perſonnes qui ont un tout autre but que celui de me diſputer l'honneur d'écrire joliment.

C'eſt d'abord à mon jugement que l'on en veut : j'ai dit dans ma premiere Feuille volance, que celui que j'appelle *Miſantrope*, *ne découvre que par un principe d'amour pour les hommes, & toute la noirceur de leurs crimes, & toute l'extravagance de leur ridicule.* On prétend que j'ai fait en cet endroit une faute contre le bon-ſens. *Miſantrope* vient

de deux mots Grecs, & ſignifie proprement un Ennemi des hommes. Le moyen qu'un Ennemi du Genre-Humain faſſe quelque choſe par un principe d'amour pour ce Genre-Humain qui eſt l'objet de ſa haine? Voilà qui eſt bien fort, & jamais raiſonnement fondé ſur une Etimologie ne fut plus démonſtratif. Parlons ſérieuſement. Ne faut-il pas avoir bien peu réfléchi ſur la deſtinée des expreſſions, pour ignorer que ſouvent un mot perd ſa ſignification primitive, & en acquiert une autre fort différente de la premiere, & fort éloignée de ſon origine? Examinons le premier mot qui nous viendra dans l'eſprit. *Bon*, vient du mot Latin *Bonus*, qui joint au mot *homme*, exprime un homme de probité, un homme intégre. En faut-il conclure que c'eſt manquer de bon-ſens, que de donner le titre de bon-homme à un époux aſſez lâche pour voir d'un œil content la mauvaiſe conduite de ſa femme, & pour vivre du revenu de ſon infamie?

Le mot de Bel-Eſprit fut d'abord appliqué dans ſon ſens propre, à ces Génies excellens qui joignoient dans leurs productions un raiſonnement exact à la beauté de l'imagination, & à l'heureuſe préciſion des termes. Dans ce ſens, La Bruyere, Paſcal, Racine, & la Mothe, ſont de Beaux-Eſprits.

Après cela, ceux-là même qui n'écrivoient point, mais dont le goût ſûr & fin ſçavoit diſtinguer dans les Ouvrages d'eſprit les bons endroits

endroits d'avec les mauvais, furent désignez par le même titre, & c'eſt ainſi que Conrad étoit un Bel-Eſprit.

Dans la ſuite cette expreſſion a été appliquée généralement à tout Auteur, bon ou mauvais, à tout homme aſſez fou pour barbouiller du papier, & pour faire rouler la preſſe; & dans ce ſens elle convient à Ménage, à Cotin, & à moi.

A préſent, chez les perſonnes qui ſçavent s'exprimer avec politeſſe, on n'appelle plus tout cela *Bel-Eſprit*. La Mothe eſt un excellent Ecrivain, Conrard un fin Critique, Ménage un Auteur. On ne ſçauroit appeller Bel-Eſprit qu'un homme qu'on veut bien offenſer, & ce nom ne ſe donne qu'à un Auteur abſolument mauvais, ou bien à un Fat, qui fait de ſon effronterie un voile à ſon ignorance, & qui ſçait dire d'un air Cavalier, *que ceci peut paſſer, & que cela ne vaut pas le Diable.* Dans ce dernier ſens le mot de Bel-Eſprit pourroit déſigner les Critiques que je réfute ici.

Pourquoi le mot de *Miſantrope* ne ſeroit-il pas ſujet aux mêmes révolutions que les autres? Croit-on que l'uſage reſpecte un terme dont la racine eſt Grecque, & n'oſeroit exercer ſon empire ſur la ſignification d'un mot qui vient de ſi loin?

Conſultons cet uſage, qui a ſeul droit de décider de la juſte application d'un mot. N'entend-on pas tous les jours apeller Miſantrope

ſantrope un homme de probité, qui ſe rend incommode par la liberté de ſa raiſon, par la fermeté de ſa franchiſe, & par la roideur de ſa vertu. Cet homme, dont l'intégrité eſt eſtimée de ceux-là même qui ne ſçauroient la ſouffrir, ne haït point le Genre-Humain; cette haine ne ſçauroit compatir avec ſa vertu. Ce ne ſont que les manieres des hommes qui lui ſont odieuſes, & il ſeroit charmé de rendre ſon prochain plus digne de ſon eſtime & de ſa tendreſſe.

Mais voici une accuſation bien plus atroce. J'attaque Boileau; qu'elle inſolence! Après ſa mort. Quelle malice noire! Il y a de la baſſeſſe dans cette conduite aſſurément, & la Fable du Lion & de l'Aſne paroît exprès faite pour moi. Si je voulois me défendre contre mes Accuſateurs par Boileau même, j'aurois bien-tôt cauſe gagnée. Ronſard & Théophile n'étoient-ils pas morts quand il les a traitez de méchans Poëtes? Selon les propres maximes de Boileau, la comparaiſon de Ronſard à lui ne ſçauroit lui faire tort. Il ſoûtient dans ſes réfléxions, qu'on ne ſçauroit juger du mérite d'un Auteur dans le ſiécle où il vit, & que c'eſt l'aprobation ſuivie de la poſtérité qui décide de la beauté de ſes Ouvrages. Selon cette régle il eſt encore indécis ſi Boileau vaut mieux que Ronſard; & peu ſûr de ce que penſeront nos neveux de l'un & de l'autre, je ſuis en droit de juger de leurs Ouvrages par

par raiſonnement, en attendant qu'on puiſſe en juger par prévention.

Mais ma méthode de raiſonner ſur les Ouvrages d'eſprit n'eſt pas celle de Deſpréaux, & la réponſe qu'il me fournit contre ſes Protecteurs zelez ne me ſatisfait pas; la beauté d'un Ouvrage, ſelon moi, eſt réelle, elle dépend abſolument de la raiſon, qui n'étant point ſujette au changement, doit néceſſairement ſentir toûjours cette beauté dont elle eſt le principe & la régle.

Je croi Deſpréaux un très-excellent Poëte, ſans m'embaraſſer de ce qu'en croira la Poſtérité. La beauté de ſes Vers eſt l'effet d'une imagination vaſte & riche, réglée par une eſprit éclairé autant que juſte. Les ſiécles à venir qui ne ſçauroient rendre ſa raiſon moins exacte, ni dérégler ſon imagination, ne ſçauront tirer non-plus ſon Ode de ſon enflure Pindarique, ni ſon Epigramme contre Perrault * de ſon extravagance: leur aprobation ne fera jamais enſorte que les titres de barbare, d'imbécile & de furieux, ayent été donnez à des Empereurs Romains pour avoir mépriſé Homére & Virgile. Et ſi elle pouvoit rendre ce fait vraiſemblable, on n'en conclura jamais que les François auroient dû imiter la folie des Romains, & que Perrault devoit s'attendre à être confondu avec Caligula & Neron.

* Voyez le Diſcours V. page 40.

Je n'ai point attaqué Boileau pendant ſa vie. Je n'écrivois pas alors : en veut-on d'autres raiſons? Au reſte, on voit aſſez que mon but n'eſt pas de faire des ruïnes de ſa réputation les fondemens de la mienne : je veux ſeulement faire voir que les plus Grands-Hommes peuvent faire les plus grandes bévuës. Qu'étourdis par l'encens qu'on leur prodigue de tous côtez, ils ne ſont plus en garde contre les travers d'eſprit, & qu'alors ils diſent ſouvent des ſottiſes, par cela même qu'ils ſe croyent incapables d'en dire.

Nunc verò venio ad graviſſimam querelam ; voici une accuſation de la derniere importance. *J'ai mis dans mon premier Miſantrope, Oronte au lieu d'Alceſte :* Il eſt vrai. *C'eſt une bévue :* j'en conviens : elle eſt indigne d'un homme qui s'érige en Auteur, & on ne ſçauroit rien attendre de bien écrit d'un homme capable de dire Oronte au-lieu d'Alceſte. Je n'en conviens point, & je trouve ce raiſonnement aſſez propre à augmenter mes réfléxions ſur le Sens commun. Pour déclarer de la ſorte un homme indigne des applaudiſſemens du Public, il faudroit pouvoir le convaincre d'une faute de jugement, & d'une de ces fautes de jugement qui caractériſent le déréglement de l'eſprit. Ma bévue eſt-elle de cette nature? Et mon jugement auroit-il pû découvrir quelque proprieté dans le nom d'Alceſte, qui le déterminât à déſigner un Miſantrope, plûtôt que le

le nom d'Oronte? Il eſt certain que non, & par conſéquent toute ma faute conſiſte à avoir manqué de mémoire. La mémoire d'ordinaire eſt un peu gaſconne, elle ne révoque pas ſeulement en doute les choſes dont elle croit être perſuadée. Ne pourroit-on pas pardonner à la mienne un défaut quelle a de commun avec celle de preſque tous les hommes, & avec la raiſon de ceux qui m'ont déclaré ſi légérement déchu du Privilege de bien écrire?

Le Libraire ſe plaint auſſi de moi; mais le ſujet de ſa plainte me fait honneur & plaiſir. Je n'écris que pour les Gens d'eſprit, dit-il; & comme le nombre en eſt fort inférieur à celui des Sots, il doute du débit de mon Ouvrage. Eh! fi, Mr. Johnſon, vous n'y penſez pas; permettez-moi ſeulement de plaire aux Gens d'eſprit, & tout ira bien; ſi le nombre des Sots eſt grand, ceux qui veulent paſſer pour Gens d'eſprit ne ſont pas moins nombreux: & en achetant le Miſantrope, ils ne manqueront pas de prouver par-là, papier ſur table, qu'ils ont le goût fin, & l'eſprit délicat. Si cette raiſon ne vous paroît pas convaincante, imprimez un Recueil des Productions de l'Abbé B.. & s'il ſe débite mieux que mon Ouvrage, je vous promets de réformer mon ſtile.

Mais je me ſuis brouillé avec tout le Sexe, qui ne ſçauroit me pardonner les pleurs que j'ai fait verſer à Orphée après qu'il eût

retrouvé ſa chere Euridice. Votre colere eſt très-bien fondée, Meſdames, & je vous avouerai naturellement, que dans l'endroit qui excite votre indignation, entraîné par le ridicule plaiſir de dire un bon mot, j'ai ſacrifié mes propres maximes, & l'eſtime que j'ai pour vous, au déſir de briller à vos dépens: tant il eſt vrai que la vanité eſt dangereuſe à la raiſon, & qu'il eſt difficile de ne ſe pas écarter du bon-ſens en courant trop après l'eſprit.

Je ne vous eſtime que trop, charmant Sexe; & plût au Ciel que je fuſſe d'un âge à ne m'en pas tenir avec vous à l'eſtime; je ne balance pas ſeulement à vous mettre au-deſſus des hommes qui vous rendent ſi peu juſtice. C'eſt bien à nous, franchement, à vanter la force de notre raiſon: où eſt le Philoſophe, le Miſantrope, qui a l'eſprit aſſez fort pour réſiſter à vos charmes? Vous réſiſtez mille fois mieux à ce que nous pouvons avoir d'agrément. Sans combattre nous allons au-devant de notre défaite; & vous, vous ne vous rendez point du tout, ou dumoins vous ne vous rendez qu'après quelque réſiſtance. Vos vices ſur leſquels nous nous récrions le plus ſont juſtement ceux que nous nous efforçons de faire naître dans votre cœur. Pour un moment de foibleſſe dans vingt années de vertus, nous vous déclarons infâmes. Avec une ſageſſe qui ne ſe dément point, vous n'êtes chez nous

nous que des prudes. Notre injuſtice donne des noms également odieux à vos foibleſſes & à vos vertus, dans le tems qu'elle travaille à encenſer à nos ſottiſes & à nos crimes les plus lâches. Quelle gloire pour un homme, après avoir été long-tems à l'affut d'un moment favorable, d'en avoir profité, & d'avoir ruiné d'honneur une aimable perſonne qui n'a été foible que par l'opinion qu'elle avoit de la vertu de ſon perfide? Elle auroit encore ſa chere réputation ſi elle avoit été moins tendre & plus défiante, ſi elle avoit eu le cœur moins bien placé, & ſi la vertu même n'avoit été en quelque ſorte la ſource de ſa foibleſſe. Condamnée à rougir éternellement de ſon malheur plûtôt que de ſon crime, elle voit ſon Scélérat, vain d'une action auſſi criminelle que celle de corrompre l'innocence, chercher des nouvelles occaſions de ſignaler ſes déteſtables fourberies, il s'en fait une profeſſion, un honneur. Ce n'eſt rien encore, on ne ſçauroit venir à bout de la vertu d'une femme, on s'en dédommage ſur ſa réputation, & le prix de votre vertu la plus pure, malheureux Sexe, eſt de voir ſouvent ſuccomber votre gloire ſous les calomnies du témoin de votre ſageſſe. La plûpart des hommes ſont des malheureux, ils ſe piquent de l'être; & j'oſe attribuer les trois quarts des infamies, qu'on débite de vous, à la noire médiſance de nos jeunes-gens, qui ne rou-

giroient de rien s'ils n'avoient honte encore quelquefois d'être ſurpris par leurs Compagnons, dans une action raiſonnable ou vertueuſe. Pour la délicateſſe des ſentimens, on ne ſonge pas ſeulement à vous la diſputer; & on ne trouve rien de ſi ſot, de ſi impertinent que la tendreſſe déſintéreſſée, la diſcrétion, & la fidélité.

XV. DISCOURS.

DANS une des Capitales des Provinces-Unies, un pauvre mari vient de découvrir l'infidélité de ſa femme, d'une maniere ſi particuliere, qu'elle vaut bien la peine qu'on en faſſe part au Public. C'eſt une Hiſtoire où l'on pourroit mettre bien de la broderie, pour la faire paroître plus nouvelle & plus ſinguliere; mais je la trouve d'elle-même aſſez aſſaiſonnée du ſel de la nouveauté, pour la donner au Public, *in puris naturalibus.*

Un bon Bourgeois d'*** avoit épouſé une femme un peu trop jolie pour ſes péchez. Si de ſon côté il l'adoroit, elle avoit pour lui toutes les complaiſances qu'un épouſe tendre, & une coquette fieffée, prodiguent d'ordinaire à leur époux par des motifs différens. En un mot, on a rarement vû dans une famille autant de marques d'une parfaite

faite union, & d'une tendreſſe conjugale du vieux tems. Le bonhomme croyoit ſon épouſe auſſi ſage que belle; & cette bonne pâte de femme n'étant pas d'humeur à répondre à la bonne foi de ſon mari par une ſageſſe réelle, vouloit dumoins le récompenſer de ſa confiance, par une ſageſſe affectée: elle eut la bonté de conduire ſi prudemment ſes intrigues, que Mr. de la Friſure auroit peut-être porté ſes cornes en terre, ſans s'en appercevoir, ſi le hazard n'avoit eu l'indiſcrétion de lui découvrir ſon infortune.

Un jour il annonça à ſon épouſe, qu'une néceſſité indiſpenſable le contraignoit de faire un petit voyage, & de paſſer une nuit hors de la maiſon. La fine piéce en pleura de joye, & eut l'habileté de faire paſſer ſes pleurs pour des larmes de douleur & de tendreſſe, en les accompagnant de toutes les grimaces néceſſaires, pour faire croire à ſon époux qu'il étoit le plus heureux des maris. Ses tendres emportemens n'étoient guéres moins vifs que ceux d'Anne la Perruquiere, quand elle tâche de retenir auprès d'elle le Perruquier l'amour prêt à lever, dans une Egliſe, un Lutrin qui devoit être la baze de mille ſaintes querelles.

» Ah cruel! Si dumoins, à ton devoir fidelle,
» Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle,
» L'eſpoir d'un juſte gain conſolant ma langueur,
» Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.

Je ne ſçai ſi quelque raiſon obligea l'époux de notre Lucrece à différer ſon voyage, ou bien s'il acheva ſes affaires plus vîte qu'il n'avoit penſé; mais je ſçai bien qu'il vint au logis au commencement de la nuit, tout enchanté de l'agréable ſurpriſe qu'il alloit cauſer à ſa Femme. Après qu'il eût fait trembler la porte ſous des coups redoublez, pendant un aſſez grand eſpace de tems, on ouvre; il monte, trouve déjà ſon épouſe coucheé, & ſe couche auprès d'elle. Si elle lui fit des careſſes il eſt aiſé d'en juger par ce que j'ai dit de l'habileté de cette Belle; c'eſt le ſeul principe dont on le puiſſe conclure, à moins de l'avoir vû.

A peine fût-il dans le lit, bien réſolu de ſe refaire de la fatigue de la journée, par un bon ſomme, qu'il fut traverſé dans ſes bonnes intentions par les ſoupirs entremêlez de cris du chaſte objet de ſa tendreſſe. Il s'allarme, lui demande la raiſon de ſes gémiſſemens; & après qu'on lui eût fait attendre la réponſe, autant qu'il le falloit pour augmenter ſon empreſſement, il apprend que Mademoiſelle eſt tourmentée d'une furieuſe colique. Ce fut aſſez pour que le tendre & crédule mari ſe jettât hors du lit, s'habillât au plus vîte, & s'en fût dans le voiſignage chercher quelque liqueur capable de ſoulager les prétenduës douleurs de ſa fourbe.

Quel fut ſon étonnement quand mettant la main dans ſa poche pour payer ſa voiſine,

il

il en tira une belle Montre d'or, & une Bourſe bien garnie de piſtoles. La rencontre étoit agréable à-coup-ſûr, & cette trouvaille n'étoit point à mépriſer; mais elle donna lieu à bien des réfléxions inquiétantes, & il ne falloit pas être fort clairvoyant pour ſaiſir le nœud de toute cette intrigue.

Ce nœud ne vous échape pas non-plus, Lecteur, pour peu que vous ſoïyez pénétrant; vous comprenez bien qu'un riche Galant avoit pris la place de l'Epoux; que dans l'épouvante de l'arrivée du Mari il s'étoit caché ſans ſonger à ſes habits, que le bonhomme avoit pris les culottes du Galant pour les ſiennes, & qu'ainſi ſa bonne fortune lui avoit annoncé ſon malheur. On dit qu'il avala la pillule en homme qui ſçait vivre, & que ſans dire mot à ſa femme il réſolut de cacher ſoigneuſement ſon or & ſes cornes. Le Galant qui apparamment s'en étoit allé avec le haut de chauſſes de l'Epoux, quelque malheureux troc qu'il eût fait, ne s'aviſa pas de redemander ſa Montre, ni ſa Bourſe; & peut-être n'aurois-je jamais diverti le Public de cette Avanture, ſi la Voiſine avoit été auſſi diſcrette que le Galant & l'Epoux: mais comme elle avoit des raiſons moins fortes qu'eux de s'en taire, quoique femme & voiſine, elle raconta bonnement, & ſans ſonger à mal, l'hiſtoire de la Montre, & de la ſurpriſe du Voiſin, à quelques Commères, qui la communiquerent

muniquerent avec un peu moins de bonté d'ame à quelques Amies, qui la communiquerent à tout le monde. Cependant l'Epoux a ſoutenu ſi noblement le caractére de Cocu raiſonnable, qu'il a intenté un Procès d'injure à la Voiſine, qui auroit été contrainte de lui faire réparation d'honneur ſi elle n'en avoit été cruë ſur le ſerment qu'elle offrit de faire. Le pauvre Diable a donc été condamné aux dépens, & bien lui en a pris d'avoir trouvé dans la poche de l'Auteur de ſa diſgrace dequoi fournir aux frais des Procédures burleſques, dont le dernier, quelque coupable qu'il ſoit d'ailleurs, eſt la cauſe innocente.

Conter toujours, dit La Bruyere, c'eſt le caractére d'un petit eſprit. Tâchons de mettre la vérité de cette maxime dans tout ſon jour.

Ou ce ſont les choſes que nous avons aprîſes d'ailleurs qui ſont les ſujets de nos contes, ou bien ce ſont celles qui nous ſont arrivées à nous-mêmes. Si on ſe fait une habitude de conter toujours ce qu'on a lû ou entendu dire, on voit bien que c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit, & qu'on court riſque de rebattre les oreilles des gens, de ce qu'ils peuvent ſçavoir auſſi-bien que nous. Si on ne puiſoit la matiere de ſes contes que dans les choſes dont la connoiſſance eſt venue à nous par des routes particulieres, & ſi de cette matiere on ne choiſiſſoit encore

core que ce qui eſt véritablement digne d'attention, il eſt très-clair qu'on conteroit fort rarement.

Il eſt encore plus ridicule de fatiguer toujours ceux que nous fréquentons, par le récit de nos propres avantures. Il y a d'abord dans cette coutume un amour-propre choquant & importun, & dès que vous vous mettez une fois dans une compagnie ſur votre propre hiſtoire, vos Auditeurs ne font ſemblant de vous écouter que pour être en droit de ſe faire le ſujet de la converſation à leur tour. Chacun ſe diſpenſe de prêter attention aux autres, & pourtant il a la ridicule penſée qu'il a lui ſeul le privilége d'attacher à ſes récits l'oreille de toute la Compagnie.

Remarquons encore, que ſouvent notre amour-propre nous fait trouver touchant & particulier, ce qui paroît froid & commun à ceux, qui n'étant pas intéreſſez dans nos Avantures comme nous, les regardent de tout un autre œil.

Une ſeconde raiſon qui doit empêcher un homme de bon ſens de conter toujours, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi difficile que de conter bien. Il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination pour faire un conte agréablement, il faut avoir un génie tout particulier pour y réuſſir.

Un conte roule d'ordinaire ſur quelque action ou ſur quelque bon mot, & pour faire

faire ſentir ce que cette action a d'extraordinaire, ou ce que ce bon mot a de fin, il faut raporter juſtement un certain nombre de circonſtances, qui préparent l'eſprit à comprendre, à la fin du conte, ſans difficulté & ſans confuſion, la délicateſſe du bon mot, ou le merveilleux de l'action dont il s'agit. A-t-on l'eſprit trop vif? on court riſque de négliger quelqu'une de ces circonſtances néceſſaires, & le meilleur conte pourra devenir froid & inſipide. Manque-t-on de feu? on ira trop tâtonner après ſes expreſſions, on les péſera trop avant que de leur donner l'eſſor, & la Compagnie fatiguée de cette lenteur ennuyeuſe, laiſſera parler tout ſeul le fade Hiſtorien, qui à la fin de ſon traité ſera forcé de rire ou d'admirer tout ſeul. C'eſt bien pis encore ſi l'on manque de diſcernement; dans ce cas quelque vivacité d'eſprit, quelque richeſſe d'imagination qu'on aye, on ne finit point un conte, & plus les routes où l'on s'égare ſont riantes, plus on s'égare loin de ſon ſujet. D'où peut venir que ceux dont l'eſprit eſt deſtitué de ſolidité, ſont toujours ſi étendus dans leurs narrations, & qu'au contraire ceux qui ont accoutumé leur raiſon à une rigidité geométrique, répandent trop de ſéchereſſe ſur tout ce qu'ils racontent: en voici, ce me ſemble, la raiſon. Pour peu que nous prenions garde à notre maniere de penſer, nous ſentirons que dans notre imagination,

gination, les idées qui ont quelque liaiſon ou quelque raport enſemble, s'excitent l'une l'autre, tellement qu'à l'impreſſion qu'un tel mot fera ſur notre cerveau, une telle idée naîtra preſque toujours. Par exemple, on me parle d'Arcas, compagnon de débauche de Lyſidor; dès que le mot d'Arcas frape mes oreilles & paſſe de-là à mon cerveau, je ne ſçaurois m'empêcher de penſer à Lyſidor; & parle-t-on de Lyſidor, je ſonge auſſi-tôt à Arcas. Or en faiſant quelque récit, un homme d'un eſprit exactement ſolide, ne choiſira de ces idées excitées, que celles qui ſont abſolument néceſſaires pour ſon récit; en empêchant ſon imagination de s'égayer un peu, ſes contes ne ſçauroient avoir cet air aiſé & libre, qu'une raiſon ſevere, ſans le ſecours de l'imagination, ne leur ſçauroit jamais donner. Au contraire un homme ſans aucune ſolidité laiſſe agir ſon imagination ſeule, une idée en fait naître une autre, il n'en rejette aucune, & c'eſt un grand hazard ſi par un cercle d'idées, il en revient au ſujet de ſon conte. Veut-il nous parler d'une avanture qui s'eſt paſſée ſur la fin d'un repas? Cette idée de repas lui rappelle celle de tous les Conviez, il nous en dira le nom, nous contera leurs principales Avantures, & ſans interrompre le cercle de ſes idées il en viendra aux mets, de-là au Cuiſinier; heureux s'il ſonge au deſſert, le ſeul chemin

chemin qui peut le ramener à ſon Hiſtoire.

C'eſt de cette maniere que bien des gens nous promettent un ſeul conte, & nous en donnent cinquante; & qu'après trois heures de babil ils viennent au fait, parceque leur mémoire épuiſée ne fournit plus matiere aux écarts de leur eſprit.

La maxime de Mr. de la Bruyere eſt donc pleine de ſens; & il eſt ſûr qu'il y a de la petiteſſe d'eſprit à conter toujours. Il eſt remarquable encore que tel qui fait bien un conte de vive voix & ſur le champ, ne fait rien qui vaille quand il le médite, & quand il le met par écrit; & que tel autre narre très-mal ſur le champ, qui charme quand il a le loiſir d'écrire. Je ne connois point d'Auteur de notre tems qui compoſe mieux une petite Hiſtoire que Me. du Noyer, & Mr. du Freſny. La Dame l'emporte ſur le Monſieur par le naturel; elle ne cherche point les expreſſions, elles s'offrent d'elles-mêmes & ſe rangent dans leur lieux; tout autre mot n'y viendroit pas ſi bien. Pour lui, il choiſit ſes termes & les choiſit judicieuſement; ſon ſtile eſt plus vif, & plus ſerré que celui de la Dame, & il donne du relief à ſa matiere par des petites réfléxions conciſes & fines, que le Sujet même lui fournit, & qu'il ne fourniroit pas à tout autre. A propos de cet Autheur, dans ſon Mercure du mois de Novembre * page 341.

il

* 1710.

il a proposé des Bouts-rimez à remplir. Voici ce qu'on a envoyé au Libraire là-dessus.

» Arcas qui si souvent moissonna des -- *Lauriers*,
» Qui remplit les devoirs des plus braves - *Guerriers*,
» De tetour au Village anima sa---- *Musette*,
» Et passe doucement le tems avec ---- *Lisette*,

» Jamais il n'envia la gloire des ------ *Cesars*,
» C'est toujours malgré lui qu'il suit les - *Etendarts*,
» Pour l'épée à regret il quite la ------ *Houlette*,
» Et laisse avec chagrin sa Bergere --- *Folette*.

» Qui croiroit en voyant son ----- *Intrépidité*,
» Qu'il préféra toujours à l' ---- *Immortalité*,
» De pouvoir en repos écouter les ---- *Ramages*,
» Dont chez lui les oiseaux animent les --- *Bocages*.

XVI. DISCOURS.

MONSIEUR du Fresni, dans son Mercure de Juin, * propose cette question-ci : *Que conseillerez-vous à un mari qui aime trop sa femme pour s'en séparer ; mais qui ne l'aime pas assez pour souffrir toutes ses impertinences ?* On me mande de la Haye, qu'un homme d'esprit y a répondu de la maniere qui suit.

Pour

* 1711.

„ Pour éviter le fracas & le bruit
„ De votre femme impertinente & belle,
„ Paſſez avec elle la nuit,
„ Et paſſez tout le jour ſans elle.

Cette réponſe eſt aſſez ingénieuſe; mais elle ne ſatisfait pas trop bien à la demande, & il ſeroit à craindre que l'épouſe en queſtion, peu ſatisfaite de la compagnie de ſon mari pendant la nuit, n'en cherchât quelque autre pour la deſennuyer pendant le jour. Ce n'eſt pas tout; il y a de l'apparence qu'elle ſeroit de bonne humeur pendant la journée, & qu'elle garderoit ſes impertinences pour la nuit. Voici encore une autre ſolution du même problême.

Je conſeille à ce mari de cacher avec ſoin à ſa femme qu'il l'aime trop pour s'en ſéparer, & qu'il lui faſſe ſentir fortement qu'il ne l'aime pas aſſez pour ſouffrir ſes impertinences.

Ce dernier conſeil me ſatisfait davantage que les deux qu'on trouve dans le Mercure de Juillet. Celui d'être encore plus impertinent qu'une femme impertinente, eſt très-mal raiſonné; il ſeroit aſſez difficile à un Epoux impertinent par raiſon, de gagner le deſſus ſur une femme impertinente par naturel; & c'eſt-là tout-au-plus le moyen de faire naître un conflict d'impertinences, dans lequel, vainqueur ou vaincu, le pauvre époux ſera toujours fort à plaindre.

Une

Une Femme qui redouble ſa patience & ſa douceur à proportion qu'un Epoux redouble ſa brutalité, n'a pas mieux trouvé à mon ſens, le nœud d'une queſtion, qui avec juſtice regarde autant les emportemens déraiſonnables d'un mari, que la mauvaiſe humeur d'une femme; & pour me ſervir du premier Proverbe qu'on aura trouvé dans le Miſantrope, c'eſt ſe faire brebis pour être mangée du loup.

Une femme qui ſe trouve dans cette fâcheuſe conjoncture, eſt bien plus à plaindre qu'un homme affligé du même malheur, qui n'eſt d'ordinaire qu'une juſte punition de ſon avarice ou de ſon imprudence.

Méritez-vous ma compaſſion, Epoux mercenaire, qui les yeux fermez ſur les mauvaiſes qualitez d'une fille, ne les avez eu ouverts que ſur ſon Or? N'avez vous pas ce que vous avez toujours cherché? L'Or eſt la ſource de l'agrément de la vie, du repos de l'eſprit, d'un bonheur parfait & ſans mélange; vous avez de cet Or à foiſon, & rien ne ſçauroit troubler votre félicité. Plût au Ciel, dites-vous, j'ai beau m'entourer d'un retranchement de piſtoles, je ne me trouve point en ſûreté contre les cris d'une femme en furie.

Permettez moi de vous féliciter des défauts de votre épouſe, qui vous corrigent des vôtres, & qui rectifient vos idées ſur le véritable bonheur. Le remede eſt violent; mais l'avarice eſt une maladie qui en demande

mande de très-rudes. Faites un bon uſage de vos découvertes, & ſi le Ciel accorde à votre repentir un veuvage bienheureux, n'enfermez pas votre bon ſens dans un coffrefort, on en a beſoin quand on veut faire un mariage fortuné.

Et vous, Monſieur le Damoiſeau, qui après avoir filé le parfait amour avec votre Climene, en avez fait enfin votre coquette & impérieuſe moitié, vous plaindrai-je? Vous êtes la victime des vices de votre Epouſe, qui devroit s'attirer votre reſpect comme votre propre ouvrage? Vous prétendez que contente de votre tendreſſe, tout le reſte de la terre lui ſoit indifférent; de quel droit, s'il vous plaît? Combien de fois ne lui avez vous pas juré, quand vous étiez ſon Amant, que l'amour eſt un hommage que tous les cœurs doivent à ſes charmes? Ses yeux font-ils mal de ſe prévaloir de leurs droits, & d'exiger un tribut que vous-même vous leur avez adjugé? Si elle veut faire fléchir votre raiſon ſous ſes déciſions ridicules, prenez-vous-en à vous qui lui avez mille fois prôné l'infaillibilité de ſon jugement; & ne penſez pas lui perſuader que le mariage ait affoibli les lumieres de ſon eſprit. Elle exige de vous une obéiſſance que le ſens commun ne ſçauroit limiter; a-t-elle tort? Autrefois reſpectée de vous comme une Divinité, elle a exercé un empire ſouverain ſur vos penchans & ſur votre raiſon même; ſes fantaiſies

fantaiſies étoient vos Loix : Voulez-vous qu'à préſent elle apprenne à vous obéïr, & quelle ſacrifie à ſes devoirs la douce habitude de régner ?

Je ſuis convaincu que le meilleur moyen de s'aſſurer une hymenée tranquille, c'eſt de faire l'amour d'une maniere un peu miſantropique : point de lâche flaterie, point de complaiſance déraiſonnable, point de ſoumiſſions extravagantes. Qu'on étale à ſa Maîtreſſe un amour délicat, je le veux ; mais en même tems qu'on lui montre dans toutes ſes actions la noble droiture d'une franchiſe inaltérable. Cette conduite, il eſt vrai, choquera la plûpart des femmes ; mais celles-là n'ont pas le vrai goût du mérite, & il vaut mieux déplaire Amant que de déplaire Epoux. Si au contraire vous rencontrez une perſonne d'un eſprit aſſez fort, pour ſoutenir la rigidité de votre candeur, & pour trouver même quelque choſe de grand dans votre intégrité, vous pouvez être ſûr d'épouſer une femme raiſonnable ; l'égalité de votre conduite en qualité d'amant & de mari, vous peut répondre en quelque ſorte de l'égalité de la tendreſſe qu'aura pour vous votre Epouſe, ſous ces titres différens.

A cette précaution contre la mauvaiſe humeur & contre la coquetterie d'une femme, il faut ajouter encore pour être heureux Epoux, une grande confiance ſur ſa vertu, ſe bien mettre dans l'eſprit que rien n'eſt plus

plus équivoque que la fidélité d'une Epouſe. La femme la plus innocente peut quelquefois paroître criminelle, & une femme criminelle trouve ſouvent le ſecret de tirer de ſes infidélitez même, dequoi les colorer, & dequoi paroître innocente.

Que n'ai-je, cher Lecteur, du naïf la Fontaine
L'élegant badinage & la facile veine!
J'irois Boccace dépouiller,
Et d'un conte vous régaler,
Qui ne ſeroit un conte à la douzaine.
Mais que ſçait-on? peut-être la fontaine
Où ce Rimeur a bû de l'Hypocrene,
Sera-t-elle pour moi d'aſſez facile accès;
Et j'y pourrai boire à longs traits,
De la liqueur qui fait que l'on rime ſans peine,
Et que les termes faits exprès,
Se viennent offrir par douzaine,
Partout où le ſujet nous mene.
Hazardons; auſſi-bien, ſans une ame un peu vaine
Jamais Auteur n'écrit avec ſuccès.
Dans une Ville d'Italie,
Où malgré les jaloux on fait mainte folie,
Où la jalouſie & l'amour
Toujours ſe combattant, triomphent tour-à-tour,
Fut une Dame très-jolie,
Dont le corſage fait au tour,
Et l'œil plus vif que l'œil du jour,
Donnoient aux femmes de l'envie,

Donnoient

Donnoient aux hommes de l'amour.
Certain Seigneur de conſéquence,
Qui par ſon rang, par ſa naiſſance,
Se croyoit propre à tout charmer,
La vit, l'aima, s'en voulut faire aimer.
Mais pour les Dames enflâmer,
Ces qualitez ſouvent ſont de peu d'importance;
De peu d'importance ſurtout
Si pour un autre Amant une Belle a pris gout,
En vain le Sire emloya tout
Pour toucher cette Beauté fiere;
Tendres efforts, préſens, priere,
Ses vœux ne furent exaucez,
Ses préſens furent refuſez,
Ses tendres efforts répouſſez.
Pour excuſer cette rudeſſe,
La Belle allégua ſa ſageſſe,
Ses devoirs envers ſon Epoux,
Qui tendre, quoiqu'un peu jaloux,
Méritoit toute ſa tendreſſe:
En un mot Théreſe allégua
Ce qu'on allegue en ce cas-là
Aux Amans qui ne plaiſent guére,
Et dont jamais on ne parla
Aux Amans qui ſçavent plaire.
Théreſe n'en parla jamais
A Leandre, qui jeune & frais,
Couvroit ſa naiſſance obſcure
Sous ſa blonde chevelure
Et ſous ſa belle encoulure;

Et dont grace à la Nature,
L'air, la démarche, les traits,
Etoient de fort bon augure.
Théreſe depuis long-tems
Paſſoit de fort doux momens
Avec ce Blondin aimable,
Et ſçavoit à ſon époux,
Jaloux,
Dérober des rendez-vous,
Dont l'air myſtérieux rendoit plus agréable
Ce que l'amour a de plus doux.
Un jour l'Epoux, pour quelque affaire,
Avoit quité la maiſon,
Et d'abord le beau garçon,
Y vint à ſon ordinaire.
Mais tôt après la ſoubrette Aliſon,
Troubla l'amoureux myſtere;
C'eſt qu'à ſa Dame elle annonçoit,
Que Meſſire Jean montoit.
C'étoit l'Amant qu'on rebutoit.
Dans ce danger comment faire?
L'Amant effrayé ſe tapit,
Sous un lit,
Pendant que ſon Rival à ſa Maîtreſſe fit
Cette Harangue cavaliere:
Madame je ſuis averti
Que votre Epoux pour ſa terre eſt parti.
Vous ſçavez bien que je vous aime,
Et ſans répondre à mon amour extrême,
Vous me faites languir, mon martire vous plaît:

A préſent

A préſent avec intérêt
Je prétens me payer de mes peines paſſées.
Ne me lenternez pas de vos phraſes uſées,
De vertu, de devoir, d'autres billeveſées;
Si vous ne contentez ici ma paſſion,
Je vous perdrai de réputation:
Et ſi vous voulez au contraire,
Me ſatisfaire,
Aſſurez-vous de ma diſcrétion.
Choiſiſſez. Sur tel choix une Dame aviſée
N'eſt pas long-tems embarraſſée:
D'abord celle-ci choiſit,
Et ſon pauvre Amant entendit,
Sous le lit,
Tous ces diſcours: entendit davantage.
Mais bien-tôt un nouvel orage,
Suſpendit de nouveaux deſirs,
Et troubla de nouveaux plaiſirs.
Aliſon toûjours attentive,
Vient dire, que Monſieur arrive,
Qu'il va deſcendre de cheval,
Et que s'il vient tout ira mal.
C'eſt dans un cas ſi difficile,
Que l'eſprit eſt un meuble utile;
L'amour & la néceſſité
Toûjours au ſexe en ont prêté.
Notre Belle en avoit, & par un coup de Maître,
Le fit paroître.
Allons, dit-elle, à ſon Amant,
Mets-moi vîte flamberge au vent,

Enfonce le chapeau, fais voir sur ton visage
La colere & la rage;
Frappe du pied, & sans répondre rien,
Dis seulement, je l'attraperai bien.
Ainsi dit, ainsi fait, il descend en furie,
Frape du pied, tempête, crie,
Passe devant Sire Emmeri,
(C'étoit-là le nom du mari,
Que plûtôt j'aurois dû vous dire)
Et sans répondre aux questions du Sire
Jattraperai bien ce Maraut,
Et l'étrillerai comme il faut,
Dit-il, & ne dit autre chose.
Sire Emmeri ne sçachant pas la cause
De ces tons furieux, de cet emportement,
Et concluant de sa voix rauque
Et de sa rougeur équivoque
Qu'il étoit agité d'un couroux véhément.
Il s'en va trouver promptement,
Thérese, qui feignoit être à demi-pâmée.
Que veut dire tout ce bruit-ci?
Dit-il. Helas mon cher Mari,
J'en suis morte à moitié, tant j'en suis allarmée.
Un jeune-homme dans ce moment,
Vient se jetter dans mon apartement;
Messire Jean tout bouillant de colere,
L'a suivi l'épée à la main,
Et sans mon sexe qu'il révere,
Je ne sçai bonnement quel étoit son dessein.
Pour le jeune-homme où l'a fourré sa crainte,

Je

Je n'en ſçai rien, L'Epoux dans cette feinte
Donna dabord. Qui n'y donneroit pas ?
Hola ! qui que tu puiſſes être,
Sors de là, ne crains rien. Le Blondin de paroître,
Tout en tremblant. *D'où vient cet embaras ?*
Pourquoi Meſſire Jean veut-il donc ton trépas ?
Contre toi quelle offenſe excite cette colere ?
A cela le Godelureau,
Auſſi ruſé qu'il étoit beau,
Entrant dans les deſſeins de la fine découverte,
Répond ainſi. Qu'aurois-je pû faire ?
Onc ne le vis, & plût à tous les Saints,
Qu'onques ne l'euſſe vû : je paſſe, il m'enviſage ;
Il pâlit, hériſſe les crins,
Prend ſa rapiere en écumant de rage,
Et me pourſuit d'un pas précipité.
Lors moi, pour éviter ma perte,
Voyant ici la porte ouverte,
Dans cet endroit me ſuis jetté ;
Et, grace à cette bonne Dame,
Je vis encor : que puiſſe en Paradis ſon ame
En recevoir le loyer mérité.
Tout ce diſcours du Fourbe habile,
Du bon Epoux fut cru comme Evangile :
Il tâche de calmer ſa peur,
Et tout ſurpris de ce malheur,
Dit qu'on doit l'avoir pris, à coup ſûr, pour un autre ;
Auquel avis ſe rangea notre Apôtre ;
Théreſe encor fut de ce ſentiment ;
Et ſon Cocu, tant il a l'ame humaine,

Juſques chez lui le Damoiſeau ramene,
De-peur d'un ſecond accident.
Epoux, après cela, trouble-toi la cervelle,
Pour t'aſſurer d'une femme fidelle,
En faiſant ce qu'on peut pour conſerver ſon cœur;
Le croire bonnement c'eſt toûjours le meilleur.
Voyez Théreſe, en faut-il davantage?
Son Epoux eût été ſûr de ſon Cocuage,
S'il l'eût ſurpris avec un Amoureux;
Et l'ayant ſurpriſe avec deux,
Son Epoux la crut toûjours ſage.

XVII. DISCOURS.

IL y a quelque tems que je fus introduit, par un de mes Amis, dans une Compagnie, où l'on m'avoit dit qu'on tenoit un eſpece de Bureau d'eſprit, & où je ne devois rencontrer que des perſonnes d'un mérite diſtingué. Quoique j'euſſe été ſouvent atrapé à ces ſortes de promeſſes, j'avois bien voulu encore, pour cette fois, courir le riſque de cette viſite.

Après les complimens ordinaires, je pris un fauteuil qu'on m'offroit, & ſelon ma coûtume, avant que d'entrer dans la converſation, je me mis à étudier le caractére de ceux qui compoſoient la compagnie. Je remarquai bien-tôt un Petit-Maître; ces Meſſieurs ſe font d'abord remarquer partout où ils

ils ſont, ils font aſſez de bruit pour cela. Celui-ci n'étoit pas pourtant un de ces jolis Originaux de la Cour, c'en étoit une eſpece de copie bizarre, moitié Marchand, moitié Cavalier; un certain compoſé des minauderies d'un Courtaut de Boutique, & des ſingeries d'un jeune Seigneur. D'un côté, il étoit débraillé méthodiquement, il ſe veautroit dans un canapé, il avoit des diſtractions bruſques, il eſſuyoit ſes ſouliers aux jupes des Dames, il peignoit ſa perruque ſur les habits de l'une, & en la remettant il en donnoit dans le nez à l'autre. D'un autre côté il diſoit des quolibets & des pointes, il avoit un ſoin ridicule de ſes hardes, il ajuſtoit à tout moment les plis de ſa cravatte, & ce qui étoit le plus extravagant, il étoit continuellement occupé à frotter un caſtor noir & luſtré. On ſçait pourtant que ſelon les premiers Rudimens de l'air cavalier, il faut avoir un chapeau vieux, & poudré, qu'à peine un Juif ou un vieux Avare voudroit ramaſſer dans les rues.

Auprès de cet Adonis je vis une Coquette entre les deux âges, toujours attentive à faire faire le manége à une gorge indocile, qui faiſoit le plongeon de tems en tems, & ne ſe remontroit qu'après bien du travail & de la ſueur. L'occupation de cette Belle ne reſſembloit pas mal, à mon avis, au travail de Siſiphe, condamné à rouler ſans ceſſe vers le ſommet d'une montagne un fardeau, qu'il

ne fait monter que pour le voir retomber auſſi-tôt. Revenons à la Coquette. On voyoit répandu ſur tous ſes habits un air de Printems qui manquoit à ſon viſage, & jamais ajuſtemens ne furent bigarrez par des couleurs plus vives & plus brillantes. A quarante pas de diſtance on l'auroit priſe à-coup-ſûr pour une Poulette de ſeize ans, ou pour une Actrice dans ſes habits de Théâtre.

C'étoit d'ailleurs un des principaux ſupôts de la Mode; & pour vous en donner une ſeule preuve, c'eſt que je la croyois d'abord coëffée en cheveux, & ce ne fut enfin que par le ſecours de ma Lunette que je m'aperçus qu'elle avoit une coëffure à l'Angloiſe.

Vis-à-vis de celle-ci je remarquai l'Antipode de ſon humeur & de ſes manieres; je veux dire une Dévote, qui n'avoit rien de commun avec elle que l'âge & l'envie outrée de plaire. C'étoit du linge uni le plus beau du monde, des habits auſſi magnifiques que modeſtes, une propreté apétiſſante, & une ſimplicité étudiée, où l'Art s'étoit épuiſé pour la rendre gracieuſe & riante. Ses diſcours & ſon air répondoient entierement à cet ajuſtement équivoque. De tems en tems elle levoit vers le Ciel de grands yeux noirs, qui ſurement en vouloient par bricole à la terre; & ſi elle avoit ſes raiſons pour cacher ſon ſein de peur de ſcandale, elle en avoit d'autres pour faire paroître par une ſainte négligence, un bras à manger, tout propre à faire faire de certaines conjectures. Outre

Outre celle-là il y avoit encor une jeune Niaiſe, qui ne parloit que pour dire une ſotiſe, & qui paroiſſoit être là pour faire un conflict de fatuité avec le Petit-maître *amphibie*, dont je vous ai dépeint les manieres.

A peine eus-je entendu parler ces quatre perſonnes, que je découvris en elles quatre caractéres différens de médiſance & de calomnie; vices, qui quoique diſtinguez véritablement, ſe trouvent partout toujours dans les mêmes ſujets. Jamais converſation ne fut plus animée, jamais on ne brilla plus aux dépens du prochain, & je puis vous aſſurer que le plus ſot de la Compagnie dans cette occaſion avoit de l'eſprit comme un Ange, ou pour mieux dire, comme un Diable. Je n'avois pas prêté une demi-heure d'attention à cet entretien peu charitable, que je vis un peu à l'écart un Perſonnage dont juſques-là je ne m'étois pas encore aperçu. Son air étoit auſtere, chagrin, & même bourru; apuyé ſur le coude, il regardoit fixement, & ſans dire mot, les Acteurs de cette Scene. De moment à autre il hauſſoit les épaules, & marquoit par tous ſes geſtes, qu'il écoutoit impatiemment & avec horreur tout ce qui ſe diſoit. Je remarquai qu'il redoubloit ſes grimaces miſantropiques, dès qu'on commença à ſe mettre ſur la draperie d'un homme auquel il paroiſſoit s'intéreſſer. Auſſi le repaſſa-t-on rigoureuſement, & jamais la malignité ne fournit des

tours plus fins, pour donner aux vertus un air de vice, & pour revêtir les ſimples foibleſſes de l'extérieur des crimes les plus odieux.

On commençoit juſtement à le traiter du plus fâcheux & du plus importun Perſonnage du monde, quand tout-à-coup la Dévote s'écria : Ah Ciel ! le voilà. Il entre, on court à ſa rencontre, peu s'en faut qu'on ne lui ſaute au cou. Ah ! Monſieur, vous voilà ! Que j'étois groſſe de vous voir ! Que vous me faites un vrai plaiſir de me faire voir que vous ne m'oubliez pas encore entierement ! Nous en étions juſtement ſur votre chapitre, ces Dames & moi, & nous nous dédommagions dumoins du chagrin de ne vous pas avoir, par le plaiſir de vous faire le ſujet de la converſation.

A ces mots, mon Alceſte (& non pas Oronte) ſe leve, l'indignation peinte ſur le viſage. Eh ! Monſieur un tel, dit-il au nouveau venu, ne ſoyez point la dupe des cajoleries de ces Dames; il n'y a qu'un moment qu'elles ont épuiſé tout le poiſon de la calomnie pour envenimer vos moindres actions : croyez-moi, ſortons de ce maudit gouffre : Serviteur, Meſdames, exercez-vous ſur moi dès que j'aurai paſſé le pas de la porte; je vous avertis que j'aurai tous les vices qui peuvent rendre les hommes abominables. Il part auſſi-tôt, & quoique je trouvaſſe quelque choſe de trop bruſque dans ſon emportement, je ſortis en même tems,

tems, fort aiſe de profiter de la confuſion de ces flateurs médiſans, pour leur cacher mon départ précipité.

Je me ſuis confirmé par cette avanture dans l'opinion que la flaterie & la médiſance ſont inſéparables, & que plus les flateries de ces ſortes de gens-là ſont douceureuſes, plus leurs médiſances ont du fiel & de l'amertume. Il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque choſe de curieux dans les différentes méthodes de calomnier, dont ſe ſervoient les quatre différens Membres de cette Société odieuſe.

Pour les diſcours du Petit-Maître, ils devoient plûtôt être taxez de brutalité que de médiſance, & je croi fort, ſi les objets de ſes calomnies avoient été préſens, qu'il les auroit tout auſſi peu ménagez qu'il le faiſoit dans leur abſence; à moins qu'on ne veuille s'imaginer qu'il ignoroit les premiers principes de ſa profeſſion.

La jeune Niaiſe ne médiſoit proprement que pour ſoutenir la converſation, & pour montrer qu'elle ſçavoit deſſerrer les dents: la malignité de ſon cœur cependant avoit quelquefois aſſez l'air de la fineſſe de l'eſprit, & elle portoit de tems en tems des coups fourez, qu'on auroit cru partir d'une main de Maître.

Pour la Coquette, ſa médiſance tailloit en plein drap dans la conduite des hommes: on auroit dit qu'elle avoit à uſer de répréſailles ſur la réputation de tout l'Univers,

& particulierement ſur celle de tout ſon ſexe. Auſſi eſt-il vrai que l'entrepriſe n'étoit pas trop vaſte pour un auſſi beau génie que le ſien ; elle y réüſſiſſoit à merveille. Il ne faut pas s'en étonner, elle y étoit portée par ſon intérêt, autant que par ſes inclinations. Qu'on aplaudît à ſes calomnies, ou qu'on les refusât, elle y trouvoit toûjours ſon compte. En effet, ſi toutes les femmes ſont ſujettes à des avantures, il ne faut pas lui faire un grand crime de ce qui eſt en quelque ſorte eſſentiel à ſon ſexe; & ſi on en diſculpe quelques-unes des Hiſtoires ſcandaleuſes qui leur ſont imputées, elle peut eſperer qu'on aura la même facilité pour tout ce qui paroît ſcabreux dans ſa conduite.

Quelquefois, pour tracer un Portrait d'importance, ils uniſſoient tous quatre leurs efforts & leur ſçavoir-faire; & alors je remarquai que la Niaiſe l'ébauchoit, le Petit-Maître y donnoit quelqu'ornement par ſes pointes poliſſonnes & par ſes Proverbes bourgeois; la Coquette l'étendoit davantage, & rendoit les traits plus marquez; mais la Dévote y donnoit les coups fins, & elle ſeule paroiſſoit être en droit d'en faire des piéces achevées.

La premiere fois que je lui entendis ouvrir la bouche, je m'attendois à un Sermon dans les formes contre la Médiſance; & pour vous marquer que je n'avois pas tort de donner dans le panneau, voici à-peu-près

le

le Diſcours qu'elle fit d'un ton de nez fort eſſentiel à la Dévotion.

Médire, juſte Ciel, l'abominable crime !
Faut-il d'un tel poiſon qu'un Chrétien s'envenime !
Quel crime eſt plus affreux ? Quel crime eſt moins humain ?
Plus contraire à l'amour qu'on doit à ſon prochain ?
Mortel, la Charité, cette Vertu ſuprême,
Devroit en tout mortel te découvrir toi-même,
Et tu devrois cacher, plein de compaſſion,
Sous un voile d'amour ſon imperfection.
Mais détournant les yeux de l'horreur de tes vices,
A dévoiler les ſiens tu trouve des délices,
Et ton eſprit adroit par ton cœur infecté,
Sçait les offrir aux yeux de leur plus noir côté.
Hélas que l'homme eſt foible ! on voit de ſaintes ames
De ce crime gouter les agrémens infâmes,
Et ce vice ſubtil en vertu déguiſé,
S'eſt dans un cœur dévot aſſez ſouvent gliſſé.
Vous connoiſſez Beliſe, Ah quel parfait modéle !
D'humilité, de foi, de piété, de zéle !
Si dans ſes jeunes ans ſon cœur s'eſt égaré,
Par ſes remords ſon crime eſt aſſez réparé.
Plus le péché pour elle eut autrefois de charmes,
Plus ce même péché remplit ſon cœur d'allarmes.
Mais ſon zéle ſouvent aveugle en ſa ferveur,
Ne ſçait pas du péché diſtinguer le pécheur.

On

On entend quelquefois ſa coupable éloquence,
Par des traits médiſans blâmer la médiſance;
Par un détour adroit on la voit, tout ſurpris,
Paſſer de la Morale aux débauches d'Iris.
Je ſçai qu'elle a raiſon d'en blâmer la conduite,
De ſes défauts comme elle on eſt chez nous inſtruite:
Sur ſon luxe, ſon jeu, ſes amours effrontez,
Je ſçai qu'on peut à peine outrer les véritez:
Je ſçai que la fureur de ſon libertinage,
Dans ſon cœur déréglé ſe redouble avec l'âge,
Et que de ſes apas les malheureux débris,
Sont de foibles motifs pour convertir Iris.
Mais Beliſe, entre nous, devroit bien par prudence
Sur ces faits averez reſter dans le ſilence,
De-peur de retracer elle-même à nos yeux,
D'un ſcandale paſſé le portrait odieux.
Une bonne mémoire eſt fort peu néceſſaire,
Pour ſçavoir que déja plus que ſexagenaire,
Par ſes déréglemens, Beliſe avec Iris,
Partagea du Public la haine & le mépris:
Et puiſque l'on a vû ſe convertir Beliſe,
Iris au bon chemin peut-être auſſi remiſe.
Eſpérons-le, & toujours par de ſinceres vœux
Offrons aux ſoins du Ciel les pécheurs malheureux.

XVIII. DISCOURS.

CHEZ toutes les Nations les hommes ont des plaiſirs proportionnez à leur âge, & ce changement de leur goût eſt un effet preſque néceſſaire de la raiſon & de la nature. Chez la plûpart des François la raiſon & la nature ont cédé toute leur autorité à l'habitude & à la mode, & cette habitude & cette mode veulent que tout âge ſoit pour eux l'âge de la bagatelle.

Ce n'eſt preſque que parmi nous qu'on voit des Vieillards faire profeſſion d'une galanterie délicate, s'attacher à des Maîtreſſes, & filer, comme on dit, le parfait amour. Cependant, à bien examiner la choſe, ce qu'il y a au monde de plus ridicule & de plus infortuné, c'eſt peut-être un Vieillard amoureux; & ſi l'on ne voyoit pas tous les jours des perſonnes d'eſprit & de mérite donner tête baiſſée dans cette extravagance, il y auroit du paradoxe à ſoutenir qu'avec un grain de bon ſens * on pourroit travailler ainſi à augmenter les chagrins que les ans traînent après eux.

Il faut

* Dans la premiere Edition l'Imprimeur ou le Correcteur avoit changé *un grain de bon ſens*, dans *un grand bon ſens*.

Il faut avouer que dans l'amour il ſe trouve des plaiſirs animez & touchans qui ne ſe trouvent point ailleurs ; l'habitude de ces plaiſirs donne à l'ame une délicateſſe, ou plûtôt une molleſſe, qui lui fait rejetter comme dégoûtans & inſipides tous les agrémens de la vie qui n'ont pas leur ſource dans la tendreſſe. Quand la raiſon ne nous aprend pas de bonne heure à préférer à ces plaiſirs vifs & ſenſibles, des plaiſirs plus ſolides & plus ſalutaires, le cœur revient rarement d'une délicateſſe ſi pernicieuſe pour la vertu ; & dès qu'on a vu écouler la plus grande partie de ſa jeuneſſe parmi les touchantes folies de l'amour, c'en eſt fait, on eſt ridicule & malheureux pour tout le reſte de ſa vie. On rencontrera l'ennui dans tous les lieux où l'on ne rencontrera pas de jolies-femmes. L'utile amuſement de la lecture, la douceur de l'amitié, tout cela paroîtra languiſſant & glacé ; la ſolitude ſurtout ſera mortelle, à moins qu'elle ne ſerve à nourrir les rêveries extravagantes qu'inſpire la plus ſotte de toutes les paſſions.

C'eſt cette habitude dangereuſe qui eſt la ſource de ces Amans ſexagenaires, auſſi ſoigneux à cacher leur vieilleſſe qu'à découvrir leur ridicule ; de ces piliers des ruelles, qui béniſſent tous les jours la Mode d'avoir introduit l'uſage de la Perruque, qui croyent ſe rajeunir en renchériſſant ſur les

puerilitez de la jeuneſſe, & qui paroiſſent perſuadez qu'une forte doſe de folie fait perdre à un Extrait-Baptiſtaire toute ſon autorité.

Qu'ils ſont aimables, ces Meſſieurs-là! quand ſe ſoûtenant à peine ils ſe piquent encore de la belle danſe; quand ſur le point de mourir de vieilleſſe ils proteſtent par mille ſermens qu'ils vont mourir d'amour, & quand ils veulent à toute force bruler au milieu des glaces de l'âge. Ils ſont bien à plaindre en vérité, quelque réüſſite que puiſſent avoir leurs entrepriſes amoureuſes.

Quand chargé d'ans un Amant langoureux
Veut fléchir par ſes vœux la Beauté qu'il adore,
S'il ne reuſſit pas ſon ſort eſt malheureux;
S'il réüſſit, c'eſt cent fois pis encore!

Qu'on ne me diſe pas que ces ſortes d'Amans pourroient trouver leur compte auprès de certaines femmes, trop vertueuſes pour faire un uſage criminel de leurs Adorateurs, & contentes du plaiſir qu'on trouve dans un innocent commerce de ſentimens. Qu'il y a telle femme même qui n'en demande pas tant, qui ne veut rien ſentir de tendre, qui ne ſouhaite des Amans que pour en voir ſes charmes reconnus & adorez, & dont par conſéquent un Galant ſexagenaire peut être le fait.

Cette conſéquence ne me paroît point juſte.

juſte. Je ſçai trop bien, que ces femmes ſi retenues, qui véritablement ne veulent faire ſervir à leurs plaiſirs que le cœur & l'eſprit de leurs Amans, ſont bien-aiſes pourtant de former de ces Amans une idée complette. Une idée d'Amans où il n'entreroit que le cœur & l'eſprit, ne rempliroit pas aſſez leur imagination. Si je me trompois dans ce que je viens d'avancer, ces femmes vertueuſes, mais pourtant femmes, ſeroient auſſi touchées des fleurettes d'une perſonne de leur ſexe, que des cajoleries d'un homme; ce qui pourtant eſt très-éloigné de la vérité.

Un de ces Vieillards malheureux, qui malgré ce ridicule ſe fait eſtimer de tous les honnêtes-gens, s'étoit attaché à l'enjouée Doriméne. Elle eſt à la fleur de ſon âge, eſſentiellement vertueuſe; mais aſſez étourdie pour ne pas ſe mettre fort en peine d'avoir tout l'extérieur & toute la réſerve de la ſageſſe. Son mari, qui l'aime auſſi tendrement qu'il en eſt aimé, ſe fie en ſa vertu, la laiſſe faire, & ſe divertit à entendre de ſa propre bouche le récit de ſes avantures. Depuis deux ans elle régale cet heureux époux des tendres folies du bon Ariſte. Ce vieux Damoiſeau a l'eſprit charmant, une grande routine de ſçavoir vivre, & toutes les manieres polies & flateuſes de la vieille Cour. A ſoixante-dix ans il a paru auſſi ſérieuſement fou de Doriméne, que

s'il

s'il n'en avoit eu que vingt & cinq. Tendres billets, Vers, ſérénades, ſoûpirs, larmes, tout a été de la partie : l'épée même a joué ſon jeu, il a feint juſqu'à deux fois de s'en vouloir donner juſques aux gardes, & il l'a feint ſi naturellement, que la Belle en a eu de la frayeur, & qu'elle a fait tous ſes efforts pour l'empêcher d'empiéter ſur les droits de ſon âge. Elle avoit une véritable pitié de l'extravagance d'un homme qu'elle eſtimoit d'ailleurs, & voici le biais qu'elle prit, du conſentement de ſon mari, pour rendre ſon Amant raiſonnable ; biais aſſez imprudent, que peu de femmes en pareil cas euſſent pris, & que moins de maris euſſent encore approuvé.

La premiere fois qu'Ariſte lui étala encore la grandeur de ſa paſſion, & qu'il employa contr'elle les ſophiſmes les plus propres à triompher de la vertu d'une femme, Doriméne fit ſemblant de céder à une tendreſſe ſi preſſante, elle affecta tout l'air d'une femme qui ſe rend, & elle l'affecta d'une maniere ſi peu équivoque, qu'en vain le pauvre homme eût voulu feindre de ne pas entendre le François.

A la naiſſance d'un moment ſi ſouhaitable pour un homme à la fleur de ſon âge, & ſi fort à craindre pour un vieillard, le pauvre Ariſte reſta confus, muet & deſeſpéré. Il s'en va à la fin, & c'étoit le ſeul moyen de cacher ſon embarras & ſa honte

aux

aux yeux de celle qui avoit remporté ſur lui une ſi promte victoire en faiſant ſemblant d'etre vaincue elle-même. Cependant pour ne ſe pas ruïner de réputation auprès de ſa Maîtreſſe, il voulut payer de la plume, & voici le Billet qu'il lui écrivit :

Tant que vous avez réſiſté à ma tendreſſe, Madame, *votre réſiſtance a ſi fort animé ma paſſion, que je n'avois pas le loiſir de ſonger à rappeller ma vertu pour ne plus combattre la vôtre; mais dès que cette réſiſtance a paru ſe relâcher en ma faveur, ma raiſon a fait un effort ſur mon amour, & m'a fait voir la lâcheté de ma conduite à l'égard d'une perſonne vertueuſe, à qui je m'efforçois d'ôter un titre ſi précieux & ſi rare. Je n'ai pas remporté cette victoire ſur moi-même, ſans de violens combats, & peut-être ne la dois-je qu'à mon départ précipité. Je vous prie*, Madame, *de croire, que ce ſeul moment de foibleſſe ne détruit pas dans mon eſprit l'eſtime pour vous, que vous y avez établie par tant d'années de vertu. Quel malheur eût été le vôtre, ſi vous aviez eu affaire avec quelque jeune étourdi, qui ſelon l'uſage du ſiécle ſe ſeroit fait une gloire de la brutalité de ſes ſentimens !*

Je ſuis, &c.

Dorimène

Dorimene aidée de ſon mari, a répondu à ce Billet par les Vers qui ſuivent :

EN effet je ſuis fort heureuſe,
D'avoir Ariſte pour Amant :
Ah ! que ſon ame eſt généreuſe !
Qu'il ſçait écrire joliment !

Vous avez fait, mon pauvre Ariſte,
Vers la raiſon un prompt retour ;
Et vous êtes bon Caſuiſte
Dans le plus violent amour.

Ce que je trouve d'admirable,
C'eſt que dans une occaſion
Qui rend fou le plus raiſonnable,
Vous vainquez votre paſſion.

A la Nature rendons grace
D'avoir fait nos cœurs à rebours,
Et que l'un ſoit rempli de glace
Dès que l'autre eſt rempli d'amour.

Tandis que j'étois vertueuſe,
Vous vouliez être vicieux ;
Dès que je parois vicieuſe,
Vous voilà d'abord vertueux.

Convenez-en, Berger fidelle,
Ma bonté vous attrapa bien,
Et je vous parus bien cruelle,
Quand je ne vous refuſai rien.

Le moyen de vous ſatisfaire :
Vous peſtiez contre mes rigueurs,

Et quand je deviens debonnaire,
Vous enragez de mes faveurs.
N'enragez plus; à la Sageſſe
Recourez enfin tout-à-fait,
Et je bénirai ma foibleſſe,
D'avoir cauſé ce bon effet,
Ou ſi près d'une autre Maîtreſſe
Vous voulez encor coqueter,
Qu'elle vous ſigne une promeſſe,
De ne jamais vous bien traiter.
Si ma raiſon toûjours fidelle,
Dans ce beſoin me planta-là;
Tout autant ſur vous que ſur elle,
Avec droit elle ſe fia.
Peut-être un peu trop fanfaronne,
Elle croit tels écarts permis;
Faut-il qu'on ſe précautionne
Contre de foibles ennemis?
Mais je gage bien que Clitandre,
Ce grand Fils dont on ne dit rien,
N'auroit jamais pû me ſurprendre,
Sans ma Houlette, ſans mon Chien.
Si je raille un peu votre flamme,
Vous n'en ſerez pas trop fâché;
En pareil cas chez mainte femme
En eſt-on quitte à ce marché.
Vous me pardonnez ma foibleſſe,
C'eſt ſe conduire en eſprit fort;
Je vous paſſe votre ſageſſe,
Et c'eſt faire un plus grand effort.

XIX. DIS-

XIX. DISCOURS.

TOUS les hommes ſont preſque dans deux préjugez contraires à l'égard des Poëtes; les uns regardent ces ſortes de Beaux-Eſprits comme des prodiges de la nature : il n'eſt pas néceſſaire d'être excellent Poëte pour s'attirer leur admiration; le tout c'eſt d'être Poëte; ils trouvent dans le talent de faire des Vers, quelque choſe de ſi éloignée de la portée du Vulgaire, qu'il ſuffit de ſçavoir donner au diſcours une certaine cadence, & terminer les lignes par des ſons ſemblables, pour être dans leur eſprit des hommes merveilleux & dignes des plus profonds reſpects. Tous les gens du commun ſont preſque dans cette prévention : au contraire la plus grande partie de ce qu'on apelle beau monde, ne diſtingue pas ſeulement un excellent Poëte d'avec un Poëte médiocre, ni même d'avec un Rimeur pitoyable. Faire des Vers, c'eſt être extravagant, & on meſure cette extravagance au nombre des Vers qu'un Auteur compoſe, plûtôt qu'à leur qualité.

Cette derniere opinion, quoiqu'elle ne ſoit pas raiſonnable dans toute ſon étenduë, eſt pourtant très-vraye dans la plûpart des cas. Si un homme qui fait des Vers n'a pas toûjours

toûjours l'eſprit un peu déréglé, il arrive dumoins rarement que dans un grand nombre de cas il ne ſoit très-inſupportable. Je veux bien, en faveur de ceux qui aiment la Poëſie, diſtinguer les Rimeurs en deux claſſes, & m'en tenir à une diſtinction qui ſépare le caractére d'un homme qui fait des Vers, d'avec le caractére d'un Poëte.

On apelle Poëte un homme qui fait parade de ce titre, & qui ſe fait un métier & une profeſſion de le mériter. Non content du fréquent commerce qu'il a avec ſa Muſe dans ſon Cabinet, il la traîne avec lui dans les Cercles & dans les Ruelles, & s'en fait une compagne incommode & fâcheuſe. Mépriſant les diſcours vulgaires, il ſe plaît uniquement au langage divin que lui dicte ſon génie poëtique; ou bien, lecteur perpetuel de ſes productions, il foure ſes Vers dans la converſation de toutes les compagnies où la ſoif des louanges le conduit. On ne fait pas grand tort à ſes ſortes de Rimeurs, en leur attribuant une forte doſe de folie. A en juger par leurs grimaces burleſques, leurs mouvemens convulſifs, leurs diſtractions comiques, leurs yeux hagards, leur langage empoulé, leur mal-propreté dégoûtante, & leur maniere ſinguliere de ſe mettre: à en juger, dis-je, par tout cet extérieur ridicule, il n'eſt pas poſſible de ſe tromper ſur l'égarement de leur eſprit. Paſſe encore s'ils nous donnoient dans leurs

Ouvrages

Ouvrages dequoi nous indemniſer du deſagrément de leurs manieres ; mais je mets en fait qu'un Rimeur de métier doit abſolument faire un grand nombre de ſots Ouvrages, quelque propre qu'il puiſſe être naturellement à en faire d'excellens.

Pour peu qu'on ait eſſayé de rimer, on ſçait qu'Apollon a ſes heures du Berger, auſſi-bien que l'Amour ; qu'il faut ſe ſaiſir des momens heureux pour verſifier avec ſuccès, & que ces momens ſont rares. Lorſqu'on voudra les forcer à venir, on fera peut-être des Vers où il y aura du bonſens & de l'eſprit ; mais on n'en fera point où brilleront la facilité & le génie : Ainſi quiconque ſe fait une loi de

» Mettre tous les matins vingt Impromptus au net ;

jouera d'un grand bonheur, ſi parmi ces vingt il ne s'en trouve que dix-neuf d'abſolument mauvais.

Les malheureux Rimeurs de cette Claſſe jouent d'un grand bonheur, quand la récompenſe des peines qu'ils ſe donnent va au-delà du plaiſir de s'admirer eux-mêmes, & des louanges ſeches & infructueuſes que peuvent leur accorder quelques Connoiſſeurs. Mais quelle mortification pour eux, quand au-lieu de ces louanges, dont ils ſont ſi affamez, ils ne trouvent que des critiques ſenſées & terraſſantes.

Que je jette un œil pitoyable
Sur un Rimeur ſi miſerable.
Dans un cercle attentif de rigides Cenſeurs
Il prétend remporter un triomphe honorable
Sur l'auſtere bon ſens des plus fins Connoiſſeurs ;
Vingt fois à l'entretien il donne la torture,
Pour trouver une conjoncture
Favorable au récit d'un ouvrage nouveau,
Qui diſpute le prix à la Mothe, à Boileau.
Vingt fois trompé dans ſon attente,
Il voit naître à la fin l'occaſion charmante,
De donner l'eſſort à ſes Vers ;
Il tire ſon cahier, & d'une voix tremblante
S'efforce de jetter cent préjugez divers
Dans l'eſprit de ſon Auditoire.
Deja ſon Ouvrage a la gloire
De plaire à tels, à tels, à Damon, à Lyſis,
Les plus chers Favoris des Filles de memoire :
Et c'eſt la vérité notoire,
Que Johnſon a voulu les imprimer *gratis*,
Et que D..... en offre un raiſonnable prix.
Après avoir fini ce burleſque prélude,
Mon Fat ſe fait une nouvelle étude
De tirer du ſecours du geſte & de la voix,
S'arrête au bel endroit, le répete vingt fois,
Regarde tout le monde, & de l'air des viſages
Tâche à recueillir les ſuffrages.
Mais, hélas ! il n'y voit qu'une morne froideur,
Qui condamne la Piéce, & qui ſifle l'Auteur.
Il ſe mord la levre, il enrage ;

Mais

Mais c'eſt envain, perſonne ne dit mot.
A la fin le Rimeur capot
S'efforce à rompre le ſilence
De l'Aſſiſtance.
Quel deſaſtre pour lui, ſurtout ſi l'Auditeur
Se pique d'un peu de candeur.
L'un trouve le ſujet trop ſec & trop ſtérile,
L'autre ſe jette ſur le ſtile;
Celui-là trouve tout commun,
Et celui-ci, critique encor plus importun,
En blâme le trop d'étenduë,
Trouve par-ci par-là paſſables quelques Vers;
Mais conſeille à l'Auteur d'en faire la revuë:
Conſeil trop odieux, quoi! d'une ame inhumaine
Immoler au bon-ſens les enfans de ſa veine,
Et la plume à la main pourra-t-il ſans horreur,
En effaçant ſes Vers percer ſon propre cœur?
Non, le dépit ſur le viſage,
La douleur dans les yeux, & dans le cœur la rage,
Il quitta bien-tôt ces Amis odieux,
En les traitant d'ignorans, d'envieux,
Quoiqu'il ait éprouvé de cent & cent manieres,
Leur probité, leur gout & leurs lumieres;
Et de-là chez des ſots, & qu'il connoît pour tels,
Il court à ſon génie élever des Autels.
A duper leur craſſe ignorance,
Il épuiſe ſon éloquence;
Il leur dira qu'eux ſeuls d'un Vers ſçavent le prix;
Et qu'eux ſeuls au bon-ſens meſurent les Ecrits.
Voilà mes ſots charmez qu'un Sçavant les admire,

Qui trouvent déja beau ce qu'on va bien-tôt lire;
Point de Vers auſſi plat dont le tour ne ſoit vif,
Le Phebus eſt ſublime, & le fade eſt naïf.
Chacun s'écrie à chaque phraſe,
A chaque rime on ſe met en extaſe,
On lance vers le Ciel un regard égaré,
Ce qu'on entend le moins eſt le plus admiré.
Alors mon fou, dont l'orgueil s'authoriſe
D'un ſuffrage à des ſots arraché par ſurpriſe,
Sur la foi de leur mauvais ſens,
Croit ſes Ouvrages excellens;
De ſoi-même enchanté ſe reſpecte, s'adore,
Et va ſur nouveaux frais verſifier encore.
Que je compâtis au deſtin
De cet Auteur toujours à la folie en proye,
Moins à plaindre dans ſon chagrin,
Qu'il n'eſt à plaindre dans la joye!

Diſons un mot de ceux qui ſans ſe faire une occuparion ſérieuſe de la Vérſification, ſe laiſſent maîtriſer quelquefois par leur génie, & qui goutent dans cet amuſement un des plaiſirs du monde les plus doux & les plus vifs.

Il n'eſt pas impoſſible que ceux-là ne ſoient des perſonnes ſenſées & d'un agréable commerce; & à conſulter ſur leur chapitre la raiſon plûtôt que l'expérience, je je ne vois pas qu'ils ne puiſſent reſſembler au portrait que je vais tracer.

Un Verſificateur de cette eſpece eſt un honnête-

honnête-homme, qui ſans donner dans une vanité exceſſive, oſe trouver ſes Vers bons, & les lire à ſes amis, quand ils n'ont rien de meilleur à faire que de les écouter; il reçoit leurs critiques d'une maniere docile, & dégagé d'un amour paternel qui aveugle les Auteurs ſur les défauts de leurs Ouvrages, il ne laiſſe agir dans l'examen de ſes Piéces que ſa ſeule Raiſon. Enfin, il n'eſtime pas davantage ſon talent qu'il ne veut, & ne regarde pas chacun de ſes Vers comme un ſervice important rendu à ſa Patrie.

C'eſt dommage que le caractére que je viens de dépeindre ne ſoit qu'un être de raiſon, qu'une image riante dont l'original ne ſubſiſte point.

S'il ſe trouve quelquefois un génie poëtique aſſez ſage pour ne faire des Vers que rarement, & pour les ſauver même de l'écueil de l'Impreſſion, je n'en ai jamais trouvé d'un eſprit aſſez fort pour ſoutenir la critique; ſurtout quand débarraſſée d'une politeſſe flateuſe, elle va droit au fait, & déclare hardiment mauvais ce qu'elle trouve contraire au bon-ſens.

Quiconque lit ſes propres Vers paroît avoir fait une convention tacite avec ceux qui l'écoutent, d'en être loué; s'il ne fait pas éclater ſon chagrin contre ſes Cenſeurs, rarement conviendra-t'il de la juſteſſe de leurs remarques, & toujours il leur ſçaura mauvais gré d'une franchiſe qu'il ne devroit

conſiderer que comme une forte preuve de leur amitié.

On peut paſſer cette folie à des ignorans ; mais le moyen de l'excuſer dans les véritables Connoiſſeurs de la Poëſie ? Je leur demanderois volontiers, s'ils ont jamais lû vingt Vers de ſuite où il n'y eût quelque ſujet d'une critique raiſonnable ? S'ils veulent être de bonne-foi, ils ne le ſoutiendront pas ; & le nombre des choſes qu'il faut pour rendre les Vers parfaits, m'eſt caution qu'ils ne le ſçauroient ſoutenir avec fondement. Pourquoi donc leur amour-propre s'allarme-t-il tant de quelques cenſures qui ne font que les confondre avec les plus excellens Poëtes, & qui roulent ſur des inexactitudes, dont il faut autant s'en prendre à la Poëſie qu'au Poëte ?

Ce n'eſt pas tout, je n'ai jamais vu de Rimeur qui ne fût plus vain d'avoir fait une jolie Epigramme, ou un bon Sonnet, que ne l'eſt Marlborough d'avoir trompé la vigilance de Villars. Cependant qu'y-a-il de plus creux que cette vanité poëtique ? Le talent de faire des Vers ne produit aucune utilité ſolide, ni au Poëte, ni au Lecteur ; & tout l'honneur qu'on en puiſſe tirer, c'eſt celui de réuſſir dans la bagatelle, & d'amuſer agréablement ceux qui aiment mieux le bon ſens gêné par la meſure & par la rime, que le bon ſens délivré de cette contrainte, & par cela-même plus agréable à d'autres.

XX. DISCOURS.

SUITE*

DE MES REFLEXIONS.

Sur le Sens-commun.

LE prodigue Ménandre auroit diſſipé, par ſes débauches continuelles, les biens conſidérables que l'Avare Lycophron paroît n'avoir amaſſez que pour la perte de ſes enfans, ſi les débauches lucratives de ſon Epouſe n'avoient fourni aux plaiſirs ruineux d'un Mari, qui n'épargne rien pour ſatisfaire à la délicateſſe de ſa volupté. En un mot, Ménandre étoit un homme perdu s'il avoit eu une honnête-femme : cependant loin de ſçavoir quelque gré à une épouſe, qui a ſi fort au cœur les affaires de ſa Famille, & qui eſt aſſez habile pour vendre des plaiſirs auſſi cher que ſon Epoux les achete ; il ne ceſſe de déclamer contre ſa conduite, & de lui prodiguer les noms les plus odieux, dans le tems que lui-même il ſe prévaut du titre d'honnête-homme, comme d'un droit que perſonne ne s'aviſera ja-

* Voyez le IX. Diſcours.

mais de lui diſputer. Peut-on nier que Ménandre ne ſoit auſſi ennemi du ſens-commun que de ſoi-même?

Neron ſe plaiſoit aux plaiſirs tumultueux; il aimoit à faire le perſonnage de Comédien, & paſſoit des jours entiers à toucher des Inſtrumens devant ſes Sujets, ou bien à conduire lui-même un char dans la carriere du Cirque. Domitien ſe faiſoit un délice de s'enfermer dans ſon Cabinet; dans lequel bien-loin de former le plan de quelque conquête glorieuſe au Peuple Romain, il ſe contentoit de faire la guerre aux mouches. Si l'on met à part ce qu'il y a dans ces amuſemens, d'indigne d'un Empereur, on trouvera peut-être Neron plus raiſonnable dans le choix de ſes plaiſirs que Domitien; ou dumoins on égalera la folie obſcure & inanimée de l'un à la folie vive & brillante de l'autre.

Je ne doute pas que le ſérieux Ariſte ne ſoit de mon ſentiment ſur cette affaire; cependant il ne manque jamais de s'emporter contre les plaiſirs du Bal, de l'Opéra, de la Comédie, dans le tems qu'il paſſe lui-même la moitié de ſa vie dans ſa chambre à arranger des bagatelles pour les déranger après. Mr. B..... hait tout autant le tumulte de la Société d'Ariſte, & il ne s'applaudit pas moins que lui de la tranquilité de ſes divertiſſemens. A peine eſt-il jour qu'il va voir dans ſon jardin une Tulipe, qui eſt la choſe du monde la plus rare; ſon eſprit ſe perd dans

dans la contemplàtion de cet objet merveilleux. N'allez pas croire que cette fleur divertit la vuë par la diverſité riante de ſes couleurs : point du tout, elle n'a rien de beau, & tout ſon mérite conſiſte en ce qu'elle eſt unique en ſon eſpece, & qu'elle a coûté quatre cens francs. Cependant, Mr. B..... paſſe cinq heures de ſuite à l'admirer, & revient dîner chez lui, fort content de ſa matinée ; il a vu une Tulipe.

Toute la différence que je trouve entre les plaiſirs tumultueux & les amuſemens tranquilles dont je viens de parler, c'eſt que les premiers faiſant des impreſſions violentes ſur les paſſions ; en émouſſent la pointe, & qu'ils ſont bien-tôt ſuivis de la fatigue & de l'ennui ; au-lieu que les autres n'affectant l'ame que foiblement, n'y produiſent ni laſſitude, ni dégout. Il arrive de-là qu'un tel, qui ſe diſſipe aujourd'hui dans les divertiſſemens les plus animez, s'occupera peut-être demain à quelque choſe d'utile & de ſérieux ; & que Mr. B.... qui contemple aujourd'hui ſa Tulipe, contemplera encore demain ſa Tulipe.

Pour montrer encore mieux la rareté du Sens-commun, faiſons voir qu'il y a des Maximes généralement reçues de tous les hommes, & qui ont pris dans leur eſprit la place de Sens-commun, quoique rien au monde n'y ſoit plus contraire. Il en eſt de ces Maximes comme de certains objets de la

Phyſique. Rien n'eſt plus merveilleux que la lumiere, & cependant rien n'excite moins l'attention des hommes du commun; depuis qu'ils reſpirent, ils ont vu cette lumiere admirable, elle ne les frappe point: la lumiere c'eſt la lumiere, voilà tout ce qu'on en ſçait & tout ce qu'on en veut ſçavoir.

De la même maniere, il y a certains préceptes que les enfans ont entendu répeter mille & mille fois, par des perſonnes dont l'autorité leur tenoit lieu de raiſon; ils ſe ſont faits une habitude de trouver ces préceptes indubitables, & quelque propres qu'ils ſoient par leur bizarerie à exciter l'attention, on ne daigne pas ſeulement y ſonger. L'idée de ces Maximes & l'idée du Bon-ſens ſont ſi étroitement unies dans l'imagination, que l'une entraîne toujours l'autre; & la raiſon, accoutumée à cette union, ne s'en défie pas, & les laiſſe paſſer ſans le moindre examen.

Voici, par exemple, une régle dictée par le ſot orgueil: Elle eſt de tous les Pays & de tous les âges. On l'inculque à la jeuneſſe comme la maxime la plus ſenſée & en même tems la plus utile: *Il faut toujours fréquenter les gens qui ſont au-deſſus de nous.*

D'abord cette régle eſt impoſſible dans la pratique; ſi on la vouloit ſuivre, le Bourgeois courroit après le Gentilhomme, qui s'échaperoit pour joindre le Marquis; celui-là ne voudroit hanter que des Ducs, qui à leur tour ne voudroient fréquenter que des Princes;

Princes ; les Princes ne voudroient du commerce qu'avec les Rois ; & les Rois, qui déja ne jouiſſent pas trop des douceurs de l'amitié, en ſeroit privez abſolument.

D'ailleurs, rien n'eſt plus injuſte que de vouloir inſpirer une pareille conduite à ceux qui n'ont déja que trop de penchant à ſe livrer à une vanité impertinente. Eſt-ce dans le rang qu'il faut chercher le fondement du commerce mutuel qui doit unir les hommes ? Et des titres qui paroiſſent autoriſer le mépris qu'on a pour ceux que la Nature nous a rendus égaux, ſont-ils propres à ſervir de baſe à la Sociabilité ? Point du tout, c'eſt l'humanité & non pas la Nobleſſe qui doit être la ſource de l'Amitié ; & pour être ami il ne s'agit pas d'être Duc ou Comte, il ſuffit d'être homme, & d'être exact dans les devoirs qu'exige de nous la Sociabilité.

Je veux croire qu'une des raiſons qui donnent quelque poids à la régle que je combats, c'eſt la ſuppoſition ; que plus on eſt de naiſſance, plus on a de l'éducation, des diſpoſitions à la vertu, & plus on peut être utile à former le cœur & l'eſprit de ceux qu'on fréquente. Je veux croire même que cette ſuppoſition eſt vraye ; la maxime n'en ſeroit pas moins fauſſe. L'humanité veut qu'on ſoit auſſi prompt à faire du bien qu'avide d'en recevoir ; & par conſéquent il eſt juſte que je hante mes Inférieurs, pour leur rendre le même ſervice que me rendent ceux

qui ſont au-deſſus de moi, en m'honorant de leur commerce.

Tout le monde convient qu'une faute qui procede de la foibleſſe humaine, eſt plus pardonnable qu'une mauvaiſe action qui a ſon principe dans la malignité, & cette opinion eſt parfaitement conforme au ſens-commun : cependant dans la pratique tout le monde s'écarte preſque d'une diſtinction ſi raiſonnable.

Dorinde avoit reçu de la Nature une beauté auſſi dangereuſe pour elle-même que pour les hommes qui trouvoient dans ſes charmes l'écueil de leur repos : ſon eſprit n'étoit pas moins beau que ſon corps, & ſa ſageſſe égaloit ſes attraits & en relevoit l'éclat. Elle avoit toujours réſiſté au plaiſir pernicieux de ſe faire des adorateurs; & bien-loin d'aller au-devant de ce péril, elle avoit eu toujours la prudence de l'éviter. Le ſeul Polemon, parfaitement honnête-homme, l'avoit emporté dans le cœur de cette ſage Beauté, ſur le rang & ſur la richeſſe de ſes Rivaux; & après ſix années de perſevérance (rare prodige) il eſt devenu Epoux de la charmante & vertueuſe Dorinde. Mais à peine ſix mois ſe ſont-ils écoulez depuis cette heureuſe union, que Dorinde s'eſt vuë mere. Voilà la médiſance déchaînée contre cette pauvre femme; on ne lui ſçait plus gré de toute ſa ſageſſe paſſée; on ne compte pour rien toutes les victoires qu'elle a remportées

portées ſur l'amour-propre, ſur la tendreſſe d'une foule de Galans, & ſur ſon tempérament doux & porté à la compaſſion. Un ſeul moment de foibleſſe, pour un homme amoureux, aimable, aimé, un ſeul moment de foibleſſe décide de toute ſa réputation.

Quoi! un homme parfaitement ſobre, perd-il ce titre pour avoir pris une fois quelques verres de vin de trop? N'eſt-on plus bon Philoſophe quand on eſt tombé une fois dans un ſophiſme? Perd-on la réputation d'homme ſage pour avoir fait une folie? Et doit-on refuſer le titre de bon Général à ceux qui après cent Victoires ſe ſont laiſſez une ſeule fois ſurprendre par l'ennemi? Nullement: & pourquoi donc Dorinde paſſera-t-elle pour peu vertueuſe, parcequ'une ſeule fois ſa vertu a été ſurpriſe hors de garde? Ajoûtons encore qu'une foibleſſe eſt pardonnable à meſure qu'il eſt facile d'y ſuccomber; eh! quoi de moins facile que de réſiſter toujours aux tendres empreſſemens d'un homme qu'on eſtime trop pour oſer s'en défier! Pardonnez-moi, vous Meſdames, qui trouvez tant d'infamie dans la conduite de Dorinde; pardonnez-moi, ſi j'oſe ſoupçonner que peu d'entre vous euſſent échapé au péril que Dorinde n'a ſçu éviter. Vous avez de la vertu, je n'en doute point; mais plus vous vous aſſurez ſur cette vertu, & plus vous êtes foibles; il n'y a que la ſeule défiance de vos forces qui puiſſe être chez

vous

vous le fondement d'une conduite qui ne ſe dément pas. Croyez-vous que la ſageſſe conſiſte à triompher de la tendreſſe d'un homme aimable, à qui vous donnez l'occaſion de vous voir tête-à-tête ? Vous vous trompez fort, la ſageſſe conſiſte à ne le point combattre. Quand on combat ce qu'on aime, on ſuccombe tôt ou tard ; & plus on a de la pudeur, plus on eſt novice, moins on eſt aguerrie, & plus facilement on céde la victoire ? De grace, Meſdames, examinez-vous un peu : Supoſez un homme bien fait, qui ſçache aſſaiſonner la tendreſſe de ſes ſentimens par des expreſſions touchantes & naturelles ; qui par mille détours ingénieux vous étale une paſſion délicate, & dont tout l'air ne ſoit qu'une perpétuelle déclaration d'amour. Suppoſez encore que cet Amant vous plaiſe (l'une de ces ſupoſitions méne aſſez à l'autre) ne vous feriez-vous pas un plaiſir de le voir ſeul, & dans cette aimable ſolitude auriez-vous bien toujours la force de ne pas payer toute ſon ardeur d'un ſeul baiſer ? Un baiſer eſt tout pour un Amant un peu entreprenant, cette faveur, quelque innocente qu'elle ſoit, le rendra plus tendre ; ſa tendreſſe redoublée augmentera la vôtre ; ſans qu'il le veuille, & ſans que vous vous en apperceviez, il vous prendra des faveurs plus grandes, il mêlera à des actions peu reſpectueuſes des ſermens de reſpecter toujours votre innocence, il trouvera le ſecret

de

de les faire croire, & qui plus eſt ſes ſermens ſeront ſinceres : mais ſa paſſion l'égare, ſa raiſon s'étourdit, & par la faute d'un ſeul baiſer vous voilà l'un & l'autre les dupes d'une confiance imprudente. Vous voyez combien il eſt difficile d'éviter ces ſortes de malheurs quand on n'en évite pas l'occaſion, & telle d'entre vous qui dira tout haut que je ne ſuis pas raiſonnable de ſoûtenir de tels paradoxes, ſe dira tout bas que je n'ai pas tout le tort.

N'eſt-ce donc pas une injuſtice criante & un manque viſible de Sens-commun, de ſe déchaîner avec tant de fureur contre la pauvre Dorinde; dans le tems qu'on ſe fait complice d'une troupe médiſante, dont la malignité eſt charmée de la priſe que cette Dame vient de donner ſur elle, & dont le plaiſir ſeroit entier ſi la perfidie de Polemon avoit été, ſelon la mode, une ſuite de la foibleſſe de Dorinde?

XXI. DISCOURS.

UNE des préventions les plus dangereuſes à la raiſon, c'eſt celle de croire qu'on ne ſçauroit rien penſer que d'autres n'ayent déja penſé avant nous. S'il n'y avoit pas de tems en tems des génies hardis qui ſecouaſſent le joug de ce préjugé, elle ſeule ſeroit

roit capable de rendre la raiſon inutile aux hommes, & de les plonger dans un abîme d'ignorance dont rien ne ſeroit capable de les tirer. D'ailleurs, elle eſt ſi fauſſe, que j'oſe dire, que ſur les matieres les mieux éclaircies on peut répandre encore un nouveau jour, pourvu qu'on ait l'eſprit aſſez vigoureux pour ſe dégager des chaînes de l'autorité, & pour oſer raiſonner de ſon propre fond. Ce n'eſt pas tout; il arrive encore ſouvent que ſans un aſſez grand examen, on ſupoſe certains ſujets entierement aprofondis par nos Ancêtres, quoiqu'à peine ils les ayent entamez. Sur ce fondement chimérique on ne ſonge pas ſeulement à toucher à ces matieres, & on les laiſſe-là comme abſolument épuiſées.

Telle eſt, par exemple, l'éloquence; tout le monde croit preſque qu'on n'en ſçauroit plus rien dire qui ſoit en même tems nouveau & raiſonnable; & cependant on peut avancer, ſans être trop téméraire, qu'on n'en a donné juſqu'ici que des régles vagues, faute d'en former une idée juſte & préciſe.

Comment, me dira-t-on, l'illuſtre pere Rapin n'a-t-il pas fait un long diſcours ſur l'Eloquence? Oui fort long: pour être court il faut concevoir ſa matiere, & ce Pere paroît n'avoir écrit que pour nous montrer qu'il ne la concevoit pas.

Après avoir fait un dénombrement fort étendu de tout ce qu'il croit être requis pour l'Eloquence,

l'Eloquence, il avouë lui-même qu'il n'eſt pas ſatisfait encore de toutes ſes recherches; il ſe trouve forcé de dire qu'il eſt preſqu'impoſſible de définir ſon ſujet, & que le cœur le peut mieux ſentir, que l'eſprit ne ſçauroit le concevoir. On peut dire, que de cette lecture-là on ſort un peu plus incertain qu'on n'y étoit entré, & j'aime autant le raiſonnement d'Arlequin, qui ayant cité ſur un point de Médecine Hypocrate & Galien, dit que le premier n'en dit rien, & que pour l'autre il ne l'a jamais lû.

La raiſon pourquoi on a parlé de l'Eloquence d'une maniere ſi embrouillée, c'eſt qu'on n'a pas pris la peine de diſtinguer avec exactitude, la véritable Eloquence, de la fauſſe, & qu'on ne l'a jamais conſidérée qu'en général, comme l'art de perſuader tout ce que l'on veut.

Un homme éloquent, ſelon l'idée qu'on en a preſque toujours formée, eſt un fourbe adroit, qui ſe ligue avec les paſſions & les préjugez de ſes Auditeurs pour aveugler leur eſprit, & pour les conduire à ſes fins; c'eſt-à-dire, que c'eſt une eſpece de mal-honnête-homme, à qui on paſſe ſes mauvais ſentimens en faveur de ſon eſprit.

Tous ceux qui ſe mêlent d'écrire devroient ſe mettre fortement dans l'eſprit, qu'on ne ſçauroit jamais traiter bien une matiere de raiſonnement ſi on ne la définit, ou dumoins ſi on n'en rend la définition facile à ſes

Lecteurs.

Lecteurs. Une bonne définition vaut mieux quelquefois qu'un Traité tout entier, & celle que Mr. de la Motte a donnée du ſublima, m'inſtruit & me ſatisfait davantage que tout le Livre de Longin. Oſerois-je imiter cet illuſtre Moderne, & hazarder ici une définition de la véritable Eloquence ? La voici : *La véritable Eloquence eſt l'Art d'exprimer avec clarté dans un ſtile convenable au ſujet, des raiſonnemens ſolides, mis dans un ordre naturel & facile.* Je prétens que cette définition donne une idée complette de ſon ſujet. Le but de la vraye Eloquence eſt de convaincre ; on ne ſçauroit convaincre que par le raiſonnement, & le raiſonnement eſt ſans effet s'il eſt obſcur, s'il eſt embrouillé, & ſi on ne le fait ſentir par un ordre naturel & par des expreſſions claires & convenables à la matiere. Il n'entre donc proprement que deux choſes dans l'Eloquence ; l'exactitude du raiſonnement, & l'air de mettre ce raiſonnement dans tout ſon jour. Mais, me dira-t-on, vous n'avez défini qu'une partie de l'Eloquence ? Il ne ſuffit pas de convaincre la Raiſon, il s'agit encore de toucher le cœur ; & par conſéquent il faut ajoûter le *Pathetique* au raiſonnement, ſi l'on veut donner de votre ſujet une idée complette.

Je conviens que le but de la véritable Eloquence doit être auſſi de toucher le cœur, & l'idée qu'on en voudroit donner ſeroit à coup ſûr vicieuſe ſi on n'y faiſoit entrer le

pathétique.

pathétique. Mais on verra bien que ma définition n'en eſt pas moins bonne, quand on voudra bien examiner en quoi conſiſte le *pathétique*, & ce que c'eſt que de toucher le cœur.

Toucher le cœur n'eſt autre choſe qu'y exciter certaines paſſions avantageuſes pour le ſentiment qu'on tâche de faire embraſſer; & le pathétique eſt propre à y faire naître ces paſſions, en faiſant voir que notre opininn eſt intéreſſante, & qu'il eſt utile, honnête, ou agréable de la ſuivre.

Or on m'acordera facilement qu'il faut commencer par convaincre la raiſon, & non pas par toucher le cœur. Le but de l'Eloquence en queſtion eſt de faire raiſonner juſte, & le cœur troublé, ému, ne laiſſe jamais la raiſon dans une liberté qui lui eſt abſolument néceſſaire pour la juſteſſe de ſes opérations. Perſonne ne doute que les paſſions du cœur ne ſoient la ſource des préjugez de l'eſprit, & travailler à faire naître des préjugez, ce n'eſt pas convaincre, c'eſt tromper, & c'eſt tomber viſiblement dans la fauſſe Eloquence.

Il eſt donc ſûr qu'il faut montrer qu'une opinion eſt vraye avant que de faire voir qu'elle eſt intéreſſante; mais comment faire voir qu'elle eſt intéreſſante, ſi ce n'eſt par le raiſonnement?

Or ſi les raiſonnemens dont on ſe ſert pour cette fin ont de l'exactitude & de la ſolidité,

ſolidité, on voit clairement que le Pathétique entre dans ma définition. Si au contraire ils cachent leur fauſſeté dans un dehors éblouiſſant, ils appartiennent à la fauſſe éloquence, & ne ſont que l'effet d'une fourberie indigne d'un homme de probité.

Si on vouloit meſurer l'Eloquence à ce peu de régles que je viens d'en établir, peut-être que plus rarement on payeroit d'une figure quand il s'agit de donner une raiſon; peut-être laiſſeroit-on paſſer quelquefois un terme ſans lui donner une épithéte; peut-être encore aimeroit-on mieux exprimer une choſe par un ſeul mot bien choiſi, que de l'enterrer ſous quatre ſynonimes, & l'on préféreroit un mot connu de tout le monde, à une expreſſion qui ne commence qu'à entrer en vogue. En un mot, il y a de l'apparence qu'on rejetteroit comme ſuperflu tout ce qui ne contribuë point à rendre ſenſible la force d'un raiſonnement.

Mais voici du ſérieux plus qu'il n'en faut; on n'eſt pas à mon âge auſſi gai que l'on voudroit bien; faiſons un effort pourtant.

OUi je veux égayer mon ſtile,
Le ſérieux toujours fut un ennui fertile;
La bagatelle eſt toujours de ſaiſon,
Et des Contes ſurtout on en veut à foiſon.

Certain adorateur de l'aveugle fortune.

Avoit

Avoit été long-tems dans la troupe importune
De ces Laquais bien vêtus, bien nourris,
Dont l'Uſurier infâme embaraſſe Paris.
Ayant enfin avec ſa bigarrure,
Dépouillé ſa roture,
A ſon Maître bien-tôt il ſe vit égalé.
Aux Bourgeois malheureux par lui fut étalé
Le fruit pompeux de leur miſere;
Grace à leur indigence il faiſoit bonne chere,
Et le Public tremblant, dans ſes nombreux Laquais,
Voyoit toute une pépiniere,
De la canaille Sous-fermiere.
Traitée avec indignité
Par ce ſcélérat d'importance,
Une Dame de conſéquence
Va le trouver, & fait à ce bourreau,
De ſes crimes affreux un fidéle tableau.
Pendant qu'elle parloit, l'inſupportable engeance
Des Valets du Faquin faiſoit un bruit affreux,
Et contraignoit leur Maître ſourcilleux,
D'employer ſa voix menaçante
A mettre le hola dans la troupe inſolente.
Puis ſe tournant vers la ſage Amarante,
Excuſez, lui dit-il, ces gueux
Sont toujours des marauts fâcheux.
Oui, dit-elle, il eſt vrai; mais c'eſt choſe avérée,
Qu'ils ſont encor plus odieux,
Quand ils ont quitté la livrée.

Eh ſi donc, ce Conte eſt plus vieux,
Qu'une Relique,
En Proſe, en Vers, on le voit en tous lieux;
Me dira, ſans doute, un Critique:
Mais, Monſieur le Cenſeur, tout beau,
Sçachez que cette Hiſtoire à coup ſûr peu nouvelle
Doit ici ſeulement ſervir de paralelle
A quelque Conte plus nouveau.
Grapillon depuis ſa jeuneſſe,
Fourbe de la plus noire eſpece,
Dans plus d'un métier différent,
Avoit ſignalé ſon talent,
Et d'un Froc à la fin il ſçut avec adreſſe,
Couvrir ſa ſcélérateſſe.
Le Froc trompeur à tels emplois
A ſervi mille & mille fois:
Mais bien-tôt ſon cœur déteſtable,
Perçant les ſaints dehors d'un habit reſpectable,
Au grand jour ſe fit voir, & dans d'autres païs
Le Faquin fut changer & de Culte, & d'habits.
Pour les mœurs, non; en fourbe, en impudence
Il ſe pique de conſtance.
Chez le ſage Lyſis un jour il ſe foura;
Par hazard, ou par choix, l'entretien y roula
Sur le Moine & ſa manigance.
L'un en diſoit ceci, l'autre en diſoit cela;
L'un dit, ſon caractére eſt la cagotterie;
L'autre dit, c'eſt la fourberie:
Mon maraut à ſon tour parla,

Et décida que c'eſt l'effronterie.
Oui, répondit Lyſis, juſte, voilà le hoc
De cette affaire :
Mais c'eſt bien plus ſon caractére,
Quand une fois il a quitté le Froc.

XXII. DISCOURS.

QUAND on ſe met à parler de l'eſprit, comme le bon-homme Damis triomphe ſur cette matiere : Un tel a l'eſprit grand, dira-t-il; un tel l'a délicat; celui-ci a l'eſprit vaſte; celui-ci l'a joli; cet autre l'a fleuri & brillant: enfin, on diroit qu'il a des balances de la derniere juſteſſe, par le moyen deſquelles il connoît la juſte valeur de toutes ſortes de génies. Cependant demandez à ce Sage éclairé, ce que c'eſt que l'eſprit ? *Ce que c'eſt que l'eſprit*, répondra-t-il; *c'eſt : mais il n'y a perſonne qui ne ſçache cela.* Inſiſtez pour en ſçavoir ſon ſentiment, il vous quittera plein d'indignation, & regardera vos inſtances comme autant d'inſultes que vous faites à ſes lumieres.

Mais s'il s'examine, il trouvera qu'il n'a jamais ſongé ſeulement à ſe faire cette demande à lui-même; que faute de cette défiance de ſon habileté, il n'a que des idées très-confuſes de l'eſprit, & que les différentes épithétes qu'il lui donne, partent plûtôt de

ſa

ſa mémoire, que d'un choix raiſonné de ſon jugement.

Ce qui rend la ſignification de ce terme ſi peu préciſe, c'eſt qu'on y attache pluſieurs idées différentes, qu'on ne s'efforce pas aſſez de débrouiller.

Tantôt on donne le nom d'eſprit à la pénétration, tantôt à la juſteſſe du raiſonnement, tantôt à la beauté de l'imagination; & dans ce dernier ſens on l'opoſe quelquefois à la ſolidité du jugement, ſans courir grand riſque de faire une bévûe. Pour faire un eſprit véritablement grand & beau, toutes ces trois qualitez ſont requiſes; & par-là il eſt facile de comprendre, combien ces ſortes de Génies du premier ordre doivent êtres rares.

Parmi nos Auteurs, en matiere de Bel-Eſprit, on en trouve beaucoup dont l'imagination eſt belle & vaſte, & dont l'eſprit eſt vif & pénétrant; mais on en trouve très-peu qui à l'aide d'une raiſon exacte, ſçavent uſer comme il faut de la dangereuſe beauté de leur génie, & s'empêcher de mêler aux beautez les plus ſublimes, des petiteſſes pitoyables.

Du petit nombre de ces Eſprits auſſi ſenſez que fleuris, ſont à mon avis, Paſcal, Fontenelle, la Bruyere & la Motte. Pour le ſens & pour la penſée, rien ne cloche preſque dans les Ouvrages de ces Grands-Hommes. On peut voir chez quelques-uns d'entr'eux

r'eux un mot hazardé, une période mal arrondie ; mais on n'y verra point un ſophiſme groſſier, une équivoque fade, une penſée fauſſe, un galimatias pompeux.

Fontenelle ſurpaſſe encore les autres Ecrivains dont je viens de parler par la netteté & par l'élégance de ſon ſtile; ſes termes ſont auſſi choiſis, & ſes périodes auſſi coulantes, que ſon goût eſt ſûr, & que ſes penſées ſont brillantes & juſtes. Tout ce qu'on pourroit cenſurer peut-être dans ſa maniere d'écrire, c'eſt qu'il a trop d'eſprit, & qu'il donne quelquefois dans le précieux.

Il en eſt à-peu-près du titre d'hommes d'eſprit, comme il en étoit chez les Grecs & chez les Romains, des récompenſes qu'on donnoit aux actions ſignalées des Grands-Hommes. D'abord ces récompenſes étoient rares & fort glorieuſes, & après cela très-communes & très-mépriſées. De la même maniere on donnoit autrefois le titre d'Homme d'eſprit à très-peu de perſonnes, & on le conſidéroit extrêmement ; & à préſent il n'y a rien de ſi commun & rien dont on faſſe moins de cas. On n'entend parler que de l'eſprit, tout le monde en a, & ce n'eſt plus par l'eſprit qu'on ſe diſtingue avantageuſement du Vulgaire.

Célimene paſſe pour avoir de l'eſprit & du plus délicat : En effet elle parle bien, les termes dont elle ſe ſert ſont du bel uſage, & élevée auprès des perſonnes de bon goût,

elle dit quelquefois de jolies choſes que le hazard offre à ſa mémoire ; mais percez un peu la ſuperficie brillante de ſon génie, vous verrez qu'il n'y a rien de ſi ſec, rien de ſi deſtitué de bon-ſens & de raiſon ; & ſi elle impoſe à ceux qui n'ont pas un plus grand fond qu'elle, ceux qui ont de la pénétration ne ſçauroient que la confondre avec les adorateurs de ſon génie.

Les études ſérieuſes de Clitophon ſont quelques Recueils & le Mercure Galant ; ſon eſprit fatigué de cette lecture ſe délaſſe dans le Théâtre Italien. Il eſt tout farci des phraſes burleſques d'Arlequin & de Paſquariel, rien au monde n'eſt plus plaiſant ni plus drôle que cet homme-là : *Il ne faut que lui ſeul pour divertir toute une Compagnie.* Peut-on, ſans une injuſtice criante refuſer le titre d'Homme d'eſprit à un ſi jolit Boufon, dont la ſeule vuë excite des éclats de rire ? Il entrera dans une Compagnie inconnuë, en faiſant des grimaces & des poſtures, & toute la différence entre Dominique & lui, c'eſt que le dernier étoit un véritable Caton hors du Théâtre, & que le maſque lui ſervoit plus à cacher une honnête pudeur, qu'à proportionner l'air de ſon viſage au comique de ſes geſtes & de ſes diſcours.

L'aimable homme, le charmant tour d'eſprit que Mr. Furet, il ne ſe paſſe point d'Hiſtoire dans la Ville qu'il ne ſçache ſur le bout du doigt. Il vous dira tout le détail de la querelle

querelle de Doris & d'Iſméne ſur leur qualité, & vous fera un détail exact de toutes les injures de Harangere qu'elles ſe ſont dites, pour prouver la beauté du ſang qui coule dans leurs veines, & qui naturellement ſe devroit communiquer à leur cœur. Il n'ignore aucun des avantages qu'une Cour Etrangere ſe vante, peut-être avec un peu trop de juſtice, d'avoir remportez ſur nos Dames. Si les arbres d'un bocage pouvoient parler, ils ne raconteroient pas d'une maniere plus circonſtanciée que lui les promenades galantes de Lyſidor & d'Artamiſe: & quand Mr. Furet lui-même auroit été un de ceux qui ont troublé par leur préſence inopinée le tendre cours des plaiſirs de ces Amans, il ne ſçauroit pas mieux dépeindre leur ſurpriſe & leur embaras. Les Compagnies peuvent-elles ſe paſſer d'un ſi agréable Hiſtorien? Et n'eſt-il pas juſte de lui pardonner ſon ſot ſilence, dès qu'il a debité tout ce qu'il ſçait de nouveau ſur l'Hiſtoire ſcandaleuſe du ſiécle?

Néophile n'eſt pas homme d'eſprit ſeulement, c'eſt un Bel-eſprit du premier ordre; jamais homme ne fut plus curieux de la nouveauté des mots; tous les jours il va à la chaſſe des termes à la mode, & qui commencent ſeulement à ſe mettre en vogue; dès qu'il en a atrapé quelques-uns, il part de la main pour les débiter tout chauds dans la premiere compagnie qu'il veut honorer de

ſa converſation. On ne l'entend pas la plûpart du tems, il eſt vrai; mais auſſi ne parle-t-il pas dans ce deſſein-là. Il eſt ingénieux à faire naître l'occaſion de faire parade de ſes phraſes de nouvelle Edition, & pour les mettre à toutes ſauces.

Voilà une grande ſoupe, diroit-il d'un potage qu'il trouveroit à ſon gré, & il loüera exprès un ragoût & du vin, pour dire *que l'un eſt joli & que l'autre eſt charmant. Ces ſottiſes-là ont encore leur mérite*, dira-t-il, de quelqu'autre mets dont il voudra faire l'Eloge; & chez lui les Dames n'ont jamais un beau viſage, un eſprit agréable, un cœur bien placé, de belles manieres, non; leur eſprit eſt *gracieux*, leurs manieres ſon *gracieuſes*, &c. Ce mot lui plaît infiniment, & vaut chez lui les penſées du monde les meilleures. Lui fait-on quelque compliment. *Ah!* Madame, *vous me gracieuſez*, dit-il, *vos louanges*, Mademoiſelle, *me confuſionnent. Vous me gonflez d'honneur*, Monſieur, *& vos gracieuſetez ſont capables de m'enthouſiaſmer de mon mérite.*

Après ces beaux diſcours il s'en va de-peur de tomber dans l'expreſſion ordinaire, & il employe le reſte de la journée à promener dans toutes les Aſſemblées la nouveauté brillante de ſes phraſes.

Philologue paroît né pour ſoûtenir les converſations: il s'eſt acquis un art merveilleux de parler long-tems ſur la moindre bagatelle.

gatelle. Chez lui le plus grand malheur dans un entretien, n'eſt pas de dire une ſotiſe, c'eſt de n'avoir rien à dire, & il défie le Philoſophe le plus taciturne de démontrer ſon caquet, quand même il ne répondroit qu'en monoſillables, qui ſont l'écueil ordinaire de l'impétuoſité de ces ſortes de génies. S'agit-il de raiſonner, il croit argumenter mieux qu'un autre en criant plus fort; avec cela il geſticule, il ſe démene, il marque partout ſon air qu'il dit quelque choſe de délicat: à le voir parler, on diroit qu'il parle bien, & bien des gens n'en jugent que par la vuë.

Mais tous ces Beaux-Eſprits de nos jours ſont infiniment plus ſuportables qu'Ariſte, quoique véritablement il ait le génie beau & le raiſonnement juſte. C'eſt le fleau de la Société; on friſſonne quand on le voit entrer dans une Compagnie; il y vient toujours accompagné de toute la ſupériorité de ſon eſprit, dont il accable impitoyablement ceux dont les lumieres ſont plus bornées que les ſiennes. On ne peut pas dire une fadaiſe qu'il ne la releve, pas une pointe dont il ne faſſe ſentir le faux-brillant. Bientôt il eſt contraint de parler ſeul, ou de s'en aller, pour rendre la parole à des gens que le feu de ſon eſprit a glacez, & que la force de ſes raiſonnemens a étourdis.

Ce n'eſt pas tout; il ajoûte à l'importunité de ſa Critique, les railleries les plus piquantes, & ne reſpecte, ni la ſimplicité de

l'un, ni les bonnes qualitez de l'autre, ni l'amitié que lui marque un troiſiéme. Ariſte eſt né pour briller, il faut qu'il brille; dût-il être ſon ſeul Ami, dût-il s'attirer la haine de tout le monde, & la Société ne dût-elle pas avoir pour lui le moindre agrément. Lui qui raiſonne ſi bien, ne fera-t-il jamais quelque réfléxion utile ſur l'extravagance de ſes manieres? Ne ſongera-t-il jamais à modérer l'éclat de ſon eſprit, pour le rendre ſuportable à tout le monde? Ne ſçait-il pas qu'on ne vit, & qu'on ne reſpire que pour le Genre-Humain, & que rien n'eſt eſtimable, qu'autant qu'il a du rapport au bonheur & à l'agrément de la Société, à qui nous devons tâcher de plaire, auſſi-bien par devoir que par intérêt? Le Ciel ne nous donne point des talens extraordinaires afin que nous nous rendions odieux à nos prochains, & ſi le caractére eſſentiel d'un eſprit ſupérieur étoit d'être importun & inſuportable, la ſotiſe accompagnée de quelque bonté ſeroit infiniment plus digne d'eſtime, que le génie du monde le plus tranſcendant.

XXIII. DISCOURS.

RIEN n'eſt plus propre à former la raiſon que le Commerce de lumieres qu'on entretient par une diſpute modérée, où les parties

parties n'ayant pour but que la connoiſſance de la vérité, s'écoutent avec attention & d'un eſprit tranquille, & prennent autant de plaiſir à ſe déſabuſer d'une fauſſe opinion, qu'à voir ſuccomber leurs Antagoniſtes ſous la force de leur raiſonnement. Mais par malheur la diſpute perd toute ſon utilité, & devient même pernicieuſe, par la faute de ceux qui n'y portent pas un déſir ſincere de s'inſtruire, une raiſon attentive, & un cœur tranquille; diſpoſitions ſans leſquelles ces ſortes d'entretiens, non ſeulement augmentent l'incertitude des opinions; mais deviennent encore fatales à l'amitié.

Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les principes de ce malheur, on verra qu'on le peut déduire des ſources que voici. L'ignorance, la fauſſe honte, l'eſprit de chicane, la vivacité exceſſive, la diſtraction & l'emportement.

Lyſis ne ſçait pas les premiers principes de l'Art de raiſonner; cependant, fondant l'opinion de ſon habileté ſur les années qu'il a paſſées aux Académies, il veut toujours diſputer, & trouve toutes les matieres également propres à la diſpute. Il n'y a rien de fixe dans ſes ſentimens, il ne ſçait ce qu'il croit, & à proprement parler il ne croit rien, parcequ'il ne conçoit rien d'une maniere nette & diſtincte. Il ſçait pourtant réduire au ſilence tous ceux qu'il attaque, & qui ne lui

reſſemblent pas; leurs raiſonnemens ne font rien ſur l'eſprit d'un homme qui n'en ſent pas la force; on les répete vingt fois, & vingt fois on s'attire de lui la même réponſe: on ſe tait, & Lyſis ſe retire, charmé de la ſolidité de ſes argumens, & des Victoires qu'ils lui font remporter.

Damon a l'eſprit un peu plus pénétrant; cependant, par je ne ſçai quel défaut de raiſonnement, il a le cœur aſſez bas pour ſe croire de beaucoup plus ſtupide qu'il n'eſt; & cette eſpece de lâcheté le rend abſolument incapable de revenir de ſes erreurs. Il conçoit vos raiſonnemens, & quoiqu'il n'y voye pas le moindre ſujet de doute, il n'oſe y ajoûter foi, perſuadé que les habiles gens qui ſont de ſon opinion, répondroient ſans peine à des difficultez qui lui paroiſſent indiſſolubles.

Un troiſiéme caractére des diſputes qui ont la vogue parmi les ignorans, conſiſte à raiſonner en l'air, & à donner à un même terme de différentes ſignifications. C'eſt par ce défaut de méthode, que ſouvent après avoir criaillé deux heures on s'aviſe de définir ſes expreſſions; & terminant ainſi la diſpute par où il falloit la commencer, on eſt tout étonné de n'avoir combatu que des chiméres, & d'être tous d'un même ſentiment.

Le Docteur Nicophile ſe croiroit perdu d'honneur s'il avoit ſuccombé dans un combat

bat de raiſonnement; on lui arracheroit plûtôt la vie qu'un aveu de ſa défaite. Quoiqu'il n'y ait rien au monde de plus orthodoxe que lui, on l'a vû faute de vouloir céder, ſoûtenir les opinions les plus erronées, & les paradoxes les plus extravagans. Tout ce qu'il craint c'eſt d'être pouſſé à bout, & dès qu'une fois on enfile comme lui les routes de l'abſurdité & de l'impertinence, on échape à coup ſûr aux pourſuites de l'Ennemi du monde le plus acharné. Vanité mal entenduë s'il y en eut jamais! Si vous cherchez la vérité, Nicophile, cédez de bonne foi, dès que vous en ſentez la force; & ſi vous ne courez qu'après la gloire, cédez encore. Rien n'eſt plus glorieux que de ſçavoir avouër de bonne grace qu'on a tort, & dès qu'on voit un homme capable d'un telle force d'eſprit, on ſe perſuade par cela même qu'il eſt rarement réduit à de pareilles confuſions.

Chrytippe eſt rompu dans les ruſes de la Logique, & il s'eſt fait dans les Ecoles un art & une habitude de faire de la vérité le jouet de la fineſſe de ſon eſprit: quand vous le croyez tenir, il vous échape adroitement, & à la faveur d'un terme équivoque, ou d'un *diſtinguo* ſubtilement chimérique, il paſſe du ſujet de la queſtion à une matiere toute différente; & l'on eſt tout ſurpris de diſputer avec lui ſur un ſentiment qu'on n'a jamais ſongé à lui conteſter. Pour peu qu'on

ſoit raiſonnable, on le laiſſe s'applaudir de ſa mauvaiſe foi, ſans lui envier des lauriers auſſi mépriſables que les ſubtilitez frivoles qui les lui font moiſſonner.

Le jeune Cléandre eſt ennemi mortel de la chicane & de l'entêtement; mais ſa vivacité le rend abſolument incapable de diſputer avec fruit : à peine ouvrez-vous la bouche qu'il ſçait déja ce que vous allez dire, & qu'il réfute des raiſons qu'on ne ſongea jamais à lui alléguer. En vain voudroit-on lui prêcher un eſprit plus patient, ils s'obſtinera toujours à deviner vos raiſonnemens, à ſe répondre & à ſe répliquer lui-même.

On voit encore d'autres perſonnes dont la méthode de raiſonner eſt bonne, & dont l'eſprit a de la ſolidité; ils laiſſent parler leurs Adverſaires à leur tour, & même ils ont tout l'air de réfléchir ſérieuſement à ce qu'on leur répond; mais leur air attentif en impoſe, ils n'entendent pas le mot de tout ce qu'on oppoſe à leurs raiſonnemens, & dans le même-tems qu'on s'efforce de les renverſer, leur eſprit ne s'occupe qu'à les mettre dans un plus grand jour & en tirer des nouvelles conſéquences : ils reprennent enfin la parole, & on leur voit avec étonnement bâtir un Syſtême ſur des fondemens qu'on vient de détruire.

Heureux encore ſi toutes ces diſputes infructueuſes ne ſont pas ſuivies de la colere & de l'emportement; mais il eſt rare qu'on

ſe

ſe ſauve de cet écueil. On commence bientôt à ſe traiter d'opiniâtres, d'ignorans, de pitoyables raiſonneurs; l'eſprit aigri par ces titres odieux, laiſſe-là la recherche de la vérité, & ne s'ocupe plus qu'à rendre injure pour injure à ceux dont il voit ſon amour-propre ſi cruellement mortifié. Ce n'eſt pas tout; bien ſouvent une haine immortelle eſt l'effet d'une diſpute, ſur une matiere dont il importe auſſi peu d'être inſtruit, que de ſçavoir *ſi le bon Larron étoit un honnête-homme.*

Qu'entens-je, juſtes Dieux! quel tumulte! quels cris!
Quelle aveugle fureur tranſporte les eſprits!
Seroit-ce des Dévots, dont le funeſte zéle,
De Gomare & d'Armin ranimât la querelle?
Ou d'Avocats Normands un eſſain emporté,
Voudroit-il par ces cris chaſſer la Vérité?
Non, ſix Pédans fougueux, à l'entour d'un Homere,
Que Dacier en François proſtitue au Vulgaire,
Sur ce grave ſujet ſe chicannant entr'eux,
Font trembler ſous leurs pieds un Cabinet poudreux.
Pour s'en faire écouter l'Arbitre de la Terre,
Sur leurs têtes en vain rouleroit ſon Tonnere.
Tous parlent à la fois; leurs poumons épuiſez
Ne ſçauroient plus fournir à leurs palais uſez.
Le ſeul Stentor triomphe, & dans ce doux ſilence,
Sa voix infatigable étale ſa puiſſance.
Quoi! dit-il, cent Grimauts ſans Grec & ſans Latin,
Jugeront déſormais de cet Auteur Divin!
Et contre les raiſons d'une troupe indocile,

Le Sçavoir ne peut plus nous fournir un azyle !
Si de ſes ennemis l'illuſtre Deſpréaux,
Retranché dans le Grec, repouſſa les aſſauts,
Cet heureux tems n'eſt plus; ſans Science & ſans guide,
De ces Vers merveilleux le ſeul Bon-ſens décide.
Eh bien, ſoit le Bon-ſens, dit Paſſor, la Raiſon
Suffit pour trouver beaux le Vers de Salomon !
Ce Roi, dont les Thréſors égaloient la Sageſſe
Courut ſans feu ni lieu rimailler dans la Grece.
C'eſt * Barnes qui le dit, *Bon, Barnes eſt un Sot.*
Au ſon ſéditieux de ce terrible mot,
Paſſor tremble, pâlit, & bien-tôt le viſage
De l'emporté Stentor eſt témoin de ſa rage.
Lui, voyant de deux coups l'un ſur l'autre donnez
Un ſang fumant & noir découler de ſon nez,
Va ſur ſon Ennemi, d'un regard le menace,
Il le prend aux cheveux, l'ébranle, le terraſſe :
Sous ſes coups redoublez l'Agreſſeur aux abois,
Eût défendu Dacier pour la derniere fois,
Si des autres Sçavans la troupe pitoyable
Ne l'eût tiré des mains du Vainqueur redoutable.
Mais par ce Furieux un coup mal dirigé
A ces fiers Combattans joint Bartole outragé.
La gloire des Pédans, l'effroyable Bartole,
Qui la férule en main fait trembler ſon Ecole,
Par mille & mille coups appliquez à deſſein,
Se vange ſur Stentor d'un crime du Deſtin.

Le

* Un Anglois qui prétend faire voir qu'Homere étoit Salomon.

Le fracas ſe redouble, & la même infortune
Fait d'un combat de deux une cauſe commune.
Le Démon de la Guerre anime le couroux,
Dans la foule ſans choix tous confondent leurs coups.
Tel Cadmus vit tomber les enfans de la terre,
Par l'aveugle fureur d'une confuſe guerre;
Bartole en tout objet croit rencontrer Stentor;
Pour Stentor tout le monde eſt Bartole ou Paſſor.
Rien ne s'oppoſe plus à leur rage barbare,
La ſeule laſſitude à la fin les ſépare;
Et tous en même tems, & Vainqueurs & Vaincus
Reſtent ſur le carreau ſans vigueur étendus.
Là l'on voit ſous le faix des tables renverſées,
Une écritoire à terre, & des taſſes briſées.
Là d'encre & de caffé d'épais & noirs ruiſſeaux,
Mêlent leurs flots amers au ſang de nos Héros.
Barthole décoëffé, pour comble de diſgrace
Dans ce Cocite affreux voit nager ſa tignaſſe.
Paſſor plaint d'un habit les lambeaux emportez,
Et ſes cheveux toujours du peigne reſpectez.
De boſſes maint Guerrier à la tête couverte,
Malgré ſa dureté plus d'une autre eſt ouverte.
Stentor ſans haut de chauſſe au ſpectateur paroît:
De cent piéces de drap cet économe adroit,
Appellant au ſecours l'épingle officieuſe,
Lui-même compoſa cette œuvre induſtrieuſe;
Et ces lambeaux réduits à leur premier état,
Couvroient tout le planeher à la fin du combat.
Leur maître tout confus ſe leve, les ramaſſe,

Et

Et cache d'un manteau ſa riſible diſgrace.
Il deſcend, on le ſuit, & déchirez & las,
Tous vont en clopinant gagner leurs galetas.

XXIV. DISCOURS.

LA manie des Bibliothéques eſt une des plus régnantes dans le ſiécle où nous ſommes; ce ne ſont pas ſeulement les Gens de Lettres qui ſe plaiſent à amaſſer un nombre prodigieux de Livres, dont ils n'ont acheté la plus grande partie que pour pouvoir dire qu'ils les ont; les plus ignorans même ſe croiroient mal meublez, s'ils n'avoient quelques apartemens tapiſſez de Livres, qu'on arrange avec tant d'art, qu'il eſt aiſé de découvrir qu'ils ont été deſtinez plûtôt à l'ornement qu'à l'uſage.

L'opulent Polytrate prodigue des Tréſors de Prince, pour avoir la réputation de poſſéder une Bibliothéque magnifique; auſſi celle qu'il a formée répond-elle parfaitement bien à ſes vuës. Pour l'enrichir, il ſemble que les Auteurs de tous les ſiécles & de toutes les Nations ayent donné la torture à leur eſprit, & que les Etiennes & les Elzevirs ayent pris tant de ſoin à rendre leurs Editions exactes & curieuſes. Polycrate paſſe des jours entiers avec ſes Livres; il y a de l'aparence que toutes les Langues lui ſont familieres,

milieres, que ſon ſçavoir eſt univerſel, & qu'il s'eſt aproprié, en quelque ſorte, par la méditation, tout ce que ces Volumes nombreux ont d'intéreſſant & d'utile. Mais ce n'eſt qu'une aparence trompeuſe s'il y en eut jamais; toute ſon habileté conſiſte à ſçavoir les titres des Livres; l'année qu'ils ſont imprimez & quelles Editions paſſent pour les meilleures, ſa profeſſion c'eſt d'acheter Volume ſur Volume, ſon plaiſir de les arranger, & tout le fruit qu'il doit attendre de tant de fatigues & d'une dépenſe ſi prodigieuſe, c'eſt d'être nommé après ſa mort, à la tête d'un Catalogue, *Vir Eruditiſſimus.*

D'autres, qui avec quelque eſpece de vraiſemblance ſe croyent bien plus ſages que ceux que je viens de dépeindre, ſe piquent de n'avoir qu'une petite Bibliothéque bien choiſie, dont tous les Volumes ſoient tour-à-tour l'objet de leur étude & de leur divertiſſement; mais ils s'aplaudiſſent ſi fort de la bonté de leur choix, & bien ſouvent ce choix mérite ſi peu d'être le fondement de leur orgueil, qu'ils ne ſont pas moins dignes de quelque coup de Satire, que ceux qui ne reſpirent que pour augmenter des Bibliothéques, & qui quitteroient la vie avec moins de regret que ſi un Manuſcrit qu'ils attendent d'Italie, étoit déja arrivé.

Il y a quelques jours que venant à parler dans la Boutique d'un Libraire, avec Mr. D... Gentilhomme Allemand, il m'invita

à venir

à venir voir ſes Livres François. Il prétendoit s'y connoître mieux qu'homme au monde, parcequ'il avoit paſſé ſix ans à Paris, & ſelon lui, un homme qui avoit parlé à des Membres de l'Académie Françoiſe, ne pouvoit pas manquer d'avoir le goût ſûr & délicat. Je prends mon homme au mot, & j'entre avec lui dans ſon Cabinet, où à-travers de très-belles glaces de Veniſe je vis quelques centaines de Volumes reliez de la derniere propreté. Le premier éloge général que Mr. D . . . en fit, c'eſt que tout cela étoit relieure de Paris. Quand il en ouvroit un, il s'y prenoit avec autant de précaution, comme s'il manioit des porcelaines; ſes yeux ſe baignoient dans la beauté du caractére, & pour parler proverbialement, on eût dit qu'il mordoit à la grape.

A proportion qu'il tiroit ſes Livres de leurs niches, il en diſoit ſon ſentiment d'une maniere qui me divertiſſoit fort, & qui pourroit bien divertir auſſi mes Lecteurs.

Ce qui lui tomba d'abord entre les mains c'étoient les Oeuvres de Mr. le Noble. A ſon avis c'étoit un des plus grands génies qui ait jamais fait honneur à la France, puiſqu'il a réüſſi univerſellement dans tout les genres d'écrire. » Voyez ſon Ecole du Monde, » me dit-il, la Morale que l'on y trouve » eſt de la derniere ſolidité. Quelque éten- » du que ſoit ce Livre, il n'y a pas un mot » de trop, & pour ſçavoir ſe conduire dans

» le

» le monde, cette lecture vaut autant que » trois années de ſéjour à Paris. Voyez-» vous ſes Entretiens du Diable borgne, & » du Diable boiteux, ſe peut-il au monde » une Satire plus neuve & plus délicate ? Il » n'y a pas une ſeule période où l'on ne ſente » le ſel de la nouveauté, & s'il étoit per-» mis d'y trouver quelque choſe à redire, » ce ſeroit le ſoin que prend ce Grand-Hom-» me d'avertir qu'il eſt l'Auteur de ce petit » Ouvrage. On ſçait aſſez qu'il n'y a que lui » au monde qui écrive de cette force-là.

Voici les Ouvrages de Bellegarde, continua-t-il, » jamais homme n'a mieux apro-» fondi les matieres, & n'a mieux ſçu les ren-» dre intelligibles * ; & ce qu'il y a de parti-» culier dans ſa maniere d'écrire, c'eſt que » j'ai vû des femmes très-ignorantes qui l'en-» tendoient en perfection, & des hommes » très-habiles qui ne l'entendoient pas.

J'interrompis ce Panégyrique, en prenant moi-même un petit Volume où je trouvai le titre de l'*Eloquence du tems par Mr... de l'Académie Françoiſe.* Le ſeul titre étoit au ſentiment de Mr. D... un garant ſûr du mérite de cette production : *Ce petit Livre vaut ſon peſant d'or, & ſon Auteur doit être un homme d'étude. Je me ſouviens que la Rhétorique que j'ai apriſe à l'Ecole eſt préciſément la*

* Voyez les Nouv. de la Républ. des Lettres de Juin 1707. p. 681. & de Decembre 1708. p. 675.

la même choſe ; mais il a ſçu la mettre dans un ſi beau langage, & il en a ſi bien relevé le mérite par des galanteries qu'il dit de tems en tems à Madonte, que quoiqu'on n'y puiſſe rien aprendre de nouveau, on eſt pourtant charmé d'en faire la lecture, ne fût-ce que par cet air ſçavant qu'il fait répandre juſques ſur ſes complimens & ſur ces fleurettes.

L'Eloge de l'*Eloquence du tems* fut ſuivie par celui du prodigieux amas des Traductions de du Ryer, & il m'aſſura, » qu'il n'y » a point de Traducteur plus fidéle que lui, » ni qui ſçache mieux conſerver à ſes Copies » toute la beauté & la force de ſes Origi- » naux. Voici vos Auteurs de Théâtre, dis-je en l'interrompant : *Oeuvres de Corneille le jeune, de Capiſtron, de Poiſſon, de Dancourt, le Théâtre Italien*, *Moliere*. C'eſt pour la bonne bouche aparemment que vous avez mis Moliere le dernier. Pardonnez-moi, me repliqua-t-il, » j'ai donné dans ma Biblio- » théque à-peu-près le même rang aux Au- » teurs qu'ils occupent dans mon eſprit. A » quelques Piéces près, comme Scapin, le » Médecin malgré lui, George Dandin, &c. » Moliere a plûtôt fait des Entretiens de Mo- » rale que de Comédies. Voilà qui étoit bon » dans le tems qu'on avoit déclaré la guerre » aux pointes ; mais on revient à préſent de » ce mauvais goût ; car à dire vrai, c'eſt la » pointe qui fait l'eſſentiel du ſtile comi- » que, & ceux qui ont le vrai goût de » l'Anti-

» l'Antiquité, préféreront toujours les jeux » de mots d'Ariſtophane, de Plaute, & de » Dancourt, au froid bon-ſens de Teren- » ce, & aux Caractéres de Moliere. Voyez » de ce côté-ci mes Poëtes, continua-t-il, » Théophile, Benſerade, Scudéry, le Poëte » ſans fard.

Le Poëte ſans fard, dis-je, je ne connois point ce nom-là; mais il eſt bien trouvé, il promet quelque choſe. » Eſt-il poſſible, me repliqua Mr. D.... que vous ſoyïez à » connoître le plus déterminé Satyrique du » ſiécle? Diable! c'eſt un ſecond Boileau: » il eſt vrai qu'il n'a pas ces termes empha- » tiques, ces Epithétes qui valent des pen- » ſées, ces tours nouveaux; mais c'eſt le » ſtile du monde le plus coulant, on jure- » roit qu'on lit de la Proſe. D'ailleurs cet » Auteur eſt un homme qui par ſa fermeté » mérite l'eſtime de tous les honnêtes-gens; » car quoiqu'il ait prévu,

»Qu'un jour, comme à Deloſme, on viendroit ſur ſon dos,
»Payer tout à la fois le prix de ſes bons mots.

» Il ne s'eſt pas arrêté pour cela dans la » carriere de la Satyre, & l'on ne ſçauroit » ſans injuſtice lui refuſer un coin dans le » Martyrologe des Ecrivains qui ont ſouf- » fert pour la vérité. Là-deſſus, ouvrant le Volume, comment, diantre, m'écriai-je!

ce

ce Poëte a des liaiſons avec Boileau? Il ne faut que cela pour me donner bonne opinion de ſes Vers. » Il y a des malins, répon-» dit Mr. D... qui diſent que les louanges » qu'il prodigue à Deſpréaux ſont des hom-» mages qui partent du même fond dont » les Chinois adorent le Diable, afin qu'il » ne leur faſſe point de mal; mais pour moi, » je croi qu'il a eu ces déférences pour ſon » Confrere en Satyre, en qualité de ſon » Traducteur; car à proprement parler, il » n'a fait que traduire ſon langage pompeux » & obſcur, dans un langage plus humaniſé » & plus à la portée du Vulgaire.

Enſuite je parcourus des yeux un bon nombre de Romans, entre leſquels ceux de Mr. Scudéry étoient les préférez, pour avoir ſçu donner la galanterie Françoiſe, & la politeſſe de la vieille Cour, non ſeulement aux Grecs & aux Romains, mais encore aux Scythes & aux Maſſagettes. Pour les nouvelles & les petites Hiſtoriettes, je n'en vis pas une: le contenu de ces Piéces reſſemble trop, au gré de Mr. D... à ce qu'on voit arriver tous les jours. Pour lui il vouloit de l'invention & du ſurprenant, & rien ne lui paroiſſoit ſi bien que de voir un Prince épouſer au douziéme Tome une Maîtreſſe qu'on a vû morte & enterrée à la fin du premier.

Les Nouvelles étoient remplacées par une grande tirade de Recueils de Piéces curieuſes, d'Apophtegmes & de Bon-mots; entre leſquels

leſquels les plus eſtimez étoient les Gaſconniana & les Penſées ingénieuſes des Peres de l'Egliſe, où le feu de l'imagination & la juſteſſe du raiſonnement s'accordent, ſelon Mr. D..., de la maniere du monde la plus étonnante.

Je vous en croi, Monſieur, lui répondis-je; mais quel eſt ce grand nombre de Mercures Galans que je vois-là? Il n'eſt pas poſſible que Mr. du Freſny en ait déja tant fait. » Auſſi n'en ai-je pas un de cet Auteur, re-» pliqua-t-il, ceux-ci ſont de Mr. Deviſé. » Jamais je ne me ſuis donné la peine de lire » les autres, & je ſuis très-perſuadé que ce » ne ſçauroient être que de foibles imitations » des premiers. J'aime les Originaux, moi; & » ſi j'écris un jour, je prétens bien choiſir » des ſujets qu'avant moi perſonne n'aura » entamez. Là-deſſus aparemment il m'alloit communiquer les plans de quelques Piéces originales, dont il a deſſein de ſurprendre le Public; mais il fut traverſé dans cette louable intention par ſon Valet, qui venoit nous apporter du caffé & du vin. Ces deux liqueurs furent les ſources de quelques autres diſcours de la même nature, dont je pourrois bien faire part à mes Lecteurs dans quinze jours d'ici, ſi je trouve qu'ils en vaillent la peine.

Je remarque que je viens de faire une équivoque, & que *ſi je trouve qu'ils en vaillent la peine*, peut s'entendre & de mes Lecteurs, &

& des diſcours dont je veux leur faire part. Je vous avoue que je n'évite pas ces ſortes de fautes aſſez ſcrupuleuſement; ſurtout quand je vois que l'équivoque eſt dans les termes & non dans le ſens. Mais comme le ſens ne détermine pas celle-ci, je m'explique, & je ſuis bien aiſe de dire, que c'eſt des diſcours que je parle, & non pas des Lecteurs.

XXV. DISCOURS.

LETTRE D'UN INCONNU

A l'Auteur du Miſantrope.

JE viens vous conſulter, Monſieur, *ſur une affaire de la derniere importance. Vous avez un certain air de franchiſe qui me plaît, & les amis dans le ſiécle où nous ſommes, nous conſeillent d'ordinaire de prendre le parti vers lequel ils nous voyent le plus pancher. Venons au fait: Une vieille me fait l'amour, l'épouſerai-je ou non? Qu'en dites-vous? Vous irez d'abord à la négative, où j'irois bien auſſi, de par tous les Diables, s'il n'y avoit certaines circonſtances qui rendent l'affaire problématique. Je ſuis pauvre, glorieux, grand amateur d'équipage & de bonne chére; en un mot, je ſuis Gaſcon à votre ſervice; mais quoique Gaſcon, aſſez honnête-homme pour ne me pas laiſſer tellement maîtriſer par l'intérêt, que je ne donne encore quelque*

quefois un peu d'empire ſur moi à la bienſéance. Je ſuis un des plus chauds amis de la fortune que la Garonne ait jamais vû naître, & ſi je n'avois pas un peu trop d'intégrité, je ſuis ſûr que je ſerois du dernier bien avec cet aimable objet de ma tendreſſe; mais ſans mêler à ſon ſçavoir-faire une petite doſe de fourberie un peu forte, un honnête-homme a bien de la peine à parvenir dans le monde. Qui le ſçait mieux que moi? J'ai cherché la fortune dans les voyages; mais dès que je mettois le pied dans un endroit, zeſt, là-voilà qui décampoit. J'ai cru qu'à la Guerre je lui donnerois la chaſſe avec plus de ſuccès: mais ſerviteur très-humble, je ne l'ai jamais rencontrée, ni dans le triple Retranchement de Malplaquet, ni dans les Contreſcarpes d'une douzaine de Villes, quoiqu'elle s'y ſoit laiſſé trouver par des gens qui ne me ſuivoient que de bien loin. Enfin, elle a trouvé à propos de ſe nicher dans les rides d'une vieille, & il ne tient qu'à moi de m'en mettre en poſſeſſion. Voyez, Monſieur, *cette Beauté ſurannée à ſoixante ans; mais elle a ſoixante mille écus, faiſant juſtement cent quatrevingt mille francs, qui de mémoire d'homme n'ont été vainement offerts à un Cadet de Gaſcogne. D'ailleurs, les Campagnes ſont de longue haleines, & par deux mois de complaiſance annuelle pour cette bonne Dame-là, je n'acheterois pas trop cher, ce me ſemble, la poſſeſſeſſion d'un coffre fort auſſi richement meublé que le ſien. La Guerre pourra bien durer encore*

quatre

quatre ou cinq ans, & par conſéquent ce ſera bien tiré ſi ma future peut aller juſques à la Paix. Enfin, le Parti eſt des plus avantageux, ſi je ne me trompe, & tout ce qui pourroit m'en éloigner, c'eſt le ſoupçon qu'il pourroit bien être plus incompatible avec la probité qu'avec l'intérêt. Ces ſortes de ſcrupules ſont auſſi peu de chez nous que les Lettres de Change; cependant j'en ſuis capable, comme vous voyez, & ſi vous pouviez les lever, vous ſeriez le plus joli-homme du monde. Je ſuis, &c.

Je vais répondre à cette Lettre le plus catégoriquement qu'il me ſera poſſible; & je déclare d'abord, que je croi bien que des honnêtes-gens ont fait quelquefois ces ſortes de mariages; mais je ſoutiens en même tems, qu'alors ils n'ont agi ni en honnêtes gens, ni en gens raiſonnables. Je dis plus, ces ſortes d'unions bizarres ne méritent pas ſeulement le titre de mariage, puiſqu'elles ne tendent à aucun des buts pour leſquels cette liaiſon étroite entre l'homme & la femme a été introduite dans le monde. A coup ſûr, ce n'eſt pas à la conſervation du Genre-Humain que l'on ſonge, en s'uniſſant à une épouſe d'un âge ſi diſproportioné; & il n'eſt pas moins clair qu'on auroit tort de le faire, dans le deſſein de ſe munir par-là contre l'incontinence. Un Cavalier de trente ans, comme vous êtes peut-être, Monſieur, marié avec une épouſe ſexaginaire, bien-loin de mettre un

un frein à la concupiſcence, & d'éteindre ſa paſſion d'une maniere légitime, eſt en quelque ſorte forcé de conſerver tous ſes déſirs, & de les détourner de ſa déſagréable moitié, vers un objet plus touchant & plus digne de ſa tendreſſe. Il en eſt à-peu-près de ces ſortes de malheureux époux, comme d'un homme qui n'ayant chez lui qu'un mauvais ordinaire, ne ſçauroit voir ſans un apétit violent une table délicate & bien ſervie. Vous avez de la probité, vous le dîtes, & je le veux croire; mais ſi cette probité eſt accompagnée de quelque réfléxion, pouvez-vous ſans horreur jetter les yeux ſur ce qu'il y a de criminel à épouſer une perſonne que vous ne ſçauriez aimer, & à lui jurer de la maniere du monde la plus ſolemnelle une parfaite tendreſſe, dans le tems que vous ne ſentez pour elle que du dégoût & de l'averſion?

Je ſuis bien fâché, Monſieur, de ne pouvoir point en conſcience vous délivrer de vos ſcrupules, & d'être obligé de vous faire conſidérer la fortune attrapée dans les rides d'une vieille, comme une fortune très-mal acquiſe; mais en y renonçant, y perdriez-vous beaucoup, Monſieur? Je veux bien laiſſer-là la conſcience, pour n'examiner votre affaire que du côté de l'agrément & de l'utilité. Vous imaginez-vous que cette Dame veuille vous partager avec la gloire, & qu'elle ſoit contente de ne jouïr de

vous que quelques mois de l'année? Croyez-moi, le premier article de votre Contract de mariage vous obligera à quitter les travaux de Mars pour ne vaquer qu'à ceux de l'Amour, & qui pis eſt, la Paix pourroit bien venir ſans vous aporter un fortuné veuvage, qui ſera ſans doute l'unique but de vos deſirs. Il eſt vrai, qu'en attendant ce veuvage bienheureux, vous joüirez de toutes les commoditez de la vie, de Valets, de meubles précieux, & ſurtout d'une table excellente que jamais Gaſcon ne regarda d'un œil indifférent.

Mais aporterez-vous à ces délices aparens un cœur ſatisfait & tranquille, ſans lequel les plaiſirs les plus délicats ſon abſolument inſipides?

Qui dit une femme ſurannée, dit une femme jalouſe; & quelque deſtituée de ſens que puiſſe être une épouſe ſexagénaire, rarement pouſſe-t-elle ſa folie juſqu'au point de ſe croire auſſi propre à fixer un mari qu'elle l'étoit à l'âge de vingt ans. Dites à un Valet quelque mot à l'oreille, regardez par hazard une Servante un peu jolie; voilà votre vieille qui prend l'alarme, qui chaſſe ſon Domeſtique, & vous voilà réduit à n'oſer pas faire un ſigne à vos Laquais, & à ne voir que des Servantes hideuſes, qui ne ſemblent n'être chez vous que pour faire une ſymétrie de déſagrément avec votre femme. La moitié de votre vie s'écoulera à faire

naître,

naître des ſoupçons ſans le vouloir, & vous paſſerez l'autre en travaillant à les diſſiper; plus vous êtes honnête-homme & plus vous ſerez le malheureux Martyr d'un intérêt mal entendu. Si quelquefois encore vous ſçavez vous dérober aux yeux de votre ſurveillante, ne croyez pas pouvoir goûter avec vos Amis cette ſatisfaction précieuſe que l'amitié ne ſçauroit faire ſentir qu'à des cœurs tranquilles; vous ſongerez toûjours, qu'au ſortir de cette agréable Société vous devez rejoindre votre femme, & l'attente de ce malheur futur fera ſur vous des impreſſions plus violentes que ne ſçauroit faire la préſence de ce même malheur. Quel nouveau chagrin pour vous, quand, à l'aproche de la nuit vous vous verrez condamné, par votre propre ſuffrage, à un ſuplice qui ne différe pas beaucoup de celui que le cruel Mézence infligeoit aux objets de ſa cruauté, qu'il faiſoit attacher tout vifs à des cadavres? Peut-être encore qu'après avoir langui dix années, vous mourrez de chagrin de voir votre femme obſtinée à prolonger ſa vie & vos malheurs; & cette mort hâtée ſera tout le prix des ſoins que vous aurez rendus à votre déſagréable moitié; ou pour parler plus juſte, cette mort ſera la juſte punition de la baſſeſſe de votre conduite. Renoncez plûtôt au mariage, Monſieur; ou ſi votre tempérament ne le permet pas, épouſez plûtôt une aima-

ble Perſonne, fût-elle plus pauvre que vous. Je ſçai que cet avis eſt fort contraire aux ſottes maximes du ſiécle, qui traitent de la derniere extravagance les mariages entre des perſonnes qui n'ont rien ; mais cette belle morale ſuppoſe, ou que celui qui n'a point les biens de la fortune doit auſſi avoir le cœur vuide des deſirs qu'inſpire la Nature ; ou bien qu'un célibat, qui peut nous faire tomber dans le crime, doit être préféré à un mariage qui peut nous faire tomber dans le malheur. Deux ſupoſitions dont la fauſſeté eſt également viſible. D'ailleurs, quand ou eſt honnête-homme & laborieux, on ne court pas facilement le riſque de manquer du néceſſaire ; & quand on a le néceſſaire, de la raiſon, & une femme de mérite, on peut jouir d'un bonheur parfait.

Ce Savetier matineux,
Quoiqu'aux bords de la diſette,
Ne ſe croit pas malheureux ;
Il eſt époux de Lyſette.

S'il travaille nuit & jour,
Son ame eſt ſatisfaite,
Quand il ſonge, plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lyſette.

Son habit déguenillé,
Nullement ne l'inquiéte ;
Quoiqu'il ſoit mal habillé,
Il eſt aimé de Lyſette

Aſſez

Aſſez grande eſt à ſon gré,
Sa petite maiſonnette :
Peut-il être trop ſerré,
Avec ſa chere Lyſette ?

Son ordinaire eſt petit ;
Mais il fait chére parfaite ;
Car il a bon apétit,
Et ſoupe avec ſa Lyſette.

Sans des draps bien ſavonnez
Il ſe plaît en ſa couchette,
Trouvant tous lits bien ornez
Où l'on couche avec Lyſette.

XII. DISCOURS.

UN Fat, ſelon la définition de Mr. de la Bruyere, *eſt celui que les Sots croyent homme de mérite ; & qui, s'il pouvoit craindre de mal parler, ſortiroit de ſon caractére.* Ce mot dans ſa premiere origine a ſignifié toute autre choſe ; & puiſque * Maître François eſt ſi fort en vogue, voyons comment le définit *Maître François. Fat eſt un vocable de Languedoc, & ſignifie non ſalé ſans ſel, inſipide, fade ; par métaphore ſignifie fol, niais, dépourvu de ſens,*

* Rabelais.

éventé de cerveau. On peut voir par ces différentes idées qu'en différens tems on a attachées à ce même mot, que le Fat de Rabelais eſt auſſi diſtingué du Fat de la Bruyere, que celui du dernier eſt différent du Niais, auquel fort ſouvent il eſt directement oppoſé. En effet, le caractére du Niais eſt d'être embaraſſé de ſa perſonne, & de marquer dans toutes ſes actions une lâche timidité; au-lieu que la préſomption ridicule qui fait l'eſſence du Fat, ſe répand ſur ſon extérieur, & lui donne un air libre & aſſuré. Il ſuit de là, que la Fatuité n'eſt pas incompatible avec l'eſprit, & qu'elle n'a ſon principe que dans une vanité mal entenduë, qui nous fait tomber dans le ridicule, faute de nous faire croire que nous y puiſſions tomber comme les autres. Mais y a-t-il de la différence entre un Petit-Maître & un Fat? Il y en a ſans doute; & ſi tout Petit-Maître eſt Fat, il eſt pourtant ſûr que tout Fat n'eſt pas Petit-Maître. Le caractére du dernier aproche davantage de celui d'Impertinent dont la Bruyere fait cette deſcription-ci: *L'Impertinent eſt un Fat outré; le Fat laſſe, ennuye, dégoûte, rebute; l'Impertinent rebute, aigrit, irrite, offenſe, il commence par où l'autre finit.* Tout ce qui manque encore à un Impertinent pour devenir Petit Maître, c'eſt que le premier peut tomber dans ſon caractére par un défaut d'éducation, ou par une brutalité de tempéra-

ment,

ment, au-lieu que le dernier eſt impertinent par étude & par affectation ; il ſe croiroit ridicule s'il ne s'éforçoit à l'être. Je vous donnerai peut-être une autre fois une diviſion exacte de toutes les eſpeces dans leſquelles on peut ranger les Petits-Maîtres ; pour à préſent, j'ai envie de ſuplier l'Académie Françoiſe d'enrichir la Langue de deux mots, deſquels je ne croi pas qu'on puiſſe ſe paſſer.

REQUESTE.

PLaiſe aux Arbitres du Langage
Dont les voix en fixent l'uſage,
Faire quelque réfléxion,
Sur ce qu'avec ſoumiſſion,
A leur illuſtre Corps ma Muſe ſupliante
Trouve bon que je repréſente.
Nous voyons que depuis long-tems,
Du *Fat* l'importun caractere,
Devient aux Dames ordinaire,
Autant qu'il l'eſt à leurs Amans.
Cependant ce qui m'embaraſſe,
C'eſt qu'au terme de *Fat*, qui n'eſt que maſculin,
Vous n'avez pas encor voulu faire la grace,
De lui donner un feminin.
Ce n'eſt pas tout ; depuis quelques années,
Dans l'air modeſte trop bornées,
Quelques Dames ont affecté,
D'un jeune Officier éventé,

Les airs extravagans, les brutales manieres,
Que d'un mot adouci l'on nomme cavaliere.
C'eſt pour ces *Eſprits forts* un objet de mépris,
Que la pudeur ſage & timide,
Dont la nature avoit fait une bride
A leurs déſirs trop étourdis.
Renonçant à la tendreſſe
Pour leur réputation,
Elles traitent de foibleſſe,
La peur du qu'en dira t-on.
Voyez Philis; dans ſa verte jeuneſſe,
Ne comptant pour rien ſes appas,
Elle affecte des airs ſoldats;
De prendre du tabac fait rage,
Et tout en barbouillant ſon linge & ſon viſage,
Conte d'un ton de Fierabras,
Qu'elle a paſſé la nuit à boire,
Et qu'au champ de Bacchus remportant le victoire,
Elle a fait demander quartier
A tel Comte, à tel Chevalier.
Qui pis eſt la Belle ſe pique,
De fumer comme un Marinier:
Et de crainte de la colique,
Du plus fort *Perſico* vuide un flacon entier.
A jurer avec grace elle eſt Originale:
Et ſans ſe débrailler (puiſqu'en vain on étale
L'air d'un Petit-Maître parfait)
Il n'eſt point de jeune Cadet
Qui mieux que Philis ſe débraille.

Peu

Peu s'en faut qu'elle ne ferraille ;
On dit même qu'elle le fait.
Puiſque de ces Philis nombreuſe eſt la cohorte,
O vous des mots nouveaux qui réglez le deſtin,
Ne ſçauriez-vous emprunter du Latin,
Un mot qui déſignât d'une maniere forte
Un Petit-Maître feminin ?
Vous voyez bien que le langage,
Ne peut pas d'un tel mot ſe paſſer davantage,
Obſcénité, tout comme *Urbanité*,
Par vos faveurs s'eſt gliſſé dans l'uſage,
Avec moins de néceſſité.

Si au-lieu de finir mon Placet par demander un feminin pour Petit-Maître, je l'avois fini par en demander un pour le terme de Fat, j'aurois peut-être paſſé à l'Article ſuivant par une tranſition plus naturelle. Mais à propos, ou non, voici une Lettre du *Poëte ſans fard*, qu'il a écrite à Madame du Noyer, en lui envoyant une Epigramme contre le Miſantrope, laquelle on peut avoir vuë dans une des dernieres Quinteſſences.

Lettre du Poëte ſans fard à Me. du Noyer, imprimée exactement ſur l'Original.

MADAME,

Quand même le Miſantrope, en vous mettant en Parallele avec le Sr. Dufreny, ne vous eût pas

traitée injuſtement, & qu'en vous accordant les graces du ſtile, il ne vous eût point ôté le mérite de bien penſer; je ne doute point que vous n'euſſiez accordé un peu de place dans votre Quinteſſence pour faire connoître au Public l'extravagance d'un pareil Auteur. Voici comme il parle au Roi de Pruſſe, à l'occaſion de la mort du Prince de Frize; c'eſt dans ſa 11e *feuille tout à la fin.*

» Et vous, grand Roi, pardonnez ſi je » donne à ce Héros des titres que vous lui » diſputiez, peut-être avec juſtice. Il n'eſt » plus, vous le pleurez, voilà les excuſes de » ma hardieſſe. Jamais je ne l'ai loué pendant » ſa vie, de-peur de gâter le plus beau natu- » rel du monde, par des louanges d'autant » plus dangereuſes qu'elles étoient vérita- » bles. Je ne lui donne qu'après ſa mort » l'hommage que je dois à ſon mérite. Faſſe » le Ciel que je ne rende que tard les mêmes » devoirs à vos vertus, ou plûtôt, faſſe le » Ciel que je ne louë jamais le ſeul Roi di- » gne des louanges d'un Miſantrope.

Voila Madame une échantillon des ſottiſes de ce Cenſeur ridicule, qui ſe charge de l'Oraiſon Funébre des Rois, & qui ne veut point louer les Princes de-peur de gâter leur beau naturel. Je ne dis rien de l'équivoque inſolente du peut-être *de la premiere période.*

Quel fondement y a-t-il à faire ſur un Ecrivain ſi peu ſenſé, & dont les Vers ſont encore plus médiocres que ſa Proſe? Il ſe mêle cependant

dant de juger du mérite des Poëtes, & croit avoir raillé finement le Poëte ſans fard, en le faiſant traiter de Traducteur de Boileau par un Allemand; mais ce nouveau Miſantrope doit craindre les traits d'un ſatirique diſciple d'un homme, qui ſçait ſi bien relever le ridicule des mauvais Auteurs. En attendant voici une Epigramme que je vous prie d'inſérer dans votre Quinteſſence.

Enfant bâtard de Calliope,
Faux-plaiſant, fade Miſantrope,
Tu prétends te railler du Poëte ſans fard,
Qui regardant Boileau comme un Maître en ſon art,
Tâche de le ſuivre à la piſte :
Mais aprens, pauvre eſprit, Auteur bas & venal,
Qu'il vaut mieux être bon Copiſte,
Que d'être, comme toi, mauvais Original.

J'ai vû avec plaiſir, le peu de peine qu'a eu Madame du Noyer à pénétrer dans le ſophiſme par où le Poëte ſans fard commence ſa Lettre; elle a auſſi peu conclu, qu'accorder à quelqu'un les graces du ſtile c'étoit lui ôter le mérite de bien penſer, que je conclus moi, que notre Poëte penſe bien parcequ'à mon avis il écrit mal. Toute la colere de cet Illuſtre vient de ce que j'ai introduit dans un de mes *Miſantropes* un Allemand qui lui donnoit des Eloges. Il s'imagine apparamment que je n'ai fait que les prêter à un Allemand imaginaire; mais il ſe

trompe, je n'ai fait que copier mot-à-mot les louanges véritables que lui a données un Allemand réel. Ces ſortes de louanges ne plaiſent point à nous autres Auteurs François, & en cela il n'eſt pas impoſſible que nous ne ſoyïons un peu ridicules; mais quoiqu'il en ſoit, je n'ai point trempé dans cette affaire-là:

Non ce n'eſt pas à vous que ma plume ſe jouë,
Mon cher Gacon, vivons en paix,
Si plus d'un Allemand vous louë,
Soyez ſûr que je n'en puis mais.

Si cette ſatisfaction ne vous contente pas encore, je m'offre moi-même à ſervir votre vengeance, & à mettre dans le Miſantrope toutes les Epigrammes que vous voudrez lancer contre moi. Ne croyez pas que c'eſt mon propre intérêt que j'ai en vuë en vous faiſant cette offre; car ſi vos Ouvrages mêlez aux miens peuvent me procurer l'avantage d'être lû dans la Ville que vous honorez de votre ſéjour, conſidérez, s'il vous plaît, que d'un autre côté ils me feront courir le riſque d'être moins lû partout ailleurs. Aureſte vous ſeriez bien de mes amis ſi vous ſçaviez les efforts que je fais pour défendre votre Epigramme contre les Critiques dont quelques gens prétendent l'accabler. On dit, par exemple, qu'en m'appellant *Enfant bâtard* d'une Muſe, vous donnez un terrible ſouflet

ſouflet à la réputation de ces Déeſſes qui ont toujours paſſé pour fort honnêtes-filles.

Mais je montre fort bien qu'un tel Cenſeur abuſe;
Et je lui ſoutiens qu'une Muſe,
Qui s'eſt proſtituée au Poëte ſans fard,
Peut avoir un *Enfant bâtard.*

Un autre dit, que je ne prétens pas me railler de vous; mais que je le fais véritablement, & que ce *prétens* n'a d'autre mérite dans le Vers où il ſe trouve, que celui d'y aporter ſes deux ſyllables. Un troiſiéme encore, a cru me faire bien du plaiſir en faiſant cette Epigramme-ci contre la cinquiéme ligne de la vôtre.

C'eſt bien envain, pauvre Copiſte,
Vous qui rimez à petits frais,
Que vous ſuivez toujours Deſpréaux à la piſte,
Vous ne l'atraperez jamais.

Celui-ci trouve un eſprit pauvre comme le mien, préférable à un eſprit riche des tréſors d'autrui, dont il a l'Art de faire des pauvretez. Celui-là ſoutient, qu'en vous donnant la qualité de bon Copiſte, vous ſupoſez ce qui eſt en queſtion; & prétend ſottement qu'un homme qui ne parle que par impromptus, s'amuſe à raiſonner juſte. Mais c'eſt en vain qu'on ſe déchaîne contre ce pauvre Ouvrage; je n'en démords point, je m'obſtine

à le

à le trouver bon; & quand les raiſons me manquent, je me prévaux du Droit des Poëtes, je chante pouille à ceux dont les raiſonnemens m'embaraſſent, & je les traite tous d'*ames baſſes & venales.* Il eſt vrai que je ne donne ces beaux titres qu'à ceux que je connois, & qu'on trouve qu'en me les apliquant à moi, ſans me connoître, vous courez riſque de faire mépriſer votre cœur à ceux-là même qui ſont capables d'eſtimer votre eſprit. Mais bagatelle que tout cela; la fiction & le menſonge ont tant de raport enſemble, que de franchir le pas de l'un à l'autre, ne doit paſſer tout-au-plus que pour une licence poëtique. Tout ce que je trouve à redire à votre Epigramme, c'eſt que la pointe en eſt un peu émouſſée à force de ſervir: mais vous n'êtes pas encore en train, & pourvu qu'on patiente juſqu'à ce que vous en ayïez fait une centaine, je ſuis ſûr qu'on en trouvera quelques-unes dans le nombre qui ne ſeront pas mauvaiſes. Adieu, Monſieur. Si le Miſantrope doit ſuccomber un jour ſous les traits *d'un Satirique ſi bien inſtruit dans l'art* de relever le ridicule des mauvais Autheurs, il ſe conſolera de ſa défaite.

Æneæ magni dextrâ cadet.

XXVII. DIS-

XXVII. DISCOURS.

Une *Nation habillée à la* * *Siamoiſe à quelques lieues de la Haye! cet homme-là nous prend pour des dupes!* un peu de patience, ami Lecteur, je vous aſſure, foi de Miſantrope, que je vous dis la vérité toute pure. Vous ſçavez bien que ſouvent toute la différence qu'il y a entre Hiſtoire & un Roman, c'eſt que la premiere contient des véritez deſtituées de vraiſemblance, au-lieu que le dernier contient des fictions auſquels l'eſprit a ſçu ménager un air de vérité. Vous n'avez qu'à apliquer cette maxime à l'affaire en queſtion, & à ſuſpendre votre jugement, juſqu'à ce que vous ſoyïez mieux éclairci.

D'ailleurs, il ne faut pas tant s'étonner de voir des habits à la Siamoiſe parmi des Peuples civiliſez, puiſque ſans aller fort loin on peut remarquer parmi eux des mœurs dont l'extravagance ſurpaſſe tout ce qu'on raconte des coutumes des Iroquois & des Topinambous.

Il faut faire un voyage de trois ou quatre mois pour trouver une Nation qui accorde la dignité Royale à la force du corps, ou à la hauteur de la ſtature, ſans ſonger que la force de

* L'Auteur avoit dit ailleurs, qu'il étoit arrivé dans une Ville où il avoit avoit trouvé cette Nation.

de l'eſprit & la droiture de l'ame ſont le vrai mérite de celui qui doit gouverner un Etat. Mais combien de chemin croyez-vous bien qu'il faille faire, pour trouver un Peuple chez lequel on éleve aux Charges les plus importantes des perſonnes dont tout le mérite conſiſte à s'être abruti l'eſprit par l'uſage continuel d'une boiſſon pernicieuſe, ſur laquelle ils ont enfin gagné une inſenſibilité, qui les rend néceſſaires dans les débauches qu'ils animent par leur exemple?

Venons au fait. Comme je n'avois jamais été dans la Ville où j'étois abordé, je trouvai bon de m'y faire conduire par un Guide, qui non ſeulement me montrât le chemin, mais qui me donnât encore des inſtructions ſur les choſes étonnantes qui pourroient m'y frapper. Le premier objet qui me fit avoir recours aux lumieres de mon Conducteur, fut une nombreuſe Jeuneſſe toute habillée de longues robes de ſatin, ou de toile peinte. Les uns les portoient ouvertes & les laiſſoient traîner à terre, & les autres les avoient ceintes d'une courroye qui pouvoit auſſi ſervir à ſoûtenir une épée. J'en vis qui étoient coëffez d'une petite perruque d'Abbé, & d'un chapeau avec un grand bord d'or, ou d'argent; au-lieu que quelques autres ne portoient que des bonnets, qui me paroiſſoient être mieux aſſortis à leur robe traînante. Tirez-moi d'embaras, dis-je; eſt-ce-là une Colonie, qui d'un Païs étranger s'eſt venuë

venuë établir ici, & qui auſſi idolâtre de ſes manieres que nous le puiſſions être, nous autres François, des nôtres, s'obſtine à ne ſe point habiller comme la Nation à laquelle elle s'eſt unie ?

Je ne ſçai, me répondit mon Guide, ſi l'on pourroit donner à cette Jeuneſſe le nom de Colonie : toujours eſt-il ſûr que c'eſt un aſſemblage d'Etrangers de preſque toutes les Nations de l'Europe, deſtinez à être pour un petit nombre d'années, Membres d'une Société qu'on peut apeller à juſte titre une République. En effet, elle n'eſt point ſoumiſe aux Loix qui obligent les autres habitans de ces lieux. Elle a ſes Magiſtrats particuliers, & peu s'en faut qu'une ſouveraine licence ne lui tiennent lieu de Loi. Si d'un côté on a ſoin de fournir à petits frais aux Membres de ce Corps tout ce qui peut les conduire aux débauches & aux deſordres les plus odieux, d'un autre côté on eſt d'ordinaire aſſez équitable pour les diſpenſer des punitions que dans tous les autres Etats policez le crime traîne après lui.

La Ville, continua-t-il, qui renferme cette République dans l'enceinte de ſes murailles, a mérité autrefois, en ſe défendant courageuſement contre ſes ennemis, le privilege de loger ces Hôtes inſolens, & d'en ſouffrir patiemment les inſultes les plus outrageantes.

Aureſte, cette République eſt appellée *Académie*,

Académie, ou bien *Univerſité*; & les plus ſages de ſes Sujets ſe font une occupation ſérieuſe d'aller tous les jours dans de certaines Aſſemblées qu'on nomme *Colleges*, pour y troquer tout ce que leur eſprit & leurs manieres ont de naturel, contre une certaine érudition qui depuis long-tems s'eſt brouillée avec la Nature. C'eſt-là qu'on apprend à laiſſer-là les tons de voix qui répondent aux différens mouvemens de l'ame, pour prendre ceux de la Déclamation, qui dégageant la parole de l'empire du cœur, l'aſſervit à certaines régles bizares, qui ſont d'autant plus admirées qu'elles s'éloignent de l'uſage ordinaire. C'eſt-là qu'on ſe fait une habitude de reſpecter aveuglément la vénérable Antiquité, & d'impoſer ſilence à la raiſon & au Sens-commun, dès qu'on entend parler un Ancien ou ſon Interprête. Enfin, c'eſt-là qu'on aprend à ſoûtenir un ſentiment juſqu'au dernier ſoufle de ſes poumons, & à ſe faire une gloire de prouver, par des raiſonnemens également plauſibles, tantôt qu'une choſe eſt, & tantôt que cette même choſe n'eſt pas. J'en reviens toujours à cet habillement, dis-je à mon guide; à quoi bon ſe diſtinguer de la ſorte des autres habitans de ces Provinces? Se pourroit-il que cette robe fût une eſpece de deshabillé? Et ſeroit-ce la coûtume de ces Meſſieurs de s'aller coucher à préſent, ou bien ſortir à cette heure du lit? Il eſt vrai, me répartit-il, que pluſieurs

ſieurs d'entr'eux ont aſſez bu hier pour ne ſe lever qu'à-préſent, & que quelques autres ont déja fait aſſez la débauche aujourd'hui pour être obligez d'aller cuver leur vin; mais la ſeule raiſon de s'habiller de la ſorte, c'eſt la commodité, qu'ils préférent en véritables Philoſophes à l'embaras des modes. Il en eſt à-peu-près de cette longue Robe, comme du Manteau des anciens Sages, qui étoit toujours commode & toujours de ſaiſon; elle peut ſervir la nuit de couverture, le jour d'habit, & dans le mauvais tems de caſaque; s'il fait chaud on l'ouvre, fait-il froid on la reſſerre; & s'agit-il de caſſer les vîtres, ou de roſſer le Guet, on la retrouſſe.

Tout en diſcourant de cette maniere, nous nous trouvâmes devant un grand bâtiment vieux & de mauvais air, où le mêlange confus de cent voix différentes faiſoient un tintamare ſi effroyable, qu'on eût juré que tout-au-moins une vingtaine de perſonnes s'entr'égorgeoient là-dedans. La curioſité m'y fit entrer, & j'y démêlai, au-travers d'une épaiſſe fumée de tabac, un bon nombre de jeunes-gens, qui en criant de toute leur force, trouvoient moyen d'avaler celui-ci du Caffé, celui-là du Chocolat, tandis que pluſieurs autres s'abreuvoient d'eau de vie, pour ſe préparer l'eſtomac à une débauche ſolemnelle. Elle ſe devoit faire chez un jeune-homme qui vouloit célébrer avec ſes compagnons, l'honneur d'avoir été reçu ce jour-là,

de rire, qui me firent prêter attention à ce qui pourroit en être la cauſe. C'étoit un grand Flandrin, qui s'érigeoit en diſeur de bons-mots, à la faveur de quelques vieux contes, qui depuis plus de cinquante ans avoient embelli l'Almanac, & fait rire les Laquais & les Savetiers. Son éloquence avoit aſſemblé autour de lui un cercle attentif d'admirateurs, qui l'écoutoient la bouche ouverte, & qui ſe faiſoient une loi de rire à gorge déployée, auſſi-tôt que le Nigaud qui les amuſoit leur en donnoit le ſignal en riant le premier. Celui qui auroit gardé un air froid au milieu de la joye générale, auroit paſſé pour le plus ſtupide des hommes, & pour peu qu'on eût ſoin de ſa réputation, il falloit s'épanouir la ratte comme les autres. Tout ce que les railleries de notre Bel-eſprit avoient de fin, c'étoit des obſcénitez exprimées ſans détour, & capables de dégouter quiconque n'étoit pas abſolument deſtitué de pudeur & de politeſſe. Si vous avez remarqué, Lecteur, qu'un Peuple entier, dont on admire à juſte titre le bon ſens & l'habileté dans des affaires importantes, confond avec la fineſſe de la raillerie, les équivoques les moins honnêtes; vous ne vous étonnerez pas d'apprendre, que ceux qui dans ces lieux tumultueux ſe plaiſoient à ce burleſque infâme, étoient juſtement les plus civiliſez qu'on y trouvoit. On voyoit quelques-uns de cette derniere

claſſe

claſſe habillez à la maniere ordinaire; mais on voyoit aiſément qu'ils n'y étoient pas accoutumez, & on les auroit pris pour des Moſcovites traveſtis qui euſſent mis un habit à la Françoiſe pour la premiere fois de leur vie. Ils ne laiſſoient pas d'être magnifiques; mais les différentes piéces qui compoſoient leurs habillemens étoient ſi mal aſſorties, qu'ils ſembloient avoir voulu repréſenter ſur eux un conflict des couleurs les plus oppoſées. C'étoient des habits rouges, des veſtes bleuës, des bas blancs, & des ſouliers avec des oreilles rouges ou jaunes; ajoutez à cela une grande perruque, & un petit chapeau, ou bien un grand chapeau & une petite perruque, une longue épée ceinte par-deſſus l'habit, ou dumoins par-deſſus la veſte, & un air moitié Pédant, moitié Breteur, & vous vous formerez une idée complette d'un de ces Cavaliers dans ſes habits de cérémonie. Tandis que je réfléchiſſois ſur ce goût bizarre, deux étourdis, après s'être jetté un Damier & des Dames à la tête, en étoient venus aux coups de poing; mais étant ſéparez, ils prirent une réſolution plus martiale, & ſuivis d'une centaine de perſonnes, ils mirent flamberge au vent en pleine ruë. Jamais jeunes-gens ne ſe battirent avec plus de précaution, & quelques longues que fuſſent leurs brettes, il y avoit toujours une bonne aune de diſtance entre la pointe de l'un

l'un & l'eſtomac de l'autre. Cependant un de ces prudens Guerriers reçut une égratignure à la main par le plus grand hazard du monde; après quoi on ſe jetta entre-deux, & on les reconduiſit en triomphe comme des Héros de la premiere claſſe. Je les laiſſai là, & croyant avoir aſſez examiné les mœurs de ce Peuple, je réſolus de continuer mon voyage.

XXVIII. DISCOURS.

VOus voilà donc de retour, Meſſieurs les Guerriers; je m'en réjouis fort; ſoyez les très-bien venus: quel plaiſir pour les Dames, qui ont tremblé pendant l'Eté à chaque apparence de Bataille! Quel plaiſir de vous revoir pleins de ſanté, brillans de gloire, & tout prêts à donner tête baiſſée dans la galanterie! Quel charme pour vous, Meſſieurs, de pouvoir faire à vos Philis le récit intéreſſant de vos grandes actions, & de les voir pâlir d'un péril dont vous êtes échapez, ou bien qui ne vous a pas menacé ſeulement, & que vous trouvez pourtant à propos d'inſerer dans le Roman de votre illuſtre Vie! Pour peu que ces Belles ſoient affectionnées à l'Etat, elles ſe trouveront obligées en conſcience de vous dédommager par leurs faveurs, des fatigues de

de la Campagne, & vous allez à préſent gouter à longs traits les agrémens du Quartier-d'Hyver, qui ſont la ſeule douceur de la malheureuſe profeſſion que vous avez embraſſée. Toujours dans la fatigue, ſouvent dans la diſette, à tout moment environnez de la mort, eſt-il concevable que vous ayïez l'eſprit aſſez imbécile pour affronter une ſi grande foule de malheurs, ſans y faire réfléxion; ou que vous ayïez l'eſprit aſſez fort pour y réfléchir, & pour les affronter pourtant?

On peut ranger dans quatre Claſſes ceux qui ſe font un emploi de tuer leur prochain. Il y en a qui le font par amour pour la Patrie, & ceux-là ſont en très-petit nombre; il y en a

Que l'affreuſe diſette livre
Aux miſeres d'un pareil ſort,
Et qui vont chercher dequoi vivre
Dans le ſein même de la mort.

Il y en a qui s'abandonnent par ambition à ce parti ſi éloigné de l'humanité; & enfin on en trouve dont l'unique motif eſt le deſir de s'acquérir, avec le titre d'Officier, un eſpece de droit de ſe donner des airs pendant trois ou quatre mois de l'année. J'admire les premiers, je pardonne aux ſeconds, je plains les troiſiémes, & je me ris de l'extravagance des derniers, qui achetent ſi cher la maigre ſatisfaction d'étaler des airs ridicules,

les, entez ſur un plumet & ſur un habit galonné. Cependant, à examiner l'affaire de bien près, les ambitieux ne ſeroient-ils pas auſſi extravagans, que ces Amateurs du bel-air dont je viens de parler? Il eſt vrai qu'on s'eſt plus familiariſé avec le ridicule des premiers, & qu'on a donné depuis long-tems des couleurs brillantes à l'amour de la gloire & de l'élévation, la peſte la plus pernicieuſe de l'Univers; au-lieu que le ridicule de cette Jeuneſſe, qui ne conſidére la qualité de Guerrier que par le plumet & la dorure, n'a pas encore, à la faveur de l'éloquence fleurie des Orateurs & des Poëtes, acquis le privilége de paſſer pour grandeur d'ame.

Suppoſons que quatre Guerriers, pouſſez par ces différens motifs, ſe trouvent ſur une bréche menacez de tous côtez d'un prompt trépas: Le premier ſe tranquiliſera par l'aſſurance qu'il fait ſon devoir, & qu'il n'agit que par un principe digne d'un homme de probité. Le ſecond pourra ſe flater, que s'il ſe tire de-là, ſes Maîtres équitables donneront dumoins du pain à un homme qui s'expoſe à mille morts pour leur ſervice. L'Officier du bel-air ſe conſolera de l'état violent où il ſe trouve par l'idée du plaiſir, qu'échapé de ce danger il goutera l'Hiver à briller dans les Aſſemblées, & à éblouir les yeux du beau Sexe, par un mérite dont on s'envelope le matin, & dont on ſe dé-

pouille le ſoir. Et l'Ambitieux ſe ſoutiendra par l'eſpérance que les hazards qu'il affronte avec intrépidité, lui procureront l'agrément d'avoir ſous ſa conduite quelque centaines de Coquins de plus,

„ Et qui pourra, bravant une mort indiſcrette,
„ De ſa folle valeur embellir la Gazette.

Je connois des Guerriers de cette derniere eſpece, qui jouiſſent d'une fortune médiocre, & qui contens d'un habit modeſte, d'une maiſon commode, & d'une table frugale, pourroient couler leur vie dans le calme & dans l'agrément: mais, quoi! *reſter chez ſoi à planter des choux?* Cela ne ſe peut pas; il faut s'élever aux plus hautes dignitez Militaires, *il faut faire une fortune éclatante.*

Voilà le langage de tout le monde, *il faut faire Fortune*; il ſemble que tous les talens les plus beaux du corps & de l'ame ne ſoient donnez aux hommes qu'afin qu'ils faſſent Fortune, & qu'il n'y ait point de ſalut pour ceux qui n'y aſpirent point. Il faut avouer que nous méritons peu cette raiſon ineſtimable, qui nous ſeroit d'un ſi grand ſecours, ſi nous en faiſions le principe & la régle de toutes nos actions, au-lieu d'en faire un reſſort aſſervi aux fauſſes maximes d'un intérêt mal-entendu. Ceux qu'on appelle Sages dans le monde,

de, ne s'y distinguent pas d'ordinaire des fous en s'habituant à examiner la véritable valeur des choses par les principes les plus clairs & les plus indubitables du bons-sens: point du tout, ils ont de commun avec les insensez, la bassesse de n'oser pas examiner les opinions vulgaires, & tout ce qu'ils ont de plus excellent qu'eux, c'est de raisonner conséquemment sur des principes aussi faux qu'universellement reçus.

Il semble que l'homme abhorre les sourcis & les inquiétudes, & tend au repos & à la tranquilité, non seulement par un principe de raison; mais encore par une espece d'instinct. Tout le monde fait de cette tranquilité le but de ses travaux & de ses peines; mais tout le monde travaille à reculer toûjours ce but, pour avoir le plaisir d'y courir toûjours, & de n'y parvenir jamais.

Ce Marchand qui pourroit trouver le repos dans une richesse médiocre, s'obstine à l'attendre des Indes dans des coffres remplis d'or & de pierres précieuses. Ce Guerrier paroît croire qu'un cœur tranquille n'a droit de loger que dans un corps mutilé & couvert de cicatrices. Ils s'efforcent l'un & l'autre à trouver la facilité, où ils aspirent, dans les choses étrangeres où elle n'est pas, & ne la cherchent pas dans leur raison dans laquelle seuls ils pourroient la trouver.

* Douce Paix de l'eſprit, heureux repos de l'Ame,
Source des vrais plaiſirs, ſeul & parfait bonheur,
Le mortel vous détruit tandis qu'il vous reclame,
Et pour vous acquérir, vous bannit de ſon cœur.

L'avare vous pourſuit, & d'un fol eſpoir ivre,
Il court vous abîmer dans les gouffres des flots:
Bien-loin de vous atteindre, aux troubles il ſe livre,
Pour amaſſer matiere à des troubles nouveaux.

Qu'il creuſe, affamé d'or, ces avares abîmes
Où les Dieux l'ont caché par des ſages arrêts,
Il y pourra trouver cette ſource des crimes;
Mais la tranquilité ne s'y trouva jamais.

Non, pâle adorateur de l'altiere abondance,
N'attens pas ce tréſor de ſes prodigues mains,
De ſa corne qui verſe un ruiſſeau d'opulence,
Ne vois-tu pas couler des fleuves de chagrins?

Sous un ruſtique toît ſe trouve la retraite,
Où l'aimable repos ſe dérobe à nos yeux;
Mais de ſoucis aîlez une troupe inquiéte,
Vole autour du lambris des Palais orgueilleux.

L'Ambitieux ſouvent encenſé par le crime,
L'Autel enſanglanté du chimérique HONNEUR,
A meſure qu'il monte il ſe creuſe un abîme,
Dont l'aſpect effrayant trouble & glace ſon cœur.

Que

* Imitation vague de la 16. Ode du 2. Livre des Odes d'Horace.

Que le Peuple ébloüi d'une aparence vaine,
Admire le bonheur de ſes fiers Souverains;
Portraits vivans des Dieux, leur amour, ou leur haine,
Eſt l'arbitre du ſort des timides humains.

Mais, ſerrée autour d'eux leur garde redoublée,
Du Peuple calme en vain les flots tumultueux,
Elle n'arrête pas dans leur ame troublée,
Des déſirs inquiets le flux impetueux,

Le Voyageur veut fuir le trouble qui l'agite,
Et ſous un autre Ciel croit trouver le repos:
Mais, triſte compagnon du malheur qu'il évite,
Il traîne en tous climats la ſource de ces maux.

Et toi, qui ſur les pas des fiers Héros du Tibre,
A ta folle valeur immoles l'équité,
Et trouvant criminel quiconque oſe être libre,
Montes de crime en crime à l'immortalité;

Tu meſures ta gloire aux malheurs qu'elle cauſe,
Dans l'Univers en feu tu cherche ton encens,
Vois croître tes Lauriers, plus ta main les arroſe,
Des pleurs des malheureux, du ſang des innocens.

Scélérat admiré, dont les crimes deviennent
A l'abri du ſuccès les titres du Héros,
Dans le chemin ſanglant où tes fureurs t'entraînent,
Quel objet pourſuis-tu? Quel objet! le repos.

Le repos! Mais toûjours l'inſatiable gloire,
Aux plaiſirs du triomphe arrache les Guerriers,

Et ne leur fait jamais trouver dans la Victoire,
Qu'une route applanie à de plus beaux Lauriers.

Mortel infortuné, rempant ſous la chimere,
Veux-tu toûjours ſervir, né pour la liberté?
Ton bon-ſens du repos eſt le Dépoſitaire,
Et l'arbitre abſolu de ta félicité.

D'un bien toûjours futur, que l'attente peu ſage
Céde au choix d'un bonheur, ſûr, préſent, accompli;
En bornant tes deſirs étends ton héritage,
Un deſir reſſerré vaut un deſir rempli.

Oui, va jouir des droits de ton indépendance,
De ta ſeule raiſon eſclave bienheureux,
Dans ta modicité va trouver l'abondance,
Et tire ta grandeur des bornes de tes vœux.

Couvert de la vertu, Philoſophe intrépide,
Alors tu peux braver les orages du ſort,
Saiſir de chaque inſtant l'utilité ſolide,
Et goûter des plaiſirs affranchis du remord.

Pour moi joſe, nourri des préceptes d'Horace,
M'élever au-deſſus du Peuple forcené;
Et n'en point diſtinguer, ſage dans mon audace,
Un Roi, de ſes deſirs eſclave couronné.

Pour calmer mes chagrins aſſez ſouvent j'allie
L'amuſement des Vers à l'effort des raiſons,
Et du double coupeau la touchante folie
Fait l'effet ſur mon cœur des plus ſages leçons.

XXIX. DISCOURS

APRÈS avoir fait encore un voyage de huit à neuf lieuës, je me trouvai dans une Ville qui ne le céde à aucune autre de l'Univers pour le Commerce, pour la ſageſſe de ſes Loix, & pour la magnificence de ſes bâtimens. Mais ce qu'on y peut d'abord remarquer de deſagréable, c'eſt que l'air y eſt très-épais, & mêlé de certaines vapeurs groſſieres, auſſi dangereuſes pour l'eſprit que pour le corps de ceux qui le reſpirent.

Cette ſuperbe Ville eſt habitée moitié par des Créatures humaines, & moitié par de certains animaux, qui pour l'extérieur reſſemblent extrêmement à des hommes; mais qui au-lieu d'être animez par un eſprit raiſonnable, n'ont qu'un inſtinct aveugle qui les pouſſe vers les richeſſes, comme les autres brutes ſont pouſſées vers les choſes néceſſaires à leur conſervation.

Si l'on n'a jamais remarqué que le ſimple inſtinct méne les Etres deſtituez de raiſon vers leurs fins, par des moyens plus ingénieux que n'en ſçauroit inventer la raiſon, même la plus éclairée; on pourra l'obſerver facilement dans ces brutes à figure humaine dont je viens de parler.

Ils poſſedent au ſuprême degré tous les

Arts qui peuvent contribuer à remplir leurs coffres, d'un argent dont tout l'uſage conſiſte à en gagner encore d'autre, & qu'ils laiſſent à leurs Héritiers, ſous la condition tacite qu'ils ne s'en ſerviront jamais, & qu'ils tâcheront encore de l'augmenter. Ne diroit-on pas que la richeſſe fût un dépôt qui leur fut confié par la fortune, & auquel comme fidéles dépoſitaires, ils ſe fiſſent un cas de conſcience de toucher ? Parmi ces hommes aparens, l'amitié & les autres liens de la Société humaine ſont abſolument comptez pour rien. Ils ſe font une eſpece de gloire de la lâcheté de leurs ſentimens, & traitent de foibleſſe le généreux deſir qu'ils remarquent aux hommes véritables, d'employer leur bien à procurer de l'utilité & de l'agrément à leurs prochains, & ſurtout à leurs amis. Ils débitent, comme la Sentence la plus grave & la plus raiſonnable, que *l'amitié ne doit point aller juſqu'à la bourſe.*

Les plaiſirs innocens, qui délaſſent les perſonnes ſenſées des travaux que leur profeſſion exige d'eux, ſont preſque inconnus à la claſſe d'habitans dont je dépeins ici le caractére & la conduite. Les ſeuls divertiſſemens qui ſoient du goût de la plûpart d'entr'eux, ce ſont les plus infâmes débauches qu'une volupté brutale puiſſe inventer. Ils ne trouvent rien de ſolide que le gain, & rien d'agréable que le crime.

On ne connoît point parmi eux le plaiſir tranquile

tranquile & ſatisfaiſant qu'on goûte dans la compagnie de quelques amis de mérite, qui ſe communiquent leurs lumieres par des entretiens, où le mélange du ſérieux & de l'enjoué occupe & delaſſe tour-à-tour.

On n'y voit point ces Sociétez où les deux Sexes, animez par un deſir louable de plaire, font des efforts pour polir leurs manieres, & où ils acquierent l'un & l'autre cet air libre & dégagé ſans lequel le mérite le plus ſolide rebute bien ſouvent, au-lieu de ſe rendre agréable. La plûpart des Aſſemblées qu'on y trouve ſont compoſées, d'un côté de filles que leurs meres ont gardées dans la maiſon juſques à l'âge de dix-huit à vingt ans ſans leur faire voir aucune compagnie, & ſans leur aprendre rien que les maximes les plus rafinées d'une ſçavante lézine; & de l'autre côté, de jeunes-gens qui ont apris leur monde à l'Académie de L., en ſe ſoulant régulierement tous les ſoirs, en courant les ruës toutes les nuits, & en ſe faiſant éviter du Beau-Sexe, par la brutalité qui régne dans toute leur conduite.

Imaginez-vous des coqs & des poules qu'on lâche les uns contre les autres, qui ſe voyant pour la premiere fois de leur vie, ne ſçavent s'il faut aprocher ou reculer, & à qui la Nature fait prendre enfin le parti de s'aprocher réciproquement. Il en eſt tout de même de ces jeunes gens; d'abord ils ont en ſe voyant un certain air interdit & embaraſſé, duquel

ils paſſent bien-tôt à une familiarité impolie, qui les confond avec la plus vile Populace. Les Cavaliers peu accoûtumez à quelques égards pour le Sexe, animent d'ordinaire la converſation par les manieres de jurer les plus groſſieres, qui tiennent lieu de l'eſprit & du badinage agréable qu'on voit briller dans les Sociétez polies ; on ſe met en train de plus en plus ; les plus impertinentes équivoques ſe mêlent aux juremens ; le jeu de main ſuit de près ces ſpirituelles railleries ; & l'âne de la Fable, qui pour baiſer ſon Maître, lui jetta impertinemment ſes pates ſur les épaules, dépeint aſſez au naturel les careſſes dont ces jeunes-gens régalent les Compagnes de leurs divertiſſemens.

Après ce beau prélude on ſe met à jouer ; & quoique ce ſoit d'ordinaire pour très-peu de choſe, ces Tables dreſſées pour le Jeu, ſont autant de Théâtres où l'on repréſente, de la maniere du monde la plus vive, toute l'infamie d'une ame baſſe & intéreſſée. A la moindre perte on voit le chagrin peint ſur le viſage de ceux qui ont des millions dans leurs coffres, & le moindre gain leur inſpire une joye inſultante, qu'ils font éclater ſans aucun ménagement.

Il ne faut pas s'étonner qu'on ait donné ſi peu d'éducation à cette partie du Peuple, de laquelle je tâche de faire ici un fidéle Tableau ; une meilleure ne ſeroit à ces jeunes gens d'aucune utilité. Leurs peres ne les

élevent

élevent pas pour avoir de la politeſſe dans leurs manieres, du goût dans l'eſprit, & des ſentimens généreux dans l'ame; nullement, on leur trouve l'ame belle à proportion de l'avidité naturelle qu'ils ont pour le gain, & on eſt content de leur eſprit, à meſure qu'on y voit de la diſpoſition à ne pas laiſſer infructueux leur noble penchant pour les richeſſes. Leur mérite eſt taxé ſelon les biens qu'ils ſont cenſez de poſſeder, & ſuppoſé que trois de ces êtres entrent dans une Compagnie où le bruit de leurs Thréſors les a devancez, vous verrez par l'acueil qu'on leur fera, non qui a le plus de probité, non qui a l'eſprit le plus ſociable; mais qui a cent mille francs, qui deux cens mille, & qui trois cens mille. Ce n'eſt pas tout, leurs propres manieres indiquent leurs richeſſes; leur orgueil, & leur air froid & mépriſant, proportionnez au nombre de leurs piſtoles, paroiſſent dire à tout le monde:

» Dans un coffre rempli de rares qualitez,
» J'ai cent mille vertus en écus bien comptez.

Eſt-il concevable que des gens qu'on confond avec des créatures raiſonnables, & qui ont des vuës pour leur intérêt qui approchent ſi fort du raiſonnement, fondent l'eſtime qu'ils font d'eux-mêmes & des autres, ſur un certain nombre de piéces de métail, qui n'auroient aucune influence ſur leur inté-

rieur, ſi elles ne produiſoient dans leurs ames certains ſentimens, par leſquels ils ſont eſſentiellement diſtinguez des hommes véritables? On peut aſſez comprendre que parmi des créatures de cette eſpece, il ne ſçauroit régner cette galanterie qui eſt l'effet d'une vanité délicate. Leurs mariages ſont une partie principale de leur négoce, & l'on ignoreroit preſqu'entierement parmi eux tout commerce de tendreſſe, ſi quelques filles, à l'aide des Commis de leurs peres, ne faiſoient ſouvent leurs preuves de fertilité avant que d'être reçues.

Il ſemble que les Etrangers qui ſe viennent fixer dans ce lieu, & qui ont eu quelque humanité en y entrant, changent de nature pour être aſſortis à ce Corps dont ils vont devenir membres, & l'on diroit que les ſentimens humains n'y ſçauroient avoir droit de bourgeoiſie. Pour être perſuadé de la vérité de ce que je viens d'avancer, on n'a qu'à entrer dans un endroit nommé le Caffé Gaſcon, & examiner attentivement les diſcours de ceux qui s'y aſſemblent. Si l'on veut voir encore un échantillon de la jeuneſſe originaire de cette Ville, qu'on aye la patience de paſſer une heure dans le Caffé Royal, où les fils des plus riches Citoyens viennent étaler leurs veſtes de brocard d'ord, & faire les honneurs des magazins de leurs peres. Je ne me ſerois jamais attendu à voir l'air Petit-Maître répandu ſur la figure de ces Meſſieurs, qu'aſ-

ſurément

ſurément la Nature n'a point deſtinez à être ridicules de cette façon-là. Cependant ils ſont Petits-Maîtres, ou dumoins ils font tous leurs efforts afin de paroître tels; & avec un air déhanché, un pied tourné en dedans, des bras dont ils ne ſçavent que faire, & les manieres du monde les plus gauches, ils affectent des phraſes cavalieres, & des airs évaporez; mais bien-loin de ſe rendre, à l'exemple de leurs originaux, d'agréables fous, ils réüſſiſſent ſi mal à les copier, qu'ils deviennent des ſots dégoûtans & inſuportables.

Je ne ſçai par quel travers d'eſprit les Nations Etrangeres veulent de toute force prendre le ridicule de nos jeunes François pour un modéle du bon air & du ſçavoir vivre. On devroit prendre garde que *n'eſt pas Petit-Maître qui veut*; & que de même que le naturel doit s'unir avec l'Etude pour faire les Grands-Génies, il faut auſſi que ces deux choſes concourent pour compoſer le caractére de Petit-Maître. Or la Nature n'a donné qu'aux François le privilége de le devenir ſans peine, & elle paroît leur avoir départi, préférablement aux autres Nations, toutes les qualitez requiſes pour une brillante extravagance. Nos jeunes-gens naiſſent avec un cerveau éventé, un air aiſé & prévenant, une effronterie cavaliere, & une vivacité d'eſprit qui rend leur folie plus propre à plaire que la ſageſſe même des autres Nations. Pour peu qu'ils cultivent ces heu-

reuſes

reuſes diſpoſitions, ils ſont bien-tôt perfectionnez dans l'art d'être impertinens, ſans choquer par-là que les ſeules perſonnes raiſonnables, qui ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne méritent pas d'entrer en ligne de compte. Les autres Peuples ont reçu en partage un bon-ſens naturel, un flegme propre à les faire agir par réfléxion, & un air grave & poſé, digne de l'excellence de leur nature. Avec toutes ces qualitez ils peuvent ſe former un caractére original de ſageſſe; n'ont-ils pas tort de le négliger, pour copier foiblement un caractére dont ils devroient s'efforcer de ſortir, s'il leur étoit naturel?

AVERTISSEMENT.

ON trouvera peut-être que cette Piéce n'eſt qu'un tiſſu de contradictions, & que j'y donne continuellement un eſprit & une ame à des êtres que j'exclus du nombre des hommes; mais j'avertis le Lecteur que je ne ſuis pas Carteſien, & que j'admets l'ame des bêtes.

D'honnetes-gens ont cru que le caractére que j'ai donné aux Habitans de la Ville en queſtion, eſt faux en pluſieurs de ſes Parties. Ils s'en ſont formé cette idée en partie par leur faute, & en partie par la mienne: Ils n'ont pas pris garde à une diſtinction que je poſe d'abord comme la baze de tout mon diſcours. Je diviſe tous ces Habitans en deux portions égales; l'une de ces claſſes eſt compoſée d'honnmes véritables, & l'autre

tre de certains Etres, qui n'ont de l'homme que la figure. Il n'y a point de Ville dans l'Univers à qui une pareille diſtinction ne fit honneur. Mais je ne l'ai pas fait ſentir aſſez dans tout le corps de cette Piéce; je remédie à cet inconvénient dans cette ſeconde Edition. On verra même ſans peine, qu'en retouchant ce Diſcours, j'ay adouci un grand nombre d'expreſſions trop crues, & même outrées.

XXX. DISCOURS.

Réfléxions ſur le BON-MOT.

LE Bon-mot eſt proprement la ſaillie d'un eſprit vif, dans laquelle la nouveauté & la juſteſſe ſont réunies dans une même idée exprimée avec force & avec préciſion. Il emprunte la plus grande partie de ſon agrément, de l'A-PROPOS.

On peut donner le titre de Bon-mot, d'une maniere générale à toutes les Saillies à qui ma définition convient; cependant on ne l'applique d'ordinaire qu'aux Saillies que le ſel de la raillerie aſſaiſonne.

Le Bon-mot eſt plûtôt imaginé que penſé; il prévient la Méditation & le Raiſonnement; l'eſprit qui vient de le concevoir ne voit ſouvent qu'après coup le tour heureux de cette Penſée, & le ſens étendu & fin qu'elle

qu'elle renferme. Il eſt tout étonné d'avoir ſi bien réüſſi.

C'eſt d'ordinaire le hazard qui fait naître le Bon-mot, comme il découvre ſouvent les plus beaux Diamans à ceux qui ne les cherchoient pas ; mais les Pierres-précieuſes ne ſe trouvent d'ordinaire que dans les Mines, & le hazard ne fait guéres briller le Bon-mot dans un Eſprit vif & dans une imagination riche.

La même penſée conçuë & exprimée de la même maniere, eſt ſouvent une ſottiſe chez un Sot, & un Bon-mot chez un Homme d'eſprit. Cette maxime n'eſt pas de moi, & toute la gloire qui m'eſt réſervée ici, c'eſt d'en développer le ſens, & d'en faire voir la vérité.

La plûpart des Bons-mots conſiſtent dans des tours d'expreſſion, qui ſans la moindre gêne offrent à l'eſprit deux ſens également vrais ; mais dont le premier, qui ſaute d'abord aux yeux, n'a rien que d'innocent ; au-lieu que l'autre qui eſt le plus caché, renferme ſouvent une malice ingénieuſe.

Cette duplicité de ſens n'eſt autre choſe dans un homme deſtitué de génie, qu'un manque de préciſion ; il ne ſçait pas exprimer ce qu'il penſe, par des mots qui ne ſoient ſuſceptibles que d'une ſeule ſignificarion.

Dans un homme d'eſprit, cette même duplicité de ſens eſt une adreſſe, par laquelle, ſans donner dans le faux il ſçait faire naître deux idées différentes, dont la plus

plus cachée dévoile à ceux qui ont la fineſſe d'y pénétrer, une Satyre délicate qui demeure cachée à une pénétration moins vive.

Quelquefois ce qui fait le Bon-mot n'eſt autre choſe que l'heureuſe hardieſſe d'une ſeule expreſſion appliquée à un uſage peu ordinaire. Souvent la force d'un Bon-mot ne conſiſte point dans ce qu'on dit; mais dans ce qu'on ne dit pas, & qu'on fait ſentir comme une conſéquence naturelle de nos paroles, ſur laquelle on a l'adreſſe de porter l'attention de ceux qui nous écoutent.

Tous les Bons-mots ne ſont pas capables de ſoûtenir le récit, & encore moins la Preſſe : ils ne doivent ſouvent leur mérite qu'aux circonſtances qui les ont accompagnez, & qu'il eſt plus aiſé de ſentir que de dépeindre.

Rarement le Bon-mot part-il d'un eſprit raſſis : il eſt d'ordinaire l'effet de quelque paſſion de l'ame qui communique ſa chaleur au cerveau. Il faut une eſpece d'Enthouſiaſme pour les Bons-mots, comme il en faut pour la belle Verſification.

C'eſt ſurtout l'enjoument qu'inſpire la bonne chere, qui eſt la ſource de ces ingénieuſes Saillies; les eſprits que les alimens nouveaux font bouillonner dans nos veines, & les ſubtiles vapeurs d'un vin pris ſans excès, ſont très-capables de cauſer ces agréables tranſports. Le moyen de dire des Bons-mots à jeun?

Il eſt certain que pour dire de Bons-mots il faut de l'eſprit & de l'imagination : il eſt plus certain encore qu'on ne ſçauroit que manquer de ſageſſe, quand on ſe fait une profeſſion de dire des Bons-mots. Ceux qui briguent ce vain honneur, ne manquent jamais de nous faire eſſuyer mille pauvretez, pour trois ou quatre Saillies marquées au coin du Bon-goût.

J'ai déja dit que la réfléxion & l'étude n'entrent point dans l'eſſence des Bons-mots; par conſéquent ceux qui cherchent le hazard qui les offre à l'eſprit, au-lieu de l'attendre, doivent étourdir leur raiſonnement, & ſe livrer à une imagination échauffée, qui n'ayant que la Fortune pour guide, s'égarera vingt fois dans des conceptions frivoles, contre une ſeule fois qu'elle rencontrera la rare harmonie du juſte & du nouveau.

Tout ce qu'ils diſent n'eſt preſque que tours bizarres, penſées tirées, termes hazardez, phraſes précieuſes, froides alluſions: Tout ce mêlange fait un jargon obſcur & ridicule, qui révolte le Bon ſens, & ne rencontre des Admirateurs que parmi ceux qui trouvent beau ce qu'ils n'entendent pas.

Quoique le Bon-mot ne ſoit pas l'effet de la méditation, il eſt ſûr pourtant que les Saillies de ceux qui ſe ſont habituez à une exacte méthode de raiſonner, ſe ſentent de la juſteſſe de leur eſprit.

Ces Perſonnes ont enſeigné à leur imagination,

gination, quelque vive qu'elle ſoit, à obéir à la ſévérité de leur raiſonnement ; & leur vivacité, dans le tems même que leur Raiſon n'y préſide pas, accoûtumée à être reſtrainte dans de juſtes bornes, s'y tient par une eſpece d'habitude.

C'eſt peut-être faute de cette exactitude de raiſonnement, que les Anciens ſe ſont ſi fort trompez ſur la nature des Bons-mots & de la fine Raillerie.

Parmi les traits d'Eſprit que leurs Admirateurs ont tranſmis à la Poſtérité, il y en a très-peu qui ſoient dignes du titre de Bon-mot ; la plûpart ne ſont que des équivoques froides, qu'à peine le Pont-neuf pardonneroit à un Tabarin.

Un Ancien de réputation diſoit, qu'il *ne s'étonnoit pas que l'Or étoit d'une couleur ſi pâle, puiſque tant de gens couroient après.*

Un autre a dit, à l'occaſion d'un Voleur nommé *Chalcus*, c'eſt-à-dire, Cuivre, *qu'il falloit bien qu'il ſe fit de grands vols à Athénes, puiſque les murailles n'y étoient que de terre, dans le tems que les Voleurs y étoient de Cuivre.* On croira peut-être que cette derniere pointe eſt partie du faux eſprit de quelque Sophiſte Grec, & l'on aura de la peine à l'atribuer à l'illuſtre Démonſthene. C'eſt pourtant lui qui en eſt l'Auteur. Oui ce Génie du premier ordre, dont l'éloquence étoit l'ame du Peuple Athénien, & l'Arbitre de tous les mouvemens de ce vaſte Corps compoſé

posé de tant de Partis différentes, échouoit souvent contre l'écueil de la raillerie.

Dans le ſens puéril de ſes Bons-mots étiques,
On ne reconnoît point l'Auteur des Philippiques.

Ciceron, peu content de s'être élevé par ſon Génie ſupérieur aux plus hautes Dignitez de l'Empire Romain, voulut briguer encore le titre de Diſeur de Bons-mots; mais ſa prodigieuſe vanité avoit encore plus d'étenduë que ſon eſprit, & tout le fruit de cette ambition fut de dire force mauvaiſes plaiſanteries qui lui attirerent un bon nombre de puiſſans ennemis.

Après une rencontre où Pompée avoit eu du déſavantage, un Sénateur de ſon Parti s'en conſoloit, ſur ce qu'il reſtoit encore ſept Aigles dans leur Camp: *Cela ſeroit admirable*, répondit Ciceron, *ſi nous faiſions la guerre aux Pies & aux Corneilles.* Il y auroit eu du ſens dans cette repartie, ſi les *Aigles* qui ſervoient de drapeaux aux Légions Romaines n'avoient pas été d'argent; par conſéquent très-mal propres à faire la guerre à des oiſeaux.

Une autre fois voyant un Orateur qui avoit le cou fort enflé: *On voit bien*, dit-il, *que cet homme-là eſt trop enflé dans ſes Harangues.* Enfin la plûpart de ces Lumieres de la Grece & de Rome, ſçachant peu l'art de railler finement, nous ont laiſſé des rebuts

& des

& des quolibets, déguiſez ſous le nom ſpécieux d'Urbanité de ſel Attique.

Je m'étonne fort que les Daciers & les Sçavans croyent bien défendre les jeux de mots de Plaute contre les Critiques ſenſées d'Horace, en alléguant en faveur de ce Poëte Comique le ſuffrage de Ciceron. Ne voit-on pas aſſez que cet Orateur, en lui donnant tant d'aplaudiſſemens, a prodigué de l'encens à ſon propre tour d'eſprit ?

Dans le tems que Meſſieurs Beautru & de Roquelaure avoient à la Cour la brillante réputation d'être Diſeurs de Bons-mots, il ne leur étoit pas permis de parler naturellement, & l'on avoit réſolu de trouver Bon-mot tout ce qu'ils diroient. On ne les croyoit pas Diſeurs de Bons-mots, parcequ'ils railloient finement; mais on trouvoit leurs railleries fines, parcequ'on les ſupoſoit Diſeurs de Bons-mots.

C'étoit le premier de ces Meſſieurs, ſi je ne me trompe, qui dit un jour pour déſigner un homme diſſimulé, *qu'il étoit baptiſé de faux ſel, qu'il n'entroit que par de fauſſes-portes, qu'il ſe ſervoit toujours de faux-fuyans.* A quoi il ajoûta encore toute une tirade de ſemblables Phraſes, dont je n'ai pas trouvé à propos de me charger la mémoire. Il y a de l'apparence qu'il n'a donné cette fadaiſe que pour une fadaiſe. On a voulu cependant à toute force que ce fût un trait d'eſprit; & l'on diroit qu'il fût défendu d'imprimer

mer un Recueil de bons-mots, ſans y accorder une place à celui dont je viens de parler.

Non content d'accorder à ces Meſſieurs une aveugle admiration, tout le monde s'efforçoit à les imiter. On n'entroit jamais dans une Compagnie, ſans cinq ou ſix Bons-mots qu'on avoit eu ſoin de compoſer chez ſoi. Mais, après avoir été des heures entieres dans un état violent ſans pouvoir accoucher de ces ſaillies étudiées, après avoir remué Ciel & Terre pour tourner la converſation du côté dont les Bons-mots devoient partir, on ſe retiroit ſouvent avec le chagrin de n'avoir pu s'en délivrer, ou bien de n'avoir pas réüſſi à faire admirer le fruit de ſa méditation.

J'aurois eu de la peine à ajouter foi à ce trait d'Hiſtoire, ſi je ne connoiſſois un Poëte, qui ne ſe produit jamais dans une Compagnie ſans avoir fait auparavant proviſion de dix ou douze Impromptus choiſis dans ſon porte-feuille. Mais il ſe prend plus finement à débiter ſes Vers, que les Diſeurs de Bons-mots ne débitoient leur Proſe, & il ne manque jamais de mener avec lui un ami ſtilé à faire naître l'heure du Berger pour ſes Impromptus. Auſſi quand par hazard cet ami lui manque, c'eſt un homme dépayſé, ſa vivacité eſt éteinte, & ſa veine tarie.

Peut-être que l'eſprit le plus fecond en Bons-

Bons-mots, n'en a jamais dit ſix en ſa vie qui méritent l'approbation d'un homme raiſonnable. On n'a qu'à conſulter les meilleurs Recueils de ces traits d'eſprit, on verra que la définition que Martial donne d'un Livre en général, leur convient d'une maniere toute particuliere. Voici à-peu-près comme ce Poëte s'exprime.

Envain d'un ſot orgueil un Ecrivain s'enyvre;
Bien du mauvais, un peu de bon,
Et du médiocre à foiſon,
Voilà ce qui s'appelle un Livre.

XXXI. DISCOURS.

JE vous ai promis, Meſſieurs les Sçavans, de vous adreſſer quelquefois la parole, & je prétens bien m'acquitter de cette promeſſe. Ce n'eſt pas que j'eſpere de vous deſabuſer de votre mérite; je ſçai trop bien que vous ne raiſonnez pas, & qu'on eſt incorrigible, quand pour ſe retirer de ſes erreurs on ne ſe laiſſe pas guider pas les lumieres de la raiſon. Tout mon deſſein ne tend qu'à faire voir aux autres Hommes les foibles fondemens ſur leſquels ils fondent l'eſtime qu'ils ont pour vous, & les titres glorieux qu'ils vous prodiguent. Je vous ai entretenus une autre fois ſur l'inutilité des Sciences

Sciences qui ſont l'objet de vos travaux, & je croi avoir montré ſuffiſamment, que votre attachement pour les minuties de l'Antiquité, votre recherche de l'origine des mots, les ſoins que vous employez à déchifrer les Médailles; en un mot, que toutes vos Etudes n'ont guéres plus de mérite qu'une parfaite fainéantiſe. *Le moyen*, dites-vous, *de comparer un Homme qui mene une vie oiſive à un Sçavant laborieux, qui paſſe régulierement tous les jours douze heures dans ſon cabinet, ſans ſe permettre le moindre relâche?* Douze heures, Meſſieurs, c'eſt beaucoup en vérité; quand même vous vous attacheriez à des Etudes véritablement utiles, je ne m'étonnerois plus que l'eſprit & le bonſens fuſſent ſi rares parmi vous. Quel feu d'imagination ne s'éteindroit pas par un travail ſi aſſidu? Quelle pénétration d'eſprit n'en ſeroit point émouſſée? Vous vous imaginez ſans doute, que plus on étudie & plus on fait de progrez, & que dans douze heures on apprend davantage qu'en ſix. Je ne ſuis pas de votre ſentiment, & je vous ſoutiens qu'en ſix heures on apprend davantage qu'en douze. Le paradoxe eſt fort; mais il n'en eſt pas moins véritable.

Vous devez ſçavoir par expérience, que les forces de l'eſprit, comme celles du corps, ſont ſujettes à s'épuiſer: vous n'ignorez pas encore que les progrez qu'on fait dans les Etudes, dépendant de la juſteſſe & de la pénétration

nétration de l'eſprit, s'affoibliſſent à meſure que l'eſprit ſe laſſe. Vous me permettrez bien de conclure de ces deux véritez, que quand on pouſſe l'étude plus loin que ne peuvent aller les forces de l'ame, cette application eſt vaine, & qu'on ceſſe d'apprendre. Ce n'eſt pas tout; je ſoutiens encore qu'alors on deſaprend, & que les idées dont on ſurcharge le cerveau, ne ſervent qu'à embrouiller, & même à effacer en partie les idées que la mémoire pouvoit contenir auparavant avec facilité. Il en eſt à-peu-près de ceci, comme d'un vaſe rempli de quelque liqueur juſqu'aux bords; ſi vous y verſez encore quelque liqueur nouvelle, non ſeulement celle-ci s'enfuira; mais elle entraînera encore une partie de l'autre, qui ſans cela ſeroit facilement reſtée dans le Vaſe.

Je ne parle ici que de la plus ſaine partie des Sçavans; c'eſt-à-dire, de ceux qui veulent arranger dans leur cerveau quelque choſe de ce qu'ils liſent; & j'avouë que mon raiſonnement ne conclut point contre ceux qui travaillent ſeulement pour leur Recueil, & non pas pour leur mémoire. Ces derniers peuvent donner au Public de gros Volumes, & paſſer pour Auteurs du premier ordre; cependant ils ne ſçavent rien, tout ce qu'ils ont de ſçavant c'eſt leur Recueil, & ſi quelque malheur les en privoit, à peine garderoient-ils une teinture légere du fruit de leurs veil-

les. Ils s'attachent plûtôt à un métier qu'à l'étude, & n'ont garde de fatiguer leur eſprit dont ils ne ſe ſervent preſque point. Un Forgeron, un Charpentier peuvent travailler des journées entieres, rien n'empêche ces Sçavans d'en faire de même.

Pour moi, qui ne connois point d'étude ſans pénétration, je ne ſçaurois m'enfermer toute ma vie dans un Cabinet; j'aime mieux que par une viciſſitude auſſi agréable qu'utile, le ſérieux de l'étude me faſſe gouter davantage les plaiſirs innocens, & que l'agrément de ces plaiſirs m'entretienne dans l'enjoûment néceſſaire pour étudier avec fruit.

Pour aujourd'hui c'eſt bien aſſez d'étude,
Ne la pouſſons jamais juſqu'à la laſſitude.
Mes chers Livres adieu, je vais à l'Opéra;
Sans ſçavoir ce qu'on y joûra:
Car de ces grands Acteurs la Troupe un peu hardie
Tour-à-tour repréſente Opéra, Comédie,
Et Tragedie.
Mais on joûra
Ce qu'on voudra,
De l'humeur dont je ſuis tout me divertira.
Loin la ſotte raiſon qui n'eſt jamais contente.
Entrons à tout hazard. Pas une ame vivante
N'eſt encore au Parterre, & pourtant il eſt tard.
Dans les Loges perſonne, excepté ce Vieillard,
Qui toujours échauffé d'imaginaires flâmes,

Attaque

Attaque impunément la vertu de ces Dames.
On dit que tête-à-tête il ne s'y riſque plus ;
Il ſçait ce qu'il en coute à des Amours perclus,
De trouver un objet, dont la malice noire,
Pour les faire enrager leur céde la Victoire.
Voici pourtant dix ou douze Officiers,
Du Parterre trop large ordinaires piliers.
Des Coëffes j'en vois trois ou quatre,
Dans les deſerts du ſombre Amphithéâtre.
Actrices je vous plains, chacune de ſa part
A peine payera ſes mouches & ſon fard.
Cependant la toile eſt levée,
Je vois paroître une groſſe crevée,
Brulant envain pour les divins apas
De cet Adonis gros & gras.
Que ſon air emporté peint bien la jalouſie !
Et qu'elle a bonne grace à faire la harpie !
Peut-être un peu d'Original
Entre-t-il dans cette Copie,
Enfin elle ne fait pas mal.
Convenons-en encor, le Sieur de Touv.....
Eſt bon Acteur, a la voix belle ;
Je lui ſouhaitrois fort des charmes moins dodus,
Et la taille d'un pied plus haute ;
Je ſçai, s'il ne l'a pas, que ce n'eſt pas ſa faute,
Ce n'eſt pas la mienne non-plus.
Quelle Venus, Ciel ! quelle Buſe !
Quel air embaraſſé ! quelle mine confuſe !
Par ces geſtes déconcertez,
Que les jeux & les ris ſont mal repréſentez !

A cette inaction n'eſt-il point de remede ?
La Belle, on te prendroit pour Petit-Jean qui plaide,
Et que font-là ces bras pendus à tes côtez ?
Mais quelle affreuſe diſſonance ?
Ciel ! l'Orcheſtre n'y ſonge pas,
Il eſt dumoins d'un ton trop bas,
Et l'Acteur en couroux en maudit l'ignorance.
Bachiche envain fait ſigne à ces Brouillons,
Et du Concert troublé veut bannir la diſcorde :
Et ſi ! Meſſieurs, allez racler vos Violons
Chez les Danſeurs de corde.
Se pourroit-il que D.....
N'entendît pas ces ſons irréguliers ?
On diroit qu'à toute avanture
Cet Illuſtre bat la meſure.
Mais non, ce Diſeur de rébus,
Qui non ſans droit d'habileté ſe pique,
Sçait de cet Opéra confus
Auſſi-bien régler la Muſique,
Qu'il en régle les Revenus.
Voyez un peu la nonchalance
Dont le Sieur Aléxandre danſe ;
Croit-il, le ſot Cabrioleur,
En danſant devant nous, nous faire trop d'honneur ?
Et l'ambition de nous plaire
Ne ſçauroit-elle entrer dans ſon cœur mercenaire ?

Mais voilà l'Opéra fini, j'en ſuis en vérité bien-aiſe ; quelque diſpoſition que j'aye à me divertir de tout, l'Opéra eſt un plaiſir trop

trop peu naturel pour m'attacher long-tems.

A moins qu'on ne ſoit ſçavant dans la Muſique, ces roulemens perpetuels, ces accords languiſſans & trop uniformes, rendent le cœur attentif ſans le toucher; cette attention le laſſe peu-à-peu; le dégout ſuit de près la laſſitude, & je me ſerois déja endormi plus de vingt fois ſans l'harmonie éveillée des Chœurs. A dire vrai, c'eſt cet agréable tintamare qui me plaît le plus de tout l'Opéra, & qui excite dans mon cœur ces mouvemens de gayeté, qui doivent faire le principal but d'un raiſonnable Muſicien, s'il s'en trouve de cette ſorte-là.

J'ai tort de n'être pas plus habile, & de ne pas prêter à ces accords difficiles une oreille plus ſçavante; j'en conviens. Mais avec la permiſſion des Maîtres de l'Art, il me ſemble qu'ils ne devroient pas tant compoſer, dans le deſſein de plaire aux profonds Muſiciens, comme eux, que dans la vuë d'agréer à tous ceux qui ont un cœur & des oreilles.

Il eſt bien ſûr que les régles de la Muſique ne ſont point arbitraires; & au-lieu de ſe faire une gloire de la bizarrerie laborieuſe de ſes accords, un habile Compoſiteur devroit mettre ſon Art à ſçavoir toucher les cœurs de ceux-là même qui ignorent s'ils ſont touchez ſelon les Régles ou non.

C'eſt aſſez de raiſonnement,
Ecoutons la petite Piéce.

Quel eſt donc cet Objet charmant
Avec un air d'Agnès de la plus ſotte eſpece ?
Son ton de voix niais gâte ce qu'elle dit.
Quoi donc, Monſieur de Touv....
Ne ſçauriez-vous à l'aimable Iſabelle
Donner un peu d'eſprit ?
Il faut encore que je gloſe
Sur l'Animal qui fait le Rôle d'Amoureux.
Quelle memoire ! Il eſt ſi malheureux
Qu'il n'y ſçauroit fixer quatre ou cinq mots de Proſe;
De ſa bouche ſans peine un ſens ne peut couler,
Et juſqu'à *je vous aime* il lui faut tout ſoufler.
Si la raiſon & la mémoire,
Sont toujours en divorce entr'eux,
Il eſt fort naturel de croire
Que cet homme eſt judicieux.

Voici paroître Colombine,
Tout charme en elle, tout ravit,
Viſage, port, voix, taille,
Avant qu'encor elle ait rien dit,
Tout parle en elle, & parle avec eſprit.
Veut-elle faire la Soubrette ?
Son babil étourdit, & cependant il plaît;
Et quand elle fait la Coquette,
Elle paroît l'être en effet.
Qu'elle eſt ſurtout charmante Actrice
Quand elle pleure, en Bérénice,
De Titus Arlequin les comiques rigueurs !
Souveraine de tous les cœurs,

Dès

Dès qu'elle gémit & ſoupire,
Elle nous arrache des pleurs;
Et dès que l'enjoûment ſuccéde à ſes douleurs,
Elle nous fait pamer de rire.
Pour toi qui fais ici les Rôles des Benêts,
Croi-moi, renonce au bonheur de nous plaire,
Tu parois encore trop niais,
Pour copier ton propre caractére.

Ceux que le rare tour d'eſprit
De Dominique autrefois divertit,
De tes geſtes encor, Arlequin, daignent rire,
C'eſt beaucoup dire:
Mais tu devrois t'étudier
A prononcer les Vers ſans les eſtropier.
On ne ſçauroit qu'à tort exercer la critique
Sur ce petit Acteur, tant qu'il fait le Comique;
Mais dès qu'il veut me faire fondre en pleurs,
Chauſſant le Cothurne tragique,
D'un air burleſque il dépeint ſes malheurs,
Et me fait malgré moi rire de ſes douleurs.

XXXII. DISCOURS.

J'Étois encore dans l'âge où la vanité l'emporte d'ordinaire ſur la prudence, quand un jour je me hazardai à lire dans une Compagnie des Vers de ma façon. Ils furent généralement aprouvez, par la gran-

de raiſon que l'Auteur étoit préſent. De cette lecture, comme il étoit naturel, la converſation ſe tourna ſur la Poëſie, & me donna l'occaſion de ſoûtenir, d'une maniere peu circonſpecte, une maxime très-véritable, qui confond les Vers médiocres avec ceux qui ſont abſolument mauvais. On me demanda là-deſſus malicieuſement ſi je croyois mes Vers au-deſſus du médiocre? La demande m'embarraſſa; cependant, préférant une ſincérité orgueilleuſe en apparence à une fauſſe modeſtie, je répondis, que des Vers, ſans être tout-à-fait mauvais & ſans être dans le genre médiocre, pouvoient bien ne pas être excellens; que la Poëſie médiocre n'ayant ni grandes beautez, ni grands défauts, n'étoit pas propre à toucher les cœurs, ni à revolter le jugement, & ne pouvoit que plonger dans l'ennui un Lecteur ſur lequel elle ne faiſoit aucune impreſſion.

Qu'il y avoit au contraire des Vers, qui par leurs beautez & par leurs défauts étoient tour-à-tour la cauſe du plaiſir du Lecteur, & l'objet de ſa critique. Que par-là ils l'empêchoient de tomber dans une inaction languiſſante, & méritoient, ſelon moi, d'être préférez à ce qu'on appelle Vers médiocres.

On parut content de ma réponſe. Cependant je ſçus après qu'elle avoit déplu comme pleine de vanité, & qu'on auroit ſouhaité que j'euſſe répondu modeſtement, que

mes

mes Ouvrages étoient médiocres, & même qu'ils ne valoient rien du tout.

En effet, cette repartie auroit été dans les régles de la bienſéance, quoiqu'impertinente au ſuprême dégré devant le tribunal de la raiſon; puiſqu'il eſt impoſſible qu'un homme faſſe des Vers quand il eſt perſuadé qu'il en fait de mauvais. Il ſe peut que l'on danſe, quoiqu'on ſoit convaincu que l'on danſe mal; on peut y être forcé par une bienſéance raiſonnable, dont on auroit mauvaiſe grace à ſe vouloir diſpenſer: mais rien ne peut forcer à rimer un homme en dépit de ſon peu de génie, & il n'eſt pas croyable qu'on faſſe, ſans aucune contrainte & de propos délibéré, une action par laquelle on eſt ſûr de ſe rendre ridicule.

Les fauſſes idées qu'on ſe forme de la modeſtie extérieure qui ſe répand ſur les manieres, & qui ſe fait ſentir dans les diſcours, ont leur ſource dans l'erreur où l'on eſt ſur la modeſtie de cœur, ſans laquelle le plus parfait mérite ne nous attacheroit qu'un peu d'eſtime ſans réüſſir à s'attirer notre amour.

On s'imagine d'ordinaire que la modeſtie ne conſiſte que dans une opinion deſavantageuſe de nous-mêmes, qui nous cache notre mérite, ou dumoins qui ne nous en laiſſe entrevoir qu'une partie; & l'on n'eſt modeſte, ſelon ce ſentiment, qu'à proportion qu'on s'aveugle ſur les bonnes qualitez dont

la Nature nous a véritablement favoriſez. Conformément à cette régle, une fille bien faite doit par modeſtie donner un démentir à ſon miroir, & n'avoir pas pour elle ſeule, ni le teint frais, ni les traits réguliers. Et un homme d'eſprit ſera modeſte, quand il ſe croira à peine diſtingué d'un eſprit vulgaire.

Sérieuſement il eſt honteux de réfléchir ſi peu ſur ſes devoirs, dans le tems qu'on va ſottement s'élever juſqu'aux aſtres qui n'ont rien de commun avec nous. On en meſure avec exactitude la hauteur & la diſtance, tandis qu'on prend pour régle de ſa conduite des chimères qui revoltent la raiſon dès qu'elle daigne y jetter les yeux. Se peut-il qu'on veuille dégager la vertu de l'empire de la raiſon, & qu'on ſe faſſe un devoir de former des idées fauſſes ſur quelque ſujet que ce puiſſe être ? S'il y a du mérite à ſçavoir donner à chaque choſe ſon véritable prix, comment peut-il y avoir de la vertu à ne ſe pas connoître ſoi-même, & à ne point accorder à ſes bonnes qualitez l'eſtime qui leur eſt due ? La Juſtice, cette vertu éclairée, par laquelle on donne à chacun ce qui lui apartient, renverſe entierement ces fauſſes idées de la modeſtie ; être injuſte à l'égard de ſoi-même, c'eſt la plus déraiſonnable de toutes les injuſtices. Nous ſommes nous-mêmes les premiers objets des devoirs qui nous ſont impoſez, & c'eſt envers

envers nous-mêmes que nous ſommes le plus fortement obligez à pratiquer toutes les vertus.

L'homme s'eſtime naturellement au-dela de ſon mérite, & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'on a cru devoir le jetter dans une extrêmité contraire, pour faire entrer ſon cœur machinalement dans le juſte milieu de la vertu. Mais laiſſons aux Jardiniers à ſe ſervir de cet Art pour redreſſer la tige d'un arbre courbé; il faut, autant qu'il eſt poſſible, dégager la vertu du mouvement machinal. Pour rendre l'homme vertueux, il ne s'agit pas de le jetter dans de fauſſes maximes, il s'agit de l'éclairer & de le faire raiſonner juſte: c'eſt-là l'unique méthode de le corriger, digne de l'excellence de ſa nature. Voici la maniere dont je voudrois définir la modeſtie raiſonnable.

La modeſtie eſt une eſtime qu'on fait de ſoi-même, exactement proportionnée à ſon mérite, & fondée ſur une parfaite connoiſſance de ſes vertus & de ſes vices.

Qu'on ne craigne point que ce ne ſoit pas là cette modeſtie que nous prêche le Chriſtianiſme, & que l'orgueil puiſſe jamais naître d'une eſtime que nous faiſons de nous-mêmes, à laquelle notre mérite ſert de régle & de meſure. L'exacte connoiſſance de ſoi-même n'embraſſe pas ſeulement nos bonnes qualitez, elle embraſſe auſſi nos défauts; ſurtout elle ouvre les yeux aux plus

parfaits des hommes, ſur leur inexactitude à s'aquitter des grands devoirs qu'exigent d'eux leurs talens extraordinaires. Celui qui ne ſe connoît point cette pareſſe à répondre par ſa conduite & ſes bonnes qualitez, ignore ſon plus grand défaut. L'opinion qu'il forme de ſon mérite eſt diſproportionné, il ne ſçauroit paſſer pour modeſte.

La connoiſſance de ſoi-même, telle que je viens de la dépeindre, eſt plus propre à nous mortifier qu'à nous inſpirer du mépris pour notre prochain; elle rendroit l'homme le charme & l'agrément de la Société. L'homme d'eſprit avec elle, ne ſeroit ni Railleur piquant, ni Critique outré; ſon humanité adouciroit ce que la critique a naturellement de rude, & jamais il ne feroit briller les traits d'eſprit, que ceux qui peuvent plaire innocemment. Avec elle le Sçavant, ſans fermer les yeux ſur ſes lumieres acquiſes par de grands travaux, ſe contenteroit de former de juſtes idées de ſon ſçavoir, & ne mépriſeroit pas les autres hommes à proportion du tems qu'il a la patience de reſter dans ſon cabinet. Enfin, avec cette parfaite connoiſſance de ſoi-même, on poſſéderoit cette modeſtie raiſonnée, qui renferme preſque toutes les autres bonnes qualitez.

J'avoue que l'opinion vulgaire ſur la modeſtie eſt plûtôt ridicule que dangereuſe, & qu'il n'y a que quelques ſots de la plus baſſe eſpece, qui forment d'eux-mêmes une opinion

opinion trop desavantageuse; que cette lâche modestie seule est capable de justifier en quelque sorte.

Si la raison veut que cette estime proportionnée à notre mérite loge dans nos cœurs, il est raisonnable encore qu'elle se fasse sentir dans nos discours, quand nous sommes forcez à parler de nous-mêmes, & je soutiens que dans cette occasion il y a une espece de grandeur d'ame à oser dire sans détour ce que l'on pense. Ce n'est point être modeste que d'exténuer nos avantages. Eviter de parler de soi-même en bien & en mal, c'est-là le caractére de la véritable modestie. Celui qui à tout moment fait sonner haut le terme orgueilleux de *moi*, fait indubitablement trop d'estime de ses vertus, & ne mépriſe pas assez ses défauts. Ceux qui parlent toûjours à leur desavantage, ne différent de ceux qui se louent toûjours, qu'en ce que leur orgueil a pour compagne la dissimulation, & qu'ils ont un vice de plus que les sinceres admirateurs d'eux-mêmes. Nos propres vices dont nous affectons de nous accuser, sont d'ordinaire des vertus excessives que nous esperons qu'on prendra au rabais, & qu'on réduira à leur juste valeur, en les dégageant de notre modestie. Si l'on avouë le peu de soin qu'on a de son bien, on espere que cette idée de prodigalité, passant dans l'esprit de ceux que nous écoutent, sera rectifiée, & ne deviendra que

celle

celle de libéralité. Le deſſein de celui qui s'apelle étourdi, ne tend qu'à faire concevoir la vivacité de ſon eſprit, celui qui convient de ſa vanité, la veut effacer par cet aveu ; & peut-être ne veut-il faire penſer qu'au mérite ſur lequel ſa vanité ſe fonde. Mais ces Enigmes de l'amour-propre n'en impoſent à perſonne, & tout le monde en trouve la clef dans ſes propres ſentimens.

Il y a d'autres perſonnes qui déclarent leur défauts avec candeur, ſans vouloir les faire paſſer pour des vertus, & qui même s'attachent à en montrer le ridicule & l'extravagance. Mais les vices à l'égard deſquels on agit de cette maniere, ſont de ces vices qui n'engendrent point le mépris, & qui en dépit de la raiſon ſont quelquefois plus eſtimez que des vertus. On avoûra, par exemple, qu'on eſt chatouilleux ſur l'honneur; on prouvera même que rien n'eſt moins raiſonnable que cette petiteſſe d'eſprit; mais on n'aura garde d'avouer qu'on manque de courage, & qu'après avoir reçu un ſoufflet, on ne voudroit point s'expoſer encore à ſe faire tuer. On déclarera cavalierement qu'on n'a pas beaucoup de Piété, & qu'on eſt très-criminel de ce côté-là : mais on ne conviendra jamais qu'on manque de probité, & qu'on eſt indigne du titre d'honnête-homme. Bien des gens s'attaqueront ſans rougir ſur leur attachement pour la grandeur & pour les Dignitez, dans le tems qu'ils cacheront

cacheront avec ſoin leur attachement pour les richeſſes ; attachement tout auſſi mépriſable que l'autre, & beaucoup plus mépriſé.

Vanité plus rafinée encore que tout cela ; on confeſſe les défaurs de cette nature pour faire croire qu'on n'en a que de ce caractére, & que notre ame n'eſt ſuſceptible que de beaux vices qui en caractériſent la grandeur & l'élévation.

Encore un coup, une marque indubitable de modeſtie, c'eſt de ſe taire ſur ſon propre chapitre, & d'abandonner aux autres l'examen de ſes vertus & de ſes défauts : mais les diſcours d'un homme raiſonnable, contraint à parler ſur ſon propre ſujet, ſont des images fidéles de ſes ſentimens ; il ſçait accorder ſa modeſtie avec ſa candeur, & ne croit point devoir fonder une vertu ſur les ruines d'une autre.

XXXIII. DISCOURS.

REFLEXIONS ſur le caractére des ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

M'ETANT propoſé de faire quelques recherches ſur la nature de la Religion, je croi utile de commencer par développer le caractére

ractére de ceux qui en ſont les ennemis déclarez. Ce ſont ces perſonnes qui ont réuſſi à rendre odieux le terme d'*Eſprit-Fort*, qui déſigne naturellement la plus haute perfection de l'ame. Ce ſont ces perſonnes qui font parade de deux opinions les plus monſtrueuſes qui ſoient jamais ſorties de la bizarrerie de l'Imagination Humaine. En un mot, ce ſont ceux dont les uns forcent leur raiſon à entrer dans les chiméres d'Epicure, & dont les autres s'abîment dans les obſcuritez impénétrables de Spinoſa.

Je prie très-humblement un tas de Petits-Maîtres, qui ſe donnent un air d'Irréligion, de ne ſe pas imaginer que je leur faſſe l'honneur de les avoir en vuë. Il n'y a rien à démêler dans leur caractére qui ſaute aux yeux. S'ils n'avoient pas rompu tout commerce avec le Sens-commun, ils verroient eux-mêmes, de la maniere du monde la plus claire, qu'ils ſont les êtres les plus mépriſables qui puiſſent être produits par un concours fortuit d'Atômes, ou par une aveugle fatalité, loi unique d'un Monde Eternel, où rien n'eſt Cauſe & où tout eſt Effet. Fonder ſon incrédulité ſur la crédulité la plus vaſte pour un Athée dogmatizant; croire en Toland ou en Bayle, pour ne pas croire en Dieu; décider ſur les choſes les plus importantes, ſans examen, ſans recherches, ſans idées. Tourner en ridicule tous les gens éclairez qui ont été l'admiration de tous les

ſiécles;

ſiécles ; inſulter à la Divinité même avec l'inſolence la plus brutale ; enfin ſupléer à ſon ignorance & à ſa ſottiſe, par la nouveauté des railleries que l'Impiété fournit, & ſe procurer ce déteſtable agrément au mépris des plus affreux dangers ; voilà les traits qui forment le caractére d'un libertin du bel-air : Caractére qui fait l'opprobre du Genre-Humain, & dont on pourroit conſidérer l'extravagance comme ſouverainement riſible, ſi elle n'étoit pas déplorable au ſuprême degré. Ceux qui ſe trouvent dans un égarement ſi funeſte ſe dévoilent à quiconque a le ſimple Sens-commun. Il ſeroit très-néceſſaire de les dévoiler à eux-mêmes : Mais la raiſon peut-elle avoir priſe ſur des gens qui ſont les dupes de Sophiſmes ſi groſſiers ? Le ſeul moyen de les ramener, eſt caché dans les tréſors inépuiſables de la miſéricorde & de la longue attente de Dieu.

Pour les honnêtes-gens, touchez du triſte ſort de ces malheureux, ils ſont portez, par un principe de charité, à former pour eux des vœux qu'on regarde d'ordinaire comme des malédictions. Humainement parlant, ces victimes de la plus déteſtable vanité ne ſçauroient être ſauvées des terribles cataſtrophes que la mort doit leur attirer un jour, ſinon par la pauvreté, la miſere, la maladie, la douleur ; en un mot par tous les châtimens dont la Divinité ſe ſert pour faire rentrer les hommes en eux-mêmes.

Ceux

Ceux que je voudrois développer à leur propre raiſon & à celle des autres, ſont des Incrédules d'une eſpece plus noble en apparence. Ils prétendent mépriſer la Religion par connoiſſance de cauſe; ſelon eux ils ne décident qu'après un mûr examen; ce n'eſt que par les plus profondes recherches, que la ſupériorité de leur eſprit a ſaiſi le moyen de ſecouer le joug des opinions vulgaires; ils n'admettent rien qui ne ſoit démontré; en avançant avec précaution dans la route de la vérité, ils ſuivent pas-à pas des idées claires & diſtinctes, & ils s'arrêtent dès que le flambeau de l'évidence ne les guide plus. Voilà les traits ſous leſquels ils ſe peignent eux-mêmes, & ſous leſquels ils ſont admirez par leurs Sectateurs, comme des génies du premier ordre, comme les ſeuls Sages. Voyons avec impartialité, ſi des éloges ſi magnifiques ne leur font pas trop d'honneur.

En général on conſidere ces Meſſieurs comme des Génies douez d'une rare pénétration, & d'une force de raiſon peu commune. Je ne m'en étonne pas. Les hommes vulgaires ont les yeux trop foibles pour diſtinguer entre l'*extraordinaire* & le *merveilleux*, entre le *nouveau* & l'*excellent*. Ils doivent naturellement ſuppoſer de vaſtes lumieres à un homme qui oſe quitter les routes battuës, ſe faire un ſyſtême à part, & tenir tête lui ſeul à tout ce que le Genre-Humain a jamais produit de plus ſçavant & de

de plus ſenſé. Des objections qui ne ſe ſont jamais offertes à leur eſprit, & qui tirent un air plauſible de l'incompréhenſibilité de certaines matieres, doivent les éblouïr, les étonner, & les porter à ne conſidérer qu'avec le plus profond reſpect ce Philoſophe ſi hardi & ſi clairvoyant.

Ce reſpect & cette admiration pour ce Docteur de l'Athéïſme, lui font des Diſciples de ceux qui ont un cœur corrompu, ou une tendreſſe exceſſive pour la nouveauté; tandis que d'autres petits eſprits dont la raiſon eſt plus timide, ou dont les mœurs ſont plus innocentes, ſe contentent de plaindre un ſi grand-homme de ce qu'il fait un ſi mauvais uſage de ſon génie, & de déplorer le ſort de la Religion deſtituée d'un pareil Défenſeur.

Il ſeroit utile d'arracher des eſprits communs une prévention d'autant plus dangereuſe qu'elle leur eſt naturelle, & il ſeroit facile d'y réüſſir, pourvu qu'ils daignaſſent prêter attention à des raiſonnemens qu'on peut comprendre, ſans avoir des lumieres fort étenduës.

Je dis que cette prévention eſt dangereuſe ſe, elle l'eſt indubitablement. Il eſt probable que la vérité ſe trouve dans les ames qui ont le plus de force, dans les génies les plus tranſcendans. Si elle peut être poſſedée, il eſt naturel qu'elle le ſoit par des perſonnes qui ont les plus grands talens

pour

pour la dêmêler d'avec les aparences trompeuſes. Par bonheur ce préjugé eſt deſtitué de tout fondement, & il ſuppoſe évidemment ce qui eſt en queſtion. Sans doute qu'il y a de la ſupériorité d'eſprit à réſiſter au torrent des opinions reçues, & à ſe frayer des routes nouvelles, ſi ces opinions ſont des erreurs, & ſi ces routes ménent à des véritez clairement démontrées. Mais pour être en droit de connoître dans la ſingularité des ſentimens d'un Eſprit-fort, le caractére d'un Génie Supérieur, il faut premierement ſe prouver à ſoi-même, que ces ſentimens ſont les fruits d'un raiſonnement exact, d'une pénétration qui ne pouſſe point ſes recherches au-delà de la netteté & de la clarté des idées. Si l'on voit diſtinctement que la ſingularité des opinions des Eſprits-Forts a ce Sceau de l'Evidence, je conviens que l'admiration dont on les honore eſt juſte. Mais quelle raiſon a-t-on d'en avoir de ſi grandes idées, s'ils n'abandonnent les routes ordinaires que pour s'égarer dans des chemins particuliers? L'audace & la vanité caractériſent-elles une raiſon peu commune, un génie tranſcendant? S'il en eſt ainſi, que d'habiles-gens dans le monde! Que notre ſiécle a bien raiſon de s'arroger le titre d'éclairé! Qu'il eſt aiſé de ſe diſtinguer par les talens de l'eſprit!

J'avouë que l'eſprit d'examen, cette noble hardieſſe qui nous porte à ne puiſer nos ſentimens

ſentimens que dans nos propres recherches, eſt une qualité très-digne de l'excellence d'une créature raiſonnable. J'avouë encore que cette qualité peut ſe trouver en ceux qui ſuivent des routes ſingulieres, qu'ils s'égarent ou non. Mais premierement, cette noble hardieſſe eſt plûtôt une diſpoſition du cœur, qu'une qualité de l'eſprit; elle marque moins une grande étenduë de raiſonnement, qu'un certain courage, qu'une certaine fermeté. D'ailleurs, de quel droit refuſer cette généreuſe diſpoſition à ceux qui admettent le Syſtême de la Religion? Eſt-il contradictoire qu'un grand nombre de perſonnes ait une conviction éclairée de l'exiſtence d'un Dieu, & de la néceſſité de l'honorer par un Culte Religieux? L'examen ne peut-il pas aboutir à aprouver une opinion, auſſi-bien qu'à la rejetter?

Diſons quelque choſe de plus: je croi qu'il eſt aiſé de prouver qu'il n'y a pas plus de ſupériorité d'eſprit dans celui qui adopte d'une maniere raiſonnable un ſentiment vrai & ſingulier, que dans celui qui adopte d'une maniere raiſonnable une opinion vraye & commune. Suppoſons qu'ils examinent l'un & l'autre d'une maniere digne de l'excellence de leur Nature, deux ſentimens différens reçus par la Multitude: Suppoſons, que l'un, découvrant le foible de l'opinion qu'il examine, s'écarte, & que l'autre, ſentant le vrai de l'opinion dont

il

il recherche la nature, l'admette & l'enchaîne à ſes Notions rectifiées. Suppoſons enfin que l'examen de ces deux Sujets demande un égal degré de lumieres : Quelle différence imaginable y a-t-il dans la conduite & dans l'opération de ces deux Eſprits? Quel mérite, quel génie peut-on attribuer à l'un qui ne convienne préciſément & dans le même degré à l'autre?

On me dira peut-être qu'un examen impartial fait par l'eſprit humain dans un parfait ſilence des paſſions, aproche de l'impoſſibilité : *Celui qui par le moyen de l'examen reſte dans une opinion commune, mais vraye, peut avoir tiré du ſecours, pendant ſes recherches, de l'autorité du grand nombre, de l'amour de ſa réputation, & de l'attachement qu'il a pour ſa fortune. Mais celui qui s'écarte des idées vulgaires n'a pas un pareil apui, & il faut mettre ſur le compte de ſa ſupériorité d'eſprit, toute la force qu'il n'a pû emprunter de ſon intérêt.*

Je conviens que cette objection eſt plauſible. Quoique la vérité ſoit entierement indépendante de nos intérêts, il peut arriver néanmoins qu'un Amour-propre preſque imperceptible ſe gliſſe dans les opérations de notre eſprit, lors même qu'il ſe perſuade, qu'en cherchant la vérité il eſt uniquemenr animé par l'Amour de la vérité. Dès qu'on ſouhaite qu'un ſentiment ſoit vrai, on lui donne un certain degré de probabilité qui n'eſt point du reſſort de l'Evidence,

dence, laquelle ſeule doit être l'arbitre de nos opinions. Si, par bonheur, un tel ſouhait a pour objet une vérité, il peut contribuer à nous la faire ſentir, & à nous en convaincre, & toute la facilité qu'il donne à nos recherches, doit être retranchée de la juſteſſe & de l'etenduë du génie.

Mais ceux qui trouvent la vérité dans des routes inconnuës au Vulgaire, ne ſeroient-ils aidez dans leurs découvertes par aucune paſſion, par aucun intérêt? Leur raiſon eſt-elle de néceſſité dans un parfait équilibre, pendant tout le cours de l'examen? Ils ſe trompent fort, s'ils ſe l'imaginent. Le déſir de paſſer pour Ortodoxe, & d'établir ou de conſerver par-là ſa fortune, eſt-il la plus forte paſſion d'une ame qui ſe pique de ſupériorité d'eſprit? Nullement. Ceux qui veulent paſſer pour des génies d'un certain ordre, trouvent d'ordinaire dans cette vanité leur paſſion dominante. Cette paſſion, très-criminelle quand on ne la renferme pas dans de juſtes bornes, a quelque choſe de noble & de ſublime, qui défend l'ame contre les impreſſions de tout intérêt groſſier. Un homme amoureux de l'étenduë de ſes lumieres, verra quelquefois, avec la plus généreuſe inſenſibilité, la ruine de toute ſa fortune, & ſera atterré par la mauvaiſe réüſſite d'un Ouvrage dont il avoit conçu une haute opinion, qu'il ſe flatoit de communiquer au Public, & d'étendre

tendre juſqu'aux races futures. Une ambition ſi impétueuſe, ſi maîtreſſe de l'ame, ſeroit-elle abſolument étrangere à ceux qui déterrent la vérité à l'écart, & loin des yeux vulgaires? Ne peut-elle pas leur prêter les ſecours les plus puiſſans, & faciliter conſidérablement leurs recherches? Perſuadez que l'opinion que je combats ici eſt l'opinion générale des hommes qui ont de la peine à ne pas attacher une idée de ſupériorité d'eſprit à la ſingularité des ſentimens, ils doivent naturellement mettre à profit cette chimére du Public, & s'en ſervir pour prendre le rang ſur les autres Philoſophes. Ce deſir ardent de ſe diſtinguer peut leur ouvrir les yeux ſur ce qu'il y a de faux dans un ſentiment reçu, & rendre leur vuë plus perçante, & plus capable de développer la vérité d'une opinion peu commune ou entierement nouvelle. Juſqu'ici par conſéquent, les choſes ſont dumoins égales; & celui qui trouve la vérité hors du chemin battu, trouve dans ſa vanité un ſecours équivalent à celui qu'un autre peut puiſer dans le deſir d'établir ſa fortune, en paſſant pour *Ortodoxe*.

Ce n'eſt pas tout. Je me croi en état de démontrer que dans le cas dont il s'agit ici, la ſupériorité d'eſprit doit être naturellement du côté de ceux qui s'attachent aux opinions reçuës.

Si de ceux qui aiment la ſingularité dans les

les ſentimens, j'ai écarté cette Populace vicieuſe ou extravagante, qui ne ſe pique de libertinage que par air. Si je n'ai ici en vuë que les Docteurs de l'Irréligion, il me doit être permis d'un autre côté de ne faire attention qu'aux Défenſeurs éclairez des ſentimens reçus, & de perdre de vuë la Multitude aveugle & pareſſeuſe, qui s'imagine de croire, & qui, à parler proprement, ne croit rien. En oppoſant ainſi gens éclairez à gens éclairez, je ſoûtiens qu'il faut infiniment plus de génie & de connoiſſances pour faire briller ſes lumieres dans la Religion, que pour ſe diſtinguer par elle hors de la Religion.

Je prens ici le terme de Religion dans ſon ſens le plus étendu, pour la Doctrine qui nous enſeigne l'exiſtence d'un premier Etre, & la néceſſité de l'honorer. Cette Doctrine ſubſiſte de tout tems; elle a été univerſellement reçuë dans tous les ſiécles par toutes les Nations civiliſées, elle paroît avoir une convenance naturelle avec l'ame humaine, qui eſt capable de la déterrer en elle-même, ou dumoins qui la reçoit d'ordinaire ſans effort dès qu'on la lui propoſe. C'eſt-là l'unique raiſon qu'on puiſſe rendre de ſa grande étenduë. On ne ſçauroit guéres défendre cette Doctrine que par des armes uſées. Les argumens dont on s'eſt le plus ſervi pour l'apuyer, ſont préciſément les preuves les meilleures. Celui qui ne

veut être un Défenſeur brillant & diſtingué, & qui auroit honte d'emprunter ſes opinions de l'autorité & du hazard, doit avoir paſſé ces preuves en revuë. Il faut qu'il n'y ait mis le ſceau de ſon aprobation, qu'après l'examen le plus ſcrupuleuſement exact. Après en avoir développé toute la force, il voit que la force de l'invention lui eſt preſque inacceſſible, & qu'il ne ſçauroit guéres avoir que le mérite de mettre dans un meilleur jour ce qu'on a penſé avant lui. On a d'ordinaire de ce mérite des idées trop baſſes. Il faut avoir plus de génie qu'on ne penſe, pour développer toute la force d'une preuve, pour la préſenter de toutes ſes différentes faces, pour en faciliter la conception par le ſecours d'une méthode naturelle & aiſée, & pour en exprimer les différentes propoſitions dans un ſtile clair & débaraſſé. Il faut ſe connoître en raiſonnement, pour avoir de cette ſorte d'habileté la haute opinion qu'elle mérite.

On auroit tort cependant de s'imaginer que cette matiere ſoit entierement épuiſée, & qu'elle ne puiſſe plus fournir de raiſonnemens nouveaux. L'Eſprit humain n'épuiſe jamais un ſujet. Se le mettre dans l'eſprit, c'eſt donner dans une erreur dont notre pareſſe naturelle n'aime que trop l'intéreſſante illuſion. Mais c'eſt ici que brille véritablement la ſupériorité de génie; il s'agit de rencherir ſur tout ce que l'Univers a jamais

mais produit de Grands-Hommes; il s'agit de pénétrer dans ſa propre nature, de fouiller dans ce qu'elle a de plus caché, & de faire de ſes facultez les plus ſecretes des routes qui nous ménent à l'Etre ſuprême; il s'agit de percer plus avant que n'ont fait tous les Philoſophes des ſiécles paſſez, dans les entrailles de la Nature, & de démêler partout un deſſein & des vuës qui marquent un Auteur infiniment bon, ſage, puiſſant. Voilà des travaux dont le ſuccès marque évidemment un génie vaſte & un raiſonnement auſſi exact qu'étendu.

Des Eſprits de cet ordre trouvent encore de nouvelles occaſions de ſe diſtinguer, en défendant le Syſtême de la Religion contre les attaques toûjours nouvelles des Libertins. Il faut les ſuivre dans les abîmes du doute, & tâcher de les fixer à quelques principes. Il faut continuellement démêler le faux des Sophiſmes les plus ſéducteurs. Il faut ſans ceſſe leur faire ſentir, que l'incompréhenſibilité de certains Sujets eſt l'unique baze de leurs difficultez les plus impoſantes, & qu'ils pêchent contre leurs propres maximes, en fondant leurs preuves ſur des termes deſtituez d'idées.

Telle eſt, par exemple, la fameuſe objection contre la Création du Monde. *On ne ſçauroit produire ce qu'on ne poſſede pas; par conſéquent il eſt impoſſible qu'un Etre, qu'on ſuppoſe immatériel, ait donné l'exiſtence à cet-*

te vaſte etenduë de corps qui nous environnent. Une diſtinction Métaphyſique & obſcure ne détruit point cette eſpece de preuve ; elle ſe détruit elle-même dès qu'on y prête attention. Pour être en droit de faire cette objection, il faut la fonder ſur une idée nette & diſtincte. Il n'eſt pas queſtion ici de produire comme les Etres créez produiſent, en donnant à la Matiere qui exiſte déjà une nouvelle forme, un nouvel arrangement de parties. Il s'agit de *faire exiſter ce qui n'exiſtoit pas.* Les Etres bornez ne ſçauroient donner ce qu'ils n'ont point, parcequ'ils n'ont pas la vertu de créer ou de produire. Mais pour ſoûtenir qu'une intelligence toute puiſſante ne ſçauroit donner ce dont elle eſt deſtituée elle-même, il faut avoir une idée nette de *la Faculté de créer*, de la *vertu Productrice*; & il eſt certain que notre eſprit eſt entierement inacceſſible à cette idée, dont nous ne découvrons pas la moindre image dans tout l'Univers.

Mais il s'agit ici de peindre les Eſprits-Forts, & non de les réfuter. Nous avons vû quel degré de ſupériorité de génie il faut pour défendre, d'une maniere diſtinguée, la Doctrine généralement reçuë touchant la réalité de la Religion ; examinons s'il eſt beſoin du même degré d'habileté, pour lui porter des attaques & pour briller dans l'incrédulité. Pour faciliter cet examen, qu'il me ſoit permis d'entrer dans une diſcuſſion une peu étenduë.

Il

Il y a beaucoup d'apparence que la Doctrine de l'Exiſtence d'une Cauſe Premiere, & de la néceſſité d'un Culte Religieux, a été d'abord répanduë parmi les hommes par tradition; & qu'on n'a pas eu beſoin pour les en convaincre, d'un grand effort de raiſonnement. Cette doctrine paroît toute faite pour l'homme; elle répond à ſes déſirs, & à l'amour invincible qu'il a pour ſon exiſtence & pour ſon bonheur. Il y a un fond inépuiſable d'eſpérances, dans quelque état déſeſpéré qu'il ſe trouve il ne ſçauroit ſe réſoudre à ſe reconnoître malheureux ſans reſſource; il a de l'horreur pour l'anéantiſſement, & il s'ouvre ſans peine aux idées flateuſes d'un Etre auſſi infini en bonté qu'en puiſſance, capable de tarir la ſource de ſes miſeres, ou de l'en dédommager dans une autre vie. D'ailleurs, il voit que cette idée, fondant la diſtinction entre le vice & la vertu, bride les puiſſans, ſoûtient les foibles, & affermit l'ordre néceſſaire dans la Société. Ses penchans les plus naturels, apuyez de ſes réfléxions ſur la néceſſité de l'ordre, ſont encore ſoutenus par mille preuves qui ſautent aux yeux, & que la contemplation de la Nature prodigue à la moindre attention. Tant de forces réünies lui font embraſſer ſans peine la vérité de cette Doctrine : Il ne la trouve point abſtruſe ni d'une recherche difficile, non-plus que d'autres véritez qui en découlent, & qui

ayant de la liaiſon avec l'intérêt général de tout le Genre-Humain, doivent naturellement, ſi elles ſont fondées, être acceſſibles aux moindres efforts de raiſonnement.

Je croi qu'elles doivent paroître telles à tout eſprit ennemi du préjugé & dépendant uniquement de l'évidence. Je ſuis perſuadé que ſi les hommes avoient voulu embraſſer le *Vrai*, qui va pour ainſi dire à leur rencontre, au-lieu de s'en éloigner pour avoir le plaiſir de le chercher dans des routes inconnuës, la raiſon de tous les hommes auroit tiré des mêmes principes les mêmes conſéquences, au-moins dans les matieres les moins épineuſes.

Malheureuſement la vanité humaine ne s'eſt point accommodée de cette uniformité de ſentimens. Ceux qui ont prétendu briller par leur eſprit, voyant avec indignation leurs lumieres perduës dans celles de la Multitude, las de croire les mêmes choſes avec de vils Artiſans, avec de ſimples Laboureurs, ont voulu faire bande à part, & ſe donner un éclat qui leur appartînt en propre. Ils ont mis la ſubtilité à la place du bon-ſens, & à force de pouſſer leurs rafinemens, & de leur ménager un air plauſible, leur vanité les leur a fait conſidérer avec admiration, avec extaſe. En maniant toujours les mêmes idées, ils ſe ſont familiariſez avec ce qu'elles avoient de bizarre, & de cette maniere ils ſont devenus les premiers dupes de

de leurs Sophiſmes. La petiteſſe de l'eſprit humain, & la mince valeur de tout ce qui nous occupe le plus, nous donnent pour ſa nouveauté un goût vif que nous étendons ſur les matieres les plus importantes, & les plus dignes de fixer notre humeur légére. Par conſéquent il a fallu de néceſſité que les inventeurs de nouveaux Syſtêmes ſe ſoient attirez de l'admiration, du reſpect, & des Sectateurs. Par-là il eſt arrivé dans la ſuite des tems, qu'on a perdu de vuë certaines véritez qui découlent du Sens-commun, & que les ſentimens les plus naturels ſont devenus les plus extraordinaires. C'eſt alors que le même orgueil, qui avoit jetté dans l'erreur ceux qui aiment avec excès à ſe diſtinguer, a pu rouvrir les routes unies de la vérité à des perſonnes d'un ſemblable caractére. Ceux qui ont été ſi heureuſement conduits par leur vanité, ſoûtenus en même tems & par la nouveauté & par la Nature, ont dû entraîner l'eſprit de la plûpart des hommes, & leur deſſiller les yeux ſur le faux éclat des opinions uniquement fondées en de vaines ſubtilitez. Mais la gloire d'un ſi heureux rétabliſſement ne ſçauroit tomber en partage qu'à un petit nombre de perſonnes. Quel parti reſte-t-il à prendre à d'autres qui ſe ſentent poſſedez d'un déſir égal d'acquérir un haute réputation? Leur ſuffira-t-il d'être ſimples aprobateurs des opinions les mieux démontrées? Se contenteront-ils de l'hon-

neur ſubalterne d'en apuyer les preuves, ou de les affermir par quelques raiſons nouvelles? Non; les premieres places ſont priſes, les ſecondes ne ſçauroient ſatisfaire leur ambition. Semblables à Céſar, ils aiment mieux être les premiers dans un bourg, que les ſecondes perſonnes de Rome; ils briguent l'honneur d'être Chefs de parti, en reſſuſcitant de vieilles erreurs, ou en cherchant des chiméres nouvelles, dans une imagination que l'orgueil rend vive & féconde.

On voit aiſément par-là, que la ſingularité des ſentimens marque moins un Eſprit Supérieur, qu'un violent déſir de le paroître. J'avouë pourtant que la force & l'étenduë d'eſprit peuvent briller dans la ſingularité des opinions, lorſqu'elle eſt ſyſtématique, qu'elle poſe des principes, qu'elle en tire des conſéquences, & qu'elle forme un corps de ſentimens. Il faut certainement du génie pour arranger des idées quoique fauſſes, pour leur donner une eſpece de liaiſon, une certaine conſiſtance. Il faut du génie & poſſeder l'art de raiſonner, pour défendre cet édifice branlant contre les attaques d'un bon-ſens exercé & ſûr de lui-même.

En eſt-il de même de la ſingularité des *Eſprits-Forts*. En aucune maniere: Ils n'adoptent aucun Syſtême, ils n'ont rien à défendre, ils ne ſçauroient ſe diſtinguer qu'en attaquant les Syſtêmes des autres. Pour bien

ſoûtenir

ſoûtenir un Syſtême, il faut en avoir une idée totale, il en faut connoître toutes les parties & leurs différentes relations. Mais pour l'attaquer d'une maniere un peu brillante, il ſuffit d'y découvrir quelque foible réel ou aparent, & de ramaſſer toute la force de ſon eſprit pour mettre quelque difficulté dans tout ſon jour. C'eſt-là un vaſte champ d'attaques toujours nouvelles, toujours variées. L'Eſprit humain eſt renfermé dans des limites ſi étroites, qu'il n'y a point de matiere acceſſible à notre raiſon, & même à nos ſens, qui ne ſoit ſujette à des difficultez dont juſqu'ici il a été impoſſible de ſe débaraſſer entierement. On ne ſçauroit répondre à ces ſortes d'objections, qu'en avouant qu'on n'a pas une idée complette & totale de ſon ſujet, & cette eſpece d'aveu d'ignorance rend tout un Syſtême ſuſpect à la Multitude, trop peu clairvoyante pour avoir la moindre idée des bornes de notre raiſon, & de la prodigieuſe étendue de preſque toutes les matieres. Je conviens que ces objections lorſqu'elles ſont démontrées, & qu'elles ont pour baze une idée claire, prouvent néceſſairement la fauſſeté d'un Syſtême, ou détruiſent toute évidence : Mais elles ne méritent pas la moindre attention, lorſqu'elles empruntent toute leur force de l'incompréhenſibilité d'un ſujet, & qu'elles poſent pour principe certains termes, où l'on croit d'abord entrevoir une idée qui diſ-

paroît à meſure qu'on fait des efforts pour la développer & pour la ſaiſir.

Voulez-vous à votre tour attaquer l'incrédule, comment prétendez-vous que vos Argumens ayent priſe ſur lui? Pour entrer avec lui dans une diſpute réglée, il faudroit trouver des principes qu'il admît comme vous; mais la plûpart de ces Meſſieurs n'en reconnoiſſent aucun. S'ils vous combattent, ils ſe ſervent de vos propres principes, & ils tâchent de vous conduire de conſéquence en conſéquence à quelque abſurdité: mais dès que Vous entreprenez de fonder quelque Argument contr'eux ſur les mêmes véritez fondamentales, ils refuſent de les reconnoître, & ils échapent à la force de vos raiſonnemens dans les labyrinthes du doute, où il vous eſt impoſſible de les atteindre.

C'eſt ainſi que ces *Philoſophes par excellence* brillent à peu de frais, & qu'ils trouvent moyen de ſe faire une vaſte réputation ſans avoir beſoin de rien aprofondir. Auſſi y en a-t-il, parmi ces habiles-gens, un bon nombre dont le nom même ſeroit abſolument ignoré, s'ils n'avoient puiſé leur gloire dans la ſource bourbeuſe de l'Irréligion. Que de veilles, que de méditations épargnées, quand on veut parvenir à l'habileté par cette route facile!

XXXIV.

XXXIV. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS ſur le Caractére des ESPRITS-FORTS & des INCRÉDULES.

J'AY déja dit que tout ce qui donne cet air brillant à l'Incrédulité, c'eſt le panchant invincible que les foibles Mortels ont pour le nouveau & pour l'extraordinaire. J'ai avoué que cet amour de la Nouveauté étoit très-naturel à la foibleſſe de l'eſprit humain; mais il n'en eſt pas moins déraiſonnable. Des gens qui n'admettent aucun Principe, pour peu qu'ils ayent d'imagination, doivent poſſeder une ſource inépuiſable de nouvelles idées: mais on trouve la même fécondité dans l'extravagance, qui eſt mille fois plus riche en nouveautez, qu'une imagination aſſujettie au bon-ſens.

Je ne nie pas aureſte, que parmi ces Profeſſeurs de l'Irréligion il n'y ait des perſonnes qui ſe diſtinguent par la vivacité de leur eſprit: mais un Génie tranſcendant, un eſprit ſupérieur, conſiſte moins dans les brillantes ſaillies de l'imagination, que dans l'étenduë du raiſonnement. Cependant le

Vulgaire confond ſouvent ces deux choſes, & même il préfere la plûpart du tems la vivacité de l'eſprit, à la force de la raiſon; la premiere de ces qualitez eſt plus à ſa portée, & ſon indolence s'en accommode davantage. En ſuivant un raiſonnement, il s'inſtruit d'une maniere pénible; mais il eſt diverti par une ſaillie vive, en recevant ſimplement dans ſon cerveau une image riante & nouvelle. Dans ces diſpoſitions il eſt très-naturel de ſe laiſſer éblouir par l'eſprit des Incrédules, qui doivent toujours plus briller que ceux-mêmes qui ont un degré ſupérieur d'imagination; mais qui reſpectent un premier Etre.

Si l'Irréligion eſt inépuiſable en raiſonnemens nouveaux, elle le doit être encore en Saillies nouvelles. Un homme qui admet un Dieu & une Religion peut exercer ſon eſprit & le faire briller ſur un grand nombre de matieres; mais il n'oſe franchir les reſpectables barrieres que les choſes ſaintes oppoſent au badinage de ſon imagination.

Pour les Libertins, leur bel-eſprit a pour ainſi dire les coudées-franches, & la Religion leur fournit un champ auſſi vaſte que nouveau. C'eſt-là que le nouveau & l'extraordinaire s'offrent d'eux-mêmes de toutes parts: c'eſt-là que des traits d'eſprit, des bons-mots & des railleries, répandant un air ridicule ſur les choſes que le Genre-Humain conſidére comme les plus reſpectables,

bles, forment des contraſtes qui ſurprennent, qui étonnent, & qui excitent l'admiration la plus vive.

Cette ſorte d'extraordinaire emprunte encore un nouvel éclat de la malice & de la corruption du cœur humain. Il eſt naturel de trouver beau tout ce qui flatte le plus nos penchans vicieux. C'eſt par-là qu'une Satyre médiocre eſt plus admirée de la Multitude que le Panegyrique le plus beau; & qu'une Piéce Galante, à peine paſſable, trouve un plus grand nombre de Lecteur que les Diſcours de Morale, où les Raiſonnemens les plus juſtes ſont embellis par les images les plus nobles. On peut dire, ſans rien outrer, que le nombre des Gens-de-bien eſt très-limité. J'entens par Gens-de-bien ceux qui non ſeulement admettent la Religion; mais qui en connoiſſent la nature, & qui l'aiment comme la ſource de la véritable félicité.

Un bon nomble de gens, accoutumez à l'idée de la Religion, ou forcez à ſe douter de ſa réalité par des preuves qui les embarraſſent, ne l'admettent qu'avec répugnance. Bien-loin de l'aimer, ils la conſidérent comme une triſte ſervitude; ils ſont agréablement flattez par les railleries qu'on fait contr'elle, & qui les vengent en quelque ſorte de la peſanteur d'un joug qui leur paroît inſuportable.

Il y a encore une autre raiſon tout auſſi malfondée

malfondée que celles que je viens de refuter, & qui contribue pourtant beaucoup à procurer aux Eſprits-Forts le titre de *Génies-Supérieurs.*

S'il y a quelque choſe au monde dont le caprice ne devroit pas décider, & dont il décide pourtant avec inſolence, c'eſt la Réputation. A peine peut-on la conſidérer encore comme un tribut que la raiſon paye au mérite. On y parvient par mille moyens bizarres. Une indigne charlatanerie uſurpe les droits de la véritable habileté; quelque groſſiere que ſoit cette charlatanerie, elle manque rarement de parvenir à ſon but. Certaines gens paſſent pour Illuſtres, pour des Sçavans du premier ordre, ſimplement parcequ'ils ont l'effronterie de ſoutenir qu'ils le ſont: A force de répeter leurs propres éloges, ils ont le bonheur de ſe faire croire ſur leur parole; phénomene preſque incompréhenſible, mais dont l'expérience ne nous permet point de douter. Combien de gens ne voit-on pas, qui par le moyen d'un artifice ſi groſſier ſont crus grands Mathématiciens, Phyſiciens profonds, Théologiens du premier rang, quoiqu'à-peine ils ayent une idée des Sciences, dont-ils font profeſſion d'avoir ſondé tous les abîmes? Le cœur humain, qui d'ordinaire n'eſt pas exceſſivement bon, l'eſt quelquefois juſqu'à la ſtupidité. Le moyen de ne pas ajouter foi à un homme qui dit hardiment qu'il a employé

employé tout le tems de ſa vie à l'étude d'une Science, & qu'il a eu le bonheur de la développer infiniment mieux que tous les Sçavans qui l'ont précedé ? Se pourroit-il qu'un tel homme ne ſçût pas ſeulement les premiers principes de cette Science ? Il n'eſt pas poſſible que l'impudence ſoit pouſſée à un pareil excès. Voilà comme le Vulgaire raiſonne ſur l'oſtentation d'une fauſſe habileté. Ce raiſonnement acquiert un nouveau dégré d'évidence, par la maniere mépriſante dont ces Charlatans traitent les perſonnes les plus reſpectées dans le Monde Sçavant. Ils hauſſent les épaules quand on prononce devant eux le nom d'un Newton ou d'un Saurin. Ils font plus, ils prétendent démontrer que l'un n'eſt pas ſeulement Phyſicien, & que l'autre n'a point de Logique. Là-deſſus ils vous prononcent d'un ton ferme un Diſcours qui n'eſt qu'un tiſſu de termes ſcientifiques, & auſquels une obſcurité impénétrable ménage un air de profondeur. L'Auditeur attentif, qui oſe à-peine reſpirer, voit aiſément que le Harangueur eſt plus habile que lui, & il croit pouvoir en conclure qu'il eſt *très-habile, auſſi habile qu'il eſt poſſible de l'être.*

Mais, dira-t-on : Comment un Ignorant, convaincu qu'il n'a jamais examiné ces ſortes de matieres, oſe-t'il ſur la foi d'un galimatias pompeux décider de l'habileté de cette eſpece de Charlatans ? La choſe eſt ſurprenante, j'en conviens ; mais elle n'en eſt pas moins

moins réelle, n'en voit-t-on pas tous les jours des exemples des plus frapans? L'homme le plus idiot ne dit-il pas tous les jours, que tel homme a plus d'eſprit que tel autre? Qu'un Sermon eſt pauvre? Qu'un autre eſt excellent? Que tels Vers ſont plats? Que tel Poëme eſt merveilleux? Toute la Multitude paroît croire, que pour briller dans une Science il faut l'avoir étudiée; mais que la ſimple Nature nous donne aſſez de lumieres pour juger de tout.

Le caractére impoſant que je viens de tracer, convient aux *Eſprits-Forts* dans toute l'étendue imaginable. A les entendre parler, ils ſont les ſeuls Sages, les ſeuls Philoſophes dignes de ce nom. Ils poſſedent eux ſeuls l'art d'examiner la Vérité, ils ſont ſeuls capables de tenir leur raiſon dans un équilibre parfait, qui ne ſçauroit être détruit que par le poids des preuves. Tous les autres hommes, eſprits pareſſeux, cœurs ſervils & lâches, rampent ſous le joug de l'Autorité, & ſe laiſſent entraîner ſans réſiſtance par les opinions reçuës. La haute idée que ces Meſſieurs ont d'eux-mêmes eſt peinte dans tout leur air, & exprimée par leurs attitudes & par leurs geſtes. Entrent-ils en diſpute, c'eſt avec une mine impoſante. Ils paroiſſent ſûrs de la victoire avant que d'avoir combattu. Leurs ſouris railleurs, qui ſont autant de pétitions de principe, leur érigent déjà des trophées. Un ſilence moqueur,

queur, une grimace insultante leur suffit de reste pour renverser la démonstration la plus forte. Où est l'ignorant, où est le demi-sçavant même, qui ne soit la dupe d'une charlatanerie si soutenue & si bien ménagée?

Cependant rien de plus indigne que de déguiser les éloges qu'on se prodigue à soi-même, certains gestes & certains airs de tête, en autant de Sophismes impénétrables à la stupidité du Vulgaire! Le Philosophe véritablement habile tâche de convaincre, & non pas de tromper; il rougit d'une estime, d'une admiration gagnée par surprise. Rien de plus honteux d'un autre côté, que de se laisser prendre dans un paneau si grossier. La pudeur est plûtôt la livrée du vrai mérite & de la vraye supériorité d'esprit, qu'une insolente effronterie, par laquelle on remplace une noble confiance qu'il est permis aux grands talens d'inspirer, & qui n'est nullement contraire à la modestie. C'est à la raison, & non pas aux yeux ou aux oreilles, à décider des lumieres d'un homme. Elles brillent, non dans des tons de voix & dans des attitudes; mais dans la netteté, dans la solidité, & dans la profondeur du Discours. Ceux qui ne sçavent que voir & qu'écouter, n'ont pas le moindre droit à juger du mérite. La raison seule fait sentir les dégrez de raison. La seule pénétration peut démêler jusqu'où un esprit doit être pénétrant, pour pousser ses recherches jusqu'à un certain point.

Ce que je viens de dire me paroît plus que ſuffiſant pour faire revenir de la haute opinion qu'on a des *Eſprits-Forts*, ceux qui ſçavent ſuivre une preuve. Ajoutons-y pourtant quelques autres refléxions. Le titre de *Beau Génie* ne convient pas à des perſonnes qui ne brillent que ſur un ſeul ſujet. Un eſprit aſſez médiocre, qui concentre toute la force de ſa raiſon dans l'étude d'une ſeule Science, peut y parvenir à un très-haut dégré d'habileté. C'eſt une vérité de fait, confirmée tous les jours par une expérience conſtante. Un eſprit véritablement ſupérieur, un génie tranſcendant ne s'empriſonne pas, & ne ſçauroit même s'empriſonner dans un ſeul genre de connoiſſances. Ce qui le charme le plus en lui-même c'eſt la force & la beauté de ſa raiſon; ſes premiers efforts vont à donner à cette faculté, plus de juſteſſe & plus d'étendue. Dans ſa raiſon ainſi affermie & développée, il trouve, pour ainſi dire, la clé de toutes les ſciences. Tout ce qui eſt du reſſort de l'entendement humain ſemble s'ouvrir à ſes recherches, & il ſe fait un plaiſir vif de pénétrer dumoins dans la nature de tous les objets qui ont quelque raport à ſon caractére & à ſes inclinations. Il a ſes études favorites; mais il ne ſçauroit ſe refuſer la ſatisfaction d'avoir quelque idée de tout ce qui lui paroît digne d'être ſçu.

Apliquons cette vérité au caractére que nous

nous avons en mains, laiſſons pour un moment aux Eſprits-Forts l'opinion flateuſe qu'ils ont de leurs lumieres à l'égard de la Religion, & voyons ſi l'on trouve chez eux cette marque d'un génie véritablement grand. Voit-on par ceux-là mêmes qui occupent parmi eux la premiere place, cette variété de connoiſſance qui brille dans pluſieurs Défenſeurs zélez de Religion? Ont-ils ſçu ſe rendre propre tout ce qui peut régler, étendre, orner leur eſprit? Que dis-je! Qui eſt-ce d'entr'eux qui ne renferme pas toute ſon habileté dans l'art de pallier les doutes du libertinage? En voit-on beaucoup qui le diſtinguent dans une ſeule ſcience, où la force & la beauté du raiſonnement puiſſent éclater? Y en a-t-il un grand nombre qui développe les premiers Principes qui fondent les droits de la Société Humaine? Se ſont-ils diſtinguez par quelque nouvelle découverte dans la Phyſique? Ont-ils creuſé les profondeurs de la Géométrie ou de l'Algébre? Eſt-ce à leurs lumieres qu'on doit ces idées auſſi juſtes que ſurprenantes, qui concernent les liaiſons de mouvement qu'on découvre dans ces mondes qui roulent ſur nos têtes? Certainement, pour ſoûtenir la grande idée qu'ils veulent nous donner de leur eſprit tranſcendant, ils devroient bien ſortir quelquefois de la Sphére bornée de leur activité; ils devroient nous aplanir quelques nouvelles routes dans les Sciences, que le Genre-Humain

Humain conſidére comme les plus importantes. Mais cette maniere de ſe diſtinguer leur coûteroit trop, quand même ils en ſeroient capables; il vaut mieux parvenir par ſurpriſe à une haute réputation, ſans prendre la peine de ſortir du ſein de la pareſſe.

On pourroit demander encore, ſi ces habiles-gens du premier ordre brillent réellement ſur leur matiere favorite? Remarque-t-on, dans ce qu'ils croyent avoir écrit de plus fort contre la Religion, une Logique bien ſûre? Y découvre-t-on un art particulier de bien établir l'état d'une queſtion, de bien débarraſſer & de bien affermir un principe, de mettre une preuve dans tout ſon jour, d'en développer toute la force, & de la rendre ſenſible par le ſecours d'un arrangement clair & aiſé? Il me paroît que non; & je croi pouvoir dire ſans impartialité, que leurs Chefs-d'œuvre ſont du moins auſſi dignes de pitié que d'indignation. J'oſe avancer, & je me fais fort de le prouver, que preſque toutes ces qualitez d'un bon Ouvrage manquent aux leurs, & qu'avec un talent médiocre de raiſonner, il ſeroit aiſé de donner plus de force aux preuves, qu'ils croyent nous avoir expoſées de la face la plus triomphante.

J'ai toujours été étonné d'une particularité qu'on remarque dans la conduite de ces Meſſieurs, & qui dément, ce me ſemble, la haute idée qu'ils ont de leurs lumieres. Ils

Ils ſçavent que de très-habiles gens ont écrit un grand nombre de Volumes, dans leſquels ils ont prétendu démontrer l'exiſtence d'un Etre Suprême, & la réalité d'une Religion. Ils ſçavent que des Philoſophes du premier ordre ſe ſont efforcez de fonder la Vertu & la Divinité de la Religion Chrétienne ſur des faits plus inconteſtables en toute manieres, que tous les événemens dont nos propres ſens n'ont pas été les témoins. D'où vient que nos Eſprits-Forts, ces Grands-Hommes par excellence, ne ſe ſont pas donné la peine de refuter pied-à-pied les plus forts de ces Ouvrages, & d'y développer le foible de chaque preuve. C'étoit-là le vrai moyen d'abîmer pour jamais la Religion. C'eſt par cette route que ces Libérateurs prétendus de la raiſon humaine, ces Patrons de la liberté de penſer, devroient briſer uu joug qui ne paroît que trop inſuportable à la Multitude peu judicieuſe. C'étoit-là l'unique méthode dont il faloit ſe ſervir pour délivrer les hommes d'une terreur panique, & pour s'aſſurer le titre d'Eſprit Supérieur. Mais ſi ces Meſſieurs ſe réſolvoient à ſuivre cette route, ils devroient ſe ſouvenir que pour triompher il ne ſuffit pas de renverſer quelques preuves, & qu'ils ne ſont pas victorieux, tant qu'il reſte à leurs Adverſaires le retranchement d'une ſeule démonſtration. Une ſeule preuve nette, claire, concluante, fondée ſur une idée diſtincte, doit entraîner la conviction,

conviction, tout auſſi-bien qu'un grand nombre de preuves de la même évidence. C'eſt une maxime que jamais il ne faudroit perdre de vuë, quand on écrit ſur des Matieres Controverſées par le noble motif de chercher la Vérité, & non dans le deſſein indigne de s'acquérir une vaine gloire. Malheureuſement la plûpart des Ecrivains Polémiques ſemblent écarter de leur eſprit cette utile vérité, & un Lecteur peu ſenſé, ou peu attentif, ne manque guéres d'être leur dupe. On ne ſe jette que ſur quelques endroits foibles d'un Ouvrage qu'on veut décrediter; on découvre un défaut de liaiſon dans quelques conſéquences; on développe l'incertitude de quelques principes débitez comme inconteſtables; & fier d'un ſi grand ſuccès, on triomphe, on prend des airs inſultans, quoique de pareilles attaques n'ayent pas ſeulement ébranlé le corps du Syſtême qu'on prétend avoir renverſé. Peut-être cette victoire apparente n'en impoſeroit-elle pas au Public, ſi l'orgueil de celui qui craint de paſſer pour vaincu ne contribuoit à affermir les Lecteurs dans l'opinion de ſa défaite. Pour les deſabuſer, il n'auroit qu'à abandonner généreuſement à ſon Adverſaire le terrain qu'il a gagné ſur lui, & qu'à ſe renfermer dans la force réelle de ſon Syſtême. Mais il perd de vuë ſon opinion, il s'agit de défendre ſa gloire; il ne ſçauroit ſoûtenir l'idée d'être conſidéré comme un homme qui ne

raiſonne

raiſonne pas toûjours également bien ; il ne veut rien perdre ; il a réſolu que toutes ſes preuves fuſſent de la même force. Il les défend ſouvent par des abſurditez palpables, & quoique victorieux dans le fond, il erige lui-même dans l'eſprit du Public des trophées à ſon foible Antagoniſte.

Je viens de dépeindre la méthode générale d'attaquer un Syſtême, ſoutenue & accréditée par la mauvaiſe maniere de le défendre. C'eſt-là ſurtout la maniere favorite des Incrédules ; on ne les voit point s'efforcer à détruire la baze d'un Ouvrage Syſtématique, pour le faire crouler ſur ſes propres fondemens ; ils ſe contentent de ſaiſir quelques dehors peu importans, & ſatisfait de ſi minces conquêtes, ils s'arrogent inſolemment la victoire. Encore ne font-ils pas d'ordinaire ces ſortes d'attaques d'une maniere directe ; ils déguiſent leur deſſein, on diroit qu'ils n'en veulent point à la Religion. Quelquefois même, c'eſt ſous prétexte de la défendre qu'ils la combattent ; ils énervent nos preuves, en les déguiſant par l'expreſſion, & en les expoſant d'une face qui en cache la force ; ils ſe contentent de les rendre ſuſpectes par de malignes inſinuations. Dans tout ce procédé ils paroiſſent eux-mêmes peu ſûrs de la bonté de leur Cauſe ; à voir les détours & les biais qu'ils prennent, un homme un peu éclairé eſt forcé de croire qu'ils ſongent plus à

tromper

tromper qu'à vaincre. Peut-on douter qu'ils n'ayent un pareil but, quand on les voit avancer avec une ſuffiſance effrontée des faits de la derniere fauſſeté, comme s'ils étoient d'une certitude reconnue? C'eſt une adreſſe indigne dont ſe ſervent ceux d'entre eux, qui ſont les plus admirez par leurs imbéciles diſciples. Je pourrois le prouver par des exemples auſſi nombreux que frapans; je n'en alléguerai que deux, qui ſelon moi ſont capables d'inſpirer la plus vive indignation à tous ceux qui mettent quelque différence réelle entre le vice & la vertu. Si ces deux exemples ne prouvent pas que ces Meſſieurs ſont des fourbes, ils feront voïr dumoins qu'ils ſont ſouverainement ignorans & ſtupides.

Le Traité de la *Liberté de Penſer* paſſe parmi les Libertins pour le Chef-d'œuvre de la raiſon humaine, & les Incrédules aprentifs ſe cachent derriere ce redoutable volume, comme ſi c'étoit l'Egide de Minerve. Cependant cet Ouvrage, qui a été aſſez heureux pour jetter l'épouvante dans l'ame d'un grand nombre de Chrétiens, fourmille de ces traits impoſteurs, lancez ſur la Religion avec une hardieſſe également ridicule & infâme. On voit évidemment dans ce Traité, que ces termes, *Liberté de Penſer*, ont deux ſens; l'un général, l'autre borné. Dans le premier, ils ſignifient cette généreuſe force d'eſprit, qui lie notre perſuaſion

perſuaſion uniquement à l'évidence. Dans le ſecond, ils expriment le ſeul effet que, ſelon ces Meſſieurs, on peut attendre d'un examen libre & exact, je veux dire l'Irréligion. Quoique je ſois perſuadé que ces deux ſens cachez dans les mêmes expreſſions n'échapent pas à un Lecteur attentif, j'avoue que je ne ſçaurois démontrer que l'Auteur ait voulu les y mettre, pour ſe ſauver à nos attaques, en ſe ſervant tantôt de l'un de ces ſens, & tantôt de l'autre : ces ſortes de choſes, quelque ſenſibles qu'elles ſoient, ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Mais ce que je croi pouvoir démontrer, c'eſt que dans cette équivoque il y a une fineſſe ſcélérate, ou bien une pitoyable extravagance. Suppoſons contre toute probalité, que le but de l'Auteur ſoit de nous faire prendre les termes en queſtion dans leur ſens général, & voyons ſi cette ſuppoſition ſeroit avantageuſe pour ſon raiſonnement.

Afin d'annoblir ſa Secte, il nous étale une longue & impoſante liſte de Grands-Hommes parmi les Anciens, qui ſelon lui ſe ſont diſtinguez par la liberté de penſer, Socrate, Platon, Epicure, Ciceron, Virgile, &c. Quels noms ſéducteurs pour des gens qui aſſerviſſent leur raiſon à l'autorité ! Mais qu'une pareille autorité eſt mal aſſortie au plan d'un Philoſophe qui veut nous porter à penſer librement !

Pour faire voir que ces illuſtres Anciens

ont penſé librement, il cite quelques Paſſages de leurs Ecrits, où ils s'élevent, ſelon lui, au-deſſus des opinions vulgaires touchant une vie future. C'eſt ſuppoſer qu'une recherche libre de la vérité doit néceſſairement aboutir à l'irréligion, & par conſéquent c'eſt ſuppoſer ce qu'il s'agiſſoit de prouver. D'ailleurs, s'éloigner des opinions généralement reçues, eſt-ce un caractére diſtinctif d'une raiſon aſſervie à la ſeule évidence? Je l'ai déja fait voir, la pareſſe & le reſpect aveugle pour l'autorité, ne ſont pas les ſeules entraves de l'eſprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en Chef de Parti, n'exerçent que trop ſouvent un pouvoir tyrannique ſur notre ame, qu'elles détournent avec violence de l'amour pur de la vérité.

Pour ſe perſuader que ces Grands-Hommes de l'Antiquité ont été entierement libres dans leurs recherches, il faudroit avoir pénétré dans les ſecrets mouvemens de leur cœur, dont il eſt impoſſible que leurs Ouvrages nous donnent une connoiſſance ſuffiſante. Si l'Auteur eſt capable de cette force incompréhenſible de pénétration, j'avoue qu'il eſt fort habile; mais s'il ne l'eſt pas, il eſt conſtant que par un Sophiſme très-groſſier qui ſuppoſe évidemment ce qui eſt en queſtion, il veut nous engager à reſpecter comme d'excellens modéles, des Sages prétendus, dont l'intérieur lui eſt inconnu

comme

comme au reſte des hommes. A peine le Philoſophe qui s'examine avec l'attention la plus exacte & la mieux ſoutenue, ſçait-il lui-même s'il penſe librement, & ſi l'intérêt de la vérité eſt le motif unique & indépendant de ſes recherches. C'eſt par conſéquent une audace extravagante, de prétendre démêler les routes par où les Anciens Philoſophes ſont parvenus à leurs opinions. Dans ces opinions nos Eſprits-Forts croyent nous faire trouver leur propres ſentimens; je le veux, que m'importe. *Mais ces Anciens ont penſé comme nous, ils ont donc penſé librement.* C'eſt-là un argument dont la force ne ſaute pas aux yeux. Je ſerois ravi de ſçavoir quelle méthode les Eſprits-Forts pourroient ſuivre, pour nous démontrer qu'ils penſent librement eux-mêmes.

L'Auteur en queſtion ne ſe contente pas de nous donner pour modéles de la Liberté de penſer, quelques-uns des plus fameux Sages du Paganiſme; il étale encore à nos yeux des Auteurs, que nous appellons Inſpirez, & que nous avons crus juſqu'ici fort Orthodoxes, quoique nous ſoyions très-perſuadez qu'ils ont penſé librement. Il veut cependant prouver qu'ils ont penſé librement, parcequ'ils ont rejetté la Religion dominante. Je viens de refuter cette conſéquence; mais il vaut bien la peine d'examiner la maniere dont il prétend nous perſuader de la ſingularité des opinions de ces Saints-Hommes.

Je ne m'attacherai qu'à une ſeule preuve, ſur laquelle il veut établir un ſentiment ſi extraordinaire & ſi peu croyable. *Les Prophétes ſe ſont déchainez contre les Sacrifices du Peuple d'Iſraël ; donc les Prophétes ont été des patrons de la Liberté de penſer.* Je conviens avec lui qu'il y a dans les Livres des Prophétes des Paſſages très-pathétiques, dans leſquels ils ſemblent déclamer contre le Culte extérieur de la Religion, & reprocher aux Juifs leur attachement pour les Cérémonies de la Loi. Mais y a-t-il au monde un homme aſſez ſtupide pour ne pas comprendre le véritable ſens de ces reproches ? Pour en être la dupe il faut n'avoir pas la moindre idée de la Religion Judaïque; il faut s'être contenté de lire à tout hazard quelques lambeaux détachez des Livres du Vieux Teſtament. Les Juifs qui croyoient ces Auteurs inſpirez, ſe ſont-ils jamais mis dans l'eſprit que ces Paſſages tendiſſent à détruire le Culte Lévitique ? Ont-ils jamais pu prendre ces reproches dans le ſens en queſtion, & ſe perſuader que ces Saints-Hommes vouluſſent les détourner des Sacrifices, de la part du même Dieu qui les avoit inſtituez d'une maniere ſi ſolemnelle par le miniſtére de Moïſe ? Non certainement. Si le Peuple d'Iſraël eût ſoupçonné ſeulement que ces Prophétes mépriſaſſent la Loi Cérémonielle, il les auroit conſidérez comme criminels de Léze-Majeſté Divine, & rien n'auroit pu

les

les dérober aux plus cruels ſupplices. C'étoit donc un autre ſens que les Iſraëlites donnoient à ces foudroyans Paſſages, & il eſt preſque pueril de vouloir redreſſer là-deſſus des gens qui ne ſont pas abîmez dans la ſtupidité & dans l'ignorance. Qui ne ſçait qu'outre les Loix qui regardoient le Culte extérieur, les Juifs avoient une Loi Morale qui devoit régler toute leur conduite? Qui ne ſçait que Dieu n'exigeoit d'eux la piété, & toutes les vertus qui ſont les liens de la Société humaine? Ce Peuple ne l'ignoroit pas; mais ſemblable à tous les Peuples de l'Univers, il vouloit capituler avec le Ciel; & en outrant les Cérémonies de la Loi, dérober leurs paſſions favorites au joug de la Loi Morale. C'eſt contre une conduite ſi honteuſe que déclament les Prophétes, comme les Miniſtres de l'Evangile ataquent un Culte extérieur deſtitué des ſentimens de l'ame. Ce que les Prophétes veulent faire entendre dans ces Paſſages, eſt la même choſe que David exprime au Pſeaume 51. Il y ſoûtient que la Pénitence expie les péchez, & non pas les Sacrifices; mais il dit que les Sacrifices ſont agréables à Dieu, dès qu'il eſt réconcilié avec les pécheurs repentans.

S'il y a rien de clair dans un Livre, c'eſt le ſens de ces Paſſages, qui n'a jamais donné le moindre embarras à quiconque ſçait ſuivre l'eſprit d'un Auteur. D'où vient donc qu'on oſe nous débiter le plus ſérieuſement

du monde, qu'en vertu du droit de penſer librement les Prophétes ſe ſont éloignez de la Religion de leurs Peres, & des ſentimens de toute la Nation? Seroit-il poſſible que l'Auteur dont je parle fût d'une imbécilité & d'une igorance aſſez diſtinguées, pour croire tout de bon que ces Saints-Hommes euſſent voulu détourner le Peuple d'Iſrael du Culte Lévitique? J'avoue que j'ai trop bonne opinion de cet Ecrivain pour le ſoupçonner d'être ſi mal éclairé ſur la nature & ſur le véritable eſprit de la Réligion Judaïque. Mais en tâchant de ſauver ſes lumieres, que faut-il que je penſe de ſon cœur? S'il ſçait lui-même qu'il ne nous débite ici que des Sophiſmes, & des Faits d'une fauſſeté palpable, peut-on aſſez s'étonner de l'inſolence de ſa fourberie? Cruelle alternative! C'eſt ou le plus idiot & le plus imbécile de tous les hommes, ou le fourbe le plus impudent; qu'il choiſiſſe entre ces deux caractéres.

Mais, dira-t-on, à quoi peut ſervir un piége ſi groſſier? Il eſt découvert par la connoiſſance la plus bornée de la Théologie, & il n'y a que les ignorans du plus bas ordre qui puiſſent y donner? Il eſt vrai, & il y a beaucoup d'aparence qu'il n'a été tendu qu'à ces ſortes de gens. Un Petit-Maître, dont le cœur eſt auſſi plein de panchans vicieux que ſon eſprit eſt vuide d'idées, ne ſonge pas ſeulement à examiner la Religion; mais dès qu'un nouveau Livre lance quel-

ques

ques traits contre les opinions généralement reçuës, il le cherche avec avidité, il le lit avec toute l'attention dont il eſt capable; & ſon ignorance adopte, avec la crédulité la moins ſoupçonneuſe, tous les faits qui ſont débitez. Y répond-on? Des preuves inconteſtables font-elles ſentir la fauſſeté de ces faits? Il ne daigne pas y jetter les yeux, perſuadé qu'on ne ſçauroit répondre rien de bon aux argumens invincibles du Docteur du Libertinage. C'eſt ainſi que les Profeſſeurs de la liberté de penſer parviennent à leur but, & que le venin dont ils empoiſonnent des ames imbécilles, ne ſçauroit jamais en être chaſſé par les antidotes les plus infaillibles.

Rien ne paroît d'abord plus bizarre, ni plus incompréhenſible qu'une pareille conduite, dont il ſemble preſque impoſſible de démêler les motifs. Quelle gloire, quel plaiſir, un cœur un peu bien placé peut-il trouver à mettre par de lâches fourberies, au nombre des Partiſans de ſes opinions, des gens qui ne jouent aucun rôle dans le monde, & dont les ſuffrages ne ſont propres qu'à décréditer une Secte? Je conçois parfaitement, qu'un homme-de-bien peut ſe faire une douce ſatisfaction de communiquer à la Multitude ignorante, ſes ſentimens qu'il croit également vrais & ſalutaires: Mais bien-loin de vouloir y réüſſir, en répandant des ténébres dans les eſprits, il ne ſonge qu'à les éclairer, & à les rendre capables

d'un raiſonnement juſte ; il met ſa raiſon en quelque ſorte au niveau de celle de ſes Diſciples. Il veut bien bégayer avec eux, & mettre ſes argumens, par une expoſition ſimple & nette, à la portée de tous ceux dont le ſens-commun n'eſt pas obſcurci par un épais nuage de préjugez. Ce ne ſçauroit être un principe de vanité, qui le porte à donner à ſes opinions des Proſelytes ſi mépriſables. Il aime les hommes ; il veut être leur bienfaiteur, en agrandiſſant leur ame, en l'enrichiſſant de notions claires & rectifiées, qui puiſſent la rendre plus noble, plus ſage & plus heureuſe.

Mais un tel motif ne peut avoir lieu dans une eſpece de Philoſophe, qui veut tromper l'imbécillité de ſes Diſciples par des Sophiſmes qu'il croit lui-même tels, & qui ne ſçauroient contribuer en rien à leur félicité, comme j'eſpere de le faire ſentir ailleurs. Il faut donc chercher un autre principe d'un procedé ſi contraire à la raiſon. Je croi le trouver dans l'incertitude même où ſont les Docteurs de l'Irréligion par rapport à leurs propres ſentimens, & je croi avoir démêlé ce principe dans pluſieurs autres branches de leur conduite. Ces Meſſieurs prétendent avoir aſſez de lumieres pour énerver les preuves ſur leſquelles nous établiſſons la réalité d'une Religion ; mais ils n'ont jamais porté la ſuffiſance juſqu'à ſoûtenir qu'ils ſont en état de démontrer que

la

la Religion n'eſt qu'une chimére. Ils agiſſent comme s'ils en étoient ſûrs, la certitude paroît dans leurs actions; mais elle n'eſt pas dans leurs idées. Cet état doit être d'autant plus violent, qu'il eſt plein de contraſtes affreux. Douter s'il y a un Premier Etre, & agir comme ſi certainement il n'y en avoit point, c'eſt ſe démentir, c'eſt s'abîmer dans des inquiétudes; il faut s'étourdir, il faut ſortir d'une ſituation ſi fâcheuſe, en ſe dupant par ſes propres Sophiſmes, & en donnant de propos déliberé dans une prévention qu'on ſe plaît le plus à tourner en ridicule dans les autres. La ſolitude effraye, on veut ſe ſoûtenir par les ſuffrages de la Multitude; on employe tout pour la gagner, juſqu'aux artifices les plus lâches & les plus indignes. Y a-t-on réüſſi, on oublie la méthode dont on s'eſt ſervi, pour s'attacher uniquement à l'effet qu'elle a produit; on écarte de ſa mémoire, qu'on en a impoſé à des ignorans; ce dont on ſe ſouvient, c'eſt que pluſieurs perſonnes ont embraſſé l'opinion dont il s'agit, & l'on conclut qu'elle doit être bien probable, ſi elle n'eſt évidente.

Quelque groſſier que ſoit ce Sophiſme, il n'eſt rien moins qu'étranger au cœur humain, & je penſe qu'il y a peu d'hommes, quelque raiſonables qu'ils ſoient, qui n'ayent pas donné quelquefois dans un égarement ſemblable. Tous les hommes cherchent à ſe faire eſtimer, pour avoir le plaiſir

ſir de s'eſtimer eux-mêmes de plus en plus, & preſque tous ils veulent ſe faire eſtimer au-delà de leur juſte valeur. Il font oſtentation de lumieres, de qualitez & de talens qu'ils n'ont point, ou qu'ils n'ont pas dans le degré dont ils font étalage; leur fourberie réüſſit ſouvent. Ils ſçavent qu'ils ont employé la fourberie; mais ils oublient cette vérité, ils l'écartent de leur imagination, & ils s'eſtiment hardiment eux-mêmes, à proportion du mérite que leur trouvent ceux qu'ils ont trompez. Le cas eſt, comme on voit, paralléle; & je m'imagine qu'il y a peu de perſonnes qui en ſondant leur cœur, n'y découvrent que ce cas n'eſt pas chimérique. Cette incertitude inquiétante porte encore les Eſprit-Forts, & même ceux du premier ordre, à ſe raſſurer par un autre Sophiſme, qui n'eſt pas moins indigne d'un bon eſprit & d'une ame vertueuſe. Il eſt preſque impoſſible d'attribuer à quelque motif raiſonnable les turlupinades & les blaſphêmes dont ces Meſſieurs accablent, ſans la moindre néceſſité, un premier Etre & une Religion, qui dans la ſituation où ils ſont doivent dumoins leur paroître poſſibles. Quel agrément, quelle utilité ſe propoſent-ils, en inſultant à des objets qui, quoique ſimplement poſſibles à leur égard, devroient pourtant leur paroître ſouverainement reſpectables. Le ſeul fruit qu'ils en attendent, c'eſt de s'étourdir ſur les inquiétudes du doute,

douze, & de perſuader dumoins à leur imagination qu'ils ne doutent point. J'en ai vû quelquefois qui ſe ſervoient des occaſions les plus éloignées, pour vomir contre tout ce qu'il y a de plus Saint, des blaſphêmes propres à remplir d'horreur une ame Religieuſe, & qui faiſoient éclater enſuite, dans tout l'air de leur viſage, la joye la plus maligne. Je ne ſçai ſi je me ſuis trompé; mais il me ſembloit alors que j'étois préſent aux opérations ſécretes de leur ame, je croyois les entendre raiſonner ainſi : *Si j'étois incertain ſur l'Exiſtence d'un Premier Etre, il ne ſeroit pas naturel que je l'inſultaſſe par les diſcours les plus outrageans ; mais je l'inſulte avec la derniere intrépidité. Il faut donc que je ſois bien perſuadé qu'un tel Etre n'exiſte point, & que je n'ai rien à craindre de ſa Juſtice.* Voilà un Sophiſme que j'ai cru démêler dans cette bizare conduite de certains Incrédules. Je ne donne pas cette découverte pour abſolument certaine ; mais je ſuis en droit dumoins de prier ces Meſſieurs de m'indiquer un principe plus vraiſemblable, qui puiſſe être la ſource de tant de railleries prophanes, de tant de blaſphêmes affreux.

Je ſçai bien que les Docteurs de l'Incrédulité ne manquent pas de prétextes pour juſtifier les attaques indirectes qu'ils donnent à la Religion, & pour faire croire aux eſprits peu pénétrans, que ce n'eſt pas faute de Supériorité de génie qu'ils ne ſuivent pas une

méthode plus naturelle. *Je me rendrois coupable*, dira quelqu'un de ces Docteurs, *de la plus haute imprudence, ſi j'allois heurter de front les opinions du Vulgaire : Je m'attirerois par-là la haine implacable d'un Clergé puiſſant, qui ne diſpoſe que trop ſouvent du Bras Séculier, auprès duquel il a trouvé ſa derniere & ſa plus forte démonſtration. Quand j'éviterois ce danger, comment ſauverois-je mon repos de l'animoſité d'un Peuple aveugle qui meſure d'ordinaire ſon zele à ſon ignorance, & qui défend avec le plus de fureur ce qu'il entend le moins?*

Ces raiſons offrent d'abord à l'eſprit quelque choſe d'aſſez impoſant; mais on n'a qu'à les conſidérer de près pour en découvrir le faux. Si quelqu'un attaquoit la Religion d'une maniere ouverte & naturelle, on pourroit le croire ennemi de la Religion; mais on ſeroit forcé auſſi de le conſidérer comme un ennemi généreux & noble qui donne occaſion à ſes adverſaires de ſe défendre dans les formes, & qui ne les traite pas avec un mépris inſultant. Par-là il éviteroit la haine de ce qu'il y a de plus humain parmi les Théologiens, & de plus éclairé parmi le Peuple. Mais ces Meſſieurs s'expoſent à la juſte indignation de tout le monde, en accablant la Religion & ſes Partiſans, de railleries dédaigneuſes, & en employant les plus lâches, pour dérober à l'Etre Suprême les plus ſimples & les plus idiots de ſes Adorateurs. Il eſt vrai qu'en attaquant nos opi-

nions

nions les plus ſacrées d'une maniere indirecte, ils ſe préparent des ſubterfuges pour ſe ſauver de la rigueur des Loix, que certains Souverains ont faites pour impoſer ſilence aux Incrédules dogmatiſans. Mais il y a d'autres moyens pour éluder ces Edits, on peut ſe mettre à l'abri des pourſuites de la Juſtice en ſe cachant dans des Diſſertations anonymes, dont fort ſouvent on ne découvre les Auteurs que par leur propre indiſcrétion ; effet de leur vanité. C'eſt déja la méthode favorite de ces Meſſieurs, le Public les ſoupçonne ; mais un ſoupçon n'eſt pas une preuve.

Il y a encore une autre méthode à ſuivre, qui ſeule eſt convenable à un honnête-homme, qui doute de bonne foi de la certitude des principes de la Religion; c'eſt en même-tems la ſeule qui ne ſçauroit choquer aucun homme de bon-ſens. Je ne croi pas, que qui que ce ſoit puiſſe trouver le doute un état agréable & réjoüiſſant. Au-contraire, j'ai vu des Incrédules plus ſenſez que les autres, qui en paroiſſoient très-mortifiez, & qui proteſtoient, qu'ils ſeroient ravis de pouvoir croire avec la Multitude. Il eſt naturel à un tel homme, de chercher les moyens de ſe tirer d'une ſituation ſi gênante. Mais comment faut-il qu'il s'y prenne ? Il faut qu'il propoſe ſes difficultez d'une maniere douce, modeſte, & éloignée de toute inſolence, de tout mépris; il faut qu'il témoigne du reſpect pour des opinions embraſſées de tout tems,

tems, partout le Genre-Humain; qu'il marque de la bonne foi, & de la docilité; qu'on ſente dans tout ſon Ouvrage le caractére d'un homme-de-bien que le ſeul amour de la vérité anime, & qui eſt prêt à l'embraſſer dès qu'il l'aura trouvée.

Où eſt le Mortel aſſez deſtitué de ſens-commun & d'humanité, pour ſe paſſioner contre un homme qui ſe déclareroit plûtôt Diſciple qu'Adverſaire de la Religion: Où eſt le Docteur de l'Evangile, qui bien-loin de le perſécuter, ne fût charmé de trouver une occaſion favorable de répandre la lumiere de la Religion dans un eſprit ſi bien diſpoſé? Un tel Incrédule ſeroit digne de l'eſtime de tous les honnêtes-gens, & la force de ſes difficultez le rendroit encore plus eſtimable, parcequ'elle découvriroit la bonté & l'étenduë d'un eſprit digne d'être conduit vers la vérité.

Si la plûpart des Profeſſeurs de l'Irréligion n'ont pas ce beau caractére, qui devroit être celui de tous les Incrédules raiſonnables; qui les empêche de s'en maſquer, & d'attaquer à l'abri de cet extérieur, ſans s'expoſer au moindre danger, une Religion dont ils ne doutent que parcequ'elle leur eſt odieuſe? S'ils s'obſtinent à ne pas ſuivre cette route, qu'ils nous permettent de ne pas convenir de la ſupériorité d'eſprit qu'ils ſe donnent avec tant d'effronterie, & que leurs admirateurs leur reconnoiſſent avec une bonne foi ſi imbécille.

XXXV.

XXXV. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS ſur le Caractére des ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

APRÈS avoir examiné ſi les *Eſprits-Forts* s'arrogent avec droit le titre de Génies tranſcendans, voyons ſi naturellement ils doivent être des gens fort vertueux. Je ſçai bien qu'il y en a parmi eux qui s'en piquent, & dans la conduite extérieure deſquels il paroît y avoir très-peu de choſes à cenſurer. On en voit qui font parade de leur tendreſſe pour le Genre-Humain, de leur devouëment pour la Vérité, de leur amour pur & deſintéreſſé pour la vertu. Mais il eſt pourtant certain, que la plûpart de ces Meſſieurs s'abandonnent à leurs panchans vicieux d'une maniere effrenée & autant qu'ils le peuvent, ſans s'expoſer à la ſévérité des Loix. Les déſordres de leur conduite ſautent tellement aux yeux de tout le monde, qu'on croit d'ordinaire que le grand nombre dans cette eſpece de Secte, n'a ſecoué le joug de la Religion, qu'afin de pouvoir marcher ſans contrainte dans les routes

qui ménent à l'intérêt ou à la volupté. Tel eſt dumoins le caractére général de certains Etourdis, de certains Petits-Maîtres, qui ſe précipitent dans l'Irréligion ſans avoir rien examiné, & même ſans être capables de la moindre recherche.

Il ſemble que naturellement ce mépris de ce qu'on nomme Vertu devroit régner dans la conduite des plus éclairez mêmes d'entre les Incrédules, s'ils raiſonnoient juſte ſur leurs principes, & ſi leurs raiſonnemens étoient les ſeules régles de leurs ſentimens & de leurs actions. S'il n'y a point de Légiſlateur, il n'y a point de Loi; s'il n'y a point de loi, il n'y a pas la moindre diſtinction réelle entre le vice & la vertu. Il en doit ſuivre que toutes les actions ſont parfaitement indifférentes; & je défie les plus habiles de ces Meſſieurs de donner quelque raiſon plauſible ſeulement, pourquoi il vaut mieux témoigner de la tendreſſe à ſon Bienfaiteur, que de lui plonger un poignard dans le ſein. S'il n'y a point de Dieu, un amour-propre très-groſſier doit être le motif général de toute notre conduite, & le moindre effort qu'on fait pour être ſage & vertueux eſt une haute extravagance.

Je ſçai bien que les Docteurs de l'Irréligion ne conviennent pas que l'unique ſource poſſible de la vertu ſe trouve dans la volonté d'un Dieu, maître abſolu des hommes, en qualité de leur Créateur. Selon

eux

eux il y a un autre principe qui nous conduit raiſonnablement à la vertu. C'eſt la Sociabilité qui ſe ſoûtient par la vertu, & que le vice détruit néceſſairement. *Quand on eſt équitable, juſte, moderé; on contribue au repos & à la félicité du Genre-Humain : mais ſi les hommes exerçoient des brigandages mutuels; s'ils aſſaſſinoient leurs Bienfaiteurs, la Société ne ſçauroit ſubſiſter, tout l'Univers ne ſeroit qu'un gouffre affreux de deſordres & de malheurs.* Que vous importe, Meſſieurs, ſi la Société ſubſiſte, ou ſi elle croule ſur ſes propres fondemens? Vous admettez une régle générale de Devoir, c'eſt qu'il faut travailler au bien de la Société. Mais ſur quelle baze cette régle eſt-elle fondée? De quelle ſource découle-t-elle? Ce n'eſt pas de l'amour qu'une Raiſon ſouveraine a pour des Etres raiſonnables, dont il ſouhaite le repos & la félicité. Vous vous riez de l'exiſtence de cet Etre Suprême. Ce principe univerſel de la vertu ne ſçauroit donc ſe trouver que dans l'amour naturel & invincible que nous avons pour nous-mêmes, dont le bonheur eſt lié à celui de tout le Genre-Humain, & plus étroitement au bonheur de la Société particuliere où nous vivons.

Il ſuit évidemment de ce Principe, que l'unique baze raiſonnable de la vertu, c'eſt l'amour que chaque Individu Humain a pour ſon repos & pour ſon bonheur. Il s'enſuit encore de-là, que piller, que commettre

des

des adultéres, que tuer ſon Bienfaiteur ou ſon pere, par le fer ou par le poiſon, & même détruire toute la Société, ſeroient des actions parfaitement indifférentes, ſi elles ne renverſoient pas notre propre bonheur. Il en ſuit même qu'elles ſeroient vertueuſes, ſi elles pouvoient contribuer le moins du monde à affermir notre félicité, ou à l'étendre.

Je croi que c'eſt-là une Démonſtration; quelqu'un de ces Meſſieurs en conviendra peut-être. Mais, me dira-t-il, cette preuve eſt inutile, elle eſt appuyée ſur une ſuppoſition impoſſible: *Notre bonheur ne ſçauroit être détaché de celui de la Société. Si elle ſe délie, ſi elle devient malheureuſe, il faut de néceſſité que les Particuliers ſoient malheureux, ou du-moins eſt-il certain qu'ils courent très-grand riſque de l'être. D'un autre côté, ſi les Particuliers ſapent les fondemens de la Société, il faut néceſſairement qu'elle ſe délie, qu'elle envelope dans ſa ruine les auteurs de ce deſaſtre.*

Pour faire une pareille réponſe il faut ignorer comment la Société ſubſiſte. Elle ſeroit parfaitement heureuſe ſi tous les hommes s'acquitoient de tous leurs devoirs dans un dégré parfait. Elle ſeroit parfaitement malheureuſe ſi tous les hommes, ou du-moins la plus grande partie, avoient un mépris général pour tout ce qu'on appelle devoir & vertu: Mais ni l'un ni l'autre de ces cas n'exiſte, une vertu dominante fait fleurir certaines Sociétez particulieres, des déſordres

ſordres ſupérieurs en détruiſent d'autres, & la Société générale ſubſiſte toujours, quoiqu'en ſe traînant, pour ainſi dire, parmi un amas confus de vertus imparfaites, & de vices timides qui n'oſent pas ſe porter aux excez les plus pernicieux. Une Société particuliere, tout un Peuple, ſe trouve quelquefois dans un état languiſſant, quoique les Scélérats mêmes, dont les crimes cauſent cette langueur, ménent en repos une vie aiſée & voluptueuſe. Quelquefois un Etat fleurit, quoiqu'il nourriſſe dans ſon ſein une aſſez grande quantité de malhonnêtes-gens. Un certain nombre de vols, de brigandages, d'adultéres, de viols & d'aſſaſſinats, ne renverſent pas une Société de fond en comble. Il n'y a que les crimes généralement répandus, ou bien certains crimes d'éclat, qui produiſent cet effet, & qui envelopent dans les ruines de toute une Nation les innocens & les coupables. Mais pourvu qu'il y ait dans un Peuple un nombre ſuffiſant d'honnêtes-gens, ou de demi-honnêtes-gens, & que les Particuliers ne trament pas de funeſtes trahiſons contre tout le Corps de leurs Compatriotes, un petit nombre de gens peut aller à un certain degré de ſcélérateſſe, ſans courir grand riſque de cauſer un malheur public, & de s'enterrer ſous les ruines de leur Patrie. Selon le principe des Libertins, cette ſcélérateſſe devient par-là indifférente. Elle ſera même vertueuſe,

vertueuſe, pourvu qu'elle contribuë quelque choſe à la félicité de ceux qui s'en rendent coupables.

Il eſt donc évident, par les principes des *Eſprits-Forts*, que puiſque toute la vertu par raport à chaque Individu Humain conſiſte dans l'intérêt de cet Individu, tous les crimes qui ne ſont pas dangereux pour leurs auteurs ne méritent pas le nom de *Crimes*, & peuvent même être des *actions vertueuſes*. Par conſéquent, l'unique précaution que doit prendre un *Eſprit-Fort* qui ſuit ſes principes, c'eſt d'éviter les actions qui peuvent lui faire trouver ſon malheur particulier dans le malheur général d'un Etat, & celles qui pourroient l'expoſer à la rigueur des Loix, ou lui attirer quelque déſaſtre, de quelque nature qu'il ſoit.

Si un *Eſprit-Fort* a du penchant à la volupté, quel motif peut l'empêcher de débaucher la fille ou la femme de ſon prochain, & de réduire des familles entieres à traîner, dans le chagrin & dans l'infamie, tous les momens d'une vie malheureuſe? Eſt-il fort probable que dans un ſiécle auſſi poli que le nôtre, ſon crime lui attire quelque déſaſtre de la part des Magiſtrats? Court-il même riſque de perdre par-là l'eſtime de ceux qui ſçavent vivre? Lui diſputera-t-on le titre d'honnête-homme? Point du tout. Ce n'eſt qu'une ſimple galanterie, qui le fera conſidérer comme un homme aimable,

mable, & qui a les talens requis pour toucher le cœur des femmes. Il n'eſt pas impoſſible encore, que ſon crime ne lui établiſſe chez le Beau-Sexe une réputation propre à lui frayer la route à de nouvelles bonnes-fortunes. Un *Eſprit-Fort* eſt-il avare? Pourquoi ne ſacrifieroit-il pas à ſon amour pour les richeſſes, tout ce qu'on nomme, dans le langage vulgaire, candeur, équité, probité, juſtice? Quelle raiſon imaginable peut le détourner de garder un dépôt qu'on lui aura confié ſans témoins? Pourquoi payera-t-il une dette, s'il peut éluder les prétentions d'un Créditeur qui a eu trop de confiance en lui, pour s'aſſurer contre ſa perfidie un apui dans les formalitez de la Juſtice? Qu'eſt-ce qui l'empêche d'employer toutes les ruſes de la pernicieuſe chicane, pour s'engraiſſer du ſang de la veuve & de l'orphelin? Que lui peuvent coûter les ſermens les plus ſolemnels, quand les Loix y attachent le gain d'un Procès? Qu'eſt-ce qui l'empêche de former ſon ame à la diſſimulation la plus profonde & la mieux ſoûtenuë? N'agira-t-il pas prudemment, en ſe ménageant dans une longue ſuite d'affaires de peu d'importance, une réputation de probité capable de lui faire atraper, pour ainſi dire, d'un ſeul coup de filet des richeſſes immenſes? La banqueroute eſt un chemin à la fortune ſi aiſé & ſi uni, pour un homme qui a le talent de ſe faire croire hom-

me-

me-de-bien : pourquoi un Libertin avare ne s'avanceroit-il pas lentement & ſûrement dans cette route, pour en ſortir tranquille poſſeſſeur des tréſors de vingt familles ruinées?

Mais, me répondra-t-on, en jouiſſant aux yeux du Public des fruits d'une pareille ſcélérateſſe, il doit perdre naturellement l'eſtime des hommes, qui eſt un avantage très-réel & très-fécond en agrémens. Je l'avouë. Mais les richeſſes ſont un avantage bien plus réel, & des ſources bien plus abondantes de délices. Vous êtes dans l'opulence, qu'importe de quelle maniere vous avez trouvé l'art d'y parvenir? Vous ne ſerez pas eſtimé peut-être; mais vous ſerez conſidéré, vous ſerez environné de reſpects & de ſoumiſſions. Quel intérêt trouvez-vous dans une eſtime véritable & intérieure, que la raiſon des hommes peut accorder à ce qu'elle conſidére en vous comme mérite? Le grand nombre vous prodiguera toutes les marques extérieures d'une eſtime véritable, n'en voilà-t-il pas aſſez pour l'agrément de la vie? Il arrivera même qu'un uſage un peu généreux que vous ferez de vos tréſors mal acquis, vous les fera adjuger par le Vulgaire, & ſurtout par ceux avec qui vous partagerez le revenu de vos fourberies. Il eſt vrai qu'une claſſe peu nombreuſe de perſonnes, que leurs vertus & leurs lumieres tirent de la foule, oſera vous marquer tout le mépris dont vous êtes digne. Mais ſi

vous

vous ſuivez noblement vos principes, l'idée qu'elles auront de votre caractére ne troublera votre repos, ni vos plaiſirs. Ce ſont de petits génies, indigne de votre attention & de celle de la Multitude; vous êtes les maîtres d'éviter leur commerce autant qu'elles fuiront le vôtre.

Je ſçai bien que pluſieurs de ces Meſſieurs veulent nous perſuader qu'ils aiment la vertu, parcequ'elle a une beauté eſſentielle qui la rend digne de l'amour de tous ceux qui ont aſſez de lumieres pour la connoître. Je ſçai même qu'ils ſe vantent d'être d'autant plus généreux amateurs de la vertu que nous, que leur dévouëment pour elle ſe ſoutient ſans l'eſpoir des récompenſes. Il eſt aſſez étonnant, pour le dire en un mot, que les perſonnes qui outrent le plus la Piété & l'Irréligion, s'accordent dans leurs prétentions touchant l'amour pur de la vertu. Mais que veut dire dans la bouche d'un libertin, *que la vertu a une beauté eſſentielle?* N'eſt-ce pas-là une expreſſion vuide de ſens? Comment prouveront-ils que la vertu eſt belle? Et que ſuppoſé qu'elle ait une beauté eſſentielle, il faut l'aimer, lors même qu'elle nous eſt inutile, & qu'elle n'influe pas ſur notre félicité? D'où vient que des gens qui ne parlent que d'évidence & de démonſtrations reçoivent comme des axiômes des maximes ſi vagues & ſi deſtituées de preuves? Si la vertu eſt belle eſſentielle-

ment

ment, elle ne l'eſt que parcequ'elle entretient l'ordre & le bonheur dans la Société humaine ; la vertu ne doit paroître belle, par conſéquent, qu'à ceux qui par un principe de religion ſe croyent indiſpenſablement obligez d'aimer les autres hommes, & non pas à des gens qui ne ſçauroient raiſonnablement admettre aucune loi naturelle ſinon l'amour propre le plus groſſier. Le ſeul égard auquel la vertu peut avoir une beauté eſſentielle pour un incrédule, c'eſt lorſqu'elle eſt poſſedée & exercée par les autres hommes, & que par-là elle ſert, pour ainſi dire, d'aſile aux vices du libertin. Ainſi pour s'exprimer intelligiblement, les Incrédules devroient ſoûtenir, qu'à tout prendre la vertu eſt pour chaque individu humain plus utile que le vice, & plus propre à nous conduire vers le néant d'une maniere commode & agréable. On n'oſe guéres conteſter cette maxime aux *Eſprits-Forts;* l'amour que les Gens-de-bien ont pour la vertu, baze de toutes leurs eſpérances, leur donne un certain penchant à accumuler ſur elle tout ce qu'ils peuvent penſer de grand & de ſublime. Des Théologiens éclairez donnent rarement des idées aſſez nettes, des avantages qui ſortent du ſein de la vertu conſidérée en elle-même. Ils ſont bien ſouvent un peu trop ſujets à varier leurs idées, ſelon la matiere qu'ils ont en main. S'agit-il de faire voir que ſans l'eſpérance d'une autre vie, les

Gens-

Gens-de-bien ſeroient les plus malheureux des hommes. La vertu perd toute ſa grandeur, tous ſes avantages naturels. Eſt-il queſtion d'un paſſage des Livres Sacrez, qui fait l'éloge de la vertu? Ils perdent la premiere idée abſolument de vuë; la vertu acquiert le droit de nous rendre heureux, par ſa propre nature. Elle devient elle-même ſa récompenſe, indépendamment d'un Etre Suprême & d'une immortalité bienheureuſe, elle peut nous procurer des agrémens ſupérieurs à tous les avantages que le vice eſt capable de nous prodiguer. Ces ſortes de déclamations marquent une raiſon petite & foible, qui ſe laiſſe ſéduire par les différens ſujets, & elles ne répandent dans l'eſprit du Peuple, que des notions confuſes & détachées des principes généraux de la vérité.

Il me ſemble qu'à examiner attentivement la nature de la vertu, on découvre qu'elle n'eſt belle & utile que parcequ'elle eſt liée à l'idée d'un Dieu qui l'aime, qui a promis de la récompenſer, & qui veut qu'en la pratiquant nous contribuyons à la félicité du Genre-Humain. C'eſt dans cette relation qu'on peut ſoutenir avec raiſon, qu'à tout prendre, même dans cette vie, la vertu eſt plus propre que le vice à fonder notre félicité. C'eſt dans cette relation qu'elle eſt féconde en ſentimens délicieux, dans quelque état que l'homme de bien puiſſe ſe trouver. C'eſt la reſſource la plus étenduë dans

l'adverſité & dans la miſere, c'eſt l'appui le plus ſolide de la proſpérité. Se peut-il rien de plus capable d'entretenir dans notre ame la ſatisfaction la plus douce, que la ferme perſuaſion que dans le Créateur de l'Univers nous trouvons un Protecteur qui ne nous perd jamais de vuë, un Pere infiniment ſage, puiſſant, bon, qui veille ſur nous, & qui veut que toutes choſes, l'adverſité même, travaillent à notre bonheur? L'homme-de-bien eſt-il dans une ſituation où il faut ſacrifier à la vertu ſes panchans favoris, ſes paſſions les plus impérieuſes, toute ſa fortune, ſa réputation même! Il ſent bien qu'il perd des plaiſirs véritables, des avantages réels. Mais il en eſt dédommagé dans le moment même; il ſçait que par cette noble force d'eſprit il ſatisfait ſon Legiſlateur, qu'il plaît à ſon pere, & qu'il s'attire la bienveillance de celui qui lui a donné l'exiſtence, le mouvement & la vie. Il s'affermit dans l'eſpérance d'une bienheureuſe immortalité; la certitude d'avoir préferé raiſonnablement un intérêt infini & durable à un avantage mince & paſſager, répand dans ſon ame un calme, un contentement, une joye pure, qui ſurpaſſent tous les ſentimens délicieux qu'il auroit pu attendre de ſa fortune, de ſa réputation, de ſa ſatisfaction de ſes plus vifs déſirs.

Par-là on voit ſans peine, que dèsque la vertu eſt détachée de la Religion, elle perd la

la partie la plus conſidérable de ſon utilité. La queſtion eſt, s'il lui en reſte aſſez pour être préférée au vice; je croi qu'il eſt bon de diſtinguer ici. Si jamais le parti de la vertu eſt préférable à celui du vice, c'eſt lorſque la ſageſſe a déja pris le deſſus dans l'ame, lorſque les paſſions ſont déja renfermées dans les limites que la raiſon leur preſcrit; lorſqu'habitué au devoir on ne s'en acquitte plus par de pénibles efforts; mais qu'on préfere la vertu ſans peine, & par une eſpece de goût.

Mais quelle différence entre une ſageſſe tranquille, ſûre d'elle-même, & une vertu naiſſante qui tâche à ſe former, qui lutte encore contre les obſtacles qui a chaque pas ſe trouve arrêtée, traverſée par un tempérament indocile, & par des paſſions fougueuſes; une vertu enfin dont mille objets ſéducteurs débauchent l'attention, & qui tantôt victorieuſe & tantôt vaincue, ne trouve, & dans ſes défaites & dans ſes victoires, que des ſources de nouvelles guerres dont elle ne prévoit pas la fin. Une telle ſituation n'eſt pas ſeulement triſte & mortifiante; il me ſemble même quelle doit être inſuportable, à moins qu'elle ne ſoit ſoutenuë par des motifs de la derniere force; en un mot, par des motifs auſſi puiſſans que ceux qu'on tire de la Religion.

Par conſéquent, quand il ſeroit vrai qu'une vertu qui jouit tranquillement du

fruit de ſes combats, ſeroit plus aimable & plus utile que le vice, il ſeroit preſque impoſſible qu'un Incrédule y pût jamais parvenir. Plaçons un tel homme dans l'âge où d'ordinaire le cœur prend ſon parti & commence à former ſon caractére. Donnons-lui, comme à un autre homme, un tempérament des paſſions, un certain degré de lumieres. Il délibere avec lui-même s'il s'abandonnera au vice, ou s'il s'attachera à la vertu. Dans cette ſituation il me ſemble qu'il doit raiſonner à-peu-près de cette maniere. » J'ai une idée confuſe que » la vertu tranquillement poſſedée pourroit » bien être préférable aux agrémens du vi» ce. Je ſens d'ailleurs que le vice eſt ai» mable, utile, fécond en ſenſations déli» cieuſes; je vois pourtant que dans plu» ſieurs occaſions il s'expoſe à de fâcheux » inconvéniens. Mais la vertu me paroît » ſujette en mille rencontres à des incon» véniens dumoins tout auſſi terribles. » D'un autre côté, je comprens parfaite» ment bien que la route de la vertu eſt ra» botteuſe, & qu'on n'y avance qu'en ſe » gênant, qu'en ſe contraignant. Il me » faudra des années entieres avant que de » voir le chemin s'aplanir ſous mes pas, & » avant que je puiſſe jouir des effets d'un ſi » rude travail. Ma premiere jeuneſſe, cet » âge où l'on goute toutes ſortes de plaiſirs » avec le plus de vicacité & de raviſſement,

» ne

» ne ſera employée qu'à des efforts auſſi ru-
» des que continuels. Quel eſt donc le
» grand motif qui doive me porter à tant de
» peine & à de ſi cruels embarras ? Seront-
» ce les délices qui ſortent du fond de la
» vertu ? Mais je n'ai de ces délices qu'une
» très-foible idée, je ne les connois que
» par ce que j'en ai entendu dire à des gens
» qui peut-être me trompent. D'ailleurs je
» n'ai qu'une eſpece d'exiſtence d'emprunt.
» Si je pouvois me promettre de jouir pen-
» dant un grand nombre de ſiécles de la fé-
» licité attachée à la vertu, j'aurois rai-
» ſon de ramaſſer toutes les forces de mon
» ame pour m'aſſurer un bonheur ſi di-
» gne de mes recherches. Mais je ne ſuis
» ſûr de mon être durant un ſeul inſtant;
» peut-être que le premier pas que je ferai
» dans le chemin de la vertu me précipite-
» ra dans le tombeau. Quoiqu'il en ſoit,
» le néant m'attend dans un petit nombre
» d'années; la mort me ſaiſira peut-être
» lorſque je commencerai à gouter les char-
» mes de la vertu, & toute ma vie ſe ſera
» écoulée cependant dans le travail & dans
» le déſagrément. Ne ſeroit-il pas ridi-
» cule que pour une félicité peut-être
» chimérique, & qui, ſi elle eſt réelle,
» n'exiſtera peut-être jamais pour moi, je
» renonçaſſe à des plaiſirs préſens vers leſ-
» quels mes paſſions m'entraînent, & qui
» ſont de ſi faciles accez, que je dois em-

» ployer toutes les forces de ma raiſon pour » m'en éloigner? Non. Le moment où j'exiſte » eſt le ſeul dont la poſſeſſion me ſoit aſſu- » rée ; il eſt raiſonnable que j'y ſaiſiſſe » tous les agrémens que je puis y raſſem- » bler : *Mangeons & buvons, car demain nous » mourrons.*

Il me ſemble qu'il ſeroit difficile de trouver dans ce raiſonnement d'un jeune *Eſprit-Fort*, un défaut de prudence, ou un manque de juſteſſe d'eſprit. Il vient de déclarer qu'il n'a qu'une foible idée des avantages qui mettent au-deſſus du vice une vertu déja formée ; & ce ſentiment que je croi lui avoir prêté avec juſtice, doit être un des motifs les plus forts qui le détournent des pénibles travaux que la vertu exige de la plûpart des tempéramens. Mais ne ſeroit-ce pas manque de lumieres & d'expérience, qu'un Incrédule novice auroit une opinion ſi mince de l'unité d'une vertu victorieuſe des paſſions ? J'en doute fort, & je croi qu'on pourroit ſoutenir que le vice le plus effrené même, n'eſt guéres plus contraire à la félicité, qu'une vertu rigide deſtituée de l'idée d'un Rémunérateur infini. Pour le prouver il faudroit faire une longue énumération des avantages & des deſagrémens qui accompagnent l'un & l'autre, & il ne me paroît pas qu'il ſoit d'une néceſſité abſolue pour mon deſſein d'entrer ici dans ce détail. Il ſuffira de faire voir que le

le vice ménagé avec un peu de prudence, l'emporte infiniment ſur une vertu exacte, qui n'eſt point ſoutenue de la conſolante idée d'un être Suprême.

XXXVI. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS ſur le Caractére des ESPRITS-FORTS & des INCRÉDULES.

UN *Eſprit-Fort*, ſage Econome du vice, peut jouir, ſelon moi, de tous les avantages qu'il eſt poſſible de puiſer dans la vertu conſidérée en elle-même; & en même tems il peut éviter tous les inconvéniens attachez au vice imprudent & à la rigide vertu. Epicurien circonſpect, il ne refuſera rien à ſes déſirs de quelque nature qu'ils ſoient, pourvu qu'il puiſſe les ſatisfaire ſans s'expoſer à des dangers probables. Aime-t-il la bonne chére? Il contentera ſa friandiſe autant que ſa fortune & ſa ſanté le lui permettront, & il ſe fera une étude de ſe conſerver toujours en état de gouter les mêmes plaiſirs avec le même ménagement. La gayeté que le vin répand dans l'ame a-t-elle de grands charmes pour

lui ? Il eſſeyera les forces de ſon tempérament, & il obſervera juſqu'à quel degré il peut ſoutenir les délicieuſes vapeurs d'un commencement d'yvreſſe. En un mot, pour ce qui regarde les mets & la boiſſon il ſe formera un ſyſtême de tempérance voluptueuſe, qui puiſſe étendre ſur tous les jours de ſa vie des plaiſirs non interrompus. Son panchant favori le porte-t-il aux délices de l'amour ? Il peut ſe ſervir d'une économie ſemblable, & ménager une exacte proportion entre ſes plaiſirs & ſa ſanté.

Il eſt vrai qu'il aura beſoin d'efforts aſſez difficiles pour réſiſter au torrent de ſes paſſions, & pour les renfermer dans les bornes de ſon intérêt ; mais en récompenſe il eſt diſpenſé de les gêner par l'équité & par la juſtice. Pourquoi ſongeroit-il à mettre ſes plaiſirs en ſûreté dans le ſein d'un légitime mariage ? Le dégout en émouſſeroit trop-tôt la vivacité, que la ſeule grace de la nouveauté peut entretenir dans la même force. Dailleurs, à quoi bon ſe jetter dans le fâcheux embarras d'un ménage, & de s'expoſer à toutes les triſtes ſuites d'une union ſi ſouvent fatale ? Par quel motif détourneroit-il ſur une femme publique des déſirs qui ſe ſont fixez ſur une fille innocente, dont le peu de prévoyance & la crédulité lui promettent une conquête facile ? Rien ne ſçauroit le porter à cette eſpece de ſageſſe, que la crainte d'une famille puiſſante, capable

de

de lui faire payer trop cher des délices de courte durée. Quelle raiſon aura-t-il ſurtout de reſpecter le Sacré lien du mariage? Se fera-t-il un riſible ſcrupule de dérober à un mari le cœur de ſon épouſe, dont un contract autoriſé par les loix l'a mis ſeul en poſſeſſion. Nullement. Son intérêt veut qu'il ſe régle plûtôt ſur les loix de la mode, & que profitant des agrémens du mariage, il en laiſſe le fardeau aux malheureux époux. Qu'y riſquera-t-il au fond? Voit-on dans nos jours des Adultéres punis par la Juſtice? N'eſt-il pas même d'ordinaire de la derniere difficulté, de prouver la réalité de ces ſortes de crimes? Les preuves les plus convainquantes ne ſont guéres à cet égard que de fortes probabilitez.

Dans toutes les autres branches de la conduite des *Eſprits-Forts* une prudence d'aſſez facile pratique ſuffit pour ſe procurer ſans riſque mille agrémens, en manquant à-propos de candeur, de juſtice, d'équité, de généroſité, d'humanité, de reconnoiſſance, & de tout ce qu'on reſpecte ſous l'idée de Vertu. Qu'avec toute cette enchaînure de commoditez & de plaiſirs, dont le vice artificieuſement conduit eſt une ſource intariſſable, on mette en paralléle tous les avantages qu'on peut ſe promettre d'une vertu qui eſt guidée par toute la prudence poſſible; mais qui ſe trouve bornée aux eſpérances de la vie préſente: Il eſt vrai que cette

vertu a dans un certain degré, de commun avec le vice, tel que je viens de le dépeindre, la prudente jouïſſance des plaiſirs des ſens. Mais combien de ſources de ces plaiſirs n'eſt-elle pas obligée de boucher? Combien d'occaſions de les goûter ne ſe contraint-elle pas de négliger, & d'écarter de ſon chemin? Si elle ſe trouve dans la proſpérité & dans l'abondance, j'avouë qu'elle y eſt aſſez à ſon aiſe. Il eſt certain pourtant que dans les mêmes circonſtances, le vice habilement mis en œuvre, a encore des libertez infiniment plus grandes. Mais l'apui des biens de la fortune manque-t-il à la vertu? Rien n'eſt plus deſtitué de reſſources que cette triſte ſageſſe. Jettons les yeux ſur un jeune-homme qui ſe trouve dans la plus grande vigueur de ſon âge. Il eſt aſſujetti aux mêmes panchans que les autres hommes; le Beau-Sexe fait ſur lui les plus vives impreſſions: Mais à peine ſçait-il ſe procurer dequoi ſubſiſter ſeul d'une maniere un peu douce; la conſidération que les richeſſes ſe ſont acquiſes, lui interdit preſque abſolument l'eſpérance de trouver une femme dont le bien & le mérite lui promettent une double félicité. Suppoſons en même temps que ce jeune-homme ſe ſoit dévoué à une vertu deſtituée de l'appui de la Religion, ira-t'il confondre les idées du bonheur de la fortune, & enſevelir ſes déſirs dans les rides d'une femme ſurannée?

Non.

Non. Il n'a garde de ſe procurer une ſource infinie de dégoût, & de promettre un attachement fidéle & tendre à une perſonne dont la figure ne lui donne que de l'averſion. Il a en horreur l'adultére; il frémit à la ſeule idée d'un plan de ruſes ſcélérates, dreſſé exprès pour réduire une fille d'honneur à l'infamie, & peut-être à la fatale néceſſité d'entaſſer, pendant toute ſa vie, actions honteuſes ſur actions honteuſes. Se réſoudroit-il, au riſque de ſa ſanté & de ſa vie même, à ſe forcer à la brutalité de s'adreſſer aux rebuts de la débauche publique? Un vertueux Incrédule peut n'y pas trouver de crime. Mais peut-il ſe permettre une imprudence ſi dangereuſe? Peut-il ſoutenir l'idée ſouverainement choquante d'objets ſi odieux & ſi infâmes? Non. La ſeule reſſource qui lui reſte c'eſt, ou de luter ſans relâche contre des déſirs d'autant plus difficiles à vaincre qu'ils ſont dans leur nature, bons, convenables, & utiles; ou bien de préférer le danger d'être miſérable à celui de renoncer à ſa ſageſſe, de ſe lier à une perſonne ſans fortune, & de s'expoſer à procurer des enfans menacez des mêmes inconvéniens qui ont répandu de l'amertume ſur la vie de leur malheureux pere.

Dans mille autres ſituations, la vertu d'un *Eſprit-Fort* ne peut qu'être ſujette aux plus fâcheuſes traverſes, & le priver de mille

avantages très-réels, & très-dignes de s'attirer ſon amour. J'avouë que ſi la maſſe générale des hommes étoit beaucoup plus éclairée & dévouée à la ſageſſe, une conduite réguliere & vertueuſe ſeroit un moyen aſſez ſûr de parvenir à une vie douce & commode : Mais il eſt certain, que le vice & l'ignorance l'emportent, dans la Societé Humaine, ſur les lumieres & ſur la Sageſſe. C'eſt-là ce qui barre le chemin de la fortune aux Gens-de-bien, & qui l'élargit pour une eſpece de *Sages vicieux*. Un *Eſprit-Fort* ſe ſent un amour bizarre pour la vertu, il s'aime pourtant ; la baſſeſſe, la pauvreté, le mépris, lui paroiſſent des maux véritables ; le crédit, l'autorité, les richeſſes, s'offrent à ſes déſirs comme des biens dignes de ſes recherches. En achetant pour une ſomme modique la protection d'un Grand-Seigneur, il peut ſe procurer contre la défenſe des Loix, une Charge propre à lui donner un rang dans le monde, à le faire vivre dans l'opulence, à établir & à ſoûtenir ſa famille. Mais peut-il ſe réſoudre à employer un ſi coupable moyen de s'aſſurer un deſtin brillant & commode ? Non. Il eſt forcé de négliger un avantage ſi conſidérable, qui ſera ſaiſi avec avidité par un homme qui détache la Religion de la Vertu ; ou par un autre, qui agiſſant par principe, ſecouë en même tems le joug de la Religion. Un Prince, un Miniſtre d'Etat,

eſt

eſt oſtentateur d'un mérite qu'il n'a pas; on ne ſçauroit vaincre ſa dureté ſans ſe liguer avec ſon orgueil, ſa faveur eſt pourtant une féconde ſource d'emplois & de biens. Une adulation un peu ingénieuſe peut facilement nous en mettre en poſſeſſion. Pour s'inſinuer dans cet Eſprit foible, notre Incrédule vertueux obtiendra peut-être de lui-même quelques efforts de politeſſe & de complaiſance, qui n'iront point juſqu'à la fourberie: Mais ſa roideur ſe pliera-t-elle juſqu'à la baſſeſſe d'une flaterie indigne? Quoi dira-t-il, je ſacrifierois à mes intérêts particuliers une grande partie de la félicité publique! J'irois nourrir les vices de ce Seigneur, en les déguiſant à ſes propres yeux! Mes éloges augmenteront dans ſon ame un orgueil dont tout un Peuple auroit à ſouffrir! En enflant dans ſon imagination l'idée qu'il a de ſes talens & de ſes lumieres, je lui ferois rejetter les avis les plus utiles, & par-là je contribuerois à lui faire tirer de ſa pernicieuſe ſuffiſance, des meſures capables d'inonder de malheureux tout un Etat! Je ne ſçaurois me réſoudre à être opulent & elevé à ce prix. Loin de moi une fortune fondée ſur une baze ſi exécrable.

Je n'étalerai pas ici une liſte étenduë de ſemblables ſituations, dans leſquelles la vertu eſt obligée de rejetter des biens très-réels, que le vice adroitement ménagé s'aproprieroit ſans peine & ſans danger. Mais qu'il me

me ſoit permis de demander à un Incrédule vertueux par quel motif il ſe réſoud à des ſacrifices ſi triſtes? Qu'eſt-ce que la nature de ſa vertu lui peut fournir de propre à le dédommager de tant de pertes conſidérables? Eſt-ce la certitude qu'il fait ſon devoir? Je croi avoir démontré, que ſon devoir ne conſiſte qu'à bien ménager ſes véritables intérêts pendant une vie de peu de durée. Mais je viens de prouver que la vertu l'empêche, à proprement parler, de s'acquiter de ſon devoir réel. Il ſert donc une Maîtreſſe bien pauvre ou bien ingrate, qui ne paye ſes ſervices les plus pénibles, d'aucun véritable avantage, & qui pour prix du dévouement le plus parfait, lui arrache les plus flateuſes occaſions d'étendre ſur toute ſa vie les plus doux plaiſirs & les plus vifs agrémens.

Il me dira peut-être, l'équivalent de tout ce qu'il ſacrifie à ce qu'il conſidere comme ſon devoir, ſe trouve non dans la nature de la vertu; mais dans l'ombre de la vertu, dans la *Réputation*.

Je ne veux pas examiner ici juſqu'à quel point l'amour de l'eſtime publique eſt ſenſé & convenable à un homme, qui proportionne ſes attachemens au prix véritable que ſa raiſon découvre dans les objets. J'avouë qu'à pluſieurs égards la réputation eſt un bien réel, & que la tendreſſe invincible que nous avons pour nous-mêmes, doit exciter naturellement tous les hommes à rechercher l'eſti-

me

me de leurs ſemblables. Les idées avantageuſes que les autres hommes ont de nous, ne peuvent que chatouiller agréablement la vanité, qui renfermée dans certaines bornes eſt en nous une ſource pure & légitime de ſentimens délicieux. L'amour de la réputation ſubordonné à celui de la vertu, eſt ſurtout naturel à des hommes qui admettent une Religion & un Etre Suprême, qui les obligent à aimer leurs prochains, & à contribuer à leur félicité. Il n'eſt guéres poſſible d'aimer & d'eſtimer quelqu'un, & de ſe mettre peu en peine de ſa tendreſſe & de ſon eſtime. D'ailleurs, un homme qui par un principe d'amour pour la Divinité, ſe croit obligé d'être autant qu'il eſt poſſible, bienfaiteur du Genre-Humain, doit trouver dans la réputation un ſûr moyen de faciliter & de faire réuſſir tous ſes efforts de bonté & d'humanité. Il eſt certain encore que l'amour de la réputation eſt d'une grande utilité pour un homme qui tire l'idée de la vertu de l'idée d'un Etre Suprême. C'eſt un principe auxiliaire, qui ſoûtient & qui anime les efforts de ſa raiſon, & qui l'aide à ſurmonter les obſtacles qui lui barrent le chemin de la véritable ſageſſe.

La réputation ne laiſſe pas d'être auſſi un avantage pour un Incrédule vertueux, & l'on ne ſçauroit ſoûtenir que ſon amour pour elle ne ſoit raiſonnable. Mais c'eſt pour lui un avantage bien foible, quand

c'eſt

c'eſt l'unique récompenſe qu'il attend de ſa ſtérile vertu. Outre les plaiſirs que la vanité tire de la réputation, tout l'avantage qu'un *Eſprit-Fort* en peut eſpérer, n'aboutit qu'à l'amitié, qu'aux careſſes, & qu'aux ſervices de ceux qui ont formé de ſon mérite des idées avantageuſes. Mais qu'il ne s'y trompe point, ces douceurs de la vie ne trouvent pas une ſource abondante dans la réputation qu'on s'attire par la pratique d'une exacte vertu. Dans le monde fait comme il eſt, la réputation la plus brillante, la plus étenduë & la plus utile, s'accorde moins à la vraye ſageſſe qu'aux grands talens, qu'à la ſupériorité d'eſprit, qu'à une profonde érudition. Que dis-je! Un homme-de-bien ſe procure-t-il une eſtime auſſi vaſte & auſſi avantageuſe, qu'un homme poli, complaiſant, badin, qu'un bon-vivant, qu'un fin railleur, qu'un aimable étourdi, qu'un agréable débauché?

Il eſt vrai que preſque tous les hommes débitent que la vertu eſt préférable à tout, & que c'eſt le plus eſtimable des objets. Je ne veux pas croire qu'ils lui donnent ce magnifique éloge, afin de faire concevoir une bonne opinion de leur dévouement pour elle. Je m'imagine qu'ils parlent ſincérement; mais ils n'en ont cette grande idée, que lorſqu'ils conſiderent la vertu en elle-même, d'une maniere métaphyſique & abſtraite. Ils la regardent de tout

tout un autre point de vuë, quand ils la placent dans un homme, & quand ils l'opposent à d'autres qualitez qui frapent, qui éblouïſſent leur imagination, & qui étourdiſſent leur raiſonnement. Cette vérité eſt tous les jours confirmée par mille exemples ſenſibles. Quelle utile réputation la plus parfaite vertu s'attire-t-elle, lorſqu'elle a pour comapagnes la pauvreté & la baſſeſſe? Quand, par une eſpece de miracle, elle perce les ténébres épaiſſes qui l'accablent, ſa lumiere frape-t-elle les yeux de la Multitude? Echauffe-t-elle les cœurs des hommes, & les attire-t-elle vers un mérite ſi digne d'admiration. Nullement. Ce pauvre eſt un homme de bien, on ſe contente de lui rendre cette juſtice en très-peu de mots, & on le laiſſe jouïr tranquillement des avantages foibles & peu enviez qu'il peut tirer de ſon ſtérile mérite. Il eſt vrai que ceux qui ont quelque vertu préſerveront un tel homme de l'affreuſe indigence, ils le ſoûtiendront par de modiques bienfaits. Mais lui donneront-ils des marques éclatantes de leur eſtime? Se lieront-ils avec lui par les nœuds d'une amitié que la vertu peut rendre féconde en plaiſirs purs & ſolides? Sera-t-il admis familierement à leur table & dans leurs converſations? Si cette vertu paroît ſoutenuë par quelques lumieres & par quelques talens, feront-ils des efforts pour la tirer de la pouſſiere, & pour la placer dans

dans une ſituation où elle puiſſe influer ſur le bonheur public? Ce ſont-là des Phénomenes qui ne frapent guéres nos yeux, *Virtus laudatur & alget.* On accorde à la vertu quelques loüanges vagues, & la plûpart du tems on la laiſſe croupir dans la miſere. Si dans les triſtes circonſtances qui l'environnent, elle cherche du ſecours dans ſon propre ſein, il faut que par des nœuds indiſſolubles elle ſe lie à la Religion, qui ſeule peut lui ouvrir une ſource inépuiſable de ſatisfactions vives & pures.

Je vais plus loin. Je veux bien ſuppoſer les hommes aſſez ſages pour accorder l'eſtime la plus utile à ce qui s'offre à leur eſprit ſous l idée de la vertu. Mais cette idée eſt-elle juſte & claire chez la plûpart des hommes? Le contraire n'eſt que trop certain. Le grand nombre, dont les ſuffrages décident de la Réputation, ne voit les objets qu'à-travers ſes paſſions & ſes préjugez. Mille fois le vice uſurpe chez lui les droits de la vertu. Mille fois la vertu la plus pure, s'offrant à ſon eſprit ſous le faux jour de la prévention, revêt une forme deſagréable & hideuſe. Combien de fois les ſuffrages du Public ne condamnent-ils pas la candeur à paſſer pour brutalité, une ſage douceur pour lâcheté & pour molleſſe, la conſtance pour obſtination, la juſtice pour la cruauté, une noble & juſte fierté pour un orgueil odieux & ridicule? Combien de fois ces mêmes ſuffrages n'ajugent-

n'ajugent-ils pas le titre de politeſſe à l'indigne adulation, celui de clémence à la baſſe connivence pour le crime, celui d'humilité & de modeſtie à une vanité qui ſe cache pour mieux parvenir à ſon but, celui de prudence à la noire diſſimulation, celui de zéle à l'emportement & à la fureur? Une partie de la Multitude ſe laiſſe ſéduire par la premiere aparence des objets, & ſe riſque dans ce foible jour à en juger de travers. Une autre partie prend pour les premiers axiômes de la vérité les opinions qui ont la vogue, & elles ne lui deviennent ſuſpectes, que quand la mode commence à ménager du crédit à d'autres maximes. Enfin une grande partie de ce Public qui diſpenſe la réputation, raiſonne pour ainſi dire plûtôt par la volonté que par l'entendement: les objets ſe préſentent à ſon eſprit, non tels qu'ils ſont dans leur nature; mais tels qu'elle ſouhaiteroit qu'ils fuſſent. Et bien ſouvent ces trois différens bandeaux aveuglent la même raiſon.

La conſidération de cette méthode populaire de raiſonner, peut fournir, à mon avis, des preuves faciles & claires pour démontrer que la vertu la plus parfaite eſt moins propre, que le vice prudent & ruſé, à ſe ſaiſir de la réputation qui lui eſt duë à elle ſeule.

La véritable vertu eſt reſſerée dans des bornes extrêmement étroites. Toutes les régles

régles que la raiſon lui préſcrit ſont fixes & déterminées. A droit & à gauche de ſa route ainſi limitée, ſe découvre le vice. Par-là elle eſt forcée à négliger par mille moyens de briller & de plaire, & de s'expoſer à paroître ſouvent odieuſe & mépriſable. Elle met au nombre de ſes devoirs la douceur, la politeſſe, la complaiſance : Mais ces aimables moyens de gagner les cœurs des hommes, ſont ſubordonnez à la juſtice ; Ils deviennent vicieux dès qu'ils s'échappent de l'empire de cette vertu ſouveraine, qui ſeule eſt en droit de mettre à nos actions & à nos ſentimens le ſceau de la vertu.

Il n'en eſt pas ainſi d'une fauſſe vertu, faite exprès pour la parade par le vice ingénieux qui trouve ſon intérêt à ſe cacher ſous ce voile impoſteur. Elle peut s'arroger une liberté infiniment plus étenduë. Aucune régle inaltérable ne la gêne. Elle eſt la Maîtreſſe de varier ſes maximes & ſa conduite ſelon ſes intérêts, & de tendre toûjours ſans la moindre contrainte vers les récompenſes que la gloire lui étale. Il ne s'agit pas pour elle de mériter la réputation ; mais de la gagner de quelque maniere que ce ſoit. Rien ne l'empêche de ſe prêter aux foibleſſes de l'eſprit humain. Tout lui eſt bon pourvu qu'elle aille à ſes fins. Eſt-il néceſſaire, pour y parvenir, de reſpecter les erreurs populaires, de courber ſa raiſon ſous les opinions favorites de la mode,

mode, de changer avec elle de parti, de ſe prêter aux circonſtances & aux préventions publiques? Ces efforts ne lui coûtent rien, elle veut être admirée, & pourvû qu'elle réuſſiſſe, tous les moyens lui ſont égaux.

Remarquons encore que la véritable vertu eſt en général aſſez ſimple & aſſez unie. Il n'y a pour elle qu'un petit nombre d'occaſions d'étaler, d'une maniere frapante & propre à entraîner l'admiration, toute ſa force & toute ſa beauté. Dans toutes les autres circonſtances ſa force & ſa grandeur conſiſtent à ſe renfermer dans les bornes d'une nature perfectionnée, qui n'a rien d'étonnant; & c'eſt juſtement cette ſimplicité raiſonnable qui l'avilit, & qui la fait paroître petite & commune aux yeux du Public. Par une vieille erreur, qui ſort du fond même de l'imbécillité humaine, tous les Peuples de tous les âges ont mieux aimé ſe laiſſer ſaiſir par un étonnement machinal, que d'accorder à ce qui eſt réellement beau une admiration raiſonnée. *Régler, corriger la Nature, c'eſt l'ouvrage de petits efforts ordinaires. Pour en être capable, il ne s'agit que de le vouloir. Ce qui eſt véritablement grand & merveilleux, c'eſt de s'élever par un noble effort au-deſſus de la Nature; de n'aſpirer en rien qui ne ſoit extraordinaire, & qui ne tienne du prodige; d'aller bien plus loin que le ſimple devoir, auquel une raiſon exacte dérobe ſi ſouvent tout éclat; enfin de ſe livrer*

à une

à une eſpece de Beau, *dont le* Bon *n'eſt pas la baze.*

Cette fauſſe idée n'eſt pas ſeulement une Erreur Populaire, elle a dominé de tout tems dans les différentes Sectes de Religion, & dans toutes les Ecoles des prétendus Sages. La ſeule Doctrine de J. Chriſt & de ſes Diſciples en a rejetté l'éclat impoſteur; elle a mis la Sageſſe au niveau de la Nature, & ſon grand but a été d'aſſujettir à l'ordre les utiles panchans avec leſquels les hommes ſont nez. Mais cette Divine Philoſophie n'a pas pû réſiſter long-tems à l'amour outré que l'imagination humaine a pour l'extraordinaire. On l'a bien-tôt deshonorée par l'oſtentation d'auſtéritez impertinentes. On a voulu détruire l'homme pour le rendre vertueux, & les excez d'une brillante bigotterie ſe ſont élevez ſur les ruïnes dune ſageſſe naïve, dont toutes les branches formant une heureuſe ſymétrie s'étendent vers le bien de la Société. Ce n'eſt d'ordinaire que ſur ces fauſſes & pernicieuſes maximes qu'on régle l'admiration qu'on a pour la vertu.

Qui daignera admirer le mérite uni & ſociable d'un homme, qui ſe conformant aux ſalutaires régles d'une Nature épurée, vivra paiſiblement des le ſein de ſa famille, tendre & fidéle Epoux, Pere apliqué, travaillant avec les efforts les plus ſuivis à rendre ſes enfans d'utiles Citoyens, Maître facile,

cile, voiſin commode? Ce ne ſont-là que de petites vertus obſcures & bourgeoiſes qui méritent à peine la plus legére attention.

Voulez-vous ménager à votre vertu de la pompe & de la magnificence? Produiſez-vous dans le Public d'un air grave & nébuleux; qu'un air ſombre annonce à vos ſpectateurs les profondes & ſérieuſes méditations de votre ame; qu'une ſainte peſenteur engourdiſſe & votre ton de voix, & tous les mouvemens de votre corps; dérobez-vous à la Société prophane de ceux qui ſe permettent la licence d'un éclat de rire ou d'un diſcours badin; terraſſez, foulez aux pieds vos panchans naturels les plus innocens; que le ſeul nom de plaiſir creuſe davantage les rides de votre front; que la raiſon n'ait rien à démêler avec votre Morale; meſurez-en l'élévation à ce qu'elle a de rigoureux, d'auſtere, d'épineux, de contraire aux déſirs naturels du cœur humain; cherchez des ennemis pour les combattre; que la faim, la ſoif, les veilles vous deſſéchent continuellement, & entent ſur votre tempérament une mélancolie philoſophique, une reſpectable moroſité. Vous voilà un prodige de vertu. Quand vous négligeriez les devoirs roturiers de la vie civile, on y connivera ſans peine. Il doit être pardonnable à un mérite ſi ſublime & ſi ſupérieur à la Nature, de ne pouvoir pas ſe baiſſer juſqu'à ces minuties peu conſidérables.

Je

Je ſçai bien que le vice artificieux ne s'accommoderoit pas d'une vertu ſi inhumaine. Mais ſi une vaſte & éclatante réputation eſt utile à ſes intérêts, pourquoi ne revêtiroit-il pas les aparences de ce mérite étonnant? Pourquoi n'en donneroit-il pas le brillant ſpectacle au Public? Quitte à s'en dédommager dans le particulier. Pourquoi n'imiteroit-il pas ces Acteurs qui deſcendent du Théâtre pour dépenſer dans la débauche le produit des ſentimens héroïques dont ils ont charmé le Parterre.

Il me ſemble que toutes les raiſons que le viens d'alleguer pour prouver qu'un *Eſprit-Fort* ne ſçauroit être vertueux par principe, ſont d'une évidence qui aproche bien fort de la démonſtration. Je les croi ſi palpables, que lorſqu'un Incrédule qui ſçait un peu raiſonner, ſoûtient que ſes principes le diſpoſent ſuffiſamment à la vertu; il eſt très-probable qu'il n'exprime par ce mot que la tempérance, & la force d'eſprit néceſſaire pour éviter certains excez nuiſibles.

XXXVII.

XXXVII. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS sur le Caractére des ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

IL s'agit encore de forcer nos adverſaires dans leur dernier retranchement, où la malheureuſe conduite de la multitude, qui admet une Religion, ſemble les mettre à l'abri de toutes nos attaques. Un Philoſophe de cette Secte appuye ſouvent ſes prétentions ſur la vertu, par le raiſonnement que voici.

» Je veux ſuppoſer avec vous qu'un hom-
» me, qui n'admet ni Cauſe premiere ni Reli-
» gion, ne trouve en lui-même aucun prin-
» cipe qui puiſſe le déterminer à cette diſ-
» poſition qu'on appelle vertu. Mais quand
» cette ſuppoſition ſeroit une vérité démon-
» trée, qu'y gagneriez-vous? Eſt-ce par
» principe que les hommes ſe conduiſent?
» Le ſoûtenir, n'eſt-ce pas tomber aveu-
» glement dans une erreur qui ſe décou-
» vre à la moindre attention ſur les actions
» du Genre-Humain? Quoi! Cette multi-
» tude d'hommes qui font profeſſion d'ad-
» herer aux préceptes de Jeſus-Chriſt, & qui

» marquent même un amour ardent pour
» leurs opinions, donnne-t-elle, dans ſa
» conduite, à la vertu quelques dégrez de
» ſupériorité ſur le vice? La perſuaſion où
» ils ſont, que leurs actions décideront de
» leur bonheur & de leur malheur éternel,
» paroît-elle influer en rien ſur les déter-
» minations de leur volonté? Un frein ſi
» terrible retient-il la fougue de leurs paſ-
» ſions, & les détourne-t-il d'un précipice
» qui conduit, ſelon eux, à un abîme
» d'infamie & de douleur? Non. On diroit
» que ce frein échauffe leur ardeur pour le
» crime, & que les obſtacles, que leurs
» opinions oppoſent à leurs déſirs, ne font
» qu'irriter ces déſirs, & leur prêter une
» nouvelle force. Que peut-on conclure
» d'une vérité ſi frapante, ſinon que les
» Maximes qu'on a dans l'eſprit, laiſſent
» les ſentimens du cœur dans une parfaite
» indépendance, & que la ſeule cauſe qui
» donne la forme à la différente conduite
» des hommes, ſont les différens dégrez
» d'un tempérament heureux ou malheu-
» reux, qui naît avec nous, & qui eſt l'effet
» phyſique de la conſtitution de nos corps.
» Conformement à cette vérité d'expérien-
» ce, s'il y a des gens qui naiſſent amis de
» la propreté & de l'ordre, & d'autres qui
» ſe plaiſent dans le deſordre & dans la né-
» gligence, il s'en trouve qui viennent au
» monde avec une inclination naturelle pour
» la

» la Juſtice & pour l'Equité, tandis que
» d'autres paroiſſent entrer dans la Société
» humaine, accompagnez de la dureté, de
» la malice, & de la fourberie. D'ailleurs
» preſque tous les hommes naiſſent avec
» plus ou moins de reſpect pour les ver-
» tus qui lient la Société. N'importe d'où
» puiſſe venir cette utile diſpoſition du cœur
» humain. Elle lui eſt eſſentielle : Un cer-
» tain dégré d'amour pour les autres hom-
» mes nous eſt naturel, tout comme l'a-
» mour ſouverain que nous avons chacun
» pour nous-mêmes. De-là vient qu'il eſt
» preſque auſſi rare de voir la ſcélérateſſe
» pouſſée aux derniers excez, que la vertu
» élevée juſqu'au plus haut dégré de per-
» fection. Il y a des gens qui avancent dans
» le crime, tranquillement & ſans effort,
» juſqu'à un certain point; mais qui dans
» la ſuite, quoique placez dans des circonſ-
» tances où leur intérêt exige qu'ils ache-
» vent la carriere, trouvent dans le fond de
» leur nature quelque choſe qui les effraye,
» qui les arrête, & qui fait échouer leurs
» pernicieux deſſeins.

Si l'on vouloit diſputer le terrain pas-à-pas aux *Eſprits-Forts*, on pourroit leur nier que leurs principes les autoriſent à croire qu'il y ait des ſemences de vertu dans le fond de la Nature Humaine. Quand nous leur ſoûtenons que l'idée d'un Dieu & d'une Religion, idée familiere à tous les Peuples &

à tous les âges, marque dans l'ame humaine une diſpoſition naturelle à embraſſer cette opinion, ils ſe dérobent, je ne dis pas à cette preuve démonſtrative; mais à cette forte probabilité, en mettant à la place de la Nature les préjugez preſque invincibles de l'éducation. Quelles raiſons peuvent-ils avoir pour ne pas raiſonner de la même maniere ſur la vertu, & pour ne pas attribuer ces principes des Sociabilitez aux premieres impreſſions de l'autorité ſur l'eſprit docile & fléxible de l'enfance? Si l'une de ces ſuppoſitions n'eſt pas plus abſurde que l'autre, pourquoi la même force d'eſprit qui ſçait ſe débaraſſer du joug de la Religion, ne pourroit-elle pas encore briſer les chaînes d'une chimérique vertu? D'un autre côté, s'ils croyent avoir des raiſons convainquantes pour trouver, dans la conſtitution même de l'homme, quelque principe de vertu; ne devroient-ils pas dumoins ſoupçonner, que des moyens qui vont ſi ſurement au but fixé de la conſervation de la Société, n'ont pas leur ſource dans un concours fortuit d'atômes, ni dans une certaine fatalité, expreſſion inventée pour ne ſignifier rien du tout? Ces moyens n'indiquent-ils pas plus naturellement la ſage direction d'un Etre Intelligent, qui aime les hommes; mais qui dans l'aſſemblage impénétrable de tous ſes Attributs, trouve des raiſons pour ne rendre pas les hommes plus heureux ſur cette terre, &

pour

pour faire que cette vie ſoit pour eux un rude & fâcheux aprentiſſage ?

Mais venons au nœud de la difficulté, qui ne tire un air éblouiſſant que des affreux deſordres qui ravagent la Société, malgré la crainte & l'eſpérance dont la raiſon ſemble barrer nos inclinations vicieuſes. J'avouërai d'abord comme une vérité palpable, que le tempérament de l'homme eſt pour lui une féconde ſource de motifs, & qu'il a une influence très-étenduë ſur toute ſa conduite. Mais ce tempérament forme-t-il ſeul notre caractére, détermine-t-il tous les actes de notre volonté ? Sommes-nous abſolument infléxibles à tous les motifs qui nous viennent de dehors? Nos opinions vrayes ou fauſſes, la vuë d'un intérêt réel ou aparent, ſont-elles incapables de rien gagner ſur nos panchans naturels? Rien au monde n'eſt plus évidemment faux, & pour le ſoûtenir il faut n'avoir jamais démêlé les reſſorts de ſa propre conduite. Nous ſentons tous les jours, que la réflexion ſur un intérêt conſidérable nous fait agir directement contre les motifs qui ſortent du fond de notre naturel. Il arrive tous les jours, que l'idée d'un gain, ſeulement probable, inſpire de l'aſſiduité & de l'application à un homme dévoué par ſon tempérament à l'indolence & l'amour des plaiſirs. Une ſage éducation ne fait pas toûjours tout l'effet qu'on pourroit s'en promettre; mais il eſt rare qu'elle

ſoit abſolument infructueuſe. Suppoſons dans deux hommes le même degré d'un certain tempérament & de génie, eſt-il ſûr que le même caractére éclatera dans toute leur conduite? L'un aura été fait, & pour ainſi dire laiſſé-là; dès ſon enfance, il n'aura eu d'autre guide que ſon naturel; ſon eſprit enrouillé dans l'inaction, n'aura jamais oppoſé la moindre réfléxion à la violence de ſes panchans; toutes les habitudes vicieuſes dérivées de ſon tempérament auront eu le loiſir de ſe former; elles auront aſſervi ſa raiſon pour jamais. L'autre au-contraire aura apris, dès-l'âge le plus tendre, à cultiver ſon bon-ſens naturel, on lui aura rendu familiers des principes de vertu & d'honneur, on aura fortifié dans ſon ame la ſenſibilité pour le Prochain, de laquelle des ſemences y ont été placées par la Nature; on l'aura formé à l'attention ſur ſa conduite, & à la force de faire quelque réſiſtance à ſes déſirs les plus impérieux. Ces deux perſonnes ſeront-elles néceſſairement les mêmes? Cette idée peut-elle entrer dans l'eſprit d'un homme, qui ne s'eſt pas entierement brouillé avec le Sens-Commun?

Les hommes *n'agiſſent point par principe*, eſt une phraſe qu'on peut laiſſer paſſer, quand on ne s'en ſert que pour exprimer fortement le peu d'attention que font les hommes à leurs lumieres: Mais quand on veut nous en faire un axiôme exprimé dans

les

les termes les plus propres, ce n'eſt rien moins qu'une maxime inconteſtable. Il eſt vrai qu'un trop grand nombre d'hommes n'arrachent que trop ſouvent leur conduite à l'empire légitime de leurs principes, pour s'aſſervir à la tirannie de leurs paſſions: Mais ces mêmes hommes n'ont pas, dans toutes les occaſions une conduite également étourdie, leur tempérament n'eſt pas toûjours excité avec la même violence. Si un tel dégré de paſſion détourne leur attention de la lumiere de leurs principes, cette paſſion moins animée, moins fougueuſe, peut céder à la force de la réfléxion, quand elle offre à l'eſprit un intérêt plus grand de toutes manieres que celui qui nous eſt promis per nos panchans. Il eſt conſtant que jamais la volonté ne ſe détermine que vers le parti, qui à tout prendre paroît le meilleur dans le point fixe de la détermination de la volonté. Si dans ce point nous croyons trouver ce Bien Supérieur, en obéïſſant à nos paſſions, elles emportent néceſſairement la balance, & ſi ce même Bien s'offre du côté de nos principes, nous nous y ſoumettons avec la même néceſſité. Notre tempérament a ſa force, & nos principes ont la leur. Selon que ces forces ſont plus ou moins grandes de côté & d'autre, notre conduite varie. Un homme qui n'a point de principes oppoſez à ſes panchans, ſuivra toujours indubitablement ce que lui dicte ſon

naturel ; & un homme dont le tempérament eſt combatu par les lumieres fauſſes ou véritables de ſon eſprit, doit être ſouvent en état de prendre le parti de ſes idées contre les intérêts de ſes panchans.

La conduite des *Eſprits-Forts* prouve même qu'ils ſentent que les idées qu'on a dans l'eſprit influent ſur les déterminations de la volonté. Quel peut-être leur but en déclamant contre la perſécution, l'intolérance, les fourberies du Clergé, & contre le zéle indiſcret qu'il inſpire à la brutale Populace? Ne tâchent-ils pas de gagner les eſprits, en y placant des idées juſtes & raiſonnables? Et à quoi leur ſerviroit-il d'éclairer ainſi la Raiſon, ſi elle n'avoit pas la moindre influence ſur le cœur & ſur la conduite ? Un Incrédule manquera-t-il aſſez de bon-ſens ou de pudeur, pour pouſſer la chicane juſqu'à avancer que tous les motifs ont une certaine force ſur le naturel, excepté les ſeuls qui ont leur principe dans la Religion? Rien ne ſeroit plus abſurde. La force de tous les motifs conſiſte dans l'intérêt qu'ils offrent à notre eſprit, & certainement il n'eſt point d'intérêt plus grand ni plus général que celui que la Religion étale à l'amour que l'homme a pour lui-même.

Mais comment expliquer cependant les déſordres généraux qui déſolent & qui deshonorent les Sociétez qui admettent une Religion ? C'eſt ici que je ſuis obligé d'entrer dans

dans une triſte diſcuſſion ; mais qui, à ce que j'eſpere, ſera intéreſſante & de quelque utilité.

Pour que la Religion ſoit un motif propre à porter les hommes à la Vertu, il faut qu'on la croye, & d'une maniere qui anime l'homme à préférer ſon devoir aux fougues de ſon tempérament. Malheureuſement il y a peu de gens, parmi ceux qui ſe parent du titre de Chrétiens, qui croyent réellement leur Religion, & moins encore qui la croyent d'une maniere qui puiſſe influer efficacement ſur leur conduite. S'il y a des Athées de réfléxion, il y en a auſſi un grand nombre qui ſont pour ainſi dire, Athées d'inattention. Que de Brutes parmi la Populace de toutes les Nations ! Que de gens, dont l'eſprit accoûtumé à croupir dans l'indolence devient létargique, & abſolument incapable de réfléchir ſinon ſur les beſoins qui ſe préſentent à leurs ſens d'une maniere directe & immédiate ! De cette foule d'hommes indignes de ce nom, ſort principalement cette claſſe malheureuſe de Scélérats qui mettent leur honneur à braver l'honneur même, qui ſont en exécration à ceux-là mêmes qui ſont vicieux avec quelque ménagement. Ils font du crime leur profeſſion. Tout le Genre-Humain eſt leur ennemi public ; c'eſt pour eux que ſont introduits dans le monde, les rouës, les gibets, les Bourreaux. Ce ſont des eſpeces de monſtres, autant au-deſſous des Brutes par

l'abus de leur raiſon, que la Nature les avoit placez au-deſſus d'elles.

On peut mettre en paralléle avec ces prodiges de ſcélérateſſe un nombre conſidérable de Grands-Seigneurs, qui trouvent leur perte dans leur opulence ou dans leur élévation. Objets eux-mêmes d'une eſpece de culte, ennivrez des careſſes & de l'adulation de leurs inférieurs; éblouis par leurs Equipages, par leurs Palais, par leurs meubles ſuperbes; accablez, énervez par les plaiſirs; perdu dans les vaſtes plans de leur ambition; aſſervis à un honneur qui n'a pour régle que la bizarrerie de la mode, ils n'ont ni le loiſir, ni l'eſprit aſſez libre pour ſonger à leur origine & à leur fin. Selon un des plus Beaux-Eſprits de France, on leur fait trop d'honneur, en s'imaginant qu'ils croyent qu'il n'y a point de Dieu; ils n'y penſent pas ſeulement. On m'avouera ſans peine, qu'inférer de la conduite de ces viles eſpeces d'hommes, que la Religion eſt inutile à la vertu; c'eſt ſoûtenir que le ſoleil ſe léve envain ſur l'horizon, puiſque ſa lumiere eſt incapable de guider les aveugles.

Il y a une autre claſſe d'hommes beaucoup plus étenduë, qui ſe perſuade fortement qu'elle croit un Etre Suprême & une Religion. Ces gens ont reçu dans leur enfance, des mains de leurs peres ou de leurs Maîtres, un Syſtême de dogmes & de préceptes, qui imprimé dans leur mémoire,

par

par des répétitions continuelles, leur eſt devenu propre & preſque eſſentiel. Mais jamais ils n'ont été formez à l'examen, on leur en a même fait peur, on les en a détournez comme d'une féconde ſource d'erreurs pernicieuſes & damnables. Les preuves dont on attaque leurs opinions ont beau leur paroître invincibles, au-lieu d'ébranler leur Syſtême, elles ne font que les irriter, & les opiniâtrer à s'y fortifier davantage. Ils n'apprennent jamais à diſtinguer la démonſtration d'avec le ſophiſme; ils ſont accoûtumez à ne point croire par évidence; mais à croire parcequ'ils croyent. Pour qu'un Docteur de la Religion mérite leur attention & leurs aplaudiſſemens, il doit ſe garder de poſer des principes, d'en tirer des conſéquences, & de les conduire par une route unie, des véritez les plus ſimples à la connoiſſance ſure des véritez plus abſtruſes; ils ne l'écoutent pas; ils ſe plaiſent à marcher dans les ténébres. Vouloir porter devant eux le flambeau de l'evidence, c'eſt leur déplaire, c'eſt les offenſer. Dès la définition du ſujet l'ennui les ſaiſit; ils abandonnent le Docteur Philoſophe, & en rêvant à leurs affaires & à leurs projets, ils accourciſſent l'intervalle qu'il y a entre l'exorde & la fin du Diſcours. Pour les attacher à vos paroles, & pour leur perſuader qu'ils en profitent, il faut prendre tous leurs préjugez pour des axiômes, bâtir là-deſſus

une frivole déclamation, remuer leur cerveau par une foule d'images différentes, étonner, étourdir leurs ſens, troubler leur cœur. C'eſt-là le moyen de les renvoyer contens, & ſûrs que les motifs d'être gens-de-bien viennent d'acquérir chez eux une nouvelle force.

Je ſuis convaincu que cette Religion, quoique reçuë avec un indigne aveuglement, n'eſt point du tout ſans force ſur l'Eſprit Humain, pourvu que la Morale qu'elle enſeigne ſoit ſaine. Je ſuis ſûr même qu'elle fait ſouvent des gens-de-bien de ceux qui ſans ce ſalutaire contrepoids auroient été entraînez dans l'habitude du vice par un tempérament qui ſe ſeroit fortifié tous les jours. Mais je ne ſçaurois m'imaginer qu'elle aura le même ſuccès ſur un naturel extrêmement indocile, qu'une Religion raiſonnée qui s'offre toujours à l'ame, accompagnée des preuves auſquelles un examen exact & ſcrupuleux pluſieurs fois recommencé a trouvé le poids néceſſaire. Quand muni uniquement d'une Religion ténébreuſe, on eſt réduit à lutter contre une paſſion qui offre à l'ame un intérêt conſidérable, ce principe a pour m'exprimer ainſi, trop peu de conſiſtance pour réſiſter longtems aux efforts d'un panchant qui ſort de la nature, & qui promet un bien réel. On eſt porté à ſouhaiter en ce cas, que ce principe ſoit faux; ou eſt intéreſſé à le croire

tel. En y jettant la vuë dans cette diſpoſition, on voit ſans peine qu'on l'a admis à tout hazard; & en l'abandonnant une ſeule fois, il arrive ſouvent que le charme de la prévention ſe détruit, & qu'on y renonce pour jamais.

Un Syſtême de Religion accepté aveuglément, eſt bien plus inutile encore à la vertu, & peut devenir même très-pernicieux, quand ce Syſtême eſt défectueux en lui-même, & deſtitué d'une Morale qui ſe rapporte au bien de la Société. Les extravagances de l'eſprit humain ſont preſque incompréhenſibles à cet égard. Combien n'y a-t-il pas de gens qui d'une maniere ou d'autre détachent la vertu de la Religion? Ceux-ci ſe mettent dans l'eſprit, que pour être bon Chrétien il ne s'agit que de croire promtement & vigoureuſement, de ſe paſſionner pour leurs opinions, de les confondre avec la gloire de la Divinité, de haïr cordialement ceux qui ne croyent pas comme eux; & de meſurer à cette haine leur amour chimérique pour l'Etre Suprême. Ils ne ſont pas ſeulement trop indolens ou trop fougueux pour examiner, ils s'en feroient un crime. Plus ils s'aveuglent de propos déliberé, plus ils croyent leur foi méritoire; ils penſent s'aſſurer une félicité éternelle, en ſacrifiant à la Religion non leurs panchans vicieux, mais leurs lumieres. D'autres croyent pouvoir capituler avec le Ciel, & lui

lui donner au lieu d'actions & de ſentimens, une dévotion extérieure des cérémonies & des attitudes du corps. Cette bizarre imagination fait l'eſprit dominant d'une Secte nombreuſe, ou il y a mille moyens de ſe ſauver indépendemment de la vertu, & même très-capables de ſe lier avec la plus grande ſcélérateſſe. Dans cette Secte la reſſource des pauvres, c'eſt d'aller au Ciel par la route de la Sainteté, ou, pour mieux dire, par la route de la dévotion. *Les richeſſes y ont les promeſſes de la vie préſente & de la vie à venir*, & à s'en rapporter à la foule des Miniſtres de cette Religion, il n'eſt preſque pas poſſible qu'un homme opulent, qui aime aſſez ſon ame pour faire quelque dépenſe pour elle, ne réuſſiſſe à lui procurer un bonheur illimité. Qu'y a-t-il de plus naturel à ceux qui ſont aſſez foibles pour ſuivre les maximes populaires de cette Secte, que d'employer juſqu'aux crimes les plus noirs pour ſe mettre en état d'acheter le pardon de ces mêmes crimes, & de forcer l'entrée du Paradis, comme ſi c'étoit une tour de Danaé?

Il y a une force tout autrement efficace dans une Religion étroitement liée à la vraye ſageſſe, & affermie dans l'ame par un examen attentif & ſuffiſamment réïtéré. Je croi même que lorſqu'une telle Religion ſe préſente à la raiſon comme évidente & démontrée, il faut de néceſſité qu'elle faſſe plier

à la

à la fin le naturel le plus impérieux, & & qu'elle conduiſe peu-à-peu ſon heureux Proſelyte à l'habitude de la vertu. L'amour que l'homme a pour lui-même le porte invinciblement à préférer à un moindre bien, un bien que ſa raiſon lui étale comme plus grand & comme certain. Il eſt vrai que quelquefois une paſſion fougueuſe détourne ſon attention de ce bien ſupérieur, & que pour ce tems-là le motif perd toute ſa force. Mais cette paſſion étant ſatisfaite, & cet intérêt particulier & paſſager ne ſubſiſtant plus, l'intérêt conſtant & général ſort des ténébres dont la paſſion l'avoit envelopé, & ſe montre avec des lumieres plus vives & avec une nouvelle force. Dans cet état celui qui ſçait qu'il a manqué à ſon devoir, qu'il a ſacrifié à un vil intérêt le plus grand que l'eſprit humain puiſſe concevoir, ne peut réfléchir ſur ſa chute qu'avec une douleur amére. La Religion étale à ſon ame ſa certitude, ſes promeſſes, ſes menaces; il ne ſçauroit qu'en frémir; il faut de néceſſité que pour ſe reconcilier avec lui-même, il prenne une forte réſolution de s'épargner à l'avenir un chagrin ſi cruel, & d'attacher avec de plus grands efforts ſon attention à la lumiere qui le guide vers une ſouveraine félicité. Si la même paſſion, qui l'avoit tiranniſé pour quelque tems, revient, elle doit lui rapeler naturellement le ſouvenir de ſon égarement & de ſes ſuites funeſtes;

funeſtes; s'il s'écarte encore de ſon devoir, c'eſt dumoins avec plus de reſiſtance; le calme ſuccedant à ce nouveau déſordre, répand encore dans ſon ame plus d'amertume qu'auparavant, & y excite par-là un nouveau degré d'attention; ſon motif général & conſtant ſe fortifie de-jour-en-jour, il gagne du terrein ſur ſon naturel, & à la fin ſçait aſſocier & allier à ſa vertu cet ennemi de ſes lumieres.

Je ſçai bien que le régne de toutes les paſſions n'eſt pas de ſi courte durée. Il y en a qui négligées dans les commencemens, aſſerviſſent l'ame pour un tems conſidérable, uſurpent toute notre attention, nous arrachent entierement à nos principes, & nous traînent de déſordre en déſordre. Mais il eſt vrai auſſi que lorſque la violence de cette paſſion s'eſt uſée, ſa force & ſa durée ſont égalées par la force & par la durée de la honte & de la douleur, avec leſquelles nos lumieres ſorties d'eſclavage, nous font conſidérer une conduite ſi lâche & ſi contraire à nos plus grands intérêts. Cette ſituation affreuſe pour une ame raiſonnablement convaincue de la réalité de la Religion, doit la porter efficacement à s'attacher à ſes principes, à veiller ſans relâche ſur les foibleſſes du tempérament, à fuir avec ſoin les occaſions de rechutes, & à entretenir toutes ſes lumieres dans leur force & dans leur pureté. Je ne parle pas

ici

ici des ſecours puiſſans que la Religion peut tirer de l'aſſiſtance de Dieu; je ſuis ſûr qu'ils ſont fort éloignez d'être chimériques; mais je plaide la cauſe de la Religion contre les Incrédules qui traitent de phantômes de l'imagination humaine tout ce qu'ils ſont incapables de concevoir & de ſentir. Je me contente de prouver les influences utiles de la Religion ſur la vertu, par la conſidération de la nature, de la Religion & de la nature inaltérable de l'homme.

Mais, me dira-t-on, ce que vous venez d'avancer ſemble démontrer, que la conviction raiſonnée d'une Religion qui tend à une exacte vertu, n'exiſte qu'en idée. Si elle étoit réelle elle offriroit à l'eſprit des avantages ſi grands, ſi généraux, ſi ſupérieurs à tout autre intérêt, qu'elle devroit d'abord entraîner la volonté invinciblement, & ſe l'attacher pour jamais. Elle triompheroit dans l'inſtant du naturel, ſans avoir beſoin d'efforts redoutables, pour fonder péniblement & lentement la vertu ſur les ruines du vice. Voici ce que j'ai à répondre à cette Objection.

La Religion, telle que je l'ai définie, eſt d'abord réellement victorieuſe d'une certaine maniere; elle inſpire d'abord de néceſſité à l'homme un déſir ſincere & ardent, & une forte réſolution de s'attacher à ſon plus grand intérêt, & à lui ſacrifier tous les autres. S'il ne réuſſit pas à exciter tout d'un

coup

coup ce raiſonnement & généreux deſſein ; c'eſt, comme je j'ai déja inſinué, que ce motif ſi puiſſant n'eſt pas toujours préſent à ſon ame. La grande difficulté conſiſte à ſe dérober à toutes ſortes de diſtractions, & à fixer continuellement ſon attention ſur ce Principe ſûr & lumineux qui devroit être le ſeul guide de nos actions. Il n'y a que l'attention qui puiſſe faire valoir la force d'un motif; & ceux qui ſçavent démêler les reſſorts de leur conduite, ſçavent combien l'attention eſt vagabonde, avec quelle facilité elle échape à nos efforts, combien il faut d'actes redoublez pour acquérir ſur elle un empire conſtant.

Ce qui augmente encore conſidérablement la difficulté d'aſſervir l'attention au principe dont il s'agit, c'eſt que l'intérêt qu'il étale à l'ame, quelque grand qu'il ſoit, eſt éloigné, & ne tombe pas ſous nos idées. Il eſt certain qu'un bien préſent à nos yeux attire avec bien plus de force notre attention, qu'un bien qu'on n'attend qu'après un certain nombre d'années. Nous voyons d'un autre côté que, dans une ſeconde vie la Religion nous procurera des plaiſirs parfaits & éternels ; mais nous ne concevons pas la nature de ces plaiſirs. Si nous en avions une idée juſte, ſi nous ſçavions par quels moyens ils inonderoient nos ames de ſenſations délicieuſes, notre attention s'y attacheroit avec raviſſement,

& nous

& nous les feroit en quelque ſorte gouter d'avance. Il nous faudroit des efforts pour en deſſaiſir notre ame; il eſt même très-aparent que cette connoiſſance abſorbant toute notre attention, nous rendroit preſque abſolument inutiles pour les différentes occupations que la vie préſente exige de nous.

Voilà les raiſons pourquoi la Religion ne fait pas, dès le premier combat, la conquête de notre tempérament, & qu'elle eſt obligée de revenir toujours à la charge, & de borner ſa gloire à gagner toujours du terrain ſur un ennemi qui a tant de reſſources. Cette gloire lui eſt aſſurée. J'ai fait voir que ce principe lumineux & conſtant, doit de néceſſité ſe concilier de-plus-en-plus l'attention de notre eſprit. Ce motif ſi grand & ſi général devient de-plus-en-plus familier à l'ame. A force d'y penſer & d'y réfléchir, on ſe rend préſent en quelque ſorte les biens éloignez dont il nous promet la poſſeſſion ineſtimable. Si la nature de ce bien nous eſt inconnuë, nous nous accoutumons inſenſiblement à nous contenter de ſa certitude. Nous aprenons à remplacer dans notre ame la connoiſſance du détail de la félicité céleſte, par la penſée que ce Dieu qui nous aime, qui veut nous rendre heureux, eſt ce même Dieu qui eſt la ſource de tous les plaiſirs que nous pouvons gouter ſur la terre; que c'eſt lui qui a ſçu ménager cette agréable harmonie entre les autres

tres créatures & nos ſens ; qu'il eſt le principe de tout ce qui nous plaît, de tout ce qui nous charme, & que par conſéquent il a un tréſor infini de moyens, pour exciter en nous les plus raviſſantes ſenſations.

Je croi avoir répondu ſuffiſamment à l'Objection que les *Eſprits-Forts* tirent du prétendu Empire Souverain que le tempérament exerce ſur la conduite de l'homme. Je n'ai pas nié que ce tempérament n'y influât beaucoup. J'avouë même qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'un naturel d'un rare bonheur ne rende un *Eſprit-Fort* honnête-homme & utile Citoyen. Mais je n'aurois garde de me fier jamais à lui, ſi je ſçavois que ſon naturel porté machinalement à la vertu, fût combatu par un intérêt un peu important.

Avant que de finir, j'ai encore un mot à dire ſur le but de cette derniere Diſſertation. Celui de la premiere ſaute aux yeux. Rien n'eſt plus dangereux pour la Religion, que le préjugé qui ſuppoſe la ſupériorité de génie du côté de ceux qui rejettent cette Religion. Rien de plus utile par conſéquent que de détruire ceſte fauſſe idée, & de prouver que la ſageſſe qui vient d'enhaut, n'eſt rien moins qu'amie des ténébres & de la foibleſſe d'eſprit.

Mais dans quelle vuë, me dira-t-on, vous êtes-vous attaché à prouver dans un ſi grand détail, que la vertu périt preſque entierement

tierement dès qu'on la détache de la Religion? Voulez-vous ſonner le tocſin ſur les Eſprits-Forts comme ſur les ennemis communs de la Société humaine? Votre deſſein eſt-il de les expoſer au zéle furieux de la Populace, & de porter les Magiſtrats à dreſſer contr'eux des gibets & des roues?

Nullement. Une Religion raiſonnée porte à la douceur, comme une Réligion machinale porte à la cruauté. Mon grand but a été d'empêcher les Incrédules de tromper les Eſprits ſimples par l'oſtentation d'un amour pur pour la vertu; oſtentation capable de dérober l'incrédulité à toute l'horreur qu'elle mérite. J'ai voulu faire voir avec évidence, que tous les principes de cette vertu ſont chimériques, & que la pratiquer c'eſt ſe rendre coupable d'aveuglement & d'extravagance. Par-là j'ai voulu contrebalancer le poids des motifs qui peuvent entraîner les hommes dans l'Irréligion. Si elle attire les eſprits, en leur promettant une ſageſſe ſupérieure à tous les préjugez populaires, & une tranquillité qui triomphe de toute crainte par raport à l'avenir; j'ai voulu leur propoſer la Religion comme ſouverainement aimable, comme la ſeule baze ſolide de la vertu, & comme l'unique ſoûtien de l'ordre & du bonheur de la Société humaine. J'ai cru encore, qu'en dévelopant les Sophiſmes ſur leſquels les Incrédules apuyent leurs prétendus droits

à la

à la vertu, je pourrois effrayer ces Philoſophes pernicieux, leur faire craindre l'indignation publique, & les obliger à la prudence de garder pour eux leurs magnifiques lumieres. J'ai été charmé de ſaiſir en paſſant l'occaſion de démêler la nature de cette Religion, qui mérite d'être conſidérée comme la féconde & pure ſource de toutes les vertus. J'ai fait voir que pour produire avec certitude les plus heureux effets, elle doit être affermie dans l'ame par un examen ſcrupuleux, qui ſuit avec précaution le flambeau de l'évidence. La place de cette Religion ſalutaire eſt dans la raiſon & non dans l'imagination. Dans la raiſon elle eſt calme, pure, réglée, étroitement liée à tous nos devoirs. Dans l'imagination elle eſt vague, turbulente, paſſionnée, inconſidérée, & capable de commettre les crimes les plus énormes par un principe de dévouëment pour la Divinité. C'eſt cette Religion de préjugé qui a été de tout tems l'infâme principe de l'intolérance & de perſécution, qui fourniſſent aux Eſprits-Forts un prétexte plauſible de ſoutenir que la Religion en général eſt plus pernicieuſe pour le Genre-Humain que l'Athéïſme même.

Quelle gloire ne méritent donc pas certains Docteurs de l'Evangile, qui diſtinguent avantageuſement notre âge des ſiécles paſſez, par le noble projet de mettre les

les hommes en état de ſe prouver à eux-mêmes les véritez qui doivent régler leur conduite? Quels avantages n'en reviendroient pas à la Race future, ſi ce projet étoit appuyé par tous les habiles-gens? S'ils s'efforçoient tous enſemble à éveiller la Logique naturelle dans les enfans dès l'âge le plus tendre; s'ils leur enſeignoient à ne croire qu'à proportion qu'ils conçoivent, & s'ils les conduiſoient pas-à-pas par la route de la lumiere à une Religion digne d'aimer un Etre intelligent & convenable à la Majeſté de l'Auteur & de l'objet de la Religion.

XXXVIII. DISCOURS.

Suite des

REFLEXIONS ſur le Caractére des Esprits-Forts, & des Incredules.

J'Ai tâché de démontrer dans mes précédens Diſcours, que la vertu doit être conſidérée comme une chimére, par les Eſprits-Forts qui veulent bien ſe donner la peine de conformer à leurs principes leurs ſentimens & leur conduite. Mon but eſt à préſent de prouver qu'en réglant leur conduite ſur leurs idées avec toute l'exactitude poſſible, ceux qui ſont le grand nombre

bre parmi les Eſprits-Forts ſont obligez de pratiquer tous les devoirs, qui, ſelon ceux qui admettent une Religion, découlent de la Nature de Dieu & de celle de l'homme. Ces deux propoſitions paroiſſent diamétralement oppoſées. Elles ne le ſont pourtant pas. L'on en ſera perſuadé dès que je les aurai mieux développez.

Je croi avoir démontré que la vertu doit paſſer pour chimérique dans l'eſprit de tout homme qui a réſolu de croire qu'il n'y a point de Dieu. Mais il eſt certain que tout homme qui poſe ce monſtrueux principe, eſt fort éloigné de raiſonner conſéquemment à ſes idées. S'il étoit en droit de rejetter un Premier Etre & une Religion, il ſeroit authoriſé à rejetter en même tems la vertu. Mais il eſt évident, ſelon moi, qu'aucun motif plauſible ne ſçauroit déterminer un Eſprit-Fort à ſoutenir poſitivement que l'exiſtence d'un Dieu n'eſt qu'une invention de la politique des Sages, ou de la timidité du Peuple extravagant & imbécile. Rien par conſéquent ne ſçauroit le mettre en droit de ſe conduire comme s'il étoit vaincu par des preuves démonſtratives de la Non-exiſtence d'une cauſe premiere. Quelle eſt dans le fond la prétention de la plûpart des Eſprits-Forts, qui ſe piquent de puiſer leurs opinions dans l'évidence, & de n'étendre pas leurs concluſions au-delà de leurs idées?

Ils voyent les idées d'une Divinité & d'une

d'une Religion univerſellement établie dans tous les ſiécles, & preſque chez toutes les Nations qui ſe ſont les plus appliquées à cultiver leur raiſon. Ce fait ne paroît pas à ces Sages une démonſtration. Ils veulent ſçavoir ſi c'eſt ſur des principes d'une évidence ſuffiſante que cette opinion générale eſt appuyée. Les habiles gens d'entre ceux qui l'ont adoptée prétendent la fonder ſur des preuves inconteſtables. Ils ſe ſont efforcez à les mettre dans tout leur jour dans un grand nombre de Volumes, où ils ont ramaſſé toute la force de leur eſprit & toutes leurs lumieres acquiſes. Ils ont défié les Incrédules les plus éclairez de renverſer leurs raiſonnemens. Leurs Adverſaires l'ont eſſayé ; ſi c'eſt avec ſuccès ou non, c'eſt dont il ne s'agit pas ici ; il ſuffit qu'ils ſoutiennent que ces preuves n'ont pas le poids néceſſaire, & qu'après les avoir examinées ſans prévention, ils ne les ont pas trouvées convaincantes. Que faut-il qu'ils en concluent raiſonnablement ? Qu'une Divinité & une Religion ſont des chiméres ? Point du tout. Ils ne ſçauroient en inférer, ſinon que ces propoſitions : *Il y a un Dieu, il y a une Religion*, ſont des propoſitions douteuſes, & par conſéquent ils doivent à cet égard reſter dans l'incertitude, juſqu'à ce qu'on leur allégue des preuves qui leur paroiſſent démonſtratives, ou qu'ils en trouvent eux-mêmes qui prouvent évidemment *qu'il n'y a point de*

Dieu, qu'il n'y a point de Religion. Je ne ſçache pas qu'ils ſe vantent d'avoir de ces ſortes de démonſtrations. Ils ne ſe mettent guéres dans l'eſprit de vouloir prouver directement un monde éternel, ou un monde produit par le hazard. Ils ſe contentent de faire quelques difficultez contre notre ſyſtême, & de s'efforcer de nous y découvrir des abſurditez. Ils s'obſtinent à ne nous pas permettre de croire l'exiſtence d'un Dieu, à moins que nous n'ayïons des lumieres auſſi étendues que celle de la Divinité même. *Si Dieu eſt ſouverainement bon, pourquoi agit-il ainſi ? Si Dieu a une ſageſſe ſans bornes, pourquoi ne dirige-t'il pas les choſes d'une autre maniere ?* Ils veulent qu'on leur réponde exactement à ces ſortes de queſtions. Cependant elles ne doivent pas cauſer le moindre embarras à un eſprit raiſonnable. *Dieu le ſçait ſans doute. Je n'en ſçai rien.* En voilà aſſez pour énerver toutes les difficultez de cette nature. Ma perſuaſion doit être fondée ſur les idées que j'ai, & nullement ſur celles qui me manquent. Rien au monde n'eſt plus clair que cette maxime. Mais ſuppoſons que les difficultez de cette nature doivent paroître embarraſſantes, tout eſt-il uni dans le ſyſtême d'un monde formé par un concours fortuit d'atômes, ou dans un monde qui n'a point de commencement ? Dans un monde où l'on trouve une ſuite infinie d'effets ſans dépendre d'aucune

cune cauſe véritable ? Les plus ſenſez d'entre les Eſprits-Forts ne ſe ſoutiennent pas. Par conſéquent difficultez de part & d'autre de leur propre aveu ; de tous côtez, motifs pour reſter dans le doute, en attendant des lumieres plus vives & moins limitées.

Or je ſoutiens que dans cette ſituation un homme ſenſé doit aſſez connoître ſes propres intérêts pour reſpecter une Divinité poſſible, & pour tâcher d'agir préciſément dans toute ſa conduite, comme s'il étoit perſuadé de l'exiſtence d'un Premier Etre, d'un Légiſlateur Suprême.

Je ne ſens point cette conſéquence, me dira peut-être ici un Eſprit-Fort aſſez malheureux pour flotter dans le doute à l'égard de la plus importante de toutes les véritez: *Je ne ſçaurois m'imaginer qu'il y puiſſe avoir du crime à ne point croire une Divinité ; & par conſéquent je ne vois pas que le doute touchant l'exiſtence de cette Divinité puiſſe me mettre dans l'obligation d'agir, comme ſi cette exiſtence étoit démontrée ; il ne ſçauroit y avoir du mal à ne point ſe conduire comme ſi Dieu exiſtoit, ſi ſans crime on peut ne pas croire qu'il exiſte.* Cette derniere propoſition me paroît hors de conteſte. Si la Divinité eſt quelque choſe de réel, comme j'en ſuis parfaitement convaincu, elle eſt certainement bonne, juſte, & par conſéquent incapable de me rendre malheureux dans une vie future, pour n'avoir pas fait l'impoſſible. Ce n'eſt point

notre volonté qui disposé de nos opinions. Notre ame les reçoit d'une maniere purement passive, de l'évidence véritable ou apparente. Je suis aussi peu criminel en ne sentant pas comme vrai ce qui paroît tel aux autres, qu'un homme qui a la vuë courte est coupable de ne pas voir les objets que d'autres discernent avec facilité. Je croi qu'on est moins malheureux dans l'impossibilité de croire une Divinité, que de l'admettre & de la considérer comme le plus capricieux & le plus tyrannique de tous les Etres, capable de prescrire aux Creatures raisonnables une conduite diamétralement opposée à la sienne.

Je conviens ingénument que ces idées sont absolument les miennes, & que je les trouve trop raisonnables & trop dignes de la nature divine, pour les cacher à des esprits foibles qui ne sçauroient les considérer qu'avec horreur. Il y a des personnes d'ailleurs vertueuses & sages, que l'idée d'un homme qui ose douter de l'existence d'un Dieu, fait infiniment plus frissonner que l'idée d'un scélérat familiarisé avec les crimes les plus noires, & qui paroissent les plus volontaires. Leur aversion pour ce doute me paroît sage, lorsqu'ils sont convaincus que la corruption du cœur ou la plus criminelle indolence a rendu la raison d'un Esprit-Fort incapable de sentir la force d'un nombre infini de demonstrations palpables. Mais leur horreur

horreur me paroît marquer un esprit qui n'ose pas envisager la vérité telle qu'elle puisse être, quand ils étendent cette horreur jusques sur des malheureux, dont la raison est séparée des plus grandes veritez par des obstacles invincibles, sans qu'il y ait de leur faute.

Je sçai bien qu'on prétend que ce cas est impossible; mais on ne le prouve pas, & je doute fort qu'il soit possible de le prouver. Il est utile par conséquent & propre à perfectionner le mérite de ces personnes trop timides dans la recherche de la vérité, mais d'ailleurs très-estimables, de les faire raisonner juste sur le caractére de ceux qui sont abîmez dans des erreurs invincibles, même sur les matieres les plus importantes. Il est utile de mettre ces gens vertueux, mais foibles, en état de puiser une charité plus ferme & moins bornée dans des lumieres plus développées, & de leur faire considérer ceux qui leur ont paru détestables, comme souverainement dignes de la plus grande compassion.

Sur quelque sujet que l'esprit humain puisse s'égarer, il est sûr qu'il n'y a point de mal moral dans l'erreur en qualité d'erreur. Je sçai qu'une des plus grandes perfections de l'ame c'est d'avoir des idées nettes & justes, & que cette perfection est grande à mesure du nombre & du poids des sujets dont on se forme des notions exactes & entieres. C'est-là la richesse de la

raiſon. L'ignorance & l'erreur en ſont la pauvreté & la miſere. Mais lorſqu'on ne s'eſt pas jetté dans ce triſte état par des paſſions vicieuſes, par inconſidération & par une coupable indolence, on n'eſt que malheureux ſans être criminel, & l'on ne ſçauroit s'attirer des reproches, ſinon de la part de ceux qui ſont cruels & inhumains; à moins qu'ils ne raiſonnent de travers, & qu'ils ne ſoient dans l'erreur eux-mêmes.

Quoi! Un homme ſera-t'il damné par ce qu'il aura vu le jour à Péquin, à Conſtantinople, à Rome, ou à Londres? Ce qui décide pourtant le plus ſouvent de nos ſentimens en matiere de Religion, ce ſont les idées qui ont la vogue chez les peuples au milieu deſquels nous ſommes nez. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible qu'un eſprit d'une force & d'une généroſité peu communes, ſe débaraſſe des opinions que l'éducation & l'habitude ont preſque renduës eſſentielles à ſon ame.

Mais que dira-t'on d'un Laboureur Turc humilié, abruti par un Gouvernement tyrannique, condamné par ſa miſere aux plus rudes travaux du corps, & par conſéquent à la plus groſſiere ignorance. A peine a-t'il le loiſir de former quelque réfléxion paſſagere ſur ſa propre nature; tous les moyens de s'inſtruire lui ſont abſolument interdits. Cet homme preſque brute feroit-il mal d'adhérer à la Religion Mahometane, qu'on lui fait conſidérer

conſidérer comme l'unique route d'un vie plus heureuſe? Ne faut-il pas dire plûtôt qu'il fait bien, & que dans ſa conduite il obſerve les régles de la modeſtie & de la prudence? La ſeule choſe qu'il n'ignore pas, c'eſt qu'il ne ſçait rien: n'a-t'il pas raiſon de ſe laiſſer conduire par des perſonnes, qu'il eſt obligé de croire infiniment plus élairées que lui, qui lui proteſtent que toutes les autres menent à des miſeres éternelles? Voudriez-vous que cet homme ſe fît Chrétien ſans avoir jamais entendu parler de la Religion Chrétienne? Voudriez-vous même qu'il prît cette réſolution, ſi par hazard il avoit attrapé une idée vague d'un Chriſt & de ſa doctrine? Certainement ſa conduite ſeroit préſomptueuſe, étourdie, capricieuſe, extravagante. Il préféreroit un motif de la derniere foibleſſe, à des motifs qui ſont pour lui de la plus grande force, & en adhérant moins à la raiſon cultivée d'un prodigieux nombre de Docteurs, qu'à ſon eſprit enrouillé dans l'inaction, il ſe rendroit coupable de la plus ridicule arrogance.

De quel point de vuë faut-il conſidérer encore un homme né ſtupide, ou bien un homme dont la raiſon eſt gâtée pour jamais par des études mal dirigées? Un tel homme n'a point d'idée de l'évidence. Il ne ſent point la force d'une démonſtration; ſon attention ne s'étend pas à concevoir

nettement le ſens d'une ſeule propoſition, ou par une fauſſe ſubtilité d'eſprit il ſe détourne du ſens qui s'offre de lui-même, pour courir après un ſens éloigné & faux. Il ne ſçait point diſtinguer entre une preuve, & la plus mince probabilité. Un ridicule jetté avec quelque adreſſe ſur l'opinion la plus ſenſée, le frappe davantage que le raiſonnement le plus ſolide. Une difficulté lui paroît avoir tout autant de force, que la baze la plus ferme ſur laquelle on éleve tout un ſyſtême. Enfin cet eſprit brute ou faux ſe détermine mal-à-propos vers le parti le moins raiſonnable, mais où il croit pourtant démêler le plus de certitude. Peut-on avancer qu'il ſe conduit mal? Point du tout, il ne ſçauroit faire autrement. On peut même ſoutenir qu'il quitte de ſon devoir, en adoptant les opinions qui s'offrent à ſon eſprit comme vrayes, ou comme les plus probables. Peut-on prétendre qu'il embraſſe celles qui lui paroiſſent fauſſes ou les moins probables? Une pareille prétention ſeroit plus folle que les erreurs les plus monſtreuſes.

Si un homme d'un tour d'eſprit ſemblable, balotté, pour ainſi dire, par des argumens oppoſez, ne céde ni aux uns ni aux autres, & qu'il ſe détermine vers le doute, en attendant qu'une lumiere ſupérieure l'éclaire davantage, il n'y a pas encore de mal moral dans ſon irréſolution; ſon doute vient d'une erreur, il ſe trompe ſur la force des preuves.

ves. Il prend pour faux, ou pour ſimplement vraiſemblable, ce qui eſt démontré. Mais dans cette ſituation, la crainte qu'il a de tomber dans l'erreur, en prenant pour guide une évidence apparente, eſt une eſpece de *bien moral*. C'eſt prudence, c'eſt circonſpection, c'eſt un ſage reſpect pour la vérité.

Je croi que fondé ſur ce raiſonnement, je puis accorder aux *Eſprits-Forts* que ſans le moindre danger on peut être dans l'erreur touchant l'exiſtence de Dieu, pourvu qu'on y ſoit innocemment, & après avoir cherché la vérité avec toute l'attention & tout le travail dont on eſt capable. Mais je ne croi point qu'il y ait le moindre nœud entre ces deux propoſitions: *On peut ſans danger douter de l'exiſtence d'un premier Etre. Donc ſans danger on peut ne pas agir comme ſi cet Etre exiſtoit réellement.* Il n'y a entre ces deux propoſitions qu'une liaiſon apparente, & j'oſe eſpérer de le faire voir de la maniere la plus claire. Il me ſemble qu'un *Eſprit-Fort* plongé dans le doute, mais d'ailleurs capable de réfléxion, devroit raiſonner ſur ſon état de la maniere ſuivante.

C'eſt une opinion aſſez généralement reçue dans le monde, qu'il y a un Etre ſuprême, Souverain Legiſlateur des hommes. Ce ſentiment eſt embraſſé par de Grands Génies qui n'ont rien négligé pour former & pour étendre leur raiſonnement. Ils prétendent le démontrer par mille preuves évidentes. J'ai examiné leurs ar-

gumens avec toute l'attention, & avec toute la liberté d'eſprit dont j'étois capable. Cependant, ſoit manque de pénétration, ſoit ſupériorité d'eſprit, je ne découvre point dans leurs raiſonnemens, ſur ce grand ſujet, une ſolidité convainquante. D'ailleurs leur ſyſtême me paroît ſujet à des difficultez auſſi embaraſſantes que nombreuſes, qui m'en rendent la vérité ſuſpecte. J'avoue d'un autre côté que je ne me ſens pas en état de prouver formellement la fauſſeté de leur opinion, ni la vérité des ſyſtêmes qui ſont oppoſez au leur. Juſques-ici le parti le plus ſage eſt pour moi ſans contredit de ſuſpendre mon jugement. Je ſens pourtant toute l'importance du ſujet, & je croi agir raiſonnablement en faiſant tous mes efforts pour m'éclairer davantage, & pour me mettre en état d'en former une idée diſtincte & ſûre. Mais en attendant, comment dirigerai-je ma conduite? Si j'étois abſolument convaincu de la non-exiſtance d'un Légiſlateur ſuprême, ſi une démonſtration formelle m'enſeignoit que cette vie qui m'eſt venue, je ne ſçai de quelle maniere, doit me conduire vers le néant; mon parti ſeroit bien-tôt pris. Je chaſſerois de mon eſprit la triſte fin de ma carriere; je la parſemerois de fleurs. Sans me mettre en peine d'ordre & de régle, je me procurerois toutes les ſatisfactions poſſibles. Rien ne modéreroit mes déſirs que la crainte de quelque malheur préſent. Mais peut-être ce ſouverain Juge des hommes exiſte-t'il réellement. Si cela étoit, ma faculté de raiſonner

ner ſeroit ſon ouvrage auſſi-bien que l'amour invincible que je ſens pour moi-même. Cette raiſon jointe à ce penchant, enſeigne de la maniere la plus évidente que je ne dois pas négliger mes intérêts, que je ſuis dans l'obligation indiſpenſable de préferer un plus grand intérêt à un moindre, & de m'attacher avec fermeté au parti le plus ſûr. Mais ſeroit-ce pour moi le parti le plus ſûr de choquer hardiment les régles de devoir qui paſſent pour être émanées de la Divinité. Il eſt vrai que je m'ouvre par-là des ſources de plaiſirs fermées à ceux qui admettent une Religion; mais que ſçai-je ſi dans une vie future cette hardieſſe qui me procurera des plaiſirs imparfaits & de courte durée, ne m'abîmera pas dans d'affreuſes miſeres? Quels funeſtes malheurs, au contraire, ai-je à craindre ſi j'employe toute la force de mon eſprit à ſuivre ce qu'on appelle les devoirs de l'homme? Cette conduite ne ſçauroit me conduire à de grands inconvéniens. S'il ſe trouve que Dieu n'exiſte pas, voilà quelques pénibles efforts de perdus. Ils ſont dans le goufre du néant auſſi-bien que les délices qu'ont gouté les perſonnes qui ont eu le bonheur de rencontrer mieux. Mais ſi cet Etre ſuprême, ce Souverain Legiſlateur exiſte, il eſt naturel de croire que mes efforts pour m'attacher à la vertu lui ſeront agréables, & qu'il m'en récompenſera. S'il s'aime lui-même avec ſageſſe, s'il prend toujours le parti le plus raiſonnable, je l'aurai imité, je me trouverai ſemblable à lui autant que les bornes de ma nature le permettent; cet-

te reſſemblance même ſera pour moi un bonheur ; cet Etre m'aimera parcequ'il s'aime, & ſon amour doit être une ſource fertile de délices pour ceux qui en ſont les objets. Si au contraire je me laiſſe entraîner à l'impetuoſité de tous mes déſirs, & que ſurvivant à moi-même, je trouve qu'une cauſe premiere exiſte réellement, des raiſons pareilles me menacent de malheurs très-grands, dont je ne ſçaurois deviner ni les degrez ni la durée.

Il me ſemble qu'il eſt de la derniere évidence que telles devroient être les réfléxions d'un homme ſenſé qui ſe trouveroit dans l'incertitude par rapport à l'exiſtence d'un premier Etre. Le doute en lui-même ne ſçauroit déterminer notre conduite vers un parti plûtôt que vers un autre. Dans cet état flottant il eſt permis, il eſt même raiſonnable de prendre l'intérêt pour la ſeule régle de ſes actions. Notre perſuaſion nous oblige à y conformer les déterminations de notre volonté ; mais une abſence de perſuaſion ne ſçauroit être cauſe de rien, elle abandonne à la ſeule prudence les rênes de notre conduite.

Un des premiers effets de cette prudence doit être une continuelle application à chercher les moyens de ſortir du doute qui eſt de lui-même un état ingrat, & contraire en quelque ſorte à la nature de notre ame. Il ne ſuffit pas pour tranquiliſer un *Eſprit-Fort*, tel que je l'ai dépeint, d'avoir fait de grands efforts

efforts pour démêler la vérité d'avec l'erreur. L'erreur innocente par elle-même, peut devenir criminelle par le moindre travers d'eſprit où l'on donne par ſa propre faute. Il doit ſe demander à lui-même dans le ſilence de ſes paſſions, s'il a lû d'un eſprit attentif tout ce que les plus habiles gens ont écrit ſur cette importante matiere; s'il a eu ſoin de les conſulter & leur faire les objections; s'il s'eſt efforcé à mettre ſa raiſon en état de bien peſer les preuves que les Partiſans d'une Divinité alleguent comme démonſtration. Il eſt ſurtout obligé d'examiner d'un eſprit tranquille, ſi le faux honneur de paſſer pour plus habile que le Vulgaire ne lui a pas aveuglé l'eſprit, & ſi le déſir d'affranchir ſa conduite de tout ſcrupule & de tout remord, ne lui a pas déguiſé l'évidence. S'il lui eſt poſſible de ſe calmer touchant ſes efforts paſſez, il ne doit point en demeurer là. Il faut qu'il ſe faſſe une étude continuelle de rectifier & d'étendre ſa raiſon, & de procurer à ſon attention une plus grande liberté & de nouvelles forces. J'ai bien de la peine à croire que la vérité s'obſtinât à ne pas répondre à des ſoins ſi aſſidus & ſi louables; & s'ils ne reuſſiſſoient pas à le tirer de ſon incertitude, j'eſtimerois ſon doute tout autant que la conviction la mieux fondée, pourvu qu'il obéît à ſa raiſon, en cherchant ſa ſureté dans la pratique de ſes devoirs.

Je

Je conviens que ſon motif pour s'attacher à la vertu, a bien moins de poids que les raiſons qui portent à la ſageſſe un eſprit fortement & conſtamment perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & de l'utile réalité d'une Religion. Mais dumoins ce motif devroit-il être aſſez fort pour exemter ſa conduite de certaines extravagances inſolentes & honteuſes, qui nous étonnent dans un grand nombre *d'Eſprits-Forts*, & qui nous rendent leur caractére en quelque ſorte incomprehenſible. Rien n'eſt plus ordinaire à un grand nombre de ces Meſſieurs, que de rire du haut de leurs génies ſuperieurs, de la baſſeſſe de cœur & de la foibleſſe d'eſprit de ceux qui l'ont aſſez lâches & aſſez imbéciles pour ſe laiſſer entraîner au torrent des opinions vulgaires. Rien ne plaît tant à ces Grands-Hommes que de conſidérer leurs Adverſaires comme indignes d'un ſérieux commerce de raiſonnemens; comme déja atteints & convaincus d'extravagance, & comme faits pour être en butte à la raillerie & aux turlupinades. La Populace des Incrédules ſe ſert ſouvent de ces armes favorites de leur Secte, d'une maniere groſſiere & petulante, le mauvais cœur s'étale dans leurs brutales & fades railleries à l'égal du mauvais ſens. Ils inſpirent en même tems de l'horreur & de la pitié.

Méritent-ils ſeulement qu'on daigne prendre garde aux impertinens moyens dont ils ſe

ſe ſervent pour ſe donner un ridicule qu'ils deſtinoient aux autres ?

Les Héros de l'incrédulité s'y prennent d'une maniere plus fine & plus inſinuante. Ils ſçavent ſi bien remplacer la force du raiſonnement par le ſel de l'eſprit, ſi bien ſuppléer par des images neuves & badines au défaut de preuves ſenſibles & convainquantes, qu'ils acquierent un air de Conquérans ſans combattre tout de bon, & qu'ils réduiſent à un ſilence ſemblable à une défaite formelle, ceux qui ont ſouvent un meilleur eſprit qu'eux, avec une imagination moins vive & moins féconde. On croiroit d'abord que ce procedé fût en quelque ſorte pardonnable dans quelques *Eſprits-Forts* aſſez extraordinaires, aſſez ſinguliers, pour ſe mettre dans l'eſprit qu'ils ſe ſont prouvé à eux-mêmes de la maniere la plus victorieuſe, que l'exiſtence d'un Dieu eſt abſolument impoſſible & contradictoire. On pourroit encore le croire excuſable dans des eſprits aſſez foibles pour confondre le doute par rapport à l'exiſtence d'une Divinité, avec une démonſtration de ſa non-exiſtence.

Il eſt vrai qu'en qualité d'inſenſez, les uns & les autres ſont en droit d'exiger de nous les pardons les plus étendus. Mais puiſqu'il eſt vrai qu'il ſe trouve des gens qui raiſonnent invinciblement mal ſur certains ſujets, & qui ne manquent pas pourtant de bon-ſens ſur d'autres matieres, il ne ſera

pas

pas inutile de faire voir ici combien de nouvelles extravagances on voit étalées dans les railleries que des eſprits ainſi diſpoſez répandent ſur la Religion.

Quoique les idées de ces Beaux-Eſprits ſoient ſi différentes de celles des autres hommes, il eſt apparent que les ſentimens fondamentaux de leur cœur ſoient les mêmes que ceux du reſte du genre humain. Il eſt naturel de s'imaginer que ces Meſſieurs s'aiment, comme tout autre créature raiſonnable, & qu'ils ont du penchant à préférer l'eſtime & la tendreſſe de la multitude à ſa haine & à ſon mépris. Quels Etres extraordinaires, ſi l'on ſe trompoit à cet égard! Mais qu'y a-t-il de plus propre à les rendre les objets d'une averſion générale & du mépris public, que cette habitude qu'ils ont contractée de répandre à propos ou non du ridicule ſur tout ce qui s'offre à l'eſprit de la plûpart des hommes, comme ſur ce qu'il y a au monde de plus ſacré & de plus reſpectable? J'avouë que ce qui ſeroit dans ceux qui admettent une Religion, profanation & blaſphêmes, ne l'eſt pas, à proprement parler, dans un homme qui ſe croit convaincu de la non-exiſtence d'un *Premier Etre;* ſon deſſein n'eſt pas d'outrager Dieu. Il n'inſulte qu'à des idées, qui, ſelon lui, ſont impertinentes. Mais je n'accuſe pas un tel homme d'impiété; je l'accuſe d'indiſcrétion, de folie, d'imprudence. Pourquoi

quoi faut-il qu'il mette ſon eſprit à la torture pour s'attirer du chagrin, & pour ſe priver de pluſieurs agrémens de la vie, qui méritent d'être recherchez, & qui découlent de l'amour & de l'eſtime qu'ont pour nous ceux avec qui nous ſommes obligez de vivre? Ne ſçait-il pas que rien ne choque davantage l'amour-propre, que d'être expoſé à la riſée comme un imbécile, comme un extravagant engagé dans les opinions les plus puériles par l'authorité ou par des terreurs paniques?

Ne ſçait-il pas que la plûpart des hommes ſoutiennent mieux les cenſures les moins ménagées, & les reproches les plus amers, que des railleries qui les caractériſent comme ridicules?

Le reſſentiment que ces ſortes de railleries produiſent d'ordinaire, eſt ici ſoutenu, & juſtifié en quelque ſorte par la nature & la grandeur de leur objet. *Quoi? Je ſens du dépit quand devant moi on a l'indiſcrétion de turlupiner un homme pour qui j'ai quelques égards, & je ne me paſſionnerois pas contre un Inſolent, qui oſe inſulter cet Etre de qui je tiens l'exiſtence, le mouvement & la vie? Cet Etre qui me procure tout ce qui me rend cette vie agréable, & dont j'attends une félicité ſans bornes & ſans fin? Le moyen de ne pas bannir de mon commerce un homme dont les diſcours me font frémir? Ne ſuis-je pas obligé même de faire connoître à tout le monde un eſprit ſi dangereux,*

gereux, ſi peu fait pour la Société, ſi déterminé à rompre en viziere à tous les gens de bien? Mais peut-être ces railleurs ſi indiſcrets en apparence, attendent-ils de leur conduite des avantages capables de les dédommager de certains agrémens de la vie, qu'ils rejettent d'un air ſi aiſé? J'avoue que je ſerois curieux d'avoir une idée d'avantages ſi rares, ſur leſquels il m'eſt impoſſible de former ſeulement une conjecture un peu plauſible. Aurois-je deja touché un de ces avantages dans un de mes Diſcours précédens? Les *Eſprits-Forts* le trouveroient-ils dans la ſatisfaction de ſortir d'un doute inquiétant, en ſe mettant dans l'eſprit que puiſqu'ils oſent inſulter à la Divinité de la maniere la plus outrageante, il faut de néceſſité qu'ils ſoient fortement convaincus que cette Divinité n'exiſte pas.

Mais ſe pourroit-il une extravagance plus pitoyable que de fonder ſa conviction ſur la conduite, au-lieu de régler la conduite ſur la conviction? Une Logique ſi bizarre conviendroit-elle à des gens qui s'arrogent, à l'excluſion de tous les autres hommes, la liberté de penſer & la force de ſuivre pas-à-pas l'évidence?

Seroit-il poſſible que ces fins Railleurs ſacrifiaſſent au plaiſir de paſſer pour eſprits vifs & brillants la réputation d'être diſcrets, prudents, ſociables? En vérité ils feroient trop d'honneur à l'eſprit, ils en formeroient une idée

idée bien disproportionné au sujet. Quest-ce que l'esprit dans le fond ? Ce n'est dans l'ame qu'une qualité auxiliaire propre à embellir ce que cette ame a d'essentiellement beau ; mais tout aussi propre à rendre souverainement pernicieux ce qu'elle a de mauvais & de contraire à l'intérêt de la Société.

Peut-être croyent-ils agir raisonnablement en foulant aux pieds toutes sortes de considérations, dans la seule vue de plaire à leur Parti, qu'ils peuvent regarder comme le centre de la sagesse, & comme composé des seuls mortels dont l'estime mérite d'être briguée ? S'ils ont une idée si magnifique de leur cabale, s'ils y concentrent toute la fleur du mérite, on ne leur envie pas une vanité si basse & si mépriſable ; on ose seulement leur demander, qu'il y ait quelque liaison dans leurs travers d'esprit, & qu'ils s'attachent un peu à leurs propres Notions. Si l'approbation de leurs Partisans leur paroît seule digne d'être recherchée, qu'ils renoncent au commerce de cette multitude d'imbéciles incapables de gouter la vraye sagesse ; qu'ils n'honorent de leur conversation que la petite bande de gens raisonnables par excellence ; qu'ils y renferment l'étalage de leur belle imagination ; que pour y briller ils ramassent une ample provision de tours d'esprit nouveaux, & de railleries qui ayent le sceau de l'invention. *Mais une nécessité absolue nous force quelquefois à descendre*

deſcendre à quelque familiarité avec les autres hommes. On les mépriſe ; mais on a beſoin d'eux ? Fort bien. Mais ſi vous avez beſoin d'eux, pourquoi leur marquer du mépris, pourquoi les choquer, les offenſer, les irriter ? Eſt-ce-là le moyen d'en obtenir ces ſecours & ces agrémens dont la conſidération a rangé les hommes dans une ſociété ? Voulez-vous, en vous déclarant inſociables, en vous faiſant une gloire de l'être, jouïr des fruits de la ſociabilité ? Cette prétention eſt d'une injuſtice outrée; ménagez ceux qui ſont avec vous membres d'un même corps, ou renoncez aux avantages qui réſultent des liaiſons où une néceſſité indiſpenſable a engagé les hommes. *Mais*, dira-t-on, *mon ardeur pour la gloire n'eſt pas ſatisfaite du relief que la beauté de mon eſprit me donne paiſiblement dans le ſein de ma cabale. Je veux que ma fierté, & mon amour pour mon Parti éclatent dans toute ma conduite, mon ambition m'anime à m'ériger en champion de la liberté de penſer. Je ſuis intéreſſé à me diſtinguer par mes courſes perpetuelles ſur les Eſprits crédules, & à remporter des victoires ſuivies & brillantes ſur la petiteſſe de leur génie.* Je ne dirai pas que les armes de la raillerie ſont journalieres ; Meſſieurs les Incrédules n'en ſçauroient douter, à moins que leur doute ne ſoit général & n'enveloppe leurs propres triomphes. Je les prierai ſeulement de conſidérer, que s'il eſt évident que leurs railleries

railleries ſont contraires au bon-ſens & à l'eſprit de la Société, leur gloire eſt de la même nature que celle des brigands, qui brillent parmi leurs compagnons par leur hardieſſe inconſidérée. *Vous nous prêtez à loiſir*, diront-ils peut-être, *des motifs bien déraiſonnables & bien bas, tandis que les traits railleurs que nous lançons ſur la ridicule crédulité, partent d'un principe très-noble & très-conforme à l'amour que nous devons au genre-humain. Le but de nos railleries eſt de découvrir le foible des hommes à eux-mêmes, de briſer le joug qui les accable, & de les arracher à la ſervitude où ils ſont retenus par leurs ſuperſtitieuſes frayeurs. En un mot, nous voulons les mettre en état de gouter notre liberté & notre ſageſſe.*

Si c'eſt-là effectivement le grand motif des railleries dont les Incrédules prétendent nous accabler; s'ils ne nous tournent en ridicule que pour nous convertir, j'avoue qu'ils ne pourroient jamais choiſir un moyen plus digne de la fin qu'ils ſe propoſent, quoiqu'il ne ſoit rien moins que propre à y conduire.

SUITE

SUITE
DU DISCOURS
PRÉCEDENT.

LA raillerie par elle-même ne prouve jamais rien. Il eſt vrai qu'à l'égard des matieres unies & faciles, un tour railleur peut convaincre un eſprit raiſonnable; mais ce n'eſt que parceque ce trait d'eſprit enveloppe un raiſonnement ſolide, qu'il met dans ſon jour le plus vif & le plus frappant. Excepté ce cas qui eſt aſſez rare, un badinage de l'imagination n'influe en aucune maniere dans la recherche de la vérité. On peut mettre par-là les rieurs de ſon côté, mais non pas la raiſon. Il faut être bien imbécile pour confondre une enchaînure plaiſante d'images avec un juſte arrangement des conſéquences qui ſuivent d'un même principe. D'ailleurs, où eſt l'opinion, quelque raiſonnable qu'elle puiſſe être, ſur laquelle un génie un peu délié ne puiſſe répandre un air ridicule ? *La matiere eſt diviſible à l'infini, & chaque partie de la matiere eſt encore diviſible à l'infini.* Voilà des propoſitions qui ſont démontrées; ſeroit-il impoſſible à un eſprit vif & badin de leur ménager

nager un air d'extravagance? Rien ne seroit plus facile. Mais ceux qui exercent sur de sujets pareils les talens que la nature leur a donnez pour la raillerie, ne sont tout-au-plus que des foux qui ont beaucoup d'esprit.

Il semble en quelque sorte que ceux qui égayent par la raillerie les disputes qui roulent sur quelque matiere sérieuse & importante, se défient de la force de leurs armes; ils s'en servent d'ordinaire quand leurs raisonnemens sont épuisez, & qu'ils n'ont plus rien de bon à dire. Un Disputeur qui commence à railler, & un autre qui se met à dire des injures, doivent donner à-peu-près la même idée, sans y penser ils font l'un & l'autre un aveu de leur défaite. Mais

- - - - - - - - - Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

La raillerie décide souvent d'affaires importantes d'une maniere plus forte que les discours sérieux & véhémens.

Horace est formel là-dessus, & son autorité doit être considérable. Je l'avoue, il a raison; mais il ne parle pas de vérité qu'il faut prouver, de vices pour lesquels la satyre raisonnable doit inspirer aux hommes de l'aversion. Certainement sur des sujets de cette nature la finesse de la raillerie fondée en raison, réüssit mieux d'ordinaire que la force d'un argument, & que la véhémence

d'une

d'une invective. Un Satyrique n'a que faire, généralement parlant, de prouver aux vicieux qu'ils ſont vicieux, & qu'ils ont tort de l'être. Dès que leurs paſſions leur accordent le loiſir d'y penſer, ils en ſont convaincus; il s'agit de les engager adroitement à y porter la vuë, & de les couvrir de honte, en leur faiſant ſentir l'extravagante oppoſition qu'il y a entre leur conduite & leurs lumieres. Les hommes craignent davantage de ſe conſidérer comme ridicules que comme méchans, & la raillerie eſt le moyen le plus propre à les repréſenter ſous cette ptemiere face.

C'eſt elle par conſéquent qui eſt capable, mieux que les raiſonnemens les mieux ſuivis, & que les cenſures les plus fortes, d'inſpirer aux vicieux un utile dégoût pour eux-mêmes, & de les porter à ſe dérober à la riſée par une conduite plus raiſonnable. Mais payer de plaiſanterie, quand il s'agit de chercher la vérité par une tranquille & circonſpecte comparaiſon d'idées; c'eſt tomber dans un déréglement d'eſprit que la raillerie ſeule ſeroit peut-être en état de corriger. Je ſçai bien que ce déréglement d'eſprit parvient quelquefois au but qu'il ſe propoſe, & qu'il réüſſit à procurer quelques Proſelytes à l'incrédulité. Ouï, un trait railleur délicat ou vif s'empare quelquefois de l'imagination de ceux qui n'ont rien approfondi, ſurtout lorſque la corruption du cœur, ou l'amour exceſſif de la ſingularité y

ont

ont déja préparé leur ame. Mais le moyen d'envier aux Eſprits-Forts de ſi indignes conquêtes ! *Ce Bel-Eſprit raille finement, donc la Religion n'eſt qu'une chimére :* ne voilà-t'il pas des propoſitions bien liées ? Se peut-il un genre de crédulité plus imbécile que de ſe mettre dans l'eſprit que l'une ſoit renfermée dans l'autre ?

Mais je veux que rien ne ſoit auſſi propre que la raillerie à diſſiper les préjugez, à calmer les paſſions, & à mettre l'ame en état de découvrir la vérité ; je veux examiner ſeulement quels motifs plauſibles peuvent porter les Eſprits-Forts à faire les Convertiſſeurs, & à ne rien épargner pour ſe faire des Diſciples. Quel mal leur font les idées du reſte du genre-humain ? Quel bien leurs opinions ſont-elles capables de faire aux autres hommes ?

Mais, diront-ils peut-être, *tous les Etres raiſonnables ſont obligez d'aimer la vérité, qui par ſa nature eſt belle & digne de leur attachement ; tous les hommes ſont en droit, & même dans l'obligation de défendre ce qui s'offre à leur eſprit ſous l'idée de la vérité. C'eſt leur devoir de faire tous leurs efforts pour communiquer à leur prochain les idées qui leur paroiſſent conformes à la raiſon. Ce ſont là les privileges & même les devoirs de tout homme en qualité d'être diſpoſé par ſa nature à chercher & à chérir le vrai. De quel droit nous ſéparer d'avec le reſte du genre-humain ? Sous quel prétexte nous vou-*

lez-vous arracher une liberté que nous avons reçue comme vous des mains de la nature? Si la Religion vous porte à des injuſtices pareilles, ne nous empêchez pas de la conſidérer de-plus-en-plus comme pernicieuſe à la Société humaine.

Ce raiſonnement a pour baze une idée très-vague, qui éblouit de loin, & qui examinée de près diſparoît entierement. *La vérité eſt belle par ſa nature, digne de notre amour, digne par conſéquent d'être communiquée à tous ceux qui raiſonnent.* Ce ſont là des expreſſions vuides de ſens. Tout ce que je trouve de beau par rapport à moi, & dans la vérité & dans tous les objets imaginables, c'eſt l'utile. Tout ce qui ne m'offre pas un bien qui attire mon ame, n'a pas pour moi la moindre beauté. Si la vérité eſt belle, c'eſt parcequ'elle eſt liée aux intérêts des hommes. Mais ſi par hazard elle eſt propre à nous rendre malheureux, elle perd tout ſon luſtre; une erreur utile eſt infiniment plus digne de notre eſtime & de notre amour. Je croi, il eſt vrai, que les deux branches de la perfection d'un Etre raiſonnable ſont la vertu & la juſteſſe des idées. Je ſuis ſûr que ces deux qualitez doivent être inſéparables de la félicité; mais c'eſt par cela même que je croi fortement, que toute idée, toute opinion qui peut lier la vérité & la vertu au malheur, ne ſçauroit qu'être fauſſe. De cette maniere la vérité eſt belle pour moi, parceque je ne borne pas

mes

mes eſpérances à cette vie imparfaite. J'attends une vie plus entiere, où à mes yeux éclaircis la vérité s'offrira toûjours & d'une néceſſité indiſpenſable comme compagne de la félicité, & où l'étendue de mes connoiſſances exactes ſera la meſure de mon bonheur.

La vérité n'eſt belle que parceque Dieu exiſte. Quelle beauté peut-elle avoir pour celui qui croit être convaincu que cet Etre n'exiſte, point? Dans peu de jours, dans peu d'inſtants peut-être, il va devenir la proye du Néant; que lui importe de raiſonner juſte? Il lui doit être indifférent de marcher pendant un tems borné parmi des réalitez ou parmi des chiméres. Pourquoi craindroit-il de rêver le jour comme la nuit? Pourvu que ces rêves ne ſoient point effrayants, & qu'ils faſſent ſur lui des impreſſions auſſi agréables que ces objets réels?

Je ſuis très-perſuadé que les *Eſprits-Forts* (qui dans le fond ont le cœur fait comme les autres hommes) s'ils vouloient bien le ſonder, avoueroient que la beauté de la vertu ne ſe trouve que dans ſon utilité. Suppoſons un de ces Meſſieurs au lit de la mort, convaincu lui-même de la fin prochaine de ſa vie; ſuppoſons qu'on lui démontrât de la maniere la plus invincible que ſa conduite paſſée va le précipiter dans une éternelle miſere. Suppoſons encore qu'il lui ſoit impoſſible de ſe dérober à cette démonſtration. Eſt-il naturel que dans cette occaſion

il trouve cette vérité belle? Ne l'enviſagera-t'il pas plûtôt avec horreur comme ſouverainement affreuſe? Ne fera-t'il pas tous ſes efforts pour la bannir de ſon ame, & pour ſe racrocher aux erreurs qui juſques alors l'ont tranquilliſé?

Un *Eſprit-Fort* inſiſtera peut-être. *Je prétends bien*, dira-t'il, *que les véritez dont je ſuis convaincu, & dont je voudrois procurer la poſſeſſion à tous les hommes, leur doivent être d'une très-grande utilité. La Religion plonge l'homme dans de vaines & ſuperſtitieuſes frayeurs qui engourdiſſent ſes facultez, qui le rendent non-ſeulement malheureux; mais qui l'occupant ſans ceſſe, le mettent hors d'être un utile Membre de la Société; on ne ſçauroit, par conſéquent lui rendre un ſervice plus eſſentiel que de lui donner des idées ſaines, qui le rendent à lui-même & aux autres hommes.*

Mais parmi les perſonnes qui admettent un Religion, qui ſont ceux qui ſont obſedez par ces frayeurs dominantes, par ces triſtes & ſombres inquiétudes par rapport à l'avenir? Ce ſont ou des fanatiques ou des gens vicieux. Pour les premiers, eſprits foibles, malades, incapables d'ordinaire de regarder les objets ſinon à-travers les vapeurs qui obſcurciſſent leur cerveau, ce n'eſt pas dans la Religion qu'ils puiſent leurs idées noires & terribles. C'eſt l'indiſpoſition de leur ame qui étend ces couleurs hideuſes ſur la Religion. Chaſſez de leur ame, s'il eſt poſ-

ſible,

ſible, un premier Etre, ceſſeront-ils d'être Fanatiques? Non. Leur Fanatiſme ne changera que d'objet. Ingénieux à ſe tourmenter, ils créeront d'autres fantômes pour s'effrayer & pour s'inquieter. Je connois des Fanatiques dans le ſein du Spinoſiſme le plus abſolu. Perſuadez qu'une fatalité brute gouverne l'Univers, ils aiment pourtant la vertu, & tâchent d'en pratiquer les préceptes avec une ſcrupuleuſe ſéverité. Ils ont horreur du vice. Ils le decouvrent partout, ſouvent même où il n'eſt pas; leur mélancolie le multiplie à l'infini; ils ſont au déſeſpoir de voir le crime inonder toute la terre; bien-loin de plier ſous une néceſſité deſtituée de raiſon, & de ſe tranquilliſer du mieux qu'ils peuvent, ils s'affligent d'autant plus que cette foule de maux eſt l'effet d'une aveugle fatalité, & par conſéquent inacceſſible aux remedes. Ce Fanatiſme eſt-il moins réel & moins triſte que le Fanatiſme ſuperſtieux, qui, s'il n'eſt point incurable par ſa nature, pourra être guéri par des idées ſaines concernant la Religion, auſſi-bien dumoins que par la perſuaſion que toutes les idées, qu'on puiſſe former ſur ce ſujet, ſont impertinentes.

Les frayeurs par rapport à une vie future conviennent encore aux vicieux, ou ce qui eſt à-peu-près la même choſe, à ceux qui flottent entre le vice & la vertu, & qui ne daignent pas tirer d'eux mêmes la force de prendre de vigoureuſes réſolutions pour régler

leur conduite, & pour s'ouvrir une féconde ſource d'eſpérances ſatisfaiſantes. Mais ſeroit-il bien poſſible que les *Eſprits-Forts* vouluſſent bannir de ces ſortes de cœurs les inquiétudes que la Religion y excite ? Voudroient-ils deshonorer leur parti par des Proſelites de ce caractére ? Rendroient-ils quelque ſervice à la Société, en briſant le frein le plus efficace qui puiſſe retenir les déſirs criminels de ces malheureux, & les empêcher de s'emporter aux derniers excez ? Mettre ces penchants vicieux en liberté, n'eſt-ce pas les lâcher ſur la Société-humaine ? En vérité dans des cœurs ſemblables les craintes les plus mal fondées valent mieux que la tranquillité la plus ſurement appuyée ſur la raiſon. Quelle charité monſtreuſe que de calmer de pareilles gens aux dépens de la tranquillité publique. Je n'ai garde de prêter aux *Eſprits-Forts* des intentions ſi malignes ; j'aime mieux ſuppoſer qu'il s'érigent en Convertiſſeurs par un principe de généreuſe charité pour des gens vertueux, & capables de raiſonner avec juſteſſe.

La verité de cette ſuppoſition ne ſaute-t'elle pas aux yeux ? Il eſt vrai que ces gens eſtimables n'ont pas de fortes raiſons pour craindre l'avenir. Mais ils ſe bercent de fauſſes eſpérances. N'eſt-il pas naturel d'avoir pitié de leur ſituation, & d'employer arguments, railleries, tout ce que l'on peut, pour les arracher à ces illuſions flateuſes dont leur ame eſt le vil jouet. Quel

Quel malheur pour eux quand désabusez trop tard, précipitez dans le néant ils rougiront de honte d'avoir été pendant toute leur vie les dupes de leur stupide crédulité ? Parlons sérieusement. Quel bien imaginable le système de l'incrédulité peut-il produire à un homme vertueux & ami du bonsens, qui jusques-là a été fortement persuadé de l'existence d'un Dieu & de la réalité d'une Religion ? *Imbu de ces principes j'ai fait pendant tout le cours de ma vie de grands efforts pour rectifier mon tempérament, pour les assujettir aux Loix d'un premier Etre souverainement vertueux, souverainement amateur de la vertu, & par cela même rémunérateur de ceux qui s'y dévouent. A mesure que j'ai réüssi dans ce dessein, j'ai senti la plus douce satisfaction de former en moi de-plus-en-plus l'image de la perfection souveraine. Je me suis applaudi de devenir semblable à l'Etre Suprême, de lui plaire, d'être l'objet de son amour; je me suis imaginé que cette situation même, aussi-bien que les promesses les plus positives de mon Créateur, m'assuroient une felicité sans bornes. Cette idée flatteuse m'a soutenu dans les malheurs inséparables de cette vie imparfaite, & elle a assaisonné pour moi d'un nouveau goût ces plaisirs que la bonté du premier Etre nous accorde sur cette terre, foibles images des délices qui m'attendent après ma mort. L'idée de cette mort si affreuse par sa nature ne trouble désormais que foiblement mon ame accoûtumée à l'en-*

viſager comme un paſſage à une vie éternelle & parfaitement heureuſe. Et vous venez m'annoncer qu'il n'y a rien de plus chimérique que des idées ſi ſatisfaiſantes, ſources d'un repos ſi doux, de ſentimens ſi délicieux ? Vous m'enſeignez que tous les pénibles efforts que j'ai faits pour épurer & pour étendre ma vertu, ne ſeront couronnez d'aucune récompenſe qui leur ſoit proportionnée. Qu'un même ſort doit envelopper bien-tôt mon corps & cette faculté de penſer & de ſentir, que j'appellois mon ame & que j'ai cru un Etre immortel. S'il vous étoit poſſible de démontrer votre Syſtême, je ne pourrois que haïr une démonſtration qui me plongeroit un poignard dans le ſein. Eloignez de mon eſprit des idées ſi déſolantes, prétendant m'en convaincre, non-ſeulement vous ne me propoſez rien qui puiſſe m'être de quelque utilité; vous vous rendez coupable d'une inhumanité barbare en m'arrachant à des erreurs où je puiſois toute la félicité de ma vie.

En effet, je ne conçois pas comment les *Eſprits-Forts* ne ſentent point que le zéle convertiſſeur enveloppe chez eux une cruauté manifeſte. Pour eux, travailler à convaincre les hommes eſt déjà une eſpece de perſécution, & je me ſuis toujours imaginé que l'ardeur avec laquelle ces Meſſieurs s'efforcent à nous communiquer leurs idées, pourroit fort bien devenir un zéle perſécuteur, ſi jamais ils étoient quelque part les maîtres. Ce n'eſt pas, à ce qui me paroît, l'impor-

l'importance des ſujets ſur leſquels on diſpute, qui inſpire le zéle perſécuteur. Elle ne lui donne qu'un prétexte plauſible, & la liberté de ſe donner carriere, en dérobant aux yeux peu perçans ce qu'il a d'odieux & de ridicule. Des Grammairiens ſe perſécuteroient pour l'amour d'une virgule ou d'une lettre, s'ils pouvoient diſpoſer de l'épée du Magiſtrat, & s'ils ne craignoient pas expoſer leur fureur à la riſée publique. La véritable ſource de la perſécution, c'eſt l'orgueil, qui eſt preſque toûjours accompagnée de cruauté. C'eſt une haute opinion qu'on a de ſoi-même, & qui porte ceux qui en ſont dominez à un violent déſir de régner ſur la raiſon des autres hommes, de la faire ramper ſous leur prétendue ſupériorité d'eſprit, & de lui impoſer le joug de leurs déciſions. Leur oſe-t'on refuſer une obéïſſance ſi impertinente? A-t'on le courage de maintenir la liberté de ſon ame? On les choque, on les irrite, on s'offre à leur imagination comme des monſtres, qui par une opiniâtreté concertée, par une rebellion volontaire contre l'évidence, ſe rendent indignes du moindre ſupport, & dignes des plus ſéveres ſuplices.

Les *Eſprits-Forts* ſont-ils exempts de cet orgueil? Sont-ils libres de cette impérieuſe ſuffiſance? Il ſeroit difficile de le croire. A les entendre parler ils ſont les ſeuls ſages; tout le reſte du Genre-Humain eſt compoſé

de gens ſtupides, ſuperſtitieux, eſclaves de l'authorité, petits-eſprits, cœurs bas, ſujets inépuiſables de railleries mépriſantes. Le zéle convertiſſeur eſt déjà chez ces Grands-Hommes dans toute ſon étenduë, Dieu nous préſerve de leur zéle perſécuteur.

C'eſt certainement cet orgueil qui eſt le principal motif qui les porte à ménager des Proſelytes à l'incrédulité. Nous avons fait voir que rien n'eſt plus extravagant ni moins croyable que les autres principes qu'ils voudroient prêter à cette conduite. ils ne ſoutiendront pas, j'eſpere, que leur ſyſtême généralement admis contribueroit à l'ordre & au bonheur Public. La fauſſeté de cette idée eſt frapante, & quand ils n'y ſongent pas ils le reconnoiſſent eux-mêmes. Lorſqu'on leur demande qu'elle peut être ſelon eux l'origine des idées dominantes dans l'Univers touchant un premier Etre & une Religion, que répondent ils? Des gens d'une habileté ſupérieure ont voulu profiter de la poltronerie naturelle des hommes; ils en ont fait une bride pour les mieux gouverner. Ils ont inventé une Divinité & des Cérémonies Religieuſes comme une eſpece d'épouventail propre à apprivoiſer des Peuples féroces, & à les faire plier ſous le joug des Loix. C'eſt ainſi que Numa a ſçu adoucir l'humeur farouche des Romains amateurs outrez de l'indépendance, à laquelle ils venoient de ſacrifier leur premier Roi.

Il

Il y réüſſit ſi bien en leur enſeignant un Culte public, & en leur faiſant craindre la Divinité, qu'aucun trouble domeſtique ne détruiſit le calme de ſon Régne paiſible, & que même ſes Sujets & ſes Diſciples furent reſpectez par leurs voiſins juſques-là ſi jaloux de leur grandeur naiſſante.

N'eſt-ce pas là reconnoître formellement que la Religion & la crainte d'une Divinité ſont d'une extrême utilité pour la Société humaine? Et le reconnoître ſans ſe laiſſer détourner par-là du deſſein de bannir du monde des idées ſi ſalutaires, n'eſt-ce pas ſe déclarer ennemi du Genre-Humain?

N'eſt-ce pas ſacrifier à l'amour-propre le plus exceſſif & le plus déraiſonnable, les conſidérations les plus fortes qui puiſſent être les motifs de notre conduite.

Je croi avoir démontré juſques-ici que les traits railleurs & tout autre moyen employez à chaſſer la Religion du cœur des hommes, ſont auſſi extravagans que criminels, dans un *Eſprit-Fort* qui ſe croit convaincu de la non-exiſtence d'un premier Etre; mais ils ſeroient encore infiniment plus ridicules & plus coupables dans un homme, qui ne ſentant pas la force de nos preuves, croit ſimplement que ſur un ſujet ſi reſpectable il doit ſuſpendre ſon jugement, & douter, en attendant que des raiſons d'un plus grand poids le déterminent. Je croi avoir prouvé qu'un tel homme a des motifs

pour pratiquer la vertu; mais certainement ces motifs ſont bien inférieurs à ceux qu'un homme Religieux tire d'une forte & conſtante perſuaſion de l'exiſtence d'un premier Etre. Il eſt bien à craindre que la prudence du premier ne ſoit incapable de tirer de ſon doute des forces ſuffiſantes pour ſurmonter une grande tentation qui lui offre des plaiſirs réels, des plaiſirs qui trouvent dans ſa nature même de quoi faire ſur lui de fortes impreſſions. Mais il doit lui ſuffire d'avoir quelque bon-ſens, & de n'être pas ennemi né de la vertu, pour ne point inquieter par ſes argumens, & pour ne point choquer par ſes turlupinades, ceux qui ſe tranquiliſent dans le ſein de la Religion. Outre les raiſons invincibles qui doivent en détourner des Athées poſitifs & formels, il en a d'une égale force, qui lui ſont particulieres. Rien n'oblige ces malheureux à avoir le moindre attachement pour la vertu : Ils doivent naturellement ne négliger aucun occaſion de ſe divertir, & ſe faire un plaiſir très-réel d'amuſer leur vanité, & d'applaudir à leurs lumieres ſupérieures en étalant la force de leurs preuves, & en lançant leurs traits railleurs ſur les petits eſprits. C'eſt une friande nourriture pour la haute opinion qu'ils forment de leur génie tranſcendant.

Mais d'abord il n'y a pas matiere à plaiſanter pour un homme qui doute, l'orgueil railleur ne lui convient nullement; douter

c'eſt

c'eſt ignorer, tout comme c'eſt ignorer que de prendre à l'étourdie pour évident ce qui ne l'eſt pas. Mais celui qui doute, ſçait qu'il ignore, & celui qui croit de travers ne le ſçait pas. Le dernier peut-être fier d'une ignorance qu'il croit lumiere; mais je ne vois pas que la préſomption puiſſe naître d'une ignorance qu'on ne ſçauroit prendre que pour obſcurité. J'avouë que celui qui doute ſur un ſujet peut être plus pénétrant que celui qui croit; mais il ſe peut tout de même, qu'il le ſoit moins; je ſoutiens que je ſens la force d'une preuve, & vous ſoûtenez que vous ne la ſentez pas; vous ſoûtenez même que vous ſentez qu'elle n'a pas le poids néceſſaire: qui de nous deux a la raiſon la plus étenduë? L'affaire eſt indéciſe. Si l'un a cultivé un bon génie qu'il a reçu de la nature, au-lieu que l'autre n'a ni études ni lumieres, la probabilité eſt ſans doute pour le plus habile. Mais vous, qui doutez, envain avez-vous de fortes raiſons pour être content de votre ſçavoir & de votre génie: ſi vous avez à faire à des gens, qui paſſent pour éclairez, pour eſprits ſupérieurs, vous vous rendez coupable d'une riſible vanité, en ſuppoſant dans votre incertitude plus de pénétration, plus de force de raiſonnement, que dans leur perſuaſion. Peut-être n'avez vous pas examiné avec aſſez d'attention; peut-être ne l'ont ils pas fait eux-mêmes; peut-être auſſi avez-vous l'eſprit trop borné, & incapable

de

de conſidérer d'une ſeule vuë tout le tiſſu d'un Syſtême qu'un nombre infini d'habiles gens adoptent comme démontré. Vous n'avez pas la moindre raiſon d'inſulter à leur crédulité. Mais vous en avez d'invincibles pour reſter humblement dans le doute, juſqu'à ce qu'un nouveau poids faſſe pancher dans votre eſprit la balance de côté ou d'autre.

D'ailleurs, le doute n'eſt rien moins qu'une ſituation réjouiſſante; c'eſt aucontraire un état inquiet, humiliant, contraire en quelque ſorte à la nature de l'ame, qui n'eſt porté à l'examen que par l'eſpérance de parvenir à la certitude; le doute lui peſe, elle cherche à s'en défaire, & quand elle n'eſt pas extrêmement ſur ſes gardes, elle ſe hâte de croire étourdiment, ou de ſe perſuader qu'elle croit plûtôt que de demeurer longtems embaraſſée, flottante. Un honnête-homme peut-il ſe réſoudre à des efforts pour traîner les autres hommes dans les mêmes malheurs où il ſe trouve abîmé?

Par le malheur d'un autre, adoucir ſon malheur
C'eſt un ſoulagement indigne d'un grand cœur.

C'eſt même une horrible méchanceté une inhumanité criante. Mais quand même une indigne baſſeſſe d'ame pourroit inſpirer à un homme qui doute, un deſſein ſi noir & ſi malin, n'en devroit-il pas être détourné par le reſpect que ſa prudence doit lui donner pour

pour un *Dieu poſſible ?* Peut-être une cauſe premiere exiſte-t'elle ; peut-être après cette vie, ce qui penſe en moi découvrira-t'il ce Légiſlateur ſouverain, l'exiſtence duquel je ſuis forcé à préſent de révoquer en doute ; puis-je être un objet digne de ſon amour & de ſes bienfaits ? Pendant qu'il a été caché à mes yeux, j'ai été aſſez inconſidéré pour me faire un plaiſir bizare de la dérober à la vuë des autres, de lui débaucher ſes ſujets & ſes adorateurs, de les priver du plus puiſſant motif qui pût les porter à la vertu & à la ſociabilité. Une ame ſi déréglée, ſi déraiſonnable, ſi contraire à ſes véritables intérêts, pourroit-t'elle avoir la moindre union avec la raiſon ſuprême, avec l'ordre parfait ?

On m'objectera peut-être, que l'homme dont il s'agit ici, doit ſelon mes propres principes, faire le même perſonnage que s'il étoit animé du zéle convertiſſeur. Il ne doit rien négliger pour ſortir de ſa ſituation mortifiante. Il doit conſulter non ſeulement les lumieres des plus habiles Autheurs, il faut encore qu'il communique ſes idées aux autres hommes, qu'il leur propoſe ſes difficultez miſes dans tout leur jour, expoſées avec la plus grande force ; & par conſéquent, ſans ſonger ſeulement à ſe faire des diſciples, il ne peut qu'employer tous les moyens les plus propres à y réuſſir.

J'admets toute l'objection, je veux bien même y ajouter un nouveau poids. Je croi qu'il

qu'il peut être permis encore aux bonnes intentions d'un Incrédule, qui eſt dans le doute, de rendre ſes objections publiques, pourvu qu'il s'y prenne en ſincere & docile, amateur de la vérité, & qu'il n'appuye pas ſes raiſonnemens de la raillerie & d'un air de mépris; ſophiſmes & petitions de principes auſſi contraires à la bonté du cœur qu'à la juſteſſe de l'eſprit. C'eſt-là un moyen de s'éclairer, qu'un Incrédule qui doute, doit à l'amour qu'il a pour ſon bonheur. Mais s'il vouloit agir prudemment, il ne devroit l'employer qu'après s'être ſervi envain de tous les autres moyens de ſortir de ſon état embaraſſant.

J'ai bien de la peine à m'imaginer que cette conduite donnât de pernicieuſes atteintes à la Religion. Je croi fort que pendant quelques temps elle jetteroit dans l'inquiétude & dans les alarmes des perſonnes ſimples, & même des demi-Philoſophes qui trouvent la Religion aimable, & qui s'y attachent, ſans avoir ſuffiſamment aprofondi les raiſons qui l'établiſſent. Mais je penſe qu'une partie de cette nombreuſe claſſe trop timide pour tout examiner, n'oſeroit jetter les yeux ſur de telles objections, de crainte d'être entraînez dans l'erreur, & d'être attachez à des opinions qui leur plaiſent. D'autres plus courageux, amateurs de la verité, ne reſteroient pas long-temps dans leurs inquiétudes. J'ai aſſez bonne opinion de la ſolidité

dité de mon ſyſtême & de l'habileté de ſes Défenſeurs, pour être perſuadé qu'ils en ſeroient bien-tôt tirez par des ſolutions ſatisfaiſantes. De cette maniere ils y gagneroient, leur raiſon ſortiroit de cette preuve, plus pure, plus lumineuſe, mieux fortifiée contre l'erreur, & animée par de nouveaux motifs, & ſe devouer à la Religion.

Pour ces hommes indignes de la raiſon & d'une ame immortelle, ces hommes que leur corruption intéreſſe à trouver la Religion fauſſe, ils ſont deſtinez à être tôt ou tard incrédules, s'ils ſont capables de le devenir par les objections dont j'ai caractériſé le tour. Ce qui les gagnera ne ſont pas des argumens qui ne ſont qu'argumens; le poids vrai ou faux d'une preuve unie leur paroît peſanteur, la ſimplicité d'un raiſonnement ſéchereſſe. Pour les entraîner il faut ſe liguer avec leur imagination. Un air d'homme docile, de diſciple, ne la frappe pas. Ils ſe rendent à-coup-ſûr à l'oſtentation bien menagée de la ſupériorité du génie, & au mépris caché dans les plaiſanteries & dans les turlupinades. La hardieſſe, la déciſion, le ton de Docteur ſont pour eux les caractéres indubitables de l'Evidence. Et pourquoi? C'eſt qu'en moins de rien ils peuvent s'emparer de cette évidence pour jamais, & ſe rendre eſprits tout auſſi tranſcendans que leurs merveilleux Profeſſeurs. Tout ce qu'on peut exiger avec raiſon d'un incrédule, qui

doute;

doute, c'eſt qu'il n'aille pas promener ſes difficultez dans les Cáffez & dans les Cabarets, qu'il ne jette pas ſes objections à la tête des gens les plus idiots; en un mot, qu'il ne s'érige pas folement en Prédicateur des grands chemins, & qu'il ne faſſe pas le Don Guichotte de l'incrédulité. Une pareille conduite lui ſeroit abſolument inutile, & elle ne pourroit voir pour principe qu'une extravagance incompréhenſible, ou qu'une noire malignité. Il devroit bien ſe garder ſurtout de ces railleries deſtinées à tourner en ridicule l'eſſence & les attributs de la Divinité. Ce ſont déjà des blaſphêmes dès qu'on doute de l'exiſtence d'un Dieu, & qu'on avouë qu'on n'en ſcauroit prouver l'impoſſibilité par des démonſtrations formelles. Je ne prendrai pas la peine de le faire voir, ce ſont des véritez qui ſautent aux yeux.

Il me ſemble que la prudence que je viens de preſcrire à l'incrédule, qui eſt dans le doute, devroit diriger les actions de preſque tous les *Eſprits-Forts*, dont cependant le grand nombre eſt éloigné de la prendre pour guide. Je l'ai déjà dit en général, ils prétendent ſeulement ne pas trouver une force ſuffiſante dans les preuves ſur leſquelles nous établiſſons un *Premier Etre* & une Religion. En raiſonnant conſéquemment à leur incertitude ils devroient pancher vers la vertu par reſpect pour une Divinité poſſible. Cependant ces Philoſophes du premier ordre, ces

Docteurs

Docteurs qui prétendent n'étendre jamais leurs opinions que juſqu'où des idées nettes & claires les conduiſent, paſſent d'ordinaire tous ſeuls du doute à l'Athéiſme poſitifs. La gêne, la contrainte, que leur donne l'incertitude, détournent leur attention de ce manque de ſens-commun, & leur fait ſacrifier leur raiſon au déſir de ſe tranquilliſer, à quelque prix que ce ſoit; joſe les prier de vouloir bien ſe rappeller pour peſer avec cette liberté d'eſprit dont ils aiment tant le nom, les raiſonnemens par leſquels j'ai tâché de les porter à donner plus de liaiſon à leurs idées, & à y ſoumettre plus exactement leur conduite. Il me ſemble qu'on peut exiger d'eux cette circonſpection, & s'ils s'obſtinent à la négliger, qu'il doit être permis de les regarder, comme atteints & convaincus de folie ou de ſcélérateſſe. Certaines gens, qui ne ſont pas deſtituez d'habileté voudront peut-être que je donne plus d'étendue aux conſéquences que je tire de mes principes, & que je les applique à tous les incrédules, *puiſque parmi eux il eſt impoſſible qu'il y ait des Athées poſitifs.* Pour moi, j'avoue que je ne ſens pas trop bien cette impoſſibilité. Il y a des *Eſprits-Forts* qui diſent nettement qu'ils croyent la *non-exiſtence* d'un Dieu; eſt-ce à moi à pénétrer dans leurs opinions plus qu'ils n'y pénétrent eux-mêmes? *Ils peuvent mentir*, rien de plus vrai; mais il ne tient qu'à eux de ſoutenir qu'il eſt impoſſible de croire

croire ſérieuſement un Dieu. Et quand nous leur aſſurons, de la maniere la plus forte, que c'eſt-là réellement notre opinion, il ne tient qu'à eux d'avancer ſans preuve, qu'il n'eſt pas poſſible que nous diſions la vérité; paroles en l'air de part & d'autre, reproches faciles à rétorquer.

Il n'eſt point probable, j'en conviens, qu'un homme, qui ſe donne la peine de raiſonner un peu, puiſſe trouver dans le ſyſtême de la religion des difficultez qui renverſent entierement ce ſyſtême, & qu'il n'en trouve point dans les différens ſyſtêmes de l'irréligion Il n'eſt pas naturel de ne rien voir, je ne dis pas d'embaraſſant, mais de contradictoire, dans un monde formé par un accrochement fortuit de particules de la matiere. Il n'eſt pas naturel de découvrir une contradiction palpable dans *un Univers produit de rien*, & n'en point démêler dans *un monde où il y a une infinité de ſuites infinies d'effets ſans cauſe, & où le rien fait & régle tout.* Certainement l'idée d'une ſemblable maniere de raiſonner ne ſe lie pas aiſément avec celle d'un Etre raiſonnable. Mais par malheur l'expérience nous force à croire que ce phénomene n'eſt pas ſeulement poſſible; mais encore, qu'il n'eſt rien moins que rare. Dès qu'une fois notre foible raiſon a perdu l'équilibre, par quelque poids étranger, elle peut être déterminée vers les opinions les plus abſurdes.

Ce

Ce triſte dérangement de l'ame deshonore la Religion comme l'incrédulité. Lorſqu'on a eu l'inconſidération de ſe livrer à l'habitude, ou bien à un déſir violent de *croire* telle choſe plûtôt que telle autre, les plus foibles probabilitez, les plus pauvres ſophiſmes revêtent une aparence de démonſtration. On admet tout. Les contradictions les plus manifeſtes n'ont plus rien de rebutant, & les routes qui ménent naturellement au doute univerſel, conduiſent à la perſuaſion la plus forte, la plus ferme, la plus opiniâtre. Il n'y a point de remede à une ſi triſte maladie de l'eſprit. Elle eſt abſolument incurable. Si elle n'eſt pas dangereuſe pour la tranquillité publique, on ne ſçauroit que lui donner un libre cours. Il doit être permis de manquer de ſens-commun, pourvu que ce délire ne change pas en fureur, & ne menace pas la Société. S'il fait des efforts pour la déranger, il faut de néceſſité arracher les armes aux furieux. Ce n'eſt pas l'ouvrage de la raiſon. C'eſt l'affaire de ceux à qui la Providence a commis le Gouvernement des peuples. Il ne s'agit pas de punir des opinions, il eſt queſtion de veiller à la ſureté publique. Un *Eſprit-Fort* qui dogmatiſe malgré toutes les raiſons qui doivent l'en détourner, & ſans aucun motif plauſible qui l'y porte, ne doit être puni de ſon extravagance, que lorſqu'elle eſt manifeſtement accompagnée d'une malignité formelle.

formelle. Mais il eſt très-juſte de l'empêcher d'être pernicieux. Il y a dans la plûpart des Etats des petites maiſons où l'on pourroit permettre au zéle convertiſſeur des Docteurs de l'incrédulité, de ſe donner carriere. Les y confiner ne ſeroit point les perſécuter. Un Magiſtrat ne mériteroit point le nom de *Perſécuteur*, lorſqu'il ſépareroit du reſte d'une Nation, des gens aſſez foux pour ſoutenir ouvertement que tous les biens ſont communs, & qu'il eſt permis à chacun d'en ſaiſir ſa portion dans la bourſe d'un autre. Il ne perſécuteroit pas en bridant la fureur d'un homme capable de prêcher en public, qu'il faut faire main-baſſe ſur tous ceux qui refuſent d'embraſſer ſes opinions.

XXXIX. DISCOURS.

Touchant la Charité qui concerne l'aumone.

IL n'y a point de vertu, dont tous les hommes parlent plus avantageuſement que de la Charité. Tout le monde convient qu'il n'y a rien de plus néceſſaire à la Société humaine, rien de plus digne d'un bon cœur, rien de plus ſouverainement aimable. On en a une idée ſi belle & ſi magnifique, qu'on ſe ſeroit eu horreur à ſoi-même, ſi on pouvoit

voit ſe mettre dans l'eſprit qu'on eût le cœur dur & inſenſible à la miſere du prochain. Ceux-là même qui n'ont jamais fait une action charitable, déclament de très-bonne foi contre cette indigne diſpoſition de l'ame. Ils s'imaginent qu'ils ſont tout prêts à remplir les nobles devoirs de l'humanité dès que des raiſons ſatisfaiſantes les détermineront. Juſques ici ils ont eu des motifs très-forts pour rebuter ceux qui avoient beſoin de leurs ſecours.

Il falloit amaſſer quelque choſe pour garantir leur vieilleſſe de l'afreuſe pauvreté : Il n'ont joui juſques à préſent que d'une fortune aſſez bornée; le premier objet de leur charité doit être leur propre famille; il a fallu théſoriſer pour l'établir avantageuſement. D'ailleurs, quelles perſonnes ſe ſont adreſſées à l'humanité de ces gens vertueux? Des miſerables, des vagabonds qui ſe font une profeſſion de la mendicité; des pareſſeux, des débauchez, des jeunes-gens imprudens ſans la moindre conduite; des vieillards, qui s'obſtinent à ne pas vouloir travailles, des malades qui ont perdu la ſanté par leur vie déréglée, des veuves qui pouvant ſubſiſter en demeurant filles ont eu la fureur de ſe marier, & de mettre au monde un grand nombre d'enfans qui meurent de faim. Des Etrangers qui n'avoient qu'à reſter dans leur patrie, & à étourdir de leurs plaintes, & de leur gémiſſemens, leurs propres concitoyens. Pourquoi tous ces malheureux n'ont ils pas fait comme nous? Si comme nous ils avoient été ſobres, circonſpects,

circonſpects, vigilans, laborieux, habiles, ils ne ſe trouveroient pas dans une ſi fâcheuſe ſituation; au-lieu de fatiguer les riches, ils ſeroient eux-mémes en état de faire du bien aux pauvres? Faut-il qu'un honnête-homme ſe ruine pour des gens qui ſont les autheurs de leur propre miſere? A-t'il paſſé toute ſa vie dans le travail le plus aſſidu pour en jetter le fruit au premier pareſſeux qui daignera tendre la main? Au bout du compte ſi quelques-uns de ces pauvres méritent d'être ſecourus, que ne s'adreſſent-ils àdes perſonnes qui ſont tout autrement opulentes que nous, ou bien à ceux qui ont la direction des aumônes publiques. Voilà une partie des merveilleuſes raiſons dont les cœurs les plus lâches & le plus durs pallient leur cruelle inhumanité, qui les tranquilliſent dans le ſein de leur barbarie, & qui leur cachent leur monſtreuſe difformité. Toutes les raiſons ſont excellentes dès qu'on ſouhaite fortement qu'elle le ſoient. *On ne ſçauroit aſſiſter tout le monde* eſt même un principe qui prouve évidemment *qu'il n'eſt pas beſoin d'aſſiſter perſonne.*

Mon but n'eſt pas de combatre ici de ſi groſſiers ſophiſmes de cœur; les expoſer, c'eſt les refuter ſuffiſamment; le bon-ſens ne peut rien ſur des ames ſi dénaturées; elles ſont en quelque ſorte indignes qu'on en faſſe l'eſſai. Si des gens ſi indignes reviennent jamais de leur lâche inſenſibilité, ce ne ſera point par des motifs généreux.

Leur

Leur cœur n'y ſçauroit répondre. Il n'eſt pas poſſible qu'ils y produiſent quelque agitation ſalutaire. Il n'y a que des motifs bas qui puiſſent remuer ces ames baſſes. Il faut leur inſpirer une ſervile crainte, il faut les étonner, les effrayer, en leur étalant ce *jugement ſans pitié qui enveloppera tous ceux qui n'auront point été ſenſibles à la pitié.*

Mon deſſein eſt de mettre dans tout leur jour certaines illuſions plus ſubtiles que ſe font par raport à la charité, un grand nombre de perſonnes d'ailleurs raiſonnables & gens-de-bien, & développer le faux de certaines maximes que les paſſions revêtent d'un air plauſible, & que faute d'attention on conſidere comme indubitables.

La prudence doit toûjours guider la charité, c'eſt-là une vérité inconteſtable; mais on en abuſe horriblement. *La prudence, par exemple, veut-elle que je faſſe du bien à un ſcélérat?* Ouï elle le veut; mais elle veut qu'à ſon égard vous renfermiez votre charité dans des bornes plus étroites que celles, que vous donnez aux généreux bienfaits qu'exige de vous le mérite tombé dans la miſere; que le ſcélérat le plus deteſtable, noirci par les crimes les plus odieux languiſſe dans l'état le plus déplorable, ſes crimes nous diſpenſent-ils de le ſoulager & de le ſecourir? Il eſt homme & il ſouffre: En voila aſſez pour qu'il ſoit l'objet de notre humanité. *Mais un tel homme ne mérite pas de voir le jour; il eſt digne du dernier ſu-*

plice .Je le veux ; mais vous n'êtes pas ſon Juge, vous n'êtes pas en droit de le punir, & c'eſt vous en quelque ſorte qui lui donnez la mort, en n'empêchant pas que la fin & la maladie le retranchent du nombre des vivans. S'il eſt évidemment de l'intérêt de la Société qu'il meure, & que ſon ſupplice ſerve d'exemple aux méchans, ſecourez-le en Chrétien, & en qualité de bon Citoyen faites-le tomber entre les mains de la Juſtice. A cet égard votre pitié pour lui ſeroit cruauté pour le Public.

Il y a d'honnêtes gens, qui ne ſont pas plus favorablement diſpoſez pour des malheureux, qui ſans être des ſcélérats du premier ordre, ſe ſont ruinez par des débauches dont leur miſere même n'interrompt pas l'habitude. Accorder à un pauvre de ce caractére des ſecours auſſi étendus qu'à des gens réglez & de bonnes mœurs, ce ſeroit une haute extravagance; ce ſeroit lui fournir des moyens de s'opiniâtrer dans ſon train de vie. Ce ſeroit en quelque ſorte dérober des ſecours ſuffiſans à des gens de mérite, qui par leur moyen pourroient ſortir de la pouſſiere, & devenir utiles membres de la Société. Non, le vice & la débauche ne doivent point trouver une reſſource ſure dans notre aveugle bonté. Mais il ne faut pas non-plus que les debauchez trouvent inhumains & barbares, des hommes faits comme eux, & ſuſceptibles des mêmes

mêmes foibleſſes. Ils ſont les autheurs de leur miſere, il eſt vrai; mais leur miſere n'en eſt pas moins réelle, leurs deſordres paſſez ne leur ôtent pas tout droit ſur notre compaſſion : Nous ſommes obligez de leur procurer, ſelon notre pouvoir, les choſes néceſſaires à la vie; c'eſt même dans cet état accablant, humiliant, qu'on peut eſſayer ſur des malheureux de cette eſpece la force des conſeils ſalutaires; c'eſt le véritable tems de les aider à ſortir de l'eſclavage de leurs habitudes vicieuſes,& de porter leur attention ſur les puiſſans motifs de ſe corriger, qui partent du fond de leur miſere même.

Malheureuſement dans la bouche d'un *honnête-homme*, *c'eſt un débauché*, *c'eſt un homme ſans conduite*, ne ſont bien ſouvent que de triſtes figures de Rhétorique, qui bien apréciées ne doivent ſignifier, ſinon, *cet homme a fait quelques débauches*, *cet homme eſt tombé dans quelques irrégularitez*. Ce n'eſt pas que celui qui donne dans cette cruelle éloquence, ait formé poſitivement la réſolution de calomnier ſon prochain; ce ſeroit manquer de charité que de le croire. Non; il eſt fortement perſuadé, que pour plaire à la *Charité infinie* il faut être charitable. Sans des raiſons ſuffiſantes il n'oſe pas ſuivre un malheureux penchant qui le porte à ne l'être pas. Il faut trouver des raiſons; c'eſt une affaire bien-tôt faite. On ramaſſe quelques

faits bien averez; le cœur échauffe l'imagination, qui par des couleurs exceſſives ménage à ces faits les apparences d'une habitude, & la raiſon, par une diſtraction de commande, ne ſe met pas en peine d'examiner la choſe de plus près.

Recommander à la charité du riche Cleobule une perſonne que vous croyez digne d'être ſecouruë par les gens-de-bien, ſon front s'armera de gravité. *Monſieur*, vous dira-t'il, en branlant la tête, *vous ne connoiſſez pas cet homme-là; ce ne ſont pas des gens comme lui qu'il faille aſſiſter. Je ſçai de bonne part qu'il s'enivre, & qu'il eſt joueur; d'honnêtes-gens m'on aſſuré qu'il a perdu des ſommes conſidérables. Eſt-il naturel qu'à nos dépens ces Etourdi joue & boive?*

Qui ne ſe rendroit à des argumens ſi ſpécieux? Cependant ils n'ont qu'un air éblouiſſant. Il eſt vrai, la raiſon de cet homme s'eſt oubliée un petit nombre de fois dans le vin; il s'eſt laiſſé ſéduire par un faux-honneur qui n'eſt que trop en vogue, il a eu la foibleſſe de céder aux preſſantes inſtances de ſes amis. Il eſt vrai encore qu'inconſidéré, faute d'âge & d'expérience, il a hazardé au jeu plus d'argent qu'il n'étoit en état de perdre. Mais on a abuſé de ſa bonne-foi, & par une paſſion naturelle, courant après ſa perte il a perdu plus qu'il n'avoit envie de riſquer; mais ce ſont-là des irrégularitez paſſageres, qui ne conſtituent point

le

le caractére d'un homme. Voulez-vous que pour être digne de votre ſecours on porte la vertu juſqu'à la perfection abſolue? Les perſonnes que vous fréquentez ne ſont-elles jamais tombées dans quelques deſordres ſemblables? Faut-il avoir plus de mérite pour être l'objet de votre charité, que pour s'attirer l'honneur de votre amitié & de votre eſtime? Mais vous-même, Cléobule, vous qui êtes ſi fort dévoué à la vertu, que vous en négligez la pratique à l'égard de ceux qui s'en ſont quelquefois écartez; n'y a-t'il pas la moindre tache dans votre conduite? N'y a-t'il jamais eu quelque éclipſe dans votre ſageſſe? Seriez vous bien aiſe qu'on vous fît un caractére d'un petit nombre de vos actions qui ne vous ſont pas honneur, Croyez moi, ce n'eſt que votre avarice, & la pauvreté de celui qu'on vous recommande, qui répandent ſur ſes fautes un air ſi hideux? S'il avoit une table & un équipage, vous ſeriez à ſon égard le meilleur Chrétien du monde,

Ce qu'il y a de plus pernicieux dans la conduite des Cléobules, c'eſt qu'ils ſe croyent obligez indiſpenſablement, par une autre eſpece de charité, de munir ceux qu'ils connoiſſent, contre la pitié que pourroit exciter dans leurs ames la miſere d'un homme tel que je le viens de le dépeindre. Il ſe hâtent de communiquer à leurs amis le caractére de ce malheureux tel qu'il vient d'être

façonné par leur dureté, ou par leur baſſe économie, & par-là ils fourniſſent à ces amis une *raiſon plauſible* de le rebuter. *Le moyen de lui faire quelque bien. Il en eſt indigne; on en eſt aſſuré par le témoignage d'un homme très-croyable, d'un parfaitement honnête-homme.* J'ai dit une *raiſon plauſible*; parceque certainement une pareille raiſon n'eſt pas ſuffiſante, lorſqu'elle doit régler nos ſentimens & notre conduite.

Le témoignage d'un homme d'une probité reconnue nous doit ſuffire quand il s'agit d'un fait qui ne le touche en aucune maniere; mais quand ce témoignage concerne une affaire dans laquelle il eſt intéreſſé, il n'en faut pas demeurer-là : La prudence veut qu'on porte l'examen plus loin. Deux hommes ont eu quelque démêlé enſemble, ils ont chacun un ami, qu'on prête quelque attention à la maniere dont ces Partiſans de côté & d'autre font le récit de cette affaire qui s'eſt paſſée en leur préſence. Ils ſont l'un & l'autre très-croyables, pleins de probité. Ils diront tous deux à-peu-près les mêmes choſes; mais ils exciteront dans votre ame des idées très-différentes. Ils ne veulent pas vous tromper, ils peignent ſeulement les particularitez du ſujet comme ils en ſont frapez eux-mêmes.

L'un paſſera légérement ſur une circonſtance que l'autre développera avec ſoin, & qu'il accompagnera de quelques réfléxions.

L'un

L'un placera un terme foible & peu expreſſif, dans l'endroit que l'autre relevera par une expreſſion énergique qui traînera après elle des idées acceſſoires. Le ton même & le geſte varieront les mêmes Faits. Au-lieu d'Hiſtoriens ils deviennent Orateurs ſans s'en aperçevoir ; chacun plaidera la Cauſe de ſon ami, & vous aurez beſoin d'un Témoin abſolument déſintéreſſé, pour être en état de vous former de ce démêlé une idée exacte & juſte.

Une autre raiſon en faveur de laquelle pluſieurs Honnêtes-gens ſe permettent de n'être point charitables, c'eſt que ceux qui demandent leur ſecours *ſont jeunes & vigoureux, qu'ils n'ont qu'à travailler, qu'il eſt juſte qu'ils ſe ſecourent eux-mêmes.* J'avouë que la charité la plus ſalutaire, la plus utile au Public, c'eſt de mettre les pauvres en état de gagner leur vie ſans être à charge à autrui. Mais voilà un homme qui ſe reconnoit obligé de travailler ; il vous prie de lui en procurer le moyen. Vous le pouvez. *Mais quoi ! prendre dans ma maiſon un homme couvert de haillons, & dont la malpropreté dégoutera toute ma famille ! D'ailleurs, me ſervir d'un homme que je ne connois pas, & qui a une mine qui m'eſt bien ſuſpecte, qui eſt peut-être un fripon, qui ne ſonge à s'introduire chez moi que pour me voler.* Mais ſi ces raiſons ſont bonnes chez vous, peuvent-elles être mauvaiſes chez d'autres? Et ne ſentez-vous pas que

vous envoyez ce pauvre au travail uniquement pour vous en défaire, & pour ménager un prétexte à votre dureté.

J'ai vu quelquefois faire de cette excellente régle un uſage encore bien plus mauvais. Je l'ai vu appliquée à des Officiers caſſez, honnêtes-gens, gens d'une illuſtre naiſſance; mais faute d'une éducation plus ſoigneuſe, uniquement capables de leur profeſſion. Dans le fond on ne leur refuſoit pas ces aumônes qu'on accorde à des pauvres ordinaires; mais pluſieurs perſonnes riches & dévotes même croyoient avoir de fortes raiſons pour ne les pas aſſiſter plus noblement: *Ils ont encore de la vigueur & de la jeuneſſe, que ne ſe mettent-ils à apprendre quelque métier.* J'ai vu une pareille défaite ſortir indignement de la bouche d'un très-pieux Perſonnage dont on ſollicitoit la pitié pour un homme de condition. *N'eſt-ce pas une honte à ce jeune-homme d'aller mendier ainſi de-ville-en-ville, je lui ai déja trouvé il y a quelques mois juſqu'à cinq à ſix livres dans la bourſe de mes amis, & il y revient encore? J'ai plus fait; je lui ai fourni un moyen de ſubſiſter honnêtement du travail de ſes mains. Je l'ai recommandé à un honnête Tiſſeran, qui veut bien lui enſeigner ſon Métier; mais notre Gentilhomme eſt trop orgueilleux apparemment pour s'abaiſſer ſi fort; qu'il renonce à cette vanité criminelle, & qu'il s'aide lui-même, s'il veut qu'on continuë à l'aſſiſter. Qu'il ſçache qu'il n'y a point*

point de métier plus vil que celui qu'il fait.

Que répondre à des raiſons ſemblables ? ſinon *que la pitié des méchans eſt cruelle?* Quelle compaſſion étendue un Homme de Qualité tombé dans la miſere ne doit-il pas exciter dans une ame généreuſe ? Que la pauvreté & la baſſeſſe doivent faire de cruelles & d'affreuſes impreſſions ſur un cœur qui n'a jamais eu occaſion de ſe familiariſer avec elle ! Quelle mortification pour un tel homme d'obéir à ſa miſere, en s'humiliant devant ſes égaux & même devant ſes inférieurs, & de s'expoſer à leurs refus atterrans, à leurs expreſſions dures & mépriſantes !

Je conviens qu'à la rigueur il doit plûtôt eſſayer ſes mains ſur le travail le plus vil, que de continuer à emprunter ſa ſubſiſtance de la bibéralité d'autrui. Mais quels obſtacles ne doit-il pas vaincre pour ſe mettre en état de ſuivre ce parti ? De quelle force d'eſprit n'a-t-il pas beſoin pour ſe défaire des préjugez de l'éducation les plus enracinez. Il faut qu'il aprenne tout d'un coup, que la Nature a mis parmi les hommes une parfaite égalité, qu'il n'y a rien de réellement mépriſable ſinon le vice, & qu'il faut ſoutenir avec fermeté les dédains qui découlent de toute autre ſource. Ce qui eſt plus difficile encore, ſon cœur doit acquérir tout d'un coup la vigueur néceſſaire pour ſuivre ces nouvelles lumieres de ſa raiſon. Quelle foule d'autres difficultez ne rencontrera-t-il

pas dans l'exécution de ſon deſſein ? Il ſe verra confondu avec la Populace la plus vile, la plus groſſiere, la plus mal élevée, avec des gens qui choquez de ſes manieres lui donneront par les leurs un dégout continuel; ſon peu d'adreſſe s'attira les réprimandes déraiſonnables & offenſantes de ſes Maîtres, & les dédaigneuſes turlupinades de ſes Compagnons. En vérité, un homme d'une certaine naiſſance, qui à-travers de tant d'épouventables obſtacles marche d'un pas ſûr & conſtant vers ſon devoir, me paroît porter la vertu à ſa plus ſublime grandeur, & ſe rendre dignes des plus magnifiques éloges. Mais eſt-il bien naturel d'exiger des foibles mortels, ſans diſtinction, une ame ſi docile à la raiſon, une force d'eſprit ſi extraordinaire ? Dumoins devroit-il être permis, ce me ſemble, avant que de prendre une réſolution ſi pénible, ſi répugnante à l'amour-propre, d'eſſayer ſi par le moyen d'ames généreuſes & ſenſibles, il ſeroit poſſible de trouver une condition plus ſupportable, une maniere de ſubſiſter plus commode, & moins expoſée au mépris. Pour n'en pas demeurer d'accord, il faut avoir une raiſon bien corrompue, & bien défigurée par l'inhumanité ou par l'avarice.

SUITE

SUITE
DU DISCOURS
Précédent ſur la Charité.

IL y a un autre motif bien extraordinaire, qui empêche pluſieurs perſonnes, d'ailleurs vertueuſes & raiſonnables, d'aſſiſter généreuſement leur prochain. *Je ne ſçaurois me réſoudre à faire du bien à cet homme-là;* & pourquoi? *C'eſt que depuis peu il a embraſſé ma Religion.* Quoi! vous refuſez votre ſecours à un homme qui vient de renoncer à une Religion, ſelon vous, pleine de groſſieres erreurs, pour faire ouvertement profeſſion de la vôtre, que vous conſidérez comme la ſeule raiſonnable? Voilà un motif bien bizare, bien révoltant, bien peu propre à ſe lier avec ce zéle que toutes les Sectes ont pour leurs opinions. *Mais*, dit-on, *c'eſt conſéquemment à une triſte expérience que nous nous déterminons à un procedé qui paroît d'abord ſi peu raiſonnable: Une infinité de pareilles gens ſe ſont adreſſez à nous; nous les avons aſſiſtez généreuſement, ils ont été les objets de la charité publique & particuliere; mais leurs vices ſe ſont bien-tôt échappez à leur diſſimulation, & les deſordres de leur conduite nous ont fait*

rougir de notre crédule bonté. Voulez-vous qu'on ſoit éternellement la dupe du faux zele de pareilles gens, & que mille fois attrappé on s'expoſe tous les jours ſtupidement à être attrapé de nouveau?

D'abord il y a dans tout cela bien de la déclamation, bien des Phraſes outrées, bien de cette Réthorique des paſſions, qu'on employe pour ſe tromper ſoi-même, & pour dérober ſa conduite aux cenſures de ſa propre raiſon. Il eſt vrai que depuis un certain nombre d'années un grand nombre de perſonnes eſt venu chercher dans notre Patrie un refuge ſous le titre de Proſelytes, & que pluſieurs d'entr'eux n'ont pas répondu à la charité des Honnêtes-gens par la régularité de leur vie; mais malheureuſement ce ſont ceux-là qui abſorbent toute notre attention. Nous détournons la vuë de ces Proſelytes qui ſe ſont noblement ſoutenus, & dont les lumieres & les vertus nous éclairent & nous édifient. La précieuſe acquiſition que nous avons fait de ce petit nombre de Perſonnes eſtimables, devroit ſeule nous exciter à faire un bon accueil aux Proſelites, & à bannir de notre mémoire ces gens indignes qui, au ſortir d'une autre Religion ſe ſont venus confondre avec les Scélérats qui étoient déjà dans le ſein de la nôtre.

D'ailleurs, on enveloppe ſous les mêmes titres odieux tous ceux d'entre ces Proſelytes

qui

qui ont donné du ſcandale, quoique leurs fautes ſoient d'une nature très-différente, & que les unes caractériſent des gens dignes de tout mépris, tandis que d'autres ne marquent que la fragilité humaine.

Les plus ſuſpects & les plus mépriſez d'entre nos Proſelytes ſont des Religieux, *des Moines qui ont quitté le froc.* Il s'en eſt trouvé réellement de fourbes, de débauchez, qui mépriſoient aſſez la vertu pour dédaigner d'en ſauver les apparences. D'autres, après avoir donné pendant quelque tems d'édifiantes preuves d'une ſageſſe conforme à leur Religion, ſe ſont démentis par quelques actions particulieres; ils ont fait voir qu'ils étoient hommes, qu'ils avoient des paſſions, & qu'ils n'en étoient pas toujours les maîtres. Les voilà d'abord privez de l'eſtime publique, décriez comme les derniers des hommes, fortement ſoupçonnez de n'avoir embraſſé notre Religion que pour ſecouer le rude joug de leur Ordre, & pour venir parmi nous ſe précipiter ſans contrainte dans la débauche & dans le libertinage; c'eſt aller bien vîte aſſurément. Il s'en faut bien qu'on ne regarde ſa propre conduite de ce même point de vue. Quoi! un homme n'eſt pas abſolument parfait, s'enſuit-il qu'il ne ſe ſoit pas converti de bonne foi? Ou bien eſt-il abſolument certain que la même force d'eſprit par laquelle une perſonne delivre ſa raiſon du joug des préjugez, lui procure

procure dans le même inſtant un empire deſpotique ſur ſes paſſions ? Le cœur eſt-il ſoumis dès que l'eſprit eſt éclairé ? S'il en étoit ainſi, ſi les lumieres de la raiſon épuroient d'abord l'ame, il y auroit parmi nous plus de gens d'une vertu parfaite.

Pour moi il me ſemble que rien n'eſt plus aiſé que de concilier une converſion faite par les principes les plus excellens, avec des fautes paſſageres qui ne forment point une habitude. Un homme aime la vérité ; il a la grandeur d'ame de peſer à la balance de la raiſon les idées qui lui ont paru les plus ſolides ; il les trouve légeres, il découvre le poids de celles que juſqu'alors ſa prévention avoit rejettées ; il ſe réſoud à une noble docilité pour ſes lumieres ; il a trop de probité pour les renfermer dans ſon ame, & pour les démentir par ſa conduite extérieure. Il forme le généreux deſſein de braver la haine de ſa Secte, de ſacrifier au devoir les plus doux agrémens de la vie, & de chercher une autre Patrie où la vérité oſe ſe montrer au grand jour.

Pendant qu'il médite ce beau projet, qu'il arrange les moyens de l'exécuter, & qu'il le met actuellement en exécution, un zéle ardent occupe toutes les facultez de ſon ame. La Religion & la vertu qui en eſt inſéparable, abſorbent toute ſon attention ; le vice, les foibleſſes le trouvent toujours ſur ſes gardes. Il eſt tout concentré dans l'importance

portance d'un ſeule ſujet. Cette belle diſpoſition de ſon ame ſe ſoutient encore quelque temps, après qu'il eſt venu à bout de ſa noble entrepriſe. Mais ſon zéle n'a plus les mêmes obſtacles à ſurmonter; l'ardeur de ce zéle ſe rallentit peu-à-peu dans l'inaction. Les paſſions étouffées pendant quelque tems ſe raniment, le Héros Chrétien s'évanouit, & l'homme reparoît avec ſa malheureuſe fragilité. Ces révolutions du cœur ne ſont que trop naturelles. Il n'eſt pas permis d'en douter. Ne trouve-t'on que des gens d'une ſageſſe inaltérable parmi ceux qui ont immolé au devoir de profeſſer publiquement leur Religion, *patrie*, *richeſſes*, *amis*, *dignitez*, *parens; tout ce qui peut rendre la vie agréable?* Ces révolutions ne ſe remarquent-elles pas dans des Sectes entieres? Tant que la perſécution les accable, ce n'eſt que grandeur d'ame, conſtance, parfait devoument aux plus pénibles devoirs, pieté, vertu, pouſſées à l'excès. Mais le glaive perſécuteur ne brille-t'il plus à leurs yeux? Ont-elles le bonheur de reſpirer pendant quelque temps? Leur zéle ſe refroidit, & contentes de poſſeder ce qu'elles nomment la ſaine doctrine, elles confondent leurs mœurs avec celles des Barbares, ou ſi l'on veut, des inſenſez, qui ont été leurs bourreaux.

Faut-il donc trouver quelque choſe de ſi affreux dans les foibleſſes d'un Proſelyte, qui ſortent du fond de notre tempéramment, dans

dans des foibleſſes, plus excuſables peut-être dans un *Religieux converti* que dans tout autre homme? Faut-il d'abord le regarder comme indigne de tout ſecours? Que ſçavez-vous, ſi des fautes qui n'ont point alteré le beau caractére des plus ſaints hommes, n'excitent pas dans ſon ame le repentir le plus amer & le plus ſincere? Que ſçavez-vous ſi plus digne de vos conſolations que de vos invectives, il n'eſt pas réſolu à *réparer ce ſcandale* par les moyens les plus édifians? Etes-vous convaincu qu'il ira de déſordre en déſordre, & que ni conſeils ni cenſures ne pourront l'en détourner? Il y a de l'apparence que votre pénétration ne va pas ſi loin, & ce qui eſt bien certain c'eſt que les premiers Docteurs du Chriſtianiſme, dont les lumieres étoient bien ſupérieures aux vôtres, ſe ſont conduits tout autrement à l'égard de ceux qui avoient embraſſé la vérité, ſans ſe rendre abſolument maîtres de leurs penchans vicieux.

Mais, crime inoui! crime d'un genre tout nouveau! Voilà un Religieux, qui a diſſipé dans ſon eſprit les nuages de la prévention. C'eſt un homme réglé, ſobre, tempérant; la recherche de la vérité fait ſes ſeules délices. *Mais qu'on ne s'y trompe pas, qu'on ſe garde ſoigneuſement de lui procurer même le néceſſaire. Cet homme n'eſt point-du-tout de notre Religion, je le croi Déiſte; ou s'il eſt Chrétien, il panche certainement vers l'Arrianiſme.*

nisme. Il a même le front de ne s'en cacher pas. Ses propres discours rendent la chose évidente. Se peut-il quelque chose de plus petit & de plus pueril ? De pareilles fadaises peuvent-elles se concilier avec le sens-commun ? Cet homme a préferé la voye de l'examen à celle de l'Authorité ? Par ce moyen il a réussi à dissiper les préjugez de son enfance. Vous applaudissez à sa conduite, il a fait très-sagement. Mais voilà l'examen fini ; il doit désormais se soumettre au joug d'une nouvelle Authorité ; est-il juste qu'il sorte d'un aveuglement pour entrer dans un autre, & qu'il trouve humblement chez nous ce qu'il a quité généreusement ailleurs ? Encore un coup est-il permis de s'abîmer dans un pareil cahos de contradictions ? Quoi vous prétendez que cet esprit Philosophe, qui avec lenteur & avec la plus timide circonspection, s'est vuidé d'opinions absurdes, se hâte étourdiment de remplir son ame de sentimens nouveaux ? Vous voulez qu'il se presse de jetter ses idées dans le moule de votre système ? Vous voulez l'obliger à se charger de tout le faisceau de vos opinions, sans le délier & sans en rejetter rien ? Vous mépriſez cet homme parcequ'il n'est pas extravagant & ridicule ? Vous le mépriſez, vous le haissez, par cela même, qu'il mérite infiniment votre estime & votre amour ? Voilà en vérité des travers d'esprit d'une espece bien singuliere ? Oui, c'est par ces

ces mêmes raiſons, qui vous rendent cet homme odieux, que je me croi obligé de le trouver digne de ma tendreſſe. C'eſt par ces mêmes motifs, que je ſoupçonne de mauvais-ſens ou de mauvaiſe foi, ceux qui prétendent avoir découvert en peu de temps & l'erreur, & la verité. Ce ſont ou des Eſprits faits pour l'eſclavage, incapables d'une généreuſe indépendance, ou bien des fourbes, qui par l'étalage d'une ſervile complaiſance veulent s'allier avec notre orgueil pour nous duper plus ſurement.

Au contraire les Proſelytes qu'il nous faut, ceux qui peuvent être l'honneur & le ſoutien de notre Religion, ce ſont ces ſages amateurs de la vérité indépendans de tout, excepté de l'évidence; s'ils viennent à nous, encore embaraſſez dans le doute, tant mieux. Ils ne doutent ni par libertinage ni par imbécilité, aidons-les à ſortir de ce fâcheux état; & s'ils s'en débaraſſent ſans entrer préciſément dans toutes nos idées qui nous paroiſſent les plus eſſentielles, ne trouvons pas mauvais qu'ils s'attachent à la Secte qui leur convient le plus: mais conſidérons-les toujours comme nos freres, & comme nos compagnons dans la glorieuſe route de l'examen.

Mais enfin je veux accorder plus qu'on ne me demande. Je veux que ſans diſtinction tous nos Proſelytes étrangers tant qu'ils ſont, ayent abuſé lâchement de notre facilité;

que

que tous ils ſe ſoient indignement démenti; que pas un ne ſe ſoit converti de bonne foi & par de nobles principes; cependant en voilà un nouveau qui vient ſe recommander à notre charité; c'eſt un Moine, c'eſt un Jeſuite même, ſi l'on veut; quel accueil faut-il lui faire? Eſt-ce ſa faute qu'une infinité de ſcélérats nous ayent pris pour dupes? Eſt-ce lui qui eſt la cauſe de leur indigne conduite? Leurs mauvaiſes mœurs ont-elles infecté ſon ame? Y a-t-il quelque liaiſon néceſſaire entre ſon cœur & leur libertinage? Sera-t-il fourbe & débauché, parce-qu'ils ont été tels? J'avoue que je n'ai pas l'eſprit aſſez pénétrant pour faire de ſi merveilleuſes découvertes. Il eſt naturel, je n'en diſconviens pas; il eſt naturel à un homme qui a été ſouvent trompé d'en devenir plus circonſpect & plus défiant; mais il n'eſt jamais permis d'étouffer la charité par la précaution. Quelle circonſpection imaginable doit nous empêcher de recevoir les nouveaux Proſelytes avec une douceur engageante, avec une politeſſe chrétienne? Quelle barbare prudence nous oblige à les mortifier par la déclaration ouverte de nos ſoupçons déſobligeans? Vaudroit-il pas infiniment mieux affermir ces perſonnes dans notre Religion, en leur faiſant voir que nous l'avons réellement apriſe d'un maître qui étoit débonnaire & humble de cœur? Cette politeſſe ne nous force pas à leur prodiguer incon-

inconſidérément nos bienfaits & notre eſtime. Elle s'allie ſans peine à une légitime circonſpection; elle ne ſçauroit nous détourner d'examiner ces Proſelytes, & de voir ſi leur converſion eſt fondée ſur des raiſons dont ils ſentent aſſez la force. Elle nous permet de nous informer de leur conduite, & de faire des recherches pour ſçavoir ſi des motifs humains n'ont pas trop influé dans la réſolution qu'ils ont priſe. Notre Religion n'eſt point d'une nature à exiger de nous le ſacrifice de notre bon-ſens.

Il y a des gens qui prétendent que le moyen le plus ſûr d'éprouver des Religieux Proſelytes, c'eſt de les exclure du Miniſtére de l'Evangile, & de les aider à ſubſiſter par quelque autre Profeſſion. Ce moyen eſt excellent ſans doute, à l'égard de ceux qui manquent de talens, ou dont la conduite, quelques éclairez qu'ils puiſſent être, n'eſt pas aſſez réguliere. Mais il me ſemble que l'humanité voudroit dumoins qu'on les engageât dans des Profeſſions les plus convenables à un Homme de Lettres, & les plus éloignées des Métiers de la plus vile populace. Mais quelle raiſon plauſible pour nous porter à tenir la même conduite par rapport à ceux dont l'érudition & les lumieres ſont ſecondées par une vertu ſuffiſamment miſe à l'épreuve? Il me ſemble que ces ſortes de Proſelytes ſont infiniment capables de rendre de grands ſervices à la Religion? La vérité

a une

a une force acceſſoire bien conſidérable dans la bouche d'un homme qui n'emprunte pas cette vérité des préjugez de l'éducation ; mais qui ſe l'eſt appropriée par un généreux & pénible examen.

Si toutes les raiſons que j'ai alleguées n'ont pas un poids ſuffiſant, je n'ai qu'une ſeule demande à faire : Que veut-on que faſſe un Religieux, homme-de-bien, réellement dégagé de ſes erreurs, & porté par des bons motifs à ſortir de ſa patrie pour venir embraſſer notre Religion ? Il ſçait qu'il va s'expoſer à la haine de ceux qu'il abandonne au mépris de ceux à qui il voudroit s'unir, à leurs cruels ſoupçons, à leur dureté. Peut-être ſe verra-t'il réduit à apprendre un vil Métier au milieu d'une groſſiere & brutale populace. *Ce qu'un tel homme doit faire ! La choſe parle d'elle même. S'il eſt fortement convaincu de la vérité de notre Religion, s'il croit que ſon ſalut dépend du parti qu'il prendra, il doit de néceſſité aller à ſon but à-travers les plus grands obſtacles ; il doit braver tout, haine, mépris, ſoupçons, miſere.* C'eſt ſon devoir, rien n'eſt plus ſûr ; mais ſent-on juſqu'à quel point ce devoir eſt rude & pénible ? Comprend-on que pour le ſuivre avec une généreuſe conſtance il ne ſuffit pas d'être vertueux ; mais qu'il faut être capable de l'héroïſme le plus parfait & le plus ſublime ? Je croi concevoir qu'un ſacrifice ſi contraire à nos penchans naturels les plus vifs, égale le martyre,

tire, s'il ne le ſurpaſſe pas. Y a-t-il beaucoup de gens qui portent la piété juſques au merveilleux ? Eſt-il juſte que nous ne daignions nous aſſocier qu'à des Héros du premier ordre ? Nous-mêmes ſommes-nous de cette claſſe diſtinguée ? Faiſons-nous toujours de généreux efforts pour fixer notre attention ſur la régle fondamentale de la Morale Chrétienne ? Cette régle ſi naturelle, ſi raiſonnable, qui nous ordonne de nous détacher de l'amour-propre, de nous mettre à la place des autres hommes, & de les traiter comme nous voudrions qu'ils nous traitaſſent dans les mêmes circonſtances. Il eſt vrai que la plus ſublime vertu ſçait aller au devoir par les routes les plus difficiles, les plus hériſſées d'obſtacles. Mais ſongeons que ce n'eſt pas à nous à mettre les forces de cette vertu à une ſi terrible épreuve, en jonchant d'épines ce rude & pénible ſentier. C'eſt bien plûtôt à nous de l'aplanir, & s'il étoit poſſible de le parſemer de fleurs.

Je finirois ce Diſcours après y avoir ajouté encore une ſeule Remarque. Des perſonnes d'ailleurs attachées à la vertu & à la raiſon ont de l'éloignement pour les Proſelytes, & ſurtout pour ceux qui ont été Prêtres ou Moines ; la raiſon en eſt qu'elles en ont été ſouvent les dupes. Mais n'y auroit-il pas dans cette averſion un peu de dépit ? Et ce dépit, cette indignation n'auroient-ils pas leur ſource dans une vanité un peu criminelle ?

nelle ? Nous n'aimons point à être trompez, notre amour-propre en ſouffre. J'oſe prier ces perſonnes de porter la ſonde dans leur cœur, pour examiner ſi ce dépit n'entre pas conſidérablement dans les précautions exceſſives qu'ils prennent contre les nouveaux Proſelytes. Pour moi j'avoue que je le ſoupçonne fort. Dans le fond ont-elles tellement prodigué leurs ſecours à ces impoſteurs, qu'elles en ont été incommodées & miſes hors d'état d'aſſiſter des pauvres d'un plus grand mérite ? Ont-elles lieu de craindre de manquer de charité pour elles-mêmes, & de ſe ruiner ſi elles faiſoient les mêmes efforts pour d'autres qui prétendent embraſſer leur Religion ? On peut croire, ſans trop courir riſque de ſe tromper, que cette crainte n'eſt pas des mieux fondée. Il eſt aſſez propable qu'en retranchant quelque choſe de leur ſuperflu, elles pourroient encore hazarder d'être dupées pluſieurs fois. Une vanité un peu raiſonnée ne devroit point les en détourner. Il eſt glorieux d'être trompé, quand on ne l'eſt que parce-qu'une généreuſe humanité a défendu à notre prudence de pouſſer trop loin ſa circonſpection, & qu'on n'a pas voulu permettre que dans notre ame l'homme Prudent étouffât l'homme Chrétien.

XL. DISCOURS.

Caracteres & Réflexions.

I. ROULER tout un jour en caroſſe ſans avoir rien à faire; entrer dans vingt maiſons ſimplement pour en ſortir ; faire l'exercice de l'éventail ou de la tabatiere; écouter comme des nouveautez les choſes qu'on vient d'entendre dans un autre endroit, & qu'on va encore entendre dans un autre ; parler ſans avoir rien à dire ; être ennuyé par ceux que l'on ennuye; voir cent viſages dont on ſe ſoucie peu, & qui ſe ſoucient auſſi peu de nous ; faire dans chaque maiſon dix complimens & trente révérences; voilà ce qui s'appelle s'occuper à faire des viſites de cérémonie.

Tous les hommes font profeſſion d'aimer la liberté, & pour peu qu'ils s'examinent, ils ſentent qu'ils ſont nez pour ne pas dépendre. Pourquoi donc établir ce commerce embarraſſant de formalitez, ſi contraire à cette liberté chérie? Et puiſqu'on a établi cette contrainte, également odieuſe à tout le monde, qu'y a-t-il de plus naturel & de plus raiſonnable que de s'en affranchir par un conſentement mutuel?

II. Les plaiſirs des hommes peuvent découler

couler de trois ſources; de l'eſprit, des ſens, & de l'imagination. La diſtinction des plaiſirs du cœur & de ceux de l'eſprit me paroît un peu chimérique. L'eſprit ne ſent jamais du plaiſir ſans quelque paſſion du cœur, & le cœur n'a point de paſſions agréables, ſi l'eſprit ne refléchit pas ſur ce qu'elles ont de touchant.

Certains plaiſirs, il eſt vrai, ont leur ſource dans l'eſprit, & de-là paſſant au cœur, ils y excitent quelques paſſions; d'autres plaiſirs ont leur principe dans quelque paſſion, & ſe communiquent après à l'eſprit. La ſatisfaction, par exemple, qu'on goûte en dévelopant quelque vérité qui nous étoit auparavant inconnue, ne devient un plaiſir que lorſque nous nous aplaudiſſons de nos lumieres, & lorſque cette augmentation de cette eſtime pour nous excite dans notre cœur quelque nouvelle tendreſſe pour nous-mêmes. D'un autre côté l'amour ne ſeroit jamais une paſſion agréable, ſi la ſituation d'un cœur amoureux ne faiſoit naître dans l'eſprit des idées flateuſes & ſatisfaiſantes.

On voit aſſez que le premier de ces plaiſirs commence par l'eſprit, & que l'autre a ſon origine dans le cœur; mais puiſque le cœur & l'eſprit ſont toujours mêlez, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire ici de faire une diſtinction.

Rien n'embarraſſe davantage la raiſon que

de ne pas diſtinguer aſſez, & de diſtinguer trop. Les eſprits pareſſeux & ſtupides donnent dans le premier de ces défauts. Leur raiſon eſt toujours envelopée de nuages épais qui en cachent la lumiere, tout y eſt obſcur & confus. Le trop de diſtinction au contraire nuit ſouvent aux eſprits trop fins; ils ſe plaiſent à la vetille, & laiſſent là la ſolidité du raiſonnement, pour courir après de ſubtiles chiméres.

Revenons aux plaiſirs de l'eſprit. C'eſt celui qu'on goûte proprement en qualité d'hommes, au-lieu que les plaiſirs des ſens nous ſont communs avec les animaux.

C'eſt auſſi le plaiſir de l'eſprit qui l'emporte ſur tous les autres, au gré de ceux qui ſont capables de le goûter; on ne le goûte qu'à meſure qu'on raiſonne & qu'on refléchit; en un mot à proportion qu'on eſt homme. Il en eſt ainſi, ſurtout à l'égard de ces plaiſirs qui naiſſent de l'eſprit, & qui de-là ſont paſſer leurs agrémens juſqu'au cœur.

Un homme raiſonnable peut être touché pendant quelque tems d'un beau ſpectacle; mais il diſtinguera fort ce divertiſſement d'avec celui qu'on goûte dans une converſation animée & ſpirituelle. La beauté d'un ſpectacle n'amuſe que l'animal, & ne va point juſques à l'homme; au-lieu que c'eſt purement l'homme qui ſe plaît à la douceur d'un agréable entretien. L'amour qu'on a pour ſoi-même, qui eſt la ſource de nos

plaiſirs

plaiſirs ſes plus vifs ne trouve point ſon compte dans le premier de ces divertiſſemens; mais dans le ſecond nous ſommes en partie la ſource de nos plaiſirs, & nous nous ſommes redevables de nous les ſçavoir procurer à nous-mêmes.

Dans un concert de muſique, les inſtrumens & les voix s'entreprêtent de la force & de l'agrément; & de la même maniere dans la converſation les eſprits ſe ſoûtiennent les uns les autres, & ſe prêtent des charmes nouveaux.

On ſe ſent animé d'une émulation continuelle, plus les autres plaiſent & brillent, plus on plaît, plus on brille. Au ſortir de ce divertiſſement, on a encore long-temps la ſatisfaction d'avoir ſçu y contribuer, & les plaiſirs que nous avons procuré aux autres, ont un agréable retour ſur nous-mêmes.

Du tems de Voiture & de Sarraſin, le plaiſir de l'eſprit étoit fort en vogue, on s'aſſembloit exprès pour le goûter; il n'étoit pas néceſſaire de porter dans les Aſſemblées de la richeſſe & de la qualité, il ſuffiſoit d'y porter un beau génie. Pour y être bien reçu il valoit mieux être Voiture que Prince.

Ces cercles galans ſont devenus peu-à-peu pédanteſques & inſupportables, & Moliere leur a donné le coup mortel par ſes Femmes Sçavantes; Piéce qui repréſente au vif

la maniere dont ces converſations ſpirituelles étoient dégénérées de ſon tems.

Ce n'eſt pas l'abus des converſations ſpirituelles qui choqueroit à préſent ce judicieux Auteur, ſi notre ſiécle étoit aſſez heureux pour le poſſeder; c'eſt le mépris de ce plaiſir auſſi innocent qu'agréable, qui s'attireroit ſes Critiques ſenſées. On aime mieux ſe divertir à préſent en animal qu'en homme, & nous ſommes plus obligez à la nature de nous avoir donné des ſens, que de nous avoir donné une raiſon. Qu'arrive-t-il dans nos jours dans les Aſſemblées des perſonnes même du plus haut rang? Dès qu'on y entre on y voit dreſſées un grand nombre de tables de jeu, à peine a-t-on le tems de ſe dire deux mots, il faut d'abord ſaiſir un jeu de cartes, & ſe fatiguer l'eſprit pendant quatre heures d'une partie d'ombre, qui ne permet pas la moindre converſation à ceux qui ſe piquent de jouer bien ce jeu rêveur. Dès que la ſéance eſt finie on ſe retire, fort content d'avoir dit pendant tout ce tems-là, *Gano, eſt-il permis? matadors & ſans prendre.*

Ce plaiſir eſt très-indigne d'une créature raiſonnable, & les perſonnes de diſtinction me paroiſſent fort à plaindre d'être obligées, par une bienſéance preſque indiſpenſable, de perdre leur tems dans ces cohuës, où le faquin ſe gliſſe ſouvent à la faveur d'un habit magnifique, & d'un beau nom qui ne lui apartient pas davantage que ſon habit.

III.

III. Les plaiſirs de l'imagination ſont ceux que goute le riche Lucullus, en regardant la magnificence de ſes Bâtimens & la pompeuſe ſymétrie de ſes Jardins. Ses Laquais jouiſſent comme lui de tout ce qu'il y a de réel dans ſa ſatisfaction. Ils traverſent des apartemens ſpacieux, & la dorure des lambris frappe leurs yeux comme ceux de leur Maître.

Ils ſentent l'odeur agréable que répandent ſes Orangers, & jouiſſent de l'air pur & frais qu'il reſpire lui-même à l'entour de ſes Caſcades & de ſes Baſſins. D'où vient que tandis qu'ils regardent toutes ces beautez d'un air indifférent, on voit la joye ſe peindre par les plus vives couleurs ſur le viſage de Lucullus? C'eſt que Lucullus en contemplant ces merveilles, s'avertit de tems-en-tems qu'elles ſont à lui, & qu'il eſt le maître de tous ces lieux enchantez.

IV. Les divertiſſemens de Cryton ne ſont pas plus réels. Il donne chez lui un magnifique Concert, où ſe trouvent aſſemblez les plus fameux Joueurs d'inſtrumens, & les voix les mieux choiſies. On le voit s'étendre gravement dans un fauteuil, & il paroît ramaſſer toute ſon attention pour ne pas perdre un ſeul accord, un ſeul paſſage.

Cependant Cryton n'entend pas la Muſique, il n'a point d'oreilles ſeulement. Son divertiſſement conſiſte à croire que les autres ſont perſuadez qu'il ſe divertit. Il tom-

beroit inſenſiblement dans l'ennui, s'il ne faiſoit pas quelque effort pour ne point oublier qu'il doit avoir du plaiſir, & il a beſoin pour ſe divertir de ſe dire quelquefois à ſoi-même, *je me divertis.*

V. On voit un grand nombre de gens ſe piquer d'une conſtance ridicule, en executant les réſolutions qu'ils ont une fois priſes, quelques oppoſées qu'elles ſoient au bon-ſens & à leurs véritables intérêts.

Le riche Cleobule a trois fils : avant qu'il pût encore juger de leur caractére, il a reſolu que l'aîné ſeroit Conſeiller; le ſecond Avocat, & le troiſiéme Homme de Guerre. A préſent que l'âge a dévelopé les qualitez de leur eſprit, & les inclinations de leur cœur, on voit que l'aîné eſt brave & Petit-maître, qu'il aime la parure & l'équipage; en un mot, qu'il eſt fort propre aux Emplois militaires.

Le ſecond manque d'eſprit & de génie, il ne ſçauroit rien apprendre; à peine a-t-il le ſens-commun.

Le cadet, ſouverainement poltron, eſt malicieux & fin; il a de l'effronterie & la voix forte; ces qualitez menent d'elles-mêmes droit au Métier d'Avocat. Toutes ces raiſons cependant ne ſçauroient ébranler Cleobule qui s'obſtine à ſuivre ſes premieres vuës, quoiqu'en changeant de ſentimens, les trois Charges puiſſent tout de même entrer dans ſa famille. Au premier jour ſon cadet doit aller

aller à l'Armée, s'attirer des coups de bâton par ſes malices. Le ſecond va fortifier les Juges dans l'habitude de dormir à l'Audience, & de déterminer leurs Déciſions avant que d'entendre les Plaidoyers. Je prévois encore que l'aîné entrera au Barreau en chantant, en peignant ſa perruque, & en démentant par ſes airs cavaliers la gravité de ſa Robe.

N'importe, leur pere les deshéritera s'ils ne ſe conforment à ſes deſſeins; il s'eſt engagé à lui-même à les executer ponctuellement, & il aimeroit mieux mourir que de ſe manquer de parole.

VI. La diſtraction eſt un défaut des Sçavans & des Philoſophes; mais c'eſt un défaut pourtant, & même un défaut inſuportable dans la Société. En effet, la diſtraction n'eſt autre choſe qu'une abſence d'eſprit, qui nous empêche de réfléchir ſur nos propres actions & ſur celles des autres hommes: ainſi d'un côté le diſtrait paroît ridicule, dépourvu de ſens & de raiſon, & de l'autre il confond ſon air avec celui d'un homme ſuperbe & dédaigneux.

Bien des gens cependant, chagrins d'avoir un défaut de trop peu, affectent d'être diſtraits, afin qu'on les croye Génies ſupérieurs. Incapables de la profonde méditation des Philoſophes, ils en adoptent l'extérieur ridicule, qu'il eſt bien plus facile d'attraper. Tout le monde ne peut pas fixer

toute ſon attention ſur des matieres abſtraites, & affranchir pour un tems ſon corps de l'empire d'une ame toute concentrée dans la méditation; mais rien n'eſt plus aiſé que d'attacher ſur quelque objet une prunelle immobile & égarée: on peut ſans peine faire des geſticulations & des grimaces répondre de travers, ſe heurter contre un pilier, & lui dire, *Monſieur, je vous demande pardon.*

VII. Un des caractéres des plus infaillibles du vrai mérite, c'eſt de ſçavoir le connoître & l'eſtimer indépendamment de l'extérieur, qui peut en relever ou obſcurcir l'éclat: C'eſt d'avoir la grandeur d'ame d'honorer ce mérite partout où il ſe trouve, & d'en faire une profeſſion ouverte. Peu de perſonnes ont l'eſprit aſſez fort pour développer ainſi la vertu d'avec l'extérieur: moins y en a-t-il encore qui ont le cœur aſſez bon pour lui rendre ouvertement l'hommage qui lui eſt dû; & d'ordinaire il eſt plus avantageux dans le monde d'avoir un air prévenant, que d'avoir un ſolide mérite.

Il faut avoir plus de raiſon qu'on ne penſe, pour revenir de la premiere impreſſion que l'abord de quelqu'un fait ſur notre ame. Certaines perſonnes ont reçu de la Nature un charme ſecret qui s'empare de nous dans un inſtant, & qui nous porte à examiner tout leur caractére avec indulgence.

Un air inſinuant répandu ſur toute leur perſonne nous farde leurs défauts, & nous fait

fait admirer ce qu'à peine on eſtimeroit dans un autre. Il en faut convenir ; une phyſionomie heureuſe eſt la plus forte de toutes les recommandations.

A l'égard d'autres perſonnes moins favorablement traitées de la Nature, il faut percer une certaine écorce deſagréable pour aller juſqu'à leur mérite ; ſouvent cette écorce nous arrête, & le mérite y reſte enfermé.

Quand même il ſe dévelope par quelque action éclatante, on n'aime point à le reconnoître ; & on ne pardonne qu'avec peine à un air bas, de cacher une ame élevée & un génie ſupérieur.

Si nous ſommes ſouvent les dupes de l'extérieur, on peut le pardonner encore à la force que la machine a ſur l'eſprit ; mais l'eſtime & la vénération qu'on doit au mérite ſont quelquefois détournées par des cauſes ſi peu importantes, qu'on ne ſçauroit aſſez s'en étonner.

VIII. Polycrate voit par hazard dans une compagnie le jeune Lyſis, qu'il trouve d'abord aimable ; plus il l'entretient, & plus il ſe confirme dans l'idée qu'il en a conçuë. Il trouve ſes manieres inſinuantes, & remarque dans ſa converſation une ſolidité aiſée, & un brillant qui ne s'écarte pas de la juſteſſe. Polycrate eſt ſur le point de l'honorer de ſon aprobation ; mais un ſcrupule vient à la traverſe, & ſuſpend ſon eſtime toute prête à ſe donner.

Ne penſez pas qu'il veuille s'enquerir ſi toute la conduite de Lyſis répond aux agrémens de ſon entretien, & s'il peut fonder ſon amitié pour lui ſur une baze ſolide; c'eſt la moindre de ſes penſées. Polycrate demande à quelqu'un de la compagnie ſi Lyſis eſt Gentilhomme, & il aprend qu'il n'eſt ſimplement qu'homme de mérite. Là-deſſus il ne lui dit plus un mot; à peine daigne-t-il le regarder. Une indifférence glacée ſuccéde à la chaleur qu'il commencoit à ſe ſentir pour un homme ſi aimable. Il n'a garde d'encanailler ſon amitié.

Cléanthe eſt un peu plus raiſonnable. Il eſtime Lyſis, & il ne ſçauroit ſe défendre d'avoir pour lui une amitié aſſez tendre. Il fait plus, il le fréquente; mais c'eſt toujours à la dérobée. Il s'en cache preſque comme d'un crime. Il ne le voit ni à la promenade, ni en compagnie, & ce n'eſt que dans ſa chambre qu'il jouit du plaiſir de l'entretenir. Si quelque Grand le prend ſur le fait, il s'embaraſſe, il ſe déconcerte, & il ne ſe remet que pour faire paſſer la viſite de Lyſis pour une viſite d'affaires.

Il faut que ce Grand même remarque le mérite de Lyſis, & qu'il en agiſſe avec lui familierement pour que Cleanthe reprenne avec lui ſes manieres ordinaires; c'eſt-là le ſeul moyen de le faire revenir de la honte d'avoir été trouvé tête-à-tête avec un parfaitement honnête-homme.

IX.

X. Les habits contribuent beaucoup à l'eſtime qu'on marque aux perſonnes. Je me ſuis mis proprement pour aller en viſite, & je rencontre Ariſte : d'auſſi loin qu'il me voit, il quitte ſa compagnie, & court m'embraſſer; il me jure une amitié inviolable, & me préſente à ceux qui ſont avec lui, comme une perſonne digne de leur conſidération.

Quelque tems après je reviens d'un voyage, habillé en Voyageur. Je trouve encore Ariſte en mon chemin, avec des Dames; il tourne la tête de-peur de me ſaluer. Ne le ſoupçonnant pas d'une foibleſſe pareille, je l'acoſte : il rougit, & ſe hâte de prévenir mon compliment, en me demandant compte d'une commiſſion qu'il m'avoit donnée. Avez-vous vu à Bruxelles un tel de mes Amis, dit-il ? Le Général un tel, ſe porte-il bien ? Madame la Marquiſe a-t-elle demandé de mes nouvelles ? Enfin il me parle de tout autre pour ſe diſpenſer de me parler de moi-même. Je ne doute pas que dès que je ſuis parti, il ne me faſſe paſſer pour le Valet-de-chambre d'un de ſes Amis. N'a-t-il pas raiſon de ne me pas connoître ? J'ai laiſſé mon mérite dans ma garderobe.

X. Il faut rendre juſtice ſur ce chapitre aux perſonnes d'une Qualité diſtinguée : ils ne rougiſſent pas d'ordinaire de reſpecter le mérite dans les perſonnes qui leur ſont

inférieures, ou qui le paroiſſent par leurs habits. Ce ridicule ne ſe trouve la plûpart du tems que dans ceux dont la qualité eſt douteuſe, ou peu reconnue. Ils ont beſoin d'étaler leur Nobleſſe par celles de ceux qu'ils fréquentent, & en hantant des Roturiers, ils craignent d'encourir le ſoupçon de Roture.

Quelques compagnies qu'on puiſſe fréquenter, on eſt ſujet à y découvrir deux caractéres fort opoſez l'un à l'autre, quoiqu'ils ayent également leur origine dans une exceſſive vanité.

Périande ſe préſente partout avec un air ouvert & rempli de confiance; rien ne l'embaraſſe; rien n'eſt capable d'ôter à ſes diſcours & à ſes actions la liberté qu'y répand toujours un eſprit ſatisfait de lui-même. Il ne trouve pas faiſable ſeulement qu'il puiſſe déplaire avec des manieres qui choquent tout le monde; il ſe croit privilégié ridicule.

S'il étoit capable de découvrir en lui-même ce qu'il trouve impertinent dans les autres, ſa vanité n'en pâtiroit pas. Il s'imagine avoir un je ne ſçai quoi qui pourroit ſervir de paſſeport à la fatuité, & en faire même une eſpece d'agrément & de mérite. On peut ſe moquer de lui hardiment & ſans crainte de repréſailles, Périandre ne s'aviſera jamais de croire que les railleries qui le regardent le plus directement, puiſſent s'adreſſer

à lui:

à lui : quand en ſa préſence on trace ſon portrait par les couleurs les plus vives, il s'éclate de rire, & dupé d'un nom emprunté, il aplaudit à ſes Cenſeurs, & ſe trouve lui-même le plus ſot homme du monde. Enfin, il ſort d'une compagnie avec la même confiance avec laquelle il étoit entré; il eſt content de tous les autres à force d'être content de lui-même.

Acaſte, au contraire, porte une précaution timide peinte ſur le viſage ; il y a une réſerve deſagréable dans toutes ſes manieres d'agir ; ſa civilité eſt concertée, & ce n'eſt qu'après une mure délibération qu'il donne l'eſſort à chacune de ſes paroles, de peur de choquer quelqu'un & de s'en attirer des railleries. Si l'on rit, il s'imagine que c'eſt de lui; parle-t-on bas, la rougeur lui monte au viſage, il prend feu à une raillerie qui ne le regarde pas, & toute une compagnie eſt ſurpriſe de le voir répondre à un diſcours que perſonne ne ſouçonnoit ſeulement de lui être aplicable. Il trouve du venin dans le mot le plus innocent. Quand on le raille effectivement, on a beau s'y prendre avec toute la délicateſſe qui peut rendre la raillerie ſuportable; Acaſte ne ſe poſſede plus, & quoique d'ailleurs homme d'eſprit, il réplique avec aigreur, avec groſſiereté. N'a-t-il pas raiſon? Selon lui, on ne le raille pas; on l'inſulte, on l'affronte, on le pouſſe à bout. En un mot, il croit

être

être en butte aux bons-mots de tout le monde, & que tous ceux qui compoſent une nombreuſe compagnie le regardent comme un ennemi aſſez redoutable, pour épuiſer ſur lui ſeul toute la malice de leur cœur, & toute la fineſſe de leur eſprit.

Si l'on ſe met au-deſſus de ſes ſoupçons extravagans, on court riſque de mettre dans une aſſemblée le deſordre & le tumulte; & ſi l'on ménage ſes diſcours avec une circonſpection ſcrupuleuſe, on ôte à la Société cet air libre & aiſé qui en fait l'agrément le plus délicat. Le ridicule d'Acaſte eſt infiniment plus incommode & pour lui & pour les autres que celui de Periandre, & il y a autant de vanité dans la ſotte défiance de l'un, qu'il y en a dans la confiance impertinente de l'autre.

L'honnête-homme tient un juſte milieu entre le fat & le ſoupçonneux. Il ne croit pas être abſolument à l'abri du ridicule, & il fait qu'on n'en eſt jamais ſi près que lorſqu'on s'en croit extrêmement éloigné.

Il veille à ſes diſcours & à ſes manieres autant qu'il le peut, ſans ſe jetter dans la contrainte incapable de croire, par une vanité rafinée, qu'il vaille la peine que toute une aſſemblée s'uniſſe contre lui, il ne s'aplique que les railleries qui le caractériſent; il feint quelquefois de ne les pas ſentir, & quelquefois il tâche de mettre les rieurs de ſon côté, par la vivacité & par la

fineſſe

fineſſe de ſes réplipues; bien-loin de répondre encore plus groſſierement à ceux qui le raillent ſans délicateſſe, il ſçait ſe taire, perſuadé que quand on ſe diſpute le prix de l'impertinence, la honte eſt toûjours du côté du vainqueur.

Le caractére des médiſans eſt un de ceux qui frape le plus, dans tous les endroits où l'on ſe trouve; mais j'en ai aſſez parlé ailleurs pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire d'y revenir. Je dirai ſeulement qu'ils ſont plus à craindre en ſortant de leur naturel qu'en y reſtant, & que leurs louanges font plus de tort à un honnête-homme que leurs ſatyres. Un médiſant de profeſſion eſt un animal ſi odieux & ſi mépriſable, que s'eſt en quelque ſorte être ſûr de l'eſtime des gens-de-bien, que d'avoir le bonheur de lui déplaire. C'eſt au contraire plûtôt un cœur vicieux qu'un rare mérite, qui peut mettre quelqu'un à l'abri de la malice des calomniateurs, & leur eſtime eſt très-propre à ruiner de réputation celui qui en eſt l'objet. S'ils louent ſans faire de leurs éloges une route à la ſatyre; s'ils paroiſſent louer de bon cœur; c'eſt, ou parcequ'ils craignent une médiſance ſupérieure dans ceux dont ils font l'éloge, ou parcequ'ils veulent méditer d'un ſeul coup de tout le Public, en traitant de chimérique le jugement deſavantageux qu'on fait de certaines gens univerſellement mépriſez; ou bien, c'eſt parcequ'ils s'imaginent

s'imaginent que le ſujet de leurs louanges leur reſſemble, & qu'ils reſpectent dans quelqu'autre l'image de leurs propres mœurs qu'ils prétendent y trouver.

On verra facilement par-là combien un médiſant reconnu pour tel doit chagriner, par les témoignages de ſon eſtime, un homme jaloux de ſon humeur, & que le Cavalier dont je vais parler ne raiſonnoit pas trop mal :

Damon jeune-homme d'humeur fiere,
Un jour à grands coups de bâton
Fit preſque mordre la pouſſiere
A quelque médiſant fripon.
Le Faquin s'écria pour calmer ſa colere,
Si j'ai médit de vous, je veux être roué ;
Je ne le ſçai que trop, dit Damon, au contraire,
Miſérable tu m'as loué.

Je connois une autre ſorte de gens dont les louanges ne ſont guéres moins deſagréables. Ce ſont certaines bonnes ames ſans malice auſſi-bien que ſans diſcernement, qui contentes & charmées de tout le monde, ont pris une forte habitude de louer tout. Si on veut les en croire, tout le Pays n'eſt peuplé que de jolis-gens, gens d'eſprit, intégres, officieux; en un mot, rien n'eſt plus pur que les mœurs de la plûpart des hommes, & c'eſt une ſociété d'Anges que celle où nous vivons. Encens fade s'il y en eut jamais, & deſagréable ſurtout pour ceux

qui

qui en méritent le plus : mais qui l'attendent d'une main moins prodigue & mieux dirigée. On ne ſçauroit, ſans dépit, ſe voir confondu avec un tas de gens ſans eſprit & ſans probité, & s'il n'y avoit pas d'autres panégyriſtes au monde que ceux que je viens de dépeindre, la louange nous dégoûteroit plûtôt de la vertu, qu'il ne ſeroit capable de nous y exciter.

Ce caractére eſt dans le fond très-rare, & s'il ſe trouve aſſez de gens qui ayent toute la ſotiſe qu'il faut pour une pareille conduite, on en voit peu qui ayent cette bonté d'ame qui eſt la ſource de ces inſipides panégyriques ; mais qui accompagnée d'un eſprit de réfléxion, deviendroit une louable humanité, une charité exemplaire.

Je ne ſçaurois m'empêcher de dire auſſi un mot de ceux qui traînent, partout à leur ſuite, une troupe deſagréable d'infirmitez, de migraines, de fiévres & de vapeurs. C'eſt-là dumoins l'unique ſujet de leur converſation. Ils n'auroient rien à dire s'ils ſe porroient bien. On diroit qu'ils prétendent ſe faire valoir par leurs maladies, & s'attirer de l'eſtime par des foibleſſes & des maux de cœur. Quelque peu divertiſſans que ces diſcours doivent être pour des gens qui ſont en parfaite ſanté, ils leur font ſouvent une hiſtoire dans les formes d'une maladie qui a duré ſix ans ; ils parleront de ſes différens ſymptômes, des remedes qu'ils y ont em-

ployez,

ployez, de ceux qui ont eu un bon effet, d'autres, qui ont augmenté le mal au-lieu de le guérir; ils y ajoûtent les ſentimens des Médecins, & les raiſons par leſquelles ils ont apuyé leurs opinions directement opoſées; enfin, ils ne finiroient jamais ſi on les vouloit écouter, & quand on a le bonheur de s'en défaire après deux heures d'entretien, on les laiſſe à la ſeconde époque de leur hiſtoire, tout près à l'achever à la premiere entrevuë.

Il me ſemble qu'il ne faut pas traiter de la même maniere tous les fâcheux de cette eſpece, puiſque leur importunité peut découler de différens principes. Il y a des perſonnes véritablement indiſpoſées, qui entraînées par le panchant invincible de l'homme pour la ſociété, ne ſçauroient ſe paſſer de ſe produire encore quelquefois dans le monde.

On ſçait d'ailleurs que les malades ont de commun avec les gens d'âge, qu'ils s'attendriſſent extrêmement pour eux-mêmes, & qu'ils ramaſſent leurs inclinations répandues ſur les objets extérieurs, pour les concentrer toutes dans un amour-propre plus direct; rien ne les touche qu'eux-mêmes, & il eſt naturel qu'ils parlent de ce qui les intéreſſe le plus. Le récit de leurs maux les ſoulage & les fait reſpirer : Ils adouciſſent en quelque ſorte le ſentiment de leurs douleurs, en le communiquant aux autres qui paroiſſent le partager par la pitié. Il paroît y avoir de l'humanité

l'humanité à ne leur pas refuſer cette conſolation. La charité Chrétienne veut qu'on ait de la complaiſance pour une foibleſſe dont ils ne ſont pas les maîtres & qu'on ſe faſſe quelque effort pour prêter une oreille attentive aux diſcours qui leur paroiſſent ſeuls importans.

Il n'en eſt pas de même d'un malade imaginaire, qui par une bizare vanité ſe fait un eſpece d'honneur de ſes maladies chimériques, & qui incapable de s'attirer l'eſtime des hommes par un vrai mérite, veut s'attirer leur compaſſion par de fauſſes ſouffrances. En vérité ces gens-là ſont trop ridicules pour ne leur pas faire ſentir leur travers d'eſprit par des railleries qui reſtent dans les bornes de la modération : C'eſt même leur rendre un vrai ſervice de ne pas entretenir leur extravagance par une feinte pitié, & de les faire renoncer à la profeſſion qu'ils font de ſe porter mal.

Il eſt étonnant combien d'effets directement oppoſez coulent de la même ſource, de l'amour-propre. Certaines perſonnes, bienloin de ſe ſuppoſer des maladies du corps par une vraye maladie de l'eſprit, ont le foible de ne vouloir jamais convenir de leur indiſpoſition. C'eſt leur dire des injures que de leur trouver mauvais viſage, & ils ſeroient au deſeſpoir d'être crus capables de ſe porter mal. Ils trouvent des prétextes ſpécieux pour excuſer leur air défait, & ils pallient leur

leur peu de ſanté comme le plus honteux des vices. La Phtyſie n'eſt chez eux qu'un peu de Rhume, un épuiſement de forces, un peu de fatigue, & une fiévre violente, une émotion paſſagere. Il y en a même qui vont aſſez loin pour aimer mieux être crus débauchez que malades, & qui attribueront plûtôt leur pâleur à des excez criminels qu'ils n'ont pas commis, qu'à une délicateſſe de conſtitution, à laquelle ils n'ont point contribué par une conduite déréglée.

XL.* DISCOURS.

D'Adam nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connuë;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charuë:
Mais, las de travailler, enfin,
La terre labourée:
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Voilà ce qui fait à-peu-près la diſtinction de la Roture d'avec la Nobleſſe. Des gens ſans ambition ſont demeurez tranquilles ſous leurs Cabanes, & ont ſacrifié leurs travaux à la ſubſiſtance du Genre-Humain, en jouïſſant à peine eux-mêmes du bien qu'ils procuroeint aux autres. Ceux qui avoient l'eſprit

l'eſprit plus vif & plus inconſtant, ont laiſſé là vie ruſtique avec ſes peines & ſes agrémens. Ils ſe ſont rendus néceſſaires à l'orgueil des Princes, & en ont reçu un vain titre, pour récompenſe de leurs ſervices, moins ſolides & plus brillans que ceux qu'on rend à un Etat par l'Agriculture.

Depuis cette différence chimérique qu'on a commencé à mettre parmi les hommes:

Donner des marques de Roture,
C'eſt dans ſa deſtinée obſcure,
Borner ſes déſirs innocens:
C'eſt renoncer ſans chagrin, ſans murmure,
Aux plaiſirs criminels, aux vices ſéduiſans,
C'eſt, tranquille habitant des Champs,
Hâter la tardive Nature
Par les ſoins de l'Agriculture:
C'eſt, payé du mépris des pareſſeux humains,
Travailler à leur ſubſiſtance,
Et ſans preſque jouir de l'œuvre de ſes mains,
Répandre partout l'abondance:
Enfin, c'eſt à ſes fils laiſſer pour tous Thréſors,
Le repos de l'eſprit & le travail du corps.
Donner des marques de Nobleſſe,
C'eſt s'endormir dans un Château,
Entre les bras de la moleſſe;
Des Bourgeois être le fléau,
Et de ſes Manans le Boureau.
C'eſt ſans pitié puiſer dans leur miſere,
Ses plaiſirs & ſa bonne chere.

C'eſt

C'eſt en faiſant la guerre aux habitans des Bois ;
Au meurtre des humains aiguiſer ſon courage ;
C'eſt ſous les Etandars des Rois,
De cet affreux aprentiſſage,
Aller faire un funeſte uſage ;
C'eſt dans leurs orgueilleux explois
Seconder leur barbare rage :
C'eſt à la Paix préferer le carnage ;
Du ſeul Dieu des Combats, c'eſt admettre les Loix,
Sur les Peuples détruits c'eſt élever ſa gloire,
Et de ſes cruautez embellir ſon Hiſtoire

On voit bien par ces portraits, qu'il n'y a rien de ſi juſte que de reſpecter la Nobleſſe, qui fait d'ordinaire profeſſion de détruire les hommes, & qu'il n'y a rien de plus naturel que de confondre les Villageois avec leur bêtail, qui comme eux contribuë au bonheur du Genre-Humain.

Il eſt vrai qu'un Barbare peu inſtruit des manieres Européennes, pourroit être la dupe de ces diſtinctions ; il pourroit confondre ces termes de Roture & de Nobleſſe, & attacher, au premier une idée de reſpect & de grandeur, comme au ſecond une idée de mépris & de baſſeſſe. Je comprens bien qu'on ſifleroit ſans doute, une maniere ſi bizare de concevoir les choſes ; & peut-être qu'on ne trouvera pas plus raiſonnable, une difficulté qui me vient dans l'eſprit ſur la même matiere.

D'où vient que la vieille Nobleſſe paſſe pour plus eſtimable que la nouvelle ? Il ſemble qu'il faut

faut un certain nombre de ſiécles pour qu'elle ſoit en pleine maturité, & que le tems, qui diminuë le prix de preſque toutes les choſes, augmente au contraire la valeur de la Nobleſſe.

Il en eſt à peu-près comme de ces Médailles, que malgré leur rouille & la perte de leur éclat, on eſtime pour leur vieilleſſe ſeule.

Je connois bien qu'on peut mépriſer avec droit la Nobleſſe nouvelle, quand on la reçoit de la fortune, au-lieu d'en être redevable à ſon mérite. Un homme doit être bien ſot dans le fond, d'acheter un titre qui lui attire également la raillerie des Bourgeois deſquels il ſe ſépare, & des Gentilshommes avec qui il prétend ſe confondre.

Mais un Noble de vieille race ne dédaignera guéres davantage ces ridicules Marchands, que ceux qui doivent leur Nobleſſe à la même cauſe à laquelle ſes Ayeux doivent la leur. Comment! dira-t-il, cet homme voudroit s'égaler à moi? C'eſt un Soldat de fortune qui n'eſt Marquis, ou Comte, que depuis quatre ans; j'ai aporté ces titres au monde, & ma qualité m'eſt auſſi eſſentielle que mon être. Pour lui il a preſque paſſé toute ſa vie dans la roture. Il ne s'eſt annobli que par cinquante ans de ſervices qu'il a rendus à ſon Prince.

J'oſerois preſque avancer, que c'eſt un exemple ſenſible de la maniere dont l'habitude peut authoriſer les opinions les moins ſenſées.

ſenſées. Si la Nobleſſe enrichit l'eſprit ou le cœur de quelque qualité réelle, comme la plûpart des gens diſtinguez par leur naiſſance paroiſſent le croire, il ſemble que plus cet effet eſt près de ſa cauſe, plus il doit être dans ſa vigueur; & que deſcendant par une caſcade continuelle juſqu'aux derniers neveux, il doit perdre quelque choſe de ſa force. Si au contraire on conſidére la Nobleſſe comme un ſimple titre d'honneur, par lequel un Prince, content de la conduite d'un Sujet, veut attirer & à lui & à ſa poſtérité, le reſpect de tout le monde; il ſemble que l'éclat de cette gloire doit être le plus vif dans celui qui s'en eſt rendu digne par ſon mérite. Il eſt naturel encore, que l'exemple récent de la vertu d'un pere faſſe les plus fortes impreſſions ſur ſes plus proches Deſcendans, & qu'étant les plus propres à imiter ſes grandes actions, ils ayent auſſi le plus de droit à hériter de ſa gloire. Si le Lecteur veut bien me le permettre, je lui ferai voir quel étoit le ſentiment de *Marius* ſur ſur ce ſujet.

Cet illuſtre Romain étoit parvenu, malgré ſa baſſe extraction, à la Dignité du Conſulat, & même on avoit confié à ſes ſoins la guerre contre Jugurtha Roi de Numidie, Prince ruſé s'il en fut jamais. Ce Prince avoit depuis long-tems éludé la Puiſſance Romaine en corrompant les Généraux qu'on envoyoit contre lui, parmi leſquels étoient *Calpurnius*

Calpurnius & *Albinus*, tous deux des premieres familles de Rome. Ces Nobles, qui avoient vendu à l'ennemi leur gloire & celle de l'Etat, ne ceſſoient de blâmer le choix du Peuple, & la baſſeſſe de Marius, qui répond à leurs reproches à-peu-près de cette maniere.

* Romains, ſi d'autres donnent quelque priſe ſur eux dans une Charge auſſi difficile que celle que vous venez de m'accorder, ils trouvent des reſſources dans les grandes actions de leurs peres; le crédit de leurs amis, & le nombre de leurs Cliens plaident pour eux. Privé de ces ſecours étrangers, je ne ſçaurois me défendre contre les attaques de l'envie, qu'en cherchant un azile dans mes ſervices & dans mon intégrité. Dès mon jeune âge, entraîné par mon penchant, je me ſuis familiariſé avec la fatigue & avec le péril: à préſent que je ſuis honoré de vos bienfaits, je n'ai garde de me relâcher, & ma reconnoiſſance va donner une nouvelle chaleur à mon inclination pour la Guerre. Ceux que l'ambition a revêtu de vertus feintes, ont bien de la peine à ne pas démentir leur conduite paſſée, quand la paſſion pour leur grandeur eſt aſſouvie. Pour moi, l'habitude de me bien conduire, formée par les premieres actions de ma jeuneſſe, me rend la vertu en quelque ſorte néceſſaire. Les Nobles

* C'eſt un Extrait de la Harangue de Marius, dans la *Guerre Jugurthine* de Saluſte.

Nobles cependant ſont indignez de ce que vous avez confié à ma conduite la Guerre contre Jugurtha. Examinez, Romains, ſi vous devez vous repentir de votre choix, & ſi vous feriez mieux de mettre en ma place quelqu'un d'un illuſtre origine, à qui les titres de ſes ayeux tinſſent lieu d'expérience. Incapable de ſoutenir ce faix, il choiſira ſans doute quelque homme du commun pour lui ſervir de Gouverneur; & indigne du nom de Général, il ſera contraint de ſe ſoumettre aux ordres de ſes ſubalternes. J'en connois parmi ces Grands-Hommes, qui d'abord qu'ils ſont Conſuls, commencent à étudier l'Hiſtoire de nos Ancêtres & l'Art Militaire de la Gréce; gens d'une imagination déréglée, s'il en fut jamais. Il faut s'inſtruire avant que d'agir, & les Préceptes viennent trop tard, quand il faut les mettre en œuvre. Comparez leur conduite, Romains, avec celle d'un homme dont ils mépriſent tant la baſſeſſe. J'ai vû en partie ce qu'ils liſent, en partie je l'ai fait moi-même, & le fruit que j'ai tiré de mon expérience eſt ſans doute plus réel que celui qu'ils tirent de leur lecture. Ils mépriſent ma naiſſance, & moi je mépriſe leur lâcheté; s'ils me reprochent un effet du hazard, je leur reproche leur infamie, dont ils ſont eux-mêmes les ouvriers.

La nature de tous les hommes eſt à mon avis également excellente, & la Nobleſſe ne

ſe

ſe trouve que dans le vrai mérite. Que ne puis-je m'en raporter à leurs Ancêtres mémes, & leur demander s'ils aimeroient mieux pour fils Marius, ou bien *Albinus* & *Calpurnius:* ils ſeroient ravis, ſans doute, de voir leur ſang dans le même ſujet où ils découvriroient leur mérite.

S'ils ont droit de me dédaigner, qu'ils dédaignent auſſi les Auteurs de leur Nobleſſe, qui comme moi l'ont reçuë des mains de la vertu. Ils ſont jaloux de mon élévation, que ne le ſont-ils auſſi des moyens qui m'ont conclu à la grandeur qu'ils m'envient? Quel orgueil inſuportable! Ils vivent comme s'ils mépriſoient les Dignitez, & ils les demandent comme s'ils avoient vécu dans une parfaite innocence. Ils veulent unir dans une même perſonne les plaiſirs d'une vie oiſive, & les récompenſes d'une vie laborieuſe. Leurs Harangues ſont toujours enflées de l'oſtentation qu'ils font du mérite de leurs ayeux, & ils prétendent tirer de l'éclat, des grandes actions auſquelles ils n'ont rien contribué! Mais plus la conduite des uns a été glorieuſe, plus celle des autres eſt infâme, & la gloire de leurs Ancêtres qui les environne, ne fait que répandre de la lumiere ſur leur honte. Ils trouveront ſans doute que je me vante trop; mais ceux qui ſont ſi orgueilleux de la vertu d'autrui, peuvent-ils trouver mauvais que je me faſſe honneur de mon propre mérite? Ma Nobleſſe eſt nou-

velle; mais il vaut mieux la commencer que de la ſouiller après l'avoir reçuë de ſes peres. Au-lieu de vous étaler les titres des miens, leurs Conſulats, leurs Triomphes, je vous montrerai les prix dont mes Généraux ont récompenſé ma valeur. Je vous étalerai ma poitrine couverte de cicatrices. Je ſuis mauvais Orateur; mais la vertu rejette le ſecours de l'Eloquence: mes adverſaires en ont beſoin pour pallier l'infamie de leur conduite. J'avouë encore que je ſuis peu ſçavant dans les Sciences des Grecs, accoutumées à rendre meilleurs ceux qui les poſſedent. Je ſuis inſtruit en des choſes plus importantes pour l'État. Je ſçai ſouffrir en même tems le travail & la diſette: j'ai apris à ne rien craindre qu'une mauvaiſe réputation. Je ne tirerai jamais ma gloire des travaux de mes ſoldats, ſans les partager; & c'eſt ainſi qu'il faut commander à des perſonnes libres. Car de vivre dans l'abondance & de laiſſer croupir ſes Troupes dans la miſere, c'eſt agir en Maître & non pas en Général. Devenus Nobles par une conduite ſemblable à la mienne les Ancêtres de mes envieux leur inſpirent de l'orgueil, ſans leur inſpirer l'envie de les imiter. Au contraire ils en mépriſent les imitateurs, & tiennent au-deſſous d'eux de mériter les Emplois qu'ils croyent dûs à leur rang. Mais la vertu ſeule doit frayer le chemin aux Charges, puiſque ſans elles on ne ſçauroit s'en acquiter; & leurs

ayeux

ayeux n'ont pas été les maîtres de la leur laiſſer en héritage. On me reproche encore ma groſſiereté, j'entens mal l'Art d'ordonner un Feſtin, & je ne paye pas avec profuſion des Bouffons & des Cuiſiniers. Je me fais gloire de mériter ces reproches. L'honneur ſert de richeſſe aux braves-gens, & ils ont plus de ſoin de leurs armes que de leurs meubles. Que ces gens polis & magnifiques ſe contentent donc de leurs belles manieres, qu'ils ſe livrent aux débauches, & que la vieilleſſe ne ſerve pas même de borne à leurs voluptez; mais auſſi qu'ils nous laiſſent le périls, les fatigues & les & récompenſes. Ce partage ne les contente pas. Fameux par leurs crimes, ils veulent arracher aux honnêtes-gens le prix de leur vertu, & ſouvent ils y réuſſiſſent. C'eſt ainſi que les vices ne nuiſent point à ceux qui les nourriſſent dans leur ſein, & que la République ſeule doit pâtir de leurs déréglemens, dont elle n'eſt point coupable.

Fin du Tome premier.

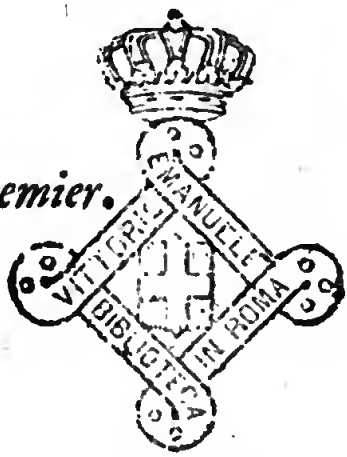

TABLE
DES
MATIERES
Du Tome I.

A

ACADEMIE de Leide (*Voyez* Voyage.) Pages 231, 232
Adultére, inconnu aux anciens Hollandois. 114
Air inſinuant farde les défauts. 464
Alceſte, Miſantrope de Moliere, ſon caractére. 2
Alcibiade. 28, 29
Alexandre le Grand amoit les Sciences. 104
Amans aiment juſqu'aux défauts de leurs Maîtreſſes. Vers de Moliere ſur ce ſujet. 31
Amitié, maxime ridicule des Avares ſur ce ſujet. 356
Amour, ſes plaiſirs, dangers qu'il y a de s'y abandonner. 159, 160. Déclaration d'amour à la Cavaliere. 61, 62. Réponſe à cette Déclaration. 63, 64
Amſterdam, habitans de cette Ville, leurs mœurs & leurs coutumes. 247, 248
Anacréon, ſon caractere. 23
Anciens ſe ſont trompez ſur la nature des Bons-mots. 270. *& ſuiv.*
Athée dogmatiſant, puniſſable par le Magiſtrat. 64. *& ſuiv.*
Athéiſme prêché par un libertin. 50
Auteur, avantage qu'il a de n'être pas connu. 108
Méchans Auteurs critiquez. 5

B.

BEAUTE', ſenſibilité des Dames aux louanges qu'on leur donne ſur leur beauté. 120
Bautru, diſeur de Bons-mots. 262. Pagnoterie qu'il a dite. *ibid.*

Beaux-

Beaux-Esprits, sont proprement logez aux Champs Elisées. 18
Bel-Esprit, différentes idées qu'on a attachées à ce mot, dans les tems différens. 129, 130
Belles-Lettres, abus qu'on fait de cette étude. 102. *& suiv.* Comment il faut les étudier. 107. *& suiv.*
Bibliotheques, ridicule de ceux qui en font sans en pouvoir tirer aucun fruit. 207. Description de la Bibliotheque d'un Allemand. 208, 209
Boileau, sa chute en imitant Pindare. 21. Une de ses Epigrammes critiquée & Parodiée. 40. Pourquoi le Misantrope l'a attaqué. 125. Pourquoi après sa mort. 126
Bons-mots (réfléxions sur les) 255. *& suiv.* que c'est, *ibid.* Les Anciens se sont trompez sur la nature du Bon-mot. 259. Ridicule de ceux qui en font provision. 262
Bouts-rimez. 139

C.

CAFFEZ de A... à Leyden. 236
Caffé Gascon, & Caffé Royal, à Amsterdam. 252
Caractéres & réfléxions. 444. *& suiv.* Deux caractéres fort opposez, qui cependant ont leur source dans une vanité excessive. 469. caractére des médisans. 471. des Donneurs de louange. 472. de gens qui toujours se plaignent de quelqu'infirmité. 473
Champs-Elisées. 16. *& suiv.* 30. *& suiv.* 83. *& suiv.*
Charlatannerie dans les Sciences, propre des Esprits-Forts.
Charité qui concerne l'aumône, Discours sur ce sujet. 230. *& suiv.*
Ciceron ne s'entendoit point à dire des Bons-mots. 260
Combat entre deux Etudians de Leyde. 238, 239
Comédiens, avantages de leur profession. 59
Commentateurs, leur maniere de raisonner sur les *Anciens.* 28, 29

Compagnie où le Misantrope fut introduit. 150. *& suiv.* Discours qu'on y tient. 154. *& suiv.*
Constance ridicule à executer les résolutions qu'on a une fois prises. 461
Conte tiré de Bocace. 144. *& suiv.* Le Laquais devenu Grand Seigneur. 188. Le Moine qui a quité le Froc. 190. Ce qu'il faut pour bien conter, & défauts dans lesquels on tombe ordinairement à cet égard. 135. Ridicule de ceux qui content toujours. 134
Coquette, son portrait & son occupation. 152. Sa Médisance. 156
Conquérans exclus des Champs Elisées. 17
Correcteurs gâtent souvent les Ouvrages. 27, 28. Pourquoi on les nomme Correcteurs. 27
Critiques qu'on a faites de cet Ouvrage, & Réponses de l'Auteur 108. *& suiv.* 121. *& suiv.*

D.

DESAUCHE', (vieux) incorrigible. 82
Débauches des Etudians de Leyde. 235
Demosthéne, pagnoterie qu'il a dit pour un Bon-mot. 259
Faux-Devots sont plus dangereux que les Athées qui ne dogmatisent point. 67. Leurs manieres d'agir. ibid. *& suiv.*
Dévote, son portrait. 152. Sa médisance. 153
Dialogue, ou dispute entre Virgile & Lucain. 42. 83. *& suiv.*
Dispute du Misantrope aux Champs Elisées. 38. *& suiv.* Utilité des disputes, & abus qu'on en fait d'ordinaire. 198. Différens caracteres de gens dans la dispute. 199. *& suiv.* Description en Vers d'une dispute de Pédans. 203. *& suiv.*
Distraction (la) est un défaut des Sçavans & des Philosophes. 463
Docteurs. Voyez *Pédans*.
Domitien, ses divertissemens. 176

E.

ECRIRE, il eſt difficile de bien écrire. Ce qu'on peut eſperer en y parvenant. 43
Eloge du Prince de Friſe. 94. *& ſuiv.*
Eloquence, fauſſeté de l'opinion vulgaire ſur ce ſujet. 184, 185. Raiſon pourquoi on en parle d'ordinaire d'une maniere embrouillée. 185. Ce qu'on entend d'ordinaire par homme éloquent. 186. Ce que c'eſt que l'Eloquence. *ibid.*
Epigramme de Boileau. 40, 41. Parodiée. *ibid.*
Epigramme du Poëte ſans fard contre le Miſantrope. 227
Eſprit, différentes idées qu'on attache à ce mot. 191. Différens caracteres de ceux qui paſſent pour en avoir. 192. *& ſuiv.* Il ne faut pas s'en ſervir pour chagriner ſon prochain. 97. Senſibilité des Auteurs aux louanges qu'on leur donne ſur leur eſprit. 123
Eſprits-Forts, ce que l'Auteur entend par ce terme. 280. *& ſuiv.* Idée qu'on en a vulgairement. 282. Leur orgueil. 294. Leur caractere. 303. *& ſuiv.* Leur but. 320. Leurs ſentimens touchant un premier être. 323. *& ſuiv.* S'ils s'arrogent avec droit le titre d'eſprits tranſcendans. 299. juſqu'à 326. Si naturellement ils ſont vertueux. 327. juſqu'à 342. Raiſonnement d'un Eſprit-fort placé entre le vice & la vertu. 340. Caractere de la vertu d'un Eſprit-fort. 342. *& ſuiv.* Leur amour pour la réputation. 350. *& ſuiv.* attaquez dans leur dernier retranchement. 361. juſqu'à 383. Suivant leurs idées, ils ſont obligez de pratiquer les devoirs que pratiquent ceux qui reçoivent une Religion. 384. juſqu'à 430. raiſonnement d'un Eſprit-fort. 393—396. Leurs railleries ne prouvent rien. 406. *& ſuiv.*
Etude, juſques où une femme peut s'y attacher. 35.

Les

Les Sçavans y donnent d'ordinaire trop de tems. 264, 265
Etudians de Leyde. 232
Etymologiſtes. 27
Examen en fait de Religion combien louable. 284. Comment ſe doit faire, & ſes écueils. 285. *& ſuiv.*
Expérience du monde, ce que c'eſt. 75
Explication d'un paſſage de Lucain. 89. *& ſuiv.*

F.

FAT, ce que c'eſt. 222. *& ſuiv.*
Femmes, ſont ſurtout ſenſibles aux louanges ſur leur beauté. 120. Aiment juſques aux défauts de leurs Amans. Vers ſur ce ſujet. 31. Par où elles plaiſent aux hommes. 32. Juſqu'où elles peuvent pouſſer l'Etude. 35. Les Sçavantes peuvent-elles plaire à des hommes raiſonnables? Réponſe à cette queſtion. 35, 36. Fidélité des femmes des anciens Hollandois. 114. Ruſes des femmes pour paroître innocentes, Conteſur ce ſujet. 144. *& ſuiv.*
Fleuriſtes, leur ridicule. 176, 177
Fortune, ridicule de ceux qui pouvant vivre en repos veulent faire une fortune éclatante. 441. Moyen pour faire fortune à Paris. 54. *& ſuiv.*
François, plus propres que d'autres gens à être Petits-maîtres. 253
Fréquenter, fauſſeté de la maxime *qu'il faut toujours fréquenter ceux qui ſont au-deſſus de nous.* 178
Friſe (Eloge du Prince de) 94. *& ſuiv.*

G.

GACON, Poëte ſans fard. 211—225
Galimatias, ſes avantages. 11
Guerre, différens motifs qui portent les gens à y aller. 240, 241
Guerriers. 223. *& ſuiv.*

H.

HABITS (les) contribuent beaucoup à l'eſtime qu'on marque aux perſonnes. 467
Hiſtoire d'un jeune Officier. 8. Deux du Marquis d'E. 47, 48. D'un ami de l'Auteur. 69. Deux d'un Médecin de la Haye. 75, 76. D'un voleur. 82, 83. D'un homme qui en préſence d'Alexandre le Grand jettoit un grain de millet au-travers du trou d'une éguille. 105. D'un Perruquier d'Utrecht. 130. *& ſuiv.* D'un vieillard amoureux qui trouva ſa Maîtreſſe trop favorable. 162. *& ſuiv.* De Dorinde & de Polemon. 180, 181
Hollandois. Quels ont été (ou dû être) les anciens Hollandois. 112. *& ſuiv.*
Homere aux Champs Eliſées environné de ſes Admirateurs, & ſoûtenu par ſes Commentateurs. 36. *& ſuiv.* Changement que la mort a produit dans l'eſtime qu'on faiſoit de ſes Vers. 36, 37. S'il faut le traduire en François, diſpute ſur ce ſujet. 203. *& ſuiv.*
Hommes, leur conduite criminelle pour tromper les femmes, & leur malice pour les perdre de réputation. 128, 129
Horace, défauts de ſes Odes. 21. Parodie de l'Ode. 2. du 4. Liv. 21. *& ſuiv.* Imitation de l'Ode. 16. du 2. Liv. 244. *& ſuiv.*

I.

ILLIADE d'Homere, ſon commencement traduit en Vers. 39
Impertinent, ce que c'eſt. 222, 223
Impromptus, Poëte qui en fait proviſion. 262
Incrédules de bonne foi leur conduite 325
Irréligion, ſa cauſe. 50, 51
Jugemens qu'on fait de cet Ouvrage. 44 — 108. *& ſuiv.*

L.

LEYDE. *Voyez* Voyage.
Lettre d'un vieillard à ſa Maîtreſſe qui lui avoit été trop favorable. 164. Réponſe à cette Lettre. 165. *& ſuiv.* D'un Officier au Miſantrope. 214. Réponſe de l'Auteur. 216. *& ſuiv.* Du Poëte ſans fard, à Mad. du Noyer. 225, 226
Liberté de penſer (Traité de la) ce que l'Auteur en penſe. 312—319
Libertin prêchant l'Athéïſme. 49. Oppoſition d'un Honnête-homme & d'un Libertin. 69. *& ſuiv.*
Louanges (les) de certaines gens tiennent lieu d'injures. 472. Il y en a qui les prodiguent à tout le monde. *ibid*
Lucain diſputant avec Virgile aux Champs Eliſées. 41—83. *& ſuiv.* Explication d'un Paſſage de cet Auteur.

M.

MARIAGES, qui ſe font par avarice, ou par amourette. 141, 142. d'un jeune-homme avec une vieille femme riche. 216. *& ſuiv.* Il vaut mieux épouſer une femme jeune quoique pauvre. 218, 219. Vers ſur ce ſujet. 220, 221
Marius, idée qu'il donne de la vaye nobleſſe. 481
Médiſans, vilain caractere. 471
Mirite, ſon vrai caractere. 465
Moyens d'être heureux dans le mariage. 141, 142
Marquis, deux Hiſtoires du Marquis d'E... 47, 48
Maximes généralement reçuës ſont ſouvent fauſſes. 177, 178
Médecin, deux Hiſtoires d'un Medecin de la Haye. 75, 76
Médiſance, ce que c'eſt. 110
Médiſance des Coquettes. 156, 157
Médiſance des Dévotes. 157, 158
Millet (grain de) jetté par un trou d'éguille. 105. *& ſuiv.*
Miſantrope, différens caracteres de Miſantropie. 45—59. Ca-

45 — 59. Caractere de Miſantropie que l'Auteur s'eſt propoſé. 2. & 3. Les Satyres du Miſantrope ne ſont pas des Médiſances. 110, 111. Propoſition faite aux Lecteurs pour faire taire le Miſantrope. 111, 112. Reproches qu'il fait au Libraire. 25, 26. Ce qu'on dit de ſon Ouvrage. 45.—110. *& ſuiv.*

Modeſtie, fauſſes idées qu'on s'en forme. 273. Ce que c'eſt que la véritable modeſtie. 274. Ses effets. 275

Muſique, Remarque ſur ce ſujet. 269

N.

NERON, ſes divertiſſemens. 176

Nobleſſe ce qui la diſtingue de la roture, Vers à ce ſujet. 476, 477. d'où vient que la vieille eſt plus eſtimable que la nouvelle. 478. Idée que Marius en donna. 481

Nouveauté (ſuites de l'amour de la) 399

Noyer, (Mad. du) ſa maniere de conter des petites Hiſtoires. 138. Lettre que le Poëte ſans fard lui a écrite. O. 225, 226

OBJECTION entre la création réfutée. 291

Obligations que les Auteurs ont à leurs Commentateurs. 90, 91

Ode Anacréontique. 92, 53. Sur le bonheur de l'homme. 244. *& ſuiv.*

Opéra de la Haye, caracteres des Acteurs. 266. *& ſuiv.*

Orgueil. Voyez Vanité.

Orphée pleurant aux Champs Eliſées. 18. Raiſons de ſa triſteſſe. P. *ibid.* & 19

PARASITE ſert d'ordinaire à régler le goût dans un repas. 80

Parodie d'une des Odes d'Horace. *Voyez* Horace.

Pathétique, ce que c'eſt. 186, 187

Pédans titrez, ou Docteurs, débauchés des Etudians à leur réception. 236

Penſer, on peut encore penſer ce qui n'a pas été penſé auparavant. 184

Petits-Maîtres, dépeints. 46. *& ſuiv.*

Petit-Maître Amphibie. 151. Ses discours. 155. .... Amsterdamois. 252
Réfléxions sur les qualitez requises pour être Petit-Maître. 261
Phisique, nouvelle maniere de l'apprendre. 10, 11
Pindare, son occupation aux Champs Elisées. 19
Plaisirs, différence & bizarerie des plaisirs, 20
Plaisirs de l'amour. *Voyez* Amour.
Poëme, régle qu'il faut observer dans le Poëme Epique. 74
Poëtes, préjugez des hommes à leur égard. 167. Ce que c'est qu'un Poëte. 168. Vanité des Poëtes. 173. Inutilité de leur Art. 174. Poëte faisant provision d'impromptus. 262. Eloge du Poëte sans fard par un Allemand. 210. *& suiv.* Lettre qu'il a écrite à Madame du Noyer. 225, 226
Politesse (la) est souvent nuisible. 113
Préjugez que le titre de cet Ouvrage fera naître. 1
Prévention des vieillards sur leur âge. *Voyez* Vieillards.

R.

RAISONNEMENS. 11
Réfléxions sur le caractére des Esprits-Forts & des Incrédules. 279—430. Sur la charité qui concerne l'aumône. 431—445. Réfléxions & caracteres. 445
Religion, son antiquité. 292. 293. ce que l'Auteur entend par-là. 289
Réponse à une question proposée dans le Mercure Galant de Mr. du Fresni. 139, 140
Réponse à une Epigramme du Poëte sans fard, 227
Réponse à quelques objections faites contre le Misantrope. 109. *& suiv.* 121. *& suiv.*
Réponse. *Voyez* Lettre.
Requête du Misantrope à l'Académie Françoise, 223. *& suiv.*
Rétractation du Misantrope sur ce qu'il a dit contre les méchans Auteurs. 43. De ce qu'il a dit contre les femmes. 128, 129

Rois, quels ils doivent être. 17
Romans, ce qu'il faut ſçavoir pour en compoſer. 6
Roquelaure (le Duc de) grand Diſeur de *Bons-mots*. 261

S.

SAPHO, ſon caractere. 25
Sçavant, qui ſont ceux qui méritent ce nom. 102. Qui ſont ceux qui ſont en poſſeſſion de ce nom, *ibid.* Leurs manieres de raiſonner ſur les Anciens. 29. Ils donnent trop de tems à l'étude. 264. *& ſuiv.* Le ſçavoir eſt eſtimable & ridicule, vérité de ces deux propoſitions. 102
Scélérat devenu honnête-homme à force de voler. 77
Scene Italienne. 54. *& ſuiv.*
Sens-Commun, eſt la choſe du monde la plus rare. 15. Réfléxions ſur ce ſujet. 73. *& ſuiv.* 175. *& ſuiv.*
Siamois, Etudians de Leyde vont habillez à la Siamoiſe. 231
Siſtême (méthode d'attaquer un mauvais) 281
Songe. 16

T.

TAXE qu'on a voulu mettre ſur les Livres en Angleterre. 42. Avantages & deſavantages de ce Projet. *ibid.* & 43
Timon Athénien, ſon caractere de Miſantropie. 2

V.

VANITE' fait parler de ſoi-même. 277. Fait ſouvent avouer des défauts. *ibid. & ſuiv.*
Vers médiocres ſont confondus avec les mauvais. 72. Sans être médiocres ou mauvais, peuvent n'être pas excellens. *ibid.*
Vers de l'Auteur. 7. 12. 15. 17. 19. 27. 58. 80, 81. 111. 120. 157. 158. 229. 240. 263. Sur Anacréon & ſur Sapho. 24, 25. Sur les bonnes qualitez que les Dames trouvent dans leurs Amans. 30, 31. Sur les avantages des Dames pour plaire aux hommes, 31, 32. Opoſition d'un Honnête-homme & d'un Libertin. 70. *& ſuiv.* Avantages des

des Villageois. 80, 81. Contre un vieux débauché, 82, 83. Sur la corruption de la nature Hollandoise. 118. *& suiv.* Sur le ridicule des Poëtes. 169. *& suiv.* Disputes & combat entre des Pédans. 203. *& suiv.* Sur un Savetier. 220. Requête à l'Académie Françoise. 223. *& suiv.* Sur l'Opéra. 269. *&c.* Déclaration d'Amour. *Voyez* Amour. Lettre d'une Dame. *Voyez* Lettre. Odes. *Voyez Ode.* Contes. *Voyez* Conte.

Versificateur, ce que c'est. 273

Vie, moyen de mener une vie agréable & innocente. 57. *& suiv.*

Vieillards, ridicule de ceux qui sont amoureux. 158. 170. Leur précaution sur leur âge. 15

Voleur (Histoire d'un) 81

Voyages faits sans sortir du Cabinet. 10, 11

Voyage du Misantrope. 231. *& suiv.* 247. *& suiv.* Description des Etudians de Leyde leur maniere de vivre. 231. *& suiv.* Leurs débauches à la réception des Docteurs. 235. Leurs manieres de s'habiller quand ils ne sont pas en robe de chambre. 238. Description du Caffé de B... 235. *& suiv.* Beaux-Esprits qu'on y rencontre. 236. Combat de deux Etudians. 238, 239. Arrivée du Misantrope à Amsterdam. 247. La moitié des Habitans de cette Ville sont des hommes, & l'autre moitié sont des animaux qui leur ressemblent pour la figure. *ibid.* Habileté & adresse de ces animaux. 249. Description des Compagnies qu'on nomme *Salets*. *ibid.* Caffé Gascon. 252. Caffé Royal. 252, 253. Petits Maîtres qui s'y assemblent. *ibid.*

Fin de la Table des Matieres, & du premier Tome.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

by Google